

Tony Anatrella

LE SEXE OUBLIÉ

Essai

Flammarion

LE SEXE OUBLIÉ

DU MÊME AUTEUR

Interminables Adolescences, Cerf/Cujas, Paris, 1988.

« L'État des sexualités, les jeunes et le sida », in *La Psychologie du sida*, sous la direction du professeur Ruffiot, Pierre Mardaga, Bruxelles, 1989.

TONY ANATRELLA

LE SEXE OUBLIÉ

FLAMMARION

© Flammarion, 1990.
ISBN 2-08-066373-9
Imprimé en France

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier le Professeur Michel Rouche et le Professeur André Ruffiot pour leurs observations, ainsi que Monique Nemer pour sa lecture attentive de ce manuscrit.

J'exprime également ma reconnaissance à Solveig Wendeling et à Marielle Boutonnat pour l'aide documentaire qu'elles m'ont apportée dans le cadre du Conseil supérieur de l'information sexuelle.

Merci enfin à Philippe Buvron pour sa précieuse collaboration.

INTRODUCTION

DU SEXE RÉVOLTÉ AU SEXE OUBLIÉ

« Toutes nos idées sur la vie sont à reprendre à une époque où rien n'adhère plus à la vie. Et cette pénible scission est cause que les choses se vengent, et la poésie qui n'est plus en nous et que nous ne parvenons plus à retrouver dans les choses ressort, tout à coup, par le mauvais côté des choses; et jamais on n'aura vu tant de crimes, dont la bizarrerie gratuite ne s'explique que par notre impuissance à posséder la vie. »

Antonin ARTAUD, *Le Théâtre et son double.*

Le Sexe oublié est un titre paradoxal pour un livre qui essaie d'établir un diagnostic sur l'état des sexualités après ce qui fut appelé « la libération sexuelle ». A la suite de ce mouvement de libération des mœurs, le sexe est devenu tellement présent, banalisé et revendiqué pour lui-même que l'on pourrait facilement en conclure qu'il réjouit enfin le corps et le cœur de l'homme et de la femme. Alors, pourquoi « le sexe oublié » ? Avant de répondre à cette question, il faut au moins en poser deux autres que nous reprendrons dans cet ouvrage : la libération sexuelle a-t-elle eu lieu pour toutes les générations, et qu'a-t-on libéré au juste ?

Dans les années soixante, la mode de la révolution sexuelle fut le point d'aboutissement d'une histoire des comportements sexuels qui s'est développée au cours des deux siècles précédents. Ce courant de pensée, intégrant les découvertes scientifiques de la biologie, va tout au long du xx^e siècle influencer les comportements et se traduire à travers la libération sexuelle.

Ce besoin d'une libération sexuelle a été motivé par de multiples raisons, et en particulier par la volonté de se démarquer du silence dans lequel on enfermait le sexe. On a accusé à tort le XIX^e siècle d'avoir été pudibond et répressif alors qu'en réalité, à cette époque, toutes les aventures étaient vécues mais « en cachette » : la réprobation sociale ne s'abattait sur les individus que lorsque leur conduite était découverte. Le silence n'était donc pas l'expression d'une inhibition sexuelle, mais le refus ou la difficulté de parler du sexe et de la sexualité au moment où s'effectuaient des changements importants dans la compréhension d'une sexualité humaine qui devenait plus subjective. Michel Foucault, dans son *Histoire de la sexualité*, nous a en grande partie induit en erreur en n'y voyant que la machination d'une emprise sociale et en éludant ce qui tenait à l'originalité de la sexualité d'un individu, avec ses fantasmes et son imaginaire.

L'histoire humaine a connu des périodes de promiscuité sexuelle autrement plus importantes que celle que nous connaissons aujourd'hui. La nouveauté n'est donc pas là. Ce qui est nouveau, c'est que l'on a voulu, au cours de ces dernières années, nier l'idéal de la relation amoureuse en la plaçant sur le même plan que toutes les relations éphémères, passagères, voire précaires. Nous verrons que toutes ces conduites affectives n'ont pourtant pas le même sens.

La libération sexuelle s'est aussi développée, entre autres, à partir des jeunes, dont le discours revendicatif s'imposait de plus en plus, et qui contestaient l'excessive surveillance des éducateurs et de la famille sur la sexualité des enfants et des adolescents. Mais avec ce retournement de perspective commence une adolescence de plus en plus vécue en solitaire et sans repères : dès les années soixante, les adultes vont désertier la relation avec les adolescents car ils en ont peur ou plutôt ils ne savent plus comment communiquer avec eux.

La sexualité des adolescents, à partir du XVIII^e siècle, était l'un des objets de la méfiance et de la préoccupation des éducateurs, en particulier autour de la masturbation et de l'homosexualité, les relations sexuelles étant idéale-

ment assignées au cadre de la relation conjugale. Durant le XIX^e siècle, et surtout au cours du XX^e, on assista à une lente remise en question de ces attitudes à la suite des générations qui, ayant subi ces influences sociales, s'en désolidarisèrent et en transmirent de moins en moins les contraintes. Le cinéma, le théâtre et le roman vont accompagner ce front du refus des jeunes, et, en mai 68, la révolte sera aussi, et surtout, une révolution sexuelle. Les adolescents, la génération des yé-yé, veulent vivre au grand jour leur vie sexuelle. Sur l'un des murs de la Sorbonne, il était écrit : « Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution; plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour. » On pouvait également lire au lycée Condorcet, à Paris : « Les jeunes font l'amour, les vieux font des gestes obscènes », à la faculté de médecine : « Jouissez ici et maintenant » et enfin à Nanterre : « Les réserves imposées au plaisir excitent le plaisir de vivre sans réserve. » Les adolescents de l'époque entendent libérer leur sexualité mise sous surveillance depuis près de deux siècles, à commencer par Rousseau qui fut l'un des premiers à manifester une méfiance d'ailleurs fort ambiguë à l'égard du sexe juvénile.

Une évolution et une inversion s'opèrent avec cette révolution adolescente. Les anciens jeunes sont devenus adultes et, là où leurs prédécesseurs se méfiaient des adolescents autant qu'ils se méfiaient de la sexualité, ils ont provoqué le phénomène opposé en affirmant leur adolescence contre les adultes et en imposant leur sexualité : « violez votre Alma Mater » et « Mes désirs sont la réalité », pouvait-on lire sur les murs de l'université de Nanterre en 1968. La sexualité adolescente a été non seulement libérée, mais également valorisée au point de devenir un modèle de référence. Le chic est de rester jeune et de s'installer dans les mouvements sexuels de l'adolescence.

C'est pourquoi la réponse à la question : « Quelle sexualité a été en réalité libérée ? » apparaît mieux : après avoir été mise sous surveillance, c'est la sexualité infantile qui a été libérée, celle dont on tarde à se dégager au moment de l'adolescence. A-t-on conscience, quand on

parle de libération sexuelle, de parler surtout de la libération de la sexualité infantile, c'est-à-dire de la mise en valeur de pratiques qui dépendent essentiellement des gestes et des hésitations de l'enfance : la masturbation, la pédophilie et l'homosexualité ? Les tendances affectives actuelles, manifestant des relations maternantes à travers un couple fusionnel, protecteur, androgyne et les frustrations d'une tendresse jamais satisfaites (que l'on pense aux B.D. de Claire Bretécher) en sont bien les symptômes. Curieuse révolution ! Si elle a fort heureusement brisé un enfermement éducatif, elle a, en contrepartie, installé également les personnalités dans une sexualité qui se refuse de se développer au-delà de l'adolescence.

Tel est donc le premier constat : la sexualité des adolescents est devenue un modèle qui inspire les représentations sexuelles auxquelles chacun veut plus ou moins se référer, en fonction de ses besoins et de son évolution.

Depuis les années soixante, le sexe ne cesse d'être affiché, exhibé, et associé par les publicitaires aux produits qu'ils veulent présenter à la consommation des citoyens. Des émissions de radio, de télévision ainsi que les magazines de la presse écrite ne manquent pas une occasion d'évoquer les difficultés et les pratiques de la vie sexuelle. La littérature d'information et d'éducation n'a jamais autant produit d'ouvrages pour décrire l'anatomie, les gestes et les conduites érotiques, le processus de la reproduction. En l'espace de vingt ans, l'éducation sexuelle est devenue, dans les représentations sociales, une exigence pour favoriser le bon développement de l'enfant et de l'adolescent. Les progrès des techniques contraceptives et contragestives sont allés dans le sens de la confirmation d'un sexe libéré des contraintes d'une fécondité non désirée. Parallèlement, dans le domaine médico-psychologique, l'observation clinique a favorisé, pour trouver des solutions thérapeutiques à certains problèmes physiologiques ou psychologiques, une meilleure connaissance de la vie sexuelle. Ces informations passent dans le grand public, et la plupart des gens savent qu'ils peuvent consulter certains spécialistes en cas de troubles.

La nudité se dévoile. Elle a quitté les lieux réservés ou la presse spécialisée; elle est maintenant au théâtre, au cinéma, à la télévision. Quant à la sexualité, parfois uniquement suggérée, souvent étalée, elle va jusqu'à l'expression la plus crue dans les films pornographiques. Bien sûr, chacun reste libre de refuser ces spectacles, mais l'envie de voir est souvent la plus forte. Le déroulement des images stimule chez certains des envies insoupçonnées; chez d'autres, celles de se masturber en vivant une sexualité plus imaginaire que réelle et, chez d'autres encore, le regret de ce qu'ils ne feront pas, soit à cause de leurs défenses psychiques, soit à cause du refus de leur partenaire...

Le Minitel n'a pas échappé à la vague d'érotisation de la plupart des instruments de communication, bien que les affiches qui en vantent les charmes relèvent de la publicité mensongère puisqu'il exploite et entretient des pulsions impuissantes à s'inscrire dans le sexuel. Le Minitel rose est bien le symptôme d'une sexualité subjective que ceux qui ne parviennent pas à la mettre en œuvre dans leur vie relationnelle maintiennent dans ses réflexes les plus archaïques.

La banalisation du sexe, tout comme le sexe-exploit, le changement fréquent de partenaires, le sexe en solitaire de la masturbation ou le sexe indifférencié de l'homosexualité témoignent d'un profond désenchantement et ne sont plus signe d'originalité : à travers toutes ces pratiques, l'individu ne débouche que sur sa solitude et sur la quête de son être introuvable.

Le sexe ainsi exhibé aura conduit à l'inverse de son espérance : il provoque une saturation et un rejet, dont certains signes apparaissent déjà chez les plus jeunes. La libération à laquelle nous avons assisté en l'espace de trente ans aura été dévoyée en l'idée qu'il faut toujours satisfaire ses envies comme elles se présentent immédiatement. L'incitation à surconsommer du sexe et à être toujours le même, c'est-à-dire aussi performant de quinze à soixante-dix-sept ans, nous prépare, selon la formule de Jacques Ruffié, « des générations d'impuissants, dépourvus d'ambition ».

Ainsi le sexe a déserté la sexualité. Des conceptions théoriques sont venues justifier cette séparation, en affirmant notamment que la sexualité de récréation et celle de procréation étaient essentiellement différentes. Si, pour des raisons méthodologiques, on peut admettre l'utilité de ces distinctions, est-il pertinent d'en imposer la scission à l'intérieur de l'individu qui doit être le sujet de sa vie sexuelle? Nous aurons à revenir sur cette question, comme sur celle qui a consisté à confondre le fantasme et l'imaginaire, surtout lorsque, au nom de la spontanéité, une mode invitait à réaliser tous ses fantasmes. Le fantasme est un scénario inconscient, dont la vocation est d'inspirer les besoins, mais certainement pas de se réaliser en tant que tel. Nous n'avons pas à nous laisser aller à agir dans la réalité du monde extérieur comme on peut se laisser aller à parler sur le divan du psychanalyste. A vouloir accomplir le fantasme, l'individu finit par vivre à ciel ouvert, provoquant en lui une hémorragie psychique qui le dévitalise comme sujet puisque sa vie interne dépend d'une activité fantasmatique dont il n'a pas ni la connaissance ni la conscience immédiate. Il est évidemment préférable, dans l'intérêt de l'individu et de la société, que ne soient pas mises en acte toutes les représentations qui surgissent à l'esprit. Elles doivent être travaillées dans la réflexion et la parole.

Fort heureusement, ces représentations, qui existent dans l'inconscient de tout un chacun, ne passent la barrière du conscient qu'après avoir été transformées et métabolisées sans même qu'il soit toujours nécessaire d'y avoir pensé explicitement. Cette élaboration est tellement intégrée qu'elle fait partie des réflexes intellectuels. Il n'est cependant pas inutile de le rappeler au moment où le simple bon sens à ce sujet semble se perdre...

En fait, nous sommes dans un climat culturel qui, tout en l'exhibant et en le magnifiant, ne cesse de nier le sexe. Les images et les discours sur le sexe, nous le montrerons, sont mortels et antisociaux : nous ne faisons plus de la sociabilité avec la sexualité. Les épigones de philosophes

contemporains ont contribué à justifier cette tendance : ainsi le sens de la liberté selon Sartre aura servi d'alibi au narcissisme le plus égoïste qui soit, et l'idée d'un sexe uniquement fabriqué par la société selon Foucault, de prétexte pour évacuer la subjectivité et l'individu. Finalement, après avoir voulu libérer le sexe (en réalité le sexe adolescent), on en a perdu l'intérêt, et il n'est plus là où il devrait être.

Le sexe adulte a donc été oublié au profit du sexe adolescent, et il en a été de même avec le sexe de la sexualité, qui s'est perdu dans une dissociation incohérente entre la performance des gestes et des techniques, et l'ignorance de leur finalité. Cette attitude traduisait sans doute une difficulté toute contemporaine, liée à la richesse du développement d'une sexualité plus subjective qui se recentre sur le couple; telle sera d'ailleurs l'aboutissement de huit siècles de l'histoire du sentiment amoureux, avec ses débordements dans la plupart des activités humaines.

Le sexe s'est donc progressivement séparé de la sexualité au lieu d'y être associé. On pouvait être satisfait du résultat de ses techniques sexuelles, sans pour autant vivre une sexualité épanouissante, mais on feignait de s'en moquer et d'y être indifférent. Or le sexe n'est qu'un aspect de la sexualité humaine, qui dépasse très largement l'activité génitale. Les rapports sexuels n'épuisent pas la sexualité de chacun; sinon, c'est le risque d'extinction du désir et éventuellement la mort comme dans le film *L'Empire des sens*. Bien des gens, pour diverses raisons, n'ont pas de relations sexuelles, pourtant ils peuvent vivre une sexualité positive et gratifiante dans des relations sexuées, des échanges et des productions dans lesquels circulent leurs affects, sans que soit pour autant inhibée leur génitalité. L'équilibre, la santé, la force d'une personnalité ne sont pas provoquées par une vie génitale intense, mais par le développement d'une sexualité source de vie relationnelle. Tout en reconnaissant le rôle vital que jouent pour un individu comme pour la société les relations sexuelles et la jouissance qui en découle, il est nécessaire de resituer le sexe par rapport à la sexualité.

Devant ces carences, des changements interviennent dans nos modèles sexuels. Le sexe à partenaires multiples, le sexe performant, le sexe récréatif sont dans une impasse, et voilà que l'on parle maintenant du sexe « new age », qui nous vient des États-Unis. Ce ne sont plus les sensations qui sont recherchées, mais une sublime communion entre les partenaires au travers de techniques empruntées au tantrisme, c'est-à-dire à une forme de spiritualité hindouiste qui consiste à dépasser sa condition humaine dans la communion et l'extase avec son partenaire. Cette discipline est exigeante, difficile, et son cadre de référence n'a rien à voir avec la culture occidentale. Il faut retenir cette nouvelle mode comme un symptôme de perte de sens du corps, et non comme la solution à des problèmes ou à la routine sexuelle du couple. Symptôme du manque de la relation à l'autre, et aussi symptôme de ce que l'on ne peut pas trouver dans le sexe, mais dont le sexe a besoin : la recherche du sens de cette relation à l'autre.

Le sexe « new age », le sexe-communion est également typique d'un besoin nouveau de réaliser une vie sexuelle, où les sentiments, la force du lien et la dimension du sens correspondent à l'exigence de construire une histoire d'amour entre d'eux êtres. Il est évident que la relation d'amour donne une intensité à la vie sexuelle : tous les gestes deviennent alors possibles pour exprimer son affection et son attachement à l'autre. Parler de la sexualité humaine sans parler d'amour revient souvent à la décrire en vétérinaire, ce qui est sans doute moins impliquant, mais contribue paradoxalement à en oublier, une fois de plus, le sexe.

Le sexe s'est usé tous azimuts à travers différents comportements. La « sexualité », constatant les impasses de cette dispersion, semble opérer un retour vers une pratique plus empreinte d'authenticité. Là n'est pas – nous le montrerons – l'incidence d'un virus, ni la quête d'un nouvel ordre moral que certains aimeraient instaurer, mais plutôt le besoin de retrouver le sens des valeurs qui qualifient notre relation aux autres.

La poésie, la spiritualité et la musique pourront-elles encore dire ce qui n'arrive plus à s'exprimer quand le sexe oublie d'être en alliance avec l'affectivité, quand le sexe s'oublie lui-même? Le sexe qui élude l'amour, l'amour qui nie le sexe ne peuvent faire vivre un être humain. Bien plus, ils l'inclinent vers la mort symbolique à la présence des autres.

CHAPITRE 1

LE CORPS ÉLIMINÉ

« Je ne me reconnais plus dans mon corps. »

René CREVEL, *Mon corps et moi*.

Nous sommes dans une époque où le corps est enfin valorisé, libéré et épanoui grâce aux progrès de la nutrition, à l'abandon des contraintes morales et à l'évolution des modes vestimentaires. Nous faisons tout, à juste titre, pour nous maintenir en forme, garder la ligne et conserver notre capital jeunesse. Il s'agit de traverser le temps en évitant de vieillir corporellement. Donc, sautons, courons, utilisons des produits allégés, faisons de la décontraction, transpirons, éliminons et nous resterons frais comme les produits laitieux dont on nous vante les mérites « bio ». Cette écologie corporelle a le souci de la santé du corps, et on aurait tort de ne pas en user si elle aide à mieux être et à faire vivre des espaces jusque-là niés ou contenus dans l'obscurité.

Mais qu'en est-il de cette nouvelle perfection dont l'image nous est, socialement, continuellement renvoyée ? Les images à partir desquelles nous nous vivons sont, parfois, plus fortes que la réalité. Et l'image d'un corps spontané et affranchi, soucieux d'exprimer son énergie vitale, qui s'impose dans nos esprits a bien souvent recours au modèle du corps de l'enfant et de celui de l'adolescent – la publicité ne s'y trompe d'ailleurs pas en utilisant le corps juvénile comme référence. Ainsi, notre référence est plus en arrière, dans les premiers mouvements de la vie, que dans les possibilités du corps de l'adulte. L'avenir

du corps, ce serait donc le passé? Le nourrisson est-il si libre dans son corps?

Liberté conquise : cette croyance s'applique également au sexe, et chacun est invité à penser qu'il jouit plus facilement que les générations précédentes. Les contraintes sociales et morales sont dépassées et *l'homo eroticus* rayonne de ses performances. Du moins le devrait-il puisque les images médiatiques ne cessent d'assener ce stéréotype d'une obligation de jouir, où le sexe est confondu avec le désir amoureux. Certes, la sexualité peut être l'expression d'une réelle relation à l'autre, mais le plaisir sexuel passager, le changement constant de partenaire est plus une quête émotionnelle primitive que la recherche de l'autre : il évoque surtout l'absence du sentiment amoureux.

Nous avons su nous persuader que, à l'inverse de nos ancêtres, nous savons éprouver le plaisir sexuel et nous marier par amour : conception simpliste qui domine les esprits depuis plus de trente ans. S'en tenir à ce constat lyrique voudrait dire qu'il ne faisait pas bon vivre avant nous. Or il n'est pas juste, historiquement, de penser que nos prédécesseurs étaient des chômeurs de l'orgasme et qu'ils ne se mariaient que par intérêt. Le souci du sexe n'a pas commencé avec le xx^e siècle. Si on l'affirme, c'est pour annoncer la fin d'une certaine représentation de la sexualité : le sexe pour le sexe, le plaisir pour le plaisir est une illusion, le repos du guerrier s'impose de nos jours tout autrement que dans les images nées des années cinquante. L'empire des sens tous azimuts a cédé le pas à la baisse de la libido et à la restriction sexuelle, nous nous reposons d'une sexualité dont les modèles sont nés avec l'apparition du concept d'adolescence. Ce n'est pas un hasard si nos modèles sexuels sont juvéniles, nous l'évoquerons tout au long de ce livre, et c'est de l'impasse et du désenchantement de ces idéaux où tout est érotisé, jusqu'à la relation à l'enfant, que se développe maintenant le besoin d'inscrire le sexe dans le sentiment amoureux.

Pour comprendre ces changements, nous ferons de perpétuels aller et retour entre les mouvements premiers de la sexualité infantile et ceux qui se développent par la

suite dans la personnalité juvénile puis dans celle de l'adulte, étant entendu que, selon les périodes de l'histoire sexuelle contemporaine, certaines fixations sont davantage favorisées que d'autres.

Dans la période récente, les thèmes de la libération sexuelle ont surtout dominé les esprits. Ils ne témoignent pas pour autant d'un bien-être du sexe individuel, bien souvent au contraire ils en masquent les difficultés, et certains ne se privent pas d'imputer à la société, à la morale ou à leur religion leur propre impuissance à sortir des intrigues émotionnelles de leur enfance – une opération délicate qui dépend du travail psychique de chacun. En refusant la castration, ils refusent de renoncer au sentiment de toute-puissance de l'enfant.

Les thèmes de la libération sexuelle sont en fait plus évocateurs d'une sexualité pubertaire que de la liberté intérieure du sentiment amoureux. Il est symptomatique qu'on ait présenté le film *Il gèle en enfer* de J.-P. Mocky à travers une image sur laquelle figuraient deux angelots (symboles de l'enfance) exhibants des sexes adultes... Il est inquiétant, pour ne pas dire pervers, de vouloir annoncer l'histoire amoureuse entre un homme et une femme en l'illustrant à travers le mythe de la sexualité infantile. Cette image, sur laquelle nous reviendrons, résume à elle seule l'état de certains modèles sexuels dominants : la sexualité infantile y a pris le pouvoir.

Or le sexe pour le sexe, tel que se l'imagine le pubère, n'est pas viable. L'enfant, comme le jeune adolescent, recherche le plaisir pour le plaisir, mais à vivre ainsi, il s'ennuie et reste seul dans la masturbation qui le protège également de l'autre. La masturbation ne peut pas être son avenir sexuel puisque à chaque fois il se retrouve encore plus solitaire ; elle signe son échec relationnel et son enfermement dans son imaginaire sexuel. La culpabilité va l'envahir et développer le ressentiment de n'avoir rencontré personne. C'est manquer la relation à l'autre en restant attaché aux premiers partenaires affectifs que sont les parents. Une évolution psychique se produit au moment de l'adolescence et modifie l'économie sexuelle. L'adolescent n'éprouve plus le besoin de retourner sa

sexualité sur lui, au moyen de personnages imaginaires, hommes ou femmes de papier feuilletés au fil des magazines. L'autre va apparaître dans la réalité. Il est l'objet, la relation à partir de laquelle le sentiment amoureux va se développer. Alors le plaisir ne sera plus recherché pour lui-même mais comme la conséquence d'une relation réussie, et il en sera encore plus intense. A contrario, les thèmes sexuels imprégnés d'images de l'enfance n'encouragent pas à devenir sexuellement adulte.

Le corps pour le corps. Le sexe pour le sexe. Certains s'en inquiètent et pensent que nous sommes dans une société hédoniste prisonnière de ses sensations narcissiques. D'autres s'en réjouissent et revendiquent le plaisir comme source d'épanouissement de la personnalité. Le sexe montré, affiché, exhibé serait le signe d'une liberté que rien ne saurait interdire.

L'ordre moral contre la liberté sexuelle? Un tel énoncé, bien souvent entendu, est naïf. La morale contre le sexe ou le sexe contre la morale est un faux débat qui, à l'insu de ceux qui s'y enferment, ne reflète que la façon dont ils ont donné une issue à leur Surmoi parental. Les uns le trouvent insupportable et nient la morale, et les autres, dépendant de son emprise, ne font que la protéger. Les seconds finissent par oublier les nécessités et les exigences de leur sexe, et les premiers le travail de réflexion à partir de valeurs qui donnent sens à la vie. Dans l'imaginaire, tout est possible, mais si le sexe devient réel, il ne peut pas faire l'économie de l'autre, de ses désirs et des valeurs de respect et d'amour à partir desquelles il va se réaliser. Le sexe n'est ni amoral ni asocial – sauf si on le maintient dans l'économie de l'inconscient. Il apparaîtra alors agressif, sans foi ni loi.

Et si le corps valorisé et le sexe libéré annonçaient le contraire de ce qu'ils affirment? Les images d'un corps jeune, en forme et dynamique sont plutôt l'antidote d'un mal-être physique. Le corps sexué, comme la différence sexuelle ne sont pas aussi facilement acceptés, moins encore que le corps vieillissant, et les modes du « look » tentent de maquiller cet évitement corporel en affichant

un autre corps. Ce processus d'élimination atteint également le sexe. Celui-ci se déssexualise et perd ses capacités érotiques. La pornographie la plus primitive qui se développe dans nos sociétés, loin d'exciter les esprits, va à plus ou moins long terme inciter à se détourner de ce sexe-là. A force, il apparaît comme un non-sens et oblige à réfléchir : en quoi le sexe est-il source de vie et à partir de quelles valeurs la sexualité devient-elle humaine ? Finalement, ce sexe affiché partout nous le fait oublier mais, paradoxalement, il va nous stimuler à en redécouvrir le sens.

L'exhibitionniste perd toujours en intériorité ce qu'il cherche à montrer et manifeste son incapacité à vivre une réelle relation sexuelle. Or le modèle d'un sexe en permanence exhibé signifie qu'il n'est pas vécu. Plus on le montre, plus on en parle et plus on manifeste son incapacité à en vivre. Bien des gens qui ne cessent de plaisanter avec le sexe, laissant entendre que leur aisance verbale est un signe d'épanouissement sexuel, ne sont souvent que les piètres partenaires d'une relation manquée, où le sexe fait défaut.

Le mépris du corps

Le débat sur la contraception et l'avortement a très souvent escamoté et supprimé la réflexion sur la sexualité humaine ; la préoccupation du contrôle des hormones, l'obsession technique de la régulation des naissances ont réduit le sexe à une simple machine, en négligeant le sujet qui vit sexuellement. Exit la psychologie sexuelle. On pensait que les moyens médicaux, pris en charge par la Sécurité sociale, allaient enfin favoriser la liberté et l'accomplissement de la sexualité, qu'il y eût ou pas lien avec le sentiment amoureux, tenu comme une question subsidiaire. Il s'agissait dans de nombreux cas, de pouvoir vivre sa génitalité sans l'angoisse de l'enfantement. C'était omettre l'originalité du sexe humain, qui se manifeste à présent dans le retour du refoulé d'un sexe en morceaux, incestueux, agressif et pédophile, faute d'avoir rencontré l'autre.

Si les méthodes contraceptives et abortives sont des progrès scientifiques indéniables, qu'en est-il de l'état des consciences? Il y a une sorte d'interdit, de conformisme social à ne pas vouloir s'interroger sur les conséquences de ces méthodes sur les personnalités et les comportements. Or le sexe est à l'origine de la vie, il permet de lutter contre la mort. A partir du moment où toutes les manipulations avec l'embryon humain deviennent possibles, il y a un risque grave d'annuler la dimension relationnelle de la sexualité. Si la relation à l'autre n'est plus là pour donner sens à la mort, le vivant – pas plus que le mort – ne seront respectés. Or il s'agit d'un problème philosophique et moral qui ne relève pas de la compétence des scientifiques. Les réflexions prennent souvent une tournure perverse quand on demande à d'éminents scientifiques des justifications psychologiques et éthiques là où ils ne peuvent que présenter leurs découvertes médicales ou leurs utilisations pratiques.

La militance contraceptive a voulu croire qu'elle détenait le moyen de la libération sexuelle, mais ces militants se retrouvent bien seuls avec leur pilule face aux problèmes affectifs et aux difficultés sexuelles. En banalisant la contraception, et parfois l'avortement, on n'a pas voulu reconnaître que derrière le prétexte d'une jouissance sans contraintes on masquait des souffrances et de sérieux problèmes psychologiques qui n'étaient ni assumés ni traités. La contraception, pas plus que l'avortement, sous quelque forme que ce soit, ne sont des gestes anodins. Leurs répercussions psychologiques et sociales ne sont pas toujours apparentes, surtout pour ceux qui ne veulent pas voir. Réduire le sexe à une banale fonction hygiénique secrète une angoisse dépressive parfois compensée par des comportements agressifs.

Les représentations à la mode veulent donc faire croire que la sexualité est libérée et que le corps s'est épanoui : c'est loin d'être évident. La publicité nous désigne un corps qu'il faut impérativement nettoyer, parfumer, tenir en forme, conserver jeune : autant d'intimations qui sont plus le signe de sa négation que de sa reconnaissance. C'est vrai qu'il est important de prendre soin de sa santé,

d'avoir une hygiène de vie, de savoir utiliser des produits appropriés. Qui dirait le contraire? Cependant le vrai problème est ailleurs, car ces images suscitent une anxiété et induisent un rapport de mortification au corps. Au Moyen Age, sous l'influence d'une philosophie plus stoïcienne et mésopotamienne que chrétienne, on se flagellait pour rappeler son corps à l'ordre. Aujourd'hui on le fait sauter et courir pour lui donner une autre apparence : on a simplement modifié les instruments de la mortification.

Le corps reste gênant, il est l'élément dont il faut se débarrasser. Suivant les conseils d'une eau minérale, « il faut éliminer ». Éliminer son corps pour être enfin bien avec soi-même... Loin d'être aimé, le corps est ainsi méprisé. Le cyclomoteur, la moto, l'automobile remplacent le corps, le sexe : il faut avoir quelque chose qui vibre et fonce entre les jambes ou dans les mains. Le sexe du corps gênant est oublié au profit d'objets fulgurants. Dans ces conditions, la sécurité importe peu car, dans une sorte d'alchimie magique, ce corps auxiliaire qui tue et remplace le corps physique donne l'impression de vivre vite et bien mais il est dans une spirale suicidaire.

Ce mépris du corps, qui se déduit des représentations contemporaines, est aussi lié à la conception des années soixante-soixante-dix : celle de l'acte sexuel rendu facile par des relations sexuelles avec n'importe qui. Un déplacement de l'idéal s'est produit : nous sommes passés d'une image de la sexualité valorisée dans la relation amoureuse à l'idéal d'un érotisme pouvant s'exprimer avec la première personne venue. La mode incitant à s'exprimer sexuellement avec des partenaires changeants, le sexe commençait alors à perdre de sa dimension sociale pour rester au plus près de ses résonances imaginaires. C'est l'époque du film *Emmanuelle* : la relation se voulait d'abord érotique, indépendamment d'une dimension affective. Le sexe ne participait plus à la construction d'une relation et, symétriquement, la sexualité était éliminée de la relation à l'autre, comme elle se séparait du corps afin d'exister pour elle-même, dans l'autonomie de la pulsion. Or le sexe pour le sexe disqualifie le sujet, et la

sexualité, banalisée et dévalorisée, s'est figée dans les plaisirs éclatés de l'adolescence : un corps en morceaux, partagé seulement avec des parties du corps de l'autre, ne fait pas une relation.

Cette mode de la relation à partenaires multiples est-elle une expérience vécue par une large majorité de la population, ou simplement une représentation collective qui n'implique pas une pratique aussi généralisée ? Si l'on s'en tient à des estimations approximatives, 15 à 20 p. 100 d'individus vivent selon ce modèle. D'après une enquête réalisée par B.V.A. en novembre 1988, pour le compte de l'agence de la Lutte contre le sida, auprès d'un échantillon national représentatif de 593 personnes âgées de dix-huit à quarante-neuf ans, 20,6 p. 100 des interviewés ont déclaré avoir eu des relations sexuelles multipartenaires au cours des six derniers mois précédents l'enquête. Il s'agit certes d'un nombre relativement important de personnes, dont la situation doit être prise en compte pour réfléchir à la prévention des maladies sexuellement transmissibles (M.S.T.) et du sida ; cependant l'ensemble de la population française n'est pas concernée par ces comportements car certaines personnes n'ont aucune activité sexuelle et d'autres ont des relations stables et mutuellement exclusives. Il peut donc se présenter un décalage net entre une représentation dominante de la sexualité et ce qui est vécu en réalité. Nous sommes en outre dans un univers socio-culturel où l'intérêt va aux minorités plus qu'aux majorités. Ces psychologies minoritaires actives finissent par laisser supposer qu'elles représentent une référence, voire un modèle, qui nécessitent un alignement de l'ensemble des membres d'une société. Ce nouveau conformisme pèse lourd et, à long terme, il risque d'être le ferment de violences.

Pourtant, lorsque l'on parle avec des personnes vivant le multipartenariat sexuel, le besoin apparaît, malgré tout, de trouver le partenaire idéal et de connaître le sens de son désir. A travers le changement fréquent de partenaires, il y a une quête d'amour et d'absolu jamais satisfaite. La force du désir, en ces instants, peut aussi bien réactualiser la recherche d'un amour parental ou la diffi-

culté d'orienter son affectivité. Certains en souffrent, d'autres en font une philosophie, mais le problème demeure. Cyril Collard dans son dernier roman *Les Nuits fauves* fait dire à son personnage principal qui multiplie toutes les formes d'expériences sexuelles : « Je ne sais pas aimer. » Derrière ces relations infructueuses, le sexe est le symptôme d'une séparation, d'un éloignement et d'une incommunicabilité. Le sexe séparé du corps, séparé du sentiment amoureux, séparé de l'autre, échouant sur le réel, se replie sur un imaginaire affectivement pauvre. Les modes et les images sociales ne cessent de souligner l'importance de la proximité relationnelle, la nécessité d'abolir les différences et de favoriser un amour magique. Mais ces thèmes surexploités manifestent en réalité une profonde carence provoquée par un manque d'association entre l'affectivité et le sexe. Le sexe pornographique ou l'amour platonique restent chacun dans un univers imaginaire étroit, en s'ignorant l'un l'autre. Les affectivités contemporaines sont paradoxales puisque c'est au moment où l'on veut se présenter comme le plus libéré sexuellement, et le plus épanoui amoureux, en comparaison des générations précédentes, que les ruptures et les divorces sont en augmentation constante.

Comment rendre compte de ces décalages ? Nous y reviendrons plus loin : dans l'inconscient, la pulsion sexuelle n'est pas unifiée. Elle demeure relativement soumise au régime des pulsions premières, mais pour exister dans la réalité extérieure, elle doit être transformée par le Moi qui, autour du noyau affectif de la personnalité, va lui donner toute son efficacité. Vouloir séparer les différents aspects de la sexualité humaine (jouissance amoureuse, jeu récréatif et reproductif), c'est en rester à la pulsion au détriment du sujet. Nier que le Moi puisse coordonner, dans l'ensemble de sa sexualité, le sexe de la jouissance et le sexe de la reproduction crée nécessairement une division, une fracture, un morcellement. Comment réunir ce qui a été divisé ?

Les représentations contemporaines ont justement réussi à provoquer à l'intérieur même de la sexualité du conscient une séparation qui n'est pas réaliste et va à

l'encontre du processus d'intégration du Moi. Des personnalités clivées se sont développées, isolant à l'intérieur d'elles-mêmes des parties qui ne parviennent pas toujours à communiquer. Ainsi toutes les compositions sont possibles, une partie de soi ignorant ce que fait l'autre. Ce décalage schizoïde limite l'imaginaire – et encore plus l'érotisme. Georges Bataille, Henry Miller et, dans un tout autre genre, Albert Cohen sont sans successeurs. Parmi quelques auteurs contemporains, Milan Kundera décrit des êtres qui courent après leur liberté sexuelle, sensuelle, avec une gravité et une désinvolture annonçant la mort des affectivités et peut-être des projets sociaux. Car tout est lié : la sexualité dissociée du corps, du sexe, de l'affectivité, de la reproduction reste narcissique sans être capable de s'inscrire dans l'Histoire. Finalement, comme l'écrit J.-D. Vincent dans sa *Biologie des passions* ; « L'autre ne peut échapper au sexe, principe de l'unité au sein de l'altérité. On conçoit dès lors que toute vie sociale soit réglée par le sexe. »

Ce sexe divisé avec lui-même ne donne plus de force et de cohérence à la personnalité et aux relations. La peur de l'autre, et surtout la peur de l'éclatement de soi, maintient dans l'auto-érotisme et en deçà de l'engagement relationnel. Si « le principe d'unité » ne fonctionne plus, il y a menace d'une explosion auto-érotique : l'incapacité de maintenir le contrôle à l'intérieur de soi va alimenter des inhibitions et des conduites impulsives. En pensant que le sexe n'était pas constitutif de la vie du couple mais – tout en ne mettant pas en question sa relation « privilégiée » – qu'il pouvait également être à la merci d'autres partenaires, on a voulu banaliser la sexualité et la vivre comme l'expression d'une relation de bon voisinage. En agissant ainsi, on perdait le sens de l'état amoureux pourtant tellement recherché par ailleurs.

Le souci du corps a entraîné une amélioration de la santé de chacun ; mais au lieu de favoriser une acceptation et une intégration d'un corps changeant au cours de l'histoire individuelle, les représentations d'un corps devant toujours rester jeune ont favorisé une nouvelle

mortification. Auparavant, il fallait dompter et contenir des forces mauvaises, maintenant, il faut éliminer ce qui ne correspond pas à un corps imaginaire. Le mépris du corps existe toujours, même si les formes ont changé.

Ce rapport de mauvaise foi au corps a aussi envahi la sexualité. Tout en prônant sa libération de l'attachement à l'autre et de la procréation, elle s'est dégagée de son rôle de relation pour devenir uniquement un lieu de plaisir sans fin, du moins dans les représentations. Les conséquences de la valorisation et de la légitimation de la contraception, de l'avortement et des relations à partenaires multiples ne sont pas psychologiquement neutres. Une image, une conception de la sexualité se dégagent de ces progrès techniques et des lois qui en autorisent l'utilisation. Libérés de nombreuses contraintes biologiques, on a cru pouvoir vivre la sexualité à travers le sentiment de toute-puissance infantile (on peut tout vivre) et l'idée que le sexe est amoral, asocial, c'est-à-dire qu'il n'est pas concerné par les règles morales et qu'il ne regarde pas la société, qu'il forme un « en soi » trouvant ses propres justifications en lui-même. Là encore, comme pour le corps méprisé, le sexe est oublié dans son devenir pour retourner à la case départ de la pulsion. Mais ce sexe à l'état premier est agressif et ne construit rien, il n'est donc pas étonnant qu'il fasse peur. Les jeunes face à l'échec de leurs aînés, sentant le danger, ne se précipitent plus comme ceux des années soixante-dix en s'écriant « *A nous les petites Anglaises!* »... Après avoir connu « l'amour-sexe », voilà qu'arrive à présent « l'amour-amitié » : on se parle, on se confie mais on ne se touche pas. Ce changement est le résultat de modèles devenus invivables et anti-relationnels – le sida pas plus que les M.S.T. ne peuvent expliquer cette transformation, nous le montrerons plus loin. Une réflexion va pouvoir maintenant s'amorcer sur la sexualité humaine, sur le sens de l'amour humain, sur la procréation, sur l'éducation affective des enfants : l'éducation sexuelle telle qu'on la pratique va être remise en question.

Car, qu'on le veuille ou non, une idée de mort plus que de vie plane sur les sexualités contemporaines.

L'amour-sexe ou l'amour-amitié restent ambivalents. Dans un cas, le sexe prend le pouvoir sans être qualifié par l'affectivité, et dans l'autre cas l'affectivité oublie le sexe puisqu'on se défend de le situer dans sa relation. Cependant, la nouveauté qui est de se parler, de développer la relation dans l'ordre du langage est sans doute de bon augure pour l'avenir. L'amour-sexe, lui, ne favorise pas le développement de l'intériorité de chacun et encore moins la durée de la relation puisqu'il n'y a pas de langage. Il s'agit, la plupart du temps, d'une histoire sans paroles authentiques, et la relation d'un moment, si elle correspond toujours à la recherche de l'autre, est également l'expression d'un conflit émotionnel qui ne parvient pas à se dénouer.

Les mots et les choses

Les émotions sont produites à l'intérieur de la vie psychique et sont d'abord relatives à un régime d'échanges au sein de la personnalité. Leur existence précède le développement du langage parlé chez l'enfant et fait partie des premiers modes de communication, régulés par la présence des parents qui donnent une limite et un sens au plaisir aussi bien qu'à la souffrance. L'enfant qui s'agite pour exprimer son plaisir, ou celui qui hurle sa douleur, ne sait pas jusqu'où ses émotions vont le conduire puisque la zone corticale du cerveau n'est pas encore parvenue à la maturité de la prise de conscience favorisant les raisonnements et la maîtrise des choses. L'enfant trouve les limites et le sens de ses émotions en s'appuyant sur le cerveau de ses parents, qui lui sert de système de contrôle : face à un enfant qui pleure parce qu'il s'est fait mal et qui ne sait pas comment cette douleur va s'arrêter, les parents réagissent spontanément pour circonscrire son débordement émotionnel ; ils frottent la zone touchée, donnent un baiser et rassurent l'enfant en lui signifiant qu'on va le soigner ou que son mal est tout simplement passager.

Il est important que la vie émotionnelle circule dans la personnalité. Chez certains, elle peut être majorée et chez

d'autres, inhibée. Au moment de l'adolescence, l'apparition d'émotions inédites bouleversent le garçon et la fille qui ne savent pas encore se reconnaître à travers ces nouvelles facultés. La vie émotionnelle est à la base de la vie psychique, et éprouver des émotions est la preuve que l'on est vivant puisque l'on se ressent. Se ressentir de façon partielle ou dans la totalité de sa personnalité est une expérience sensorielle qui prépare ou garantit son unité première.

La vie contemporaine favorise le besoin d'être au plus près de ses émotions pour deux raisons. D'une part, les psychologies se sont complexifiées et d'autre part, l'intérêt s'est de plus en plus porté sur la subjectivité humaine, délaissant les réalités du monde extérieur. Ce qui est premier est le souci de soi. Le narcissisme ambiant peut être une forme de régression utile pour se redécouvrir comme un sujet dont la vie émotionnelle aura été enrichie par une culture réelle, ou bien il est un système de défense contre soi, quand l'individu ne parvient pas à organiser sa vie émotionnelle et qu'il ne trouve pas dans l'environnement de quoi se développer et se valoriser. La fameuse formule : « A quoi bon » traduit une certaine résignation et limite les capacités à en faire plus avec soi-même devant un monde trop compliqué.

La plupart des moyens de communication contemporains incitent également à utiliser les émotions davantage que la raison. Les fonctions sensorielles sont mobilisées à travers l'image, le son, les formes et les couleurs. Les jeunes enfants s'éveillent plus rapidement. Le téléphone, la télévision et le magnétoscope, l'ordinateur et le Minitel mais aussi le cinéma et la musique sont des stimulants qui favorisent plus leur développement sensoriel que celui de leur rationalité. L'ouverture des sens est nécessaire chez l'enfant, le travail éducatif doit favoriser également l'exercice de l'intelligence. La télévision par exemple est un outil de communication fort appréciable mais elle ne saurait en aucun cas remplacer les apprentissages de base indispensables au fonctionnement de l'intelligence. Elle sollicite surtout les sensations sans informer l'intelligence : la mémoire et le sens critique sont suspendus

la mémoire et le sens critique sont suspendus chez l'enfant, qui demeure passif et ne sait pas toujours faire la différence entre la réalité et l'imaginaire.

Des expériences ont été faites au sujet d'émissions scientifiques auprès de jeunes. Il leur avait été demandé de regarder une série d'émissions sur les animaux, ce qu'ils ont tous fait. Le résultat a laissé perplexes les enseignants et les observateurs. Seule l'ambiance a été retenue, le contenu s'était évaporé. Ce sont les mots et les idées qui sont capables d'accomplir cette tâche : à leur substituer l'image, on risque de maintenir des psychologies dans le sensoriel les empêchant d'accéder au rationnel. Or pour penser, mémoriser et utiliser un savoir, il faut être capable de remplacer la chose par le mot et d'associer les mots dans une construction logique, sans avoir à toucher l'objet : il n'est pas nécessaire pour parler d'une pomme de disposer du fruit devant soi.

De même, on constate que de plus en plus d'enfants et d'adolescents se plaignent d'avoir du mal à se concentrer et à maintenir un effort intellectuel soutenu. Bien des copies ressemblent à des vidéoclips littéraires ou à un zapping d'idées qui se soucie peu de vraisemblance ou de cohérence. Les intelligences sont ainsi morcelées. Si le niveau scolaire monte, ce qui n'est pas avéré, de par le contenu des programmes, les intelligences ne sont pas aussi performantes dans des opérations longues et dans l'accès à la symbolique du langage. L'utilisation des superlatifs de façon disproportionnée pour nommer les réalités de tous les jours traduit une aphasie inquiétante devant laquelle il serait naïf de se rassurer en l'interprétant comme une évolution normale du langage. Ainsi, le moindre fait ou sentiment que l'on ne sait pas analyser ni réfléchir devient-il « super », « extra », « trop », « géant », « méga ». Parallèlement, il n'est pas pertinent de laisser supposer que l'audiovisuel n'a pas d'impact sur la formation des psychologies. Le trop-plein d'images encombre l'intelligence et ne favorise pas le développement de l'imaginaire, bien au contraire l'imaginaire est enfermé dans des images conformistes. Il n'en va pas de même avec la parole. Une histoire racontée ou lue est

sans aucun doute plus riche et plus créatrice d'imaginaire individuel que la bande dessinée ou la télévision.

Nous conservons avec les enfants et les adolescents la même attitude d'esprit qu'avec les jeunes enfants de zéro à cinq ans pour qui, en effet, l'image et les jeux sensoriels sont nécessaires au développement des sens. L'éveil des sens de l'enfant, proportionné à ses capacités de l'assumer, va servir de base au développement de son intelligence. L'intégration progressive de son image corporelle, qui lui permet de se mouvoir dans l'espace et le temps, va ensuite l'aider à utiliser dans son espace psychique mots et chiffres. Si sa relation affective n'est pas sécurisante avec ses parents, ou par rapport à ce qu'il vit, il se retiendra et aura du mal à s'aventurer dans un autre univers dont il ne peut pas encore contrôler les mouvements.

Cette conduite éducative de la petite enfance doit être abandonnée progressivement au fur et à mesure que les fonctions de l'intelligence se mettent en place. Si elles ne sont pas nourries de l'extérieur, et si les défenses psychologiques sont trop grandes, la plupart de ces fonctions auront du mal à exercer leurs compétences pour assimiler les informations du monde extérieur. Ce processus demande une certaine disponibilité intérieure, liée au besoin de passer à un autre stade. Lorsque l'enfant commence à parler, il doit apprendre à remplacer la chose par le mot. Il aura tendance à la réclamer en la désignant du doigt sans mot dire. La réaction spontanée de l'adulte est d'insister, avec juste raison, pour qu'il verbalise ce qu'il demande.

Il est déterminant que l'enfant puisse ainsi parvenir au sens des choses et travailler avec. Une opération qui peut être contrariée, s'il refuse par exemple de s'inscrire dans la filiation en se situant sur le même plan que ses parents comme partenaire conjugal, ou si la relation parentale n'est pas très claire pour lui. Lorsqu'un enfant voit défiler plusieurs suppléants de père ou de mère, il lui est bien difficile de vivre un sens parental qui doit nécessairement le dépasser. Pourtant le sens des choses s'acquiert à partir de cette expérience primordiale. Si la relation parentale

n'a pas un sens au-delà de ses désirs possessifs immédiats, l'enfant n'aura pas le moyen d'intégrer le sens des règles de la vie, du langage et se désocialisera en partie ou en totalité. Il peut avoir en l'occurrence le sentiment de faire sa parenté selon son bon vouloir. C'est lui qui nommera ou refusera un père ou une mère potentiels. Ses apprentissages scolaires dépendront aussi de cette expérience relationnelle : il va accepter ou s'opposer à l'apprentissage des instruments de la culture qui le dépassent nécessairement. Mais ce n'est pas à lui de décider ce qu'il faut apprendre (ou pas), comme ce n'est pas à lui de décider des règles de la grammaire, de l'orthographe, des mathématiques et les résultats des sciences, même si son désir de toute-puissance narcissique peut lui laisser croire qu'il sait tout parce qu'il n'a rien appris. Il ne revient donc pas à l'enfant de décider de sa parenté, ni de ce qu'il faut apprendre. A partir du moment où il le reconnaît, il sort de l'impuissance, développe ses possibilités et devient capable de compter avec le sens des choses. Or la psychologie sensorielle, à l'inverse de la psychologie rationnelle, méconnaît l'importance de la signification car il s'agit avant tout, pour elle, de sentir, d'éprouver et de se rassurer. Des conséquences sérieuses sur le comportement sexuel se développeront dans cette ambiance où la pulsion ne pourra pas être travaillée et enrichie affectivement et restera trop soumise aux aléas des émotions éphémères et contradictoires.

Nous avons présent à l'esprit un modèle qui laisse supposer qu'à la naissance l'enfant possède en lui-même tout ce qu'il faut pour se développer correctement : modèle inspiré pour une part d'un certain primitivisme illustré par Jean-Jacques Rousseau et d'autre part d'une idée déformée de la psychanalyse. La société, par ses influences néfastes, viendrait abîmer ses ressources, il faudrait donc laisser l'enfant grandir tout seul pour ne pas lui donner de « mauvais plis » ou le traumatiser.

Cette vision nostalgique fait l'impasse sur la psychologie humaine, qui est plus le résultat des acquis que de l'inné. A la naissance, la psychologie de l'enfant est démunie, elle n'est pas formée et ne peut compter que sur

les apports de ses parents et de l'environnement pour s'enrichir. La personnalité s'inscrit dans une histoire individuelle. Elle se construit très tôt à partir d'un jeu d'identification dans lesquelles elle emprunte des aspects psychiques qui lui serviront de matériaux pour se façonner. A travers ces emprunts idéalisés, l'enfant puis l'adolescent introduit en lui des tendances qui viennent des autres mais qu'il transformera en devenant, de façon originale, lui-même.

Le psychisme ne peut pas travailler à vide. Au moment où s'éveille une fonction, il s'empare dans l'environnement de ce qu'il faut pour la nourrir; faute de quoi elle reste en l'état et, passé un cap irréversible, se fige à jamais. Un enfant qui n'a pas appris à parler avant huit ans à cause des carences du milieu ou de ses incertitudes affectives risque de ne pas pouvoir changer et de rester limité, si personne n'établit avec lui une communication parlante. La qualité de la relation humaine est déterminante dans le développement de la personnalité de l'enfant. Il lui reviendra ensuite de mettre en œuvre ses acquisitions après les avoir travaillées et organisées en lui.

Le premier mode de communication est donc oral (l'enfant assimile ce qu'il reçoit de l'extérieur comme de la nourriture), et la plupart des apprentissages se feront en acceptant d'introduire en soi de nouvelles données du monde extérieur pour devenir performant, ou en les refusant pour se protéger devant les risques du savoir. Des inhibitions intellectuelles mais aussi sexuelles peuvent provenir du danger que représente l'autre : certains adolescents fuient leur scolarité à cause d'angoisses sexuelles plutôt qu'à cause de limites intellectuelles. Certains se vivent, selon le sexe, en concurrence avec l'un ou l'autre des parents ou avec l'un des membres de la fratrie et, pour échapper à l'impuissance, ils cherchent à s'affirmer sur un autre terrain en délaissant l'école pour les loisirs ou un travail professionnel. Le problème n'étant évidemment pas, de ce fait, résolu, il rejaillit la plupart du temps sous d'autres formes quelques années après.

La peur de l'autre n'est pas uniquement la peur d'une image parentale mais peut être également celle de tout ce

que représente le savoir. L'enfant, l'adolescent ou l'adulte peuvent vivre cet accès au savoir comme une réalité qui leur est interdite, à laquelle ils ne sont pas assez forts pour se mesurer et au contact de laquelle ils risquent d'être réduits à l'impuissance. De nombreux enfants et adolescents ne font pas l'expérience de la castration symbolique dans leur vie familiale ou sociale car les adultes ne savent pas toujours énoncer un interdit structurant. Cette absence de castration fait vivre l'enfant dans un réel illimité où rien n'est à conquérir. Si les adultes – et en particulier les parents – ne sont pas situés en face de l'enfant, celui-ci ne peut pas affermir son identité et ses capacités. Trop d'enfants se retrouvent seuls avec eux-mêmes et faute de pouvoir vivre une castration symbolique vis-à-vis de leurs parents, ce qui les libérerait des liens infantiles, passent par des périodes de castration à l'épreuve de la réalité. Ce déplacement est dangereux, source d'agressivité et de violence car l'individu ressentira comme une injustice l'impuissance dans laquelle il se trouve. N'étant pas reconnu par les adultes comme un être en devenir – et donc marqué par le manque –, il se situera comme eux, pensant que tout peut s'obtenir comme on le veut puisque ce sont les adultes qui lui donnent tout ce dont il a besoin, sans qu'il cherche à comprendre comment ces derniers l'obtiennent. Exemple typique : un enfant accompagnant sa mère dans un grand magasin voulait qu'elle lui achète un jouet. Elle refusa en lui disant qu'elle n'avait pas assez d'argent pour l'instant, qu'elle verrait plus tard ; son fils lui répondit d'une façon qui en disait long sur la conception qu'il se faisait de l'origine de l'argent : « Tu n'as qu'à faire un chèque. » L'enfant doit pouvoir faire l'expérience qu'il ne peut pas tout obtenir de ses parents, et qu'il n'est pas leur tout. De cette nécessaire frustration, il découvrira le manque – qui est inhérent à la vie psychique. Il y aura place pour d'autres objets que la simple relation parentale vécue comme susceptible de tout combler.

Le couple est souvent investi de cette illusion du sentiment amoureux où les êtres en symbiose sont l'un *et* l'autre, mais sans relation. La vie affective infantile se prolonge ainsi, sans avoir été transformée. Elle se main-

tient dans les effusions du sensoriel qui débouchent sur ces amours où l'on s'aime soi-même à travers l'autre, comme l'enfant le fait avec ses parents tant qu'il ne s'est pas différencié d'eux.

Si l'importance accordée à la vie sensorielle comme mode de communication immédiat entre les êtres et les choses est la conséquence de la sollicitation de nos sens par l'environnement, elle vient également de la nature de la relation qui existe entre les enfants et les adultes, ou plus précisément avec la propre enfance des adultes qui vit encore en eux. La sensibilité infantile fascine les adultes et maintient les intérêts de leur affectivité assez proche des mouvements naissant de la relation humaine. Cela n'a pas toujours été ainsi dans l'histoire et nous verrons que cet état affectif a des conséquences dans la sexualité.

Les émotions limitent le sexe

La littérature, le cinéma, la chanson, la publicité ou certaines émissions de télévision sont-elles révélatrices de l'expérience de la sexualité contemporaine ou sont-elles plutôt la traduction d'images-guides à partir desquelles on se la représente ?

Les relations à partenaires multiples, l'infidélité, le viol, l'inceste ont toujours existé. Pourquoi en parler avec plus d'insistance aujourd'hui ? Certes, ils peuvent correspondre à des faits d'actualité, comme les crimes sexuels sur des enfants ; mais, alors que leur proportion demeure relativement constante, que se passe-t-il pour qu'ils deviennent subitement des « faits de société » et que l'on désigne des boucs émissaires ? Il ne s'agit pas de nier l'importance de ces réalités ressenties à juste raison comme de l'asociabilité criminelle, mais d'attirer l'attention sur un mécanisme où la sensation, l'émotion suscitée par le viol ou l'inceste sont en fait sans rapport avec une quelconque augmentation de ces agressions. De fait, les cas d'inceste ont été multipliés par deux en quinze ans et l'on constate une augmentation des gestes sexuels sur les enfants, mais il faut également observer, pour expliquer

en partie ces chiffres, que les victimes parlent davantage de ces agissements. Des associations et des travailleurs sociaux les soutiennent, engagent des procédures et protègent les personnes qui le souhaitent.

Une société ne peut pas être laxiste sur ces agressions. Il est de son devoir de faire respecter les règles et les lois relationnelles pour la sécurité des individus et la cohérence du groupe social. Cependant, nous devons nous interroger sur le ton passionnel qui entoure la plupart des réactions lorsque les médias présentent une affaire (plutôt qu'une autre) et laissent supposer qu'il s'agit d'un phénomène se répandant largement dans la société. La presse, les politiques s'emparent de l'événement avec une telle inflation verbale qu'on finit par ne plus très bien savoir de quoi l'on parle. Après cette montée d'angoisse, les jours suivants, tout retombe à plat comme un soufflé raté. On croira alors bien faire en programmant des séances d'information ou de prévention dans les écoles... Ces initiatives, dont l'efficacité est loin d'être évidente, servent surtout à calmer l'angoisse des adultes sans que les questions réelles soient posées. Alors pourquoi un tel écho et ensuite un tel silence ? Le problème de cet émoi est ailleurs que dans le simple événement jouant le rôle de cause déclenchante.

Premier constat, nous sommes dans une société « incestueuse ¹ », c'est-à-dire dans une société dont les représentations dominantes nient les différences, induisent une vision fusionnelle au nom de laquelle nous serions tous semblables et égaux, sans distinction, en particulier entre enfants et adultes ; il s'ensuit que les enfants peuvent être des objets sexuels comme les adultes, chacun étant d'ailleurs invité à rester dans les mouvements sexuels de l'enfance. Dans ce même contexte, les adultes s'impliquent trop dans la vie sexuelle des enfants et des adolescents. C'est sans doute ce qui explique l'émoi avec lequel est reçue l'annonce d'un abus sexuel : il est révélateur de ce qui est latent. Il y a, dans les représentations actuelles, une telle transgression sexuelle avec les enfants

1. Tony Anatrella, *Interminables Adolescences*, Cerf/Cujas, Paris, 1988, cf. le chapitre « La société adolescentique ».

que la culpabilité inhérente aux fantasmes sous-jacents provoque la dénonciation, parfois curieuse, de coupables et sert en même temps d'exutoire à une mentalité incestueuse. Ces phénomènes se déploient dans un univers où les psychologies privilégient des modes de communication sensorielle. La rationalité n'en est pas exclue, mais elle ne joue pas toujours un rôle souple de coordination, rôle dont la parole est l'outil indispensable pour exploiter et signifier les émotions. Ainsi ces dernières peuvent apparaître pour elles-mêmes, sans être travaillées et avant que ne leur soit donnée une expression satisfaisante. « C'est plus fort que moi ! » entendra-t-on alors.

Les psychologies contemporaines ont quelques difficultés à mettre en œuvre la richesse de la vie émotionnelle des sujets. C'est pourquoi, dans bien des cas, elles restent au plus près des manifestations premières. « On s'exprime comme ça vient ! » Il n'y a pas toujours de travail d'élaboration et de sublimation. Très vite, ce sont les aspects archaïques qui sont retenus et viennent modeler la relation à soi et aux autres. Les peurs les plus primitives, comme les positions les plus irrationnelles, prévalent. Tels films ou telles bandes dessinées dans lesquels sont mis en scène le sadisme et le masochisme au travers d'images d'horreur ne semblent pas faire peur à des enfants, à des adolescents et à des jeunes adultes, qui se promènent dans un imaginaire primitif dont les frontières avec le réel sont indécises. Ils ne sont pas pour autant armés pour affronter les réalités de la vie. Certains d'entre eux, très à l'aise avec des horreurs de l'imaginaire qui feraient fuir les plus courageux, à la moindre difficulté dans la vie quotidienne seront pris de peur panique et demanderont l'assistance de leurs aînés.

On a pourtant tort de penser et de faire croire que des images d'agressions et de violences sociales ou sexuelles vues sur un écran ou dans une B.D. serviront d'exutoire selon le principe de la catharsis. Pour des psychologies à prédominance sensorielle, non seulement ce système ne peut pas fonctionner mais en plus il va continuer à entretenir l'économie de ces images premières. Nous avons même constaté que, dans certains cas, elles servent de jus-

tification pour passer à l'acte. Le mimétisme social est une réalité qui détermine les libertés individuelles quand celles-ci ne sont pas psychologiquement autonomes. De ce point de vue, les médias amplifient et incitent à la répétition.

Le succès du film *Le Grand Bleu* est un bon exemple de cette prééminence de la psychologie sensorielle : il correspond à l'état de certaines mentalités actuelles pour lesquelles la relation demeure dans l'émotionnel primitif. L'eau, la mer et la mère sont des thèmes évocateurs d'un imaginaire duquel on ne sort pas, quitte à en mourir ou à se donner la mort faute de père. Ce film a été vu et revu plusieurs fois quasi religieusement par des milliers de jeunes dont la psychologie dépend d'images maternelles. Le père y est absent ou rendu délibérément absent : or, sans lui, il est difficile pour l'enfant de sortir de l'imaginaire fou qui le lie à sa mère. Le père, qui vient séparer l'un de l'autre, représente la réalité extérieure opposée à la relation fusionnelle maternelle. Sans le père, il n'y a pas de temps, pas de réalité extérieure, pas de loi humaine, ni d'identité sexuelle. Le risque est à la confusion. Les jeunes se sont-ils reconnus dans la psychologie sensorielle d'une génération sans image paternelle vigoureuse ? Ils sont orphelins des adultes qui ne savent plus les éveiller à la vie.

Jacques, le héros du film, se meut et joue corporellement avec les dauphins dans une vie aquatique sans limites, mais une fois revenu à la surface, c'est l'aphasie et l'inhibition. Il n'arrive pas à se mettre en œuvre dans la réalité terrestre. Il ne parle pas, ne communique pas ; il sent et il attend, au retour de chaque plongée, l'instant où il pourra retrouver son eau originelle. Lorsque Johanna paraît, c'est pour lui le trouble de l'enfant qui ne veut pas quitter sa mère, et non celui de l'amour qui ouvre l'avenir de la relation d'un homme et d'une femme. C'est son compagnon qui, dans une relation à symbolique homosexuelle dominatrice, va lui expliquer la différence entre une femme et un dauphin. Il ne peut pas entendre ce message. Son père est mort en plongée et l'orphelin, une fois devenu adulte, affronte la mort en rivalisant avec son

ami pour conquérir le titre de champion du monde de plongée en apnée. Son ami meurt et Jacques préférera à nouveau l'eau, « la mère », plutôt que la femme. Johanna parle, interroge, réagit, demande, mais il est ailleurs, il n'entend pas. Elle est enceinte, la relation à trois (père, mère, enfant), Jacques ne la connaît pas et il fuit dans les eaux matricielles, coupant tous les liens avec le monde extérieur. Il n'a pas grandi, faute de père; il demeure dans ses états premiers. Pis, il se refuse à naître. Il croit que la vraie vie est dans l'eau, avec la mère toute-puissante – ce qui l'empêche d'entrer dans la vie adulte.

En s'installant dans une psychologie sensorielle, on ne sort pas de la relation à la mère archaïque, toute-puissante et comblante. La personnalité a du mal à construire un imaginaire riche et très symbolisé puisque celui-ci se refuse à recevoir les informations culturelles qui le développerait. Elle perpétue simplement ses commencements sans se dégager de l'ambiance maternelle. La subjectivité risque d'être pauvre et superficielle; seul le corps sera mis en avant.

La valorisation du corps est un autre trait de cette psychologie sensorielle. Il devient le seul lieu de la sensation, au détriment du plaisir. Le corps rendu à son état premier abdique de son sexe et reste incapable d'en vivre le plaisir. Ainsi, la libération corporelle, bien que favorisant sans aucun doute une nouvelle aisance, a minimisé, voire refoulé, la vie affective, les sentiments et la réflexion sur les relations. Il suffisait d'avoir un orgasme réussi pour résoudre ses problèmes et s'épanouir: vision simpliste quand on sait que certains ne parviennent pas à cette solution idyllique malgré la réussite technique de leurs orgasmes. Un narcissisme sexuel s'est imposé, et pour certains la visite chez le gynécologue (redéfini comme sexologue) est devenue aussi fréquente que celle du coiffeur. La relation sexuelle est vécue comme une jouissance entretenue, soignée, stimulée par des techniques et non pas comme une modalité de la relation humaine dépendant de très nombreuses variantes. Tant et si bien qu'en cas de panne, c'est le drame; surtout lorsque, passé un certain âge, on veut conserver l'intensité physiologique

des orgasmes de sa jeunesse. L'orgasme est un instant de plaisir où la perte de conscience pendant quelques secondes donne un sentiment d'éternité qui vient renforcer la relation à l'être aimé pour vivre et continuer avec lui, dans le temps, ce qui reste d'inachevé.

Il est bien que l'orgasme soit atteint, mais des problèmes particuliers peuvent le rendre difficile. Ces problèmes ne sont pas sans significations, ni sans solutions. Cependant, l'orgasme ne suffit pas à l'épanouissement de la personnalité et à la résolution des problèmes internes, même si une tendance s'est imposée (faisant de nombreuses victimes) en présentant la plupart des difficultés personnelles à travers des troubles ou des besoins sexuels. Le sexe ainsi majoré est devenu un sujet préoccupant, qui sert à masquer d'autres problèmes. Le sexe-symptôme, notion alimentée par des revues et des magazines s'inspirant d'informations plus ou moins médicales, a détourné les vraies questions : le sens de la relation, les mutations affectives des âges de la vie, le travail du sentiment amoureux. Dans cette perspective, le sexe résout tout, justifiant le sexe pour le sexe. Le risque est alors de s'enfermer dans une sexualité opératoire et narcissique dans laquelle on cherche simplement à s'affirmer, sans que compte la relation à l'autre.

Revenons à ceux qui se plaignent d'insuffisances sexuelles. Dans la plupart des cas, quand on n'a pas constaté de pathologie physique, les dysfonctionnements peuvent être des symptômes dus à l'âge, à des événements marquants ou à des problèmes psychiques et relationnels. La grande majorité de ces cas doit être reçue comme des effets. Ceux et celles qui acceptent d'en parler avec des spécialistes compétents découvrent qu'il s'agit d'autre chose que d'une simple affaire de plomberie sexologique. Il est vrai qu'en déplaçant le problème ailleurs, et à force de croyances dans telle ou telle technique, des améliorations pourront être constatées : une femme deviendra, par exemple, moins frigide, mais sa relation aux autres sera de plus en plus agressive... A se fixer sur le corps et sur les organes, on escamote complètement le débat sur l'affectivité. Ne sachant pas – ou ne voulant pas – parler de leurs

problèmes psychologiques, de nombreuses personnes concentrent leur préoccupation sur des phénomènes secondaires ou s'engagent dans des comportements qui ne résolvent rien.

La conception du plaisir est souvent faussée dans sa quête éperdue. Le principe de plaisir, dans l'inconscient, est infini. Dans le conscient, le plaisir ne se présente pas de la même façon ; pour être viable, il doit subir un travail de transformation. S'il apparaît en lui-même, réclamant un salaire impossible, il déstabilise la personnalité qui s'épuise uniquement dans la recherche de satisfactions. Il est important que chacun trouve sa part de gratification au regard des dépenses neuro-bio-psychologiques qu'il engage, et parfois des frustrations qu'il subit. Ces dernières sont supportables si elles sont assumées ou si le résultat de l'effort est par la suite gratifié, mais le déficit longtemps maintenu entre les frustrations et le plaisir est névrosant. Toutefois, lorsque l'on veut éviter à tout prix la frustration et la remplacer par le plaisir en le réduisant à la satisfaction immédiate, les résultats sont aussi néfastes ! Si l'enfant reste fixé à cette conception du plaisir, sans apprendre à le différer au gré des circonstances, ou à l'obtenir comme une des finalités de son action, il éprouvera de sérieuses difficultés à créer par la suite dans sa vie psychique les conditions du plaisir. Ainsi, une psychologie de toxicomane peut-elle s'élaborer dès l'enfance, si on a laissé croire que le plaisir peut être recherché pour lui-même.

La frustration et le plaisir, quand ils sont isolés, deviennent des entités recherchées comme une fin. Le sadomasochiste pensera que seule la souffrance est source de mérite et de progrès. Quant à l'égocentrique, il ne supportera pas qu'on lui résiste et qu'on lui refuse ses plaisirs. L'un comme l'autre se soumettent à la dictature capricieuse d'une pulsion dont ils ne parviennent pas à devenir le sujet. Nous sommes ici confrontés à l'un des problèmes psychologiques de l'homme contemporain, qui se vit comme un univers éclaté. Les pulsions cherchent leurs gratifications chacune pour leur propre compte, parfois au détriment du sujet lui-même.

Une vision naïve de la libération sexuelle a laissé entendre qu'il n'y avait plus de sujet de pulsions, mais simplement des pulsions à satisfaire. C'est la meilleure façon de rester en deçà d'une sexualité génitale et de favoriser l'absence de désir sexuel. L'état premier de la vie sexuelle, pendant l'enfance, est pré-génital puisque les pulsions se présentent dans un ordre dispersé. L'ensemble du développement psychique, jusqu'à la fin de l'adolescence, va contribuer à former le Moi afin qu'il puisse faire vivre ses pulsions dans l'intérêt du sujet et de sa relation aux autres. Déconnecté de ce système, la pulsion n'est plus source d'inspiration, ni de création, elle limite le sujet pour s'imposer comme le but et la fin de son activité. C'est pourquoi les émotions primitives, quand elles sont valorisées, limitent ou annulent le sexe : il ne peut pas exister selon ce régime. Une pulsion ne peut pas être sa propre finalité, et pourtant l'idéologie du plaisir sexuel pour lui-même s'est affirmée à partir de cet enfermement : la satisfaction de la pulsion comptait plus que la relation à l'autre. Cette économie fabriquait sa propre frustration et ne pouvait que déboucher sur l'échec relationnel. La vie émotionnelle de l'enfant, si elle annonce le début de la vie, ne peut être le modèle de l'achèvement de l'affectivité de l'adulte, à moins que l'on s'installe dans une vie sensorielle sans sexe à l'exemple du héros du *Grand Bleu*.

Nous aurons à nous interroger afin de savoir pourquoi une sexualité sans relation à l'autre s'est progressivement imposée comme modèle. Nous allons revenir à plusieurs reprises sur cette question, mais déjà, nous voudrions développer une hypothèse et apporter un essai de réponse. La façon de vivre sa sexualité est souvent révélatrice de l'état d'esprit d'une personnalité ou d'une société. Si l'on s'est davantage intéressé à la pulsion sexuelle plutôt qu'à la qualité et à la nature de la relation à l'autre, cela tient, pour une part, à la prédominance de la psychologie sensorielle primitive dans la plupart des comportements. Ce sont, en effet, principalement aux ressources de la vie sensorielle qu'on fait appel comme moyen de communication privilégié, parfois au détriment de l'intel-

ligence, du sens des choses et de la parole. Dans ce contexte, le corps est de plus en plus utilisé de façon archaïque, c'est-à-dire dans ses modes d'expression premiers. On préfère bouger, vibrer, car on ne sait pas ou ne veut pas s'occuper de sa subjectivité. Le corps ainsi mis en avant liquide la subjectivité, l'intériorité, seules comptent les apparences.

Il est vrai que la vie sensorielle et émotionnelle est la base de la vie psychique puisqu'elle commence avec cette double compétence indispensable : percevoir l'environnement et exprimer ses besoins. Cependant, les sensations et les émotions ne sauraient remplacer ni la réflexion ni la parole. Le corps exprime bien des émotions mais il ne les « parle » pas. Or le contexte présent incite à demeurer dans ces états premiers. Ainsi on ne se risque pas à parler et l'on s'empêche d'accéder à l'ordre du langage. Les difficultés scolaires vécues par de nombreux enfants commencent par ces inductions du milieu qui n'encourage pas à utiliser des opérations plus conceptuelles. Quel paradoxe au moment où la technologie progresse ! En exerçant notre intelligence avec bonheur afin d'élargir nos champs du possible, nous sommes devenus d'excellents techniciens dans bien des domaines. Mais les modèles corporels dominants, eux, semblent refuser de s'élargir à l'intelligence humaine, de s'inscrire dans l'ordre du langage parlé, au profit de sensations le plus souvent proches de celles du petit enfant qui n'a pas intégré sa propre image corporelle, qui alterne entre des relations fusionnelles, animistes et magiques avant de mettre des mots sur les choses.

Tout en privilégiant les sensations corporelles dans la communication, les représentations de l'homme contemporain lui refusent un corps évolutif puisqu'il doit demeurer en l'état premier. Cette stagnation est mortelle mais la plupart des campagnes de prévention contre les accidents routiers, le tabac, l'alcool et le sida ne prennent pas en compte cette dimension. Au lieu de s'intéresser au sujet dont la conduite est mortifère, et donc au sens même de ses comportements, on fait d'abord porter son attention sur le produit ou le virus – quitte à augmenter le prix du

produit ou à vouloir faire peur au virus. Là encore, on ne voit que le corps en oubliant le sujet.

Le passage d'une intelligence magique à une intelligence formelle, c'est-à-dire rationnelle, est une étape dans le développement psychologique de l'enfant, comme l'a décrit Piaget. L'accession à la rationalité implique d'avoir accepté et intégré son image corporelle, sinon la pensée restera émotionnelle et aura du mal à utiliser les concepts. Ainsi, il est parfois nécessaire de faire des exercices corporels avec de jeunes enfants qui ne parviennent pas à lire ou à écrire, à la grande surprise des parents, qui s'attendent plutôt à des cours intensifs de lecture ou d'écriture. Tant qu'un individu colle à l'image primitive de son corps, il ne parvient pas à penser en prenant, grâce aux mots et aux idées, des distances : lorsque l'on fait corps avec toutes les réalités, il est évidemment impossible d'avoir une bonne distance pour les penser. On s'installe dans l'aphasie, c'est-à-dire que les mots n'ont pas à se substituer aux choses, ni à les symboliser, puisque l'on se croit magiquement en prise directe avec elles. On est « branché », comme l'enfant dans la relation fusionnelle avec sa mère. Dans ces conditions, on comprend que le corps soit mis en avant et que les fonctions psychiques soient réduites aux émotions. Dès lors il n'est pas utile de trop réfléchir, ni de trop chercher en soi-même, il suffit de se modeler physiquement et d'agir corporellement pour résoudre un problème.

Dans les années soixante-dix, nous pouvions utiliser certaines démarches corporelles de type *Gestalt*, car les personnalités étaient davantage intériorisées et symbolisées que celles des jeunes et des adultes actuels. Elles disposaient d'un patrimoine culturel et de références sociales, morales et religieuses avec lesquelles il était possible de réfléchir, de contester et d'agir sur le réel. Le travail de la pensée n'était pas bradé ; une effervescence de l'intelligence sociale, politique, philosophique et religieuse produisait un matériel d'idées et de symboles très riches. Les mouvements intellectuels provoqués par les romanciers et les écrivains ont servi de base pour rendre compte des interrogations contemporaines. L'explosion

émotionnelle qui suivit entraîna une mise à l'écart de la pensée, de la transmission culturelle, de la réflexion philosophique et religieuse. Les pensées se sont progressivement appauvries au bénéfice du sensoriel et des émotions, l'émotion forte devenant l'équivalent d'une pensée juste et authentique. Une fracture s'est produite, qui maintient encore la plupart des représentations dans la régression sensorielle sans être capable d'engager l'individu dans un travail de réflexion. Nous restons au plus près des modes de communication corporelle.

Lorsque ces techniques corporelles se sont développées, la plupart des personnalités s'inscrivaient dans l'ordre du langage parlé. Pour certains, une forme de rationalisation politique, philosophique ou religieuse servait de défense contre leurs pulsions et, dans bien des cas, il leur fallait ébranler la carapace idéologique pour se retrouver avec eux-mêmes.

Il est vrai que nous avons toujours tendance à recourir à des idéaux pour masquer ou exprimer des conflits psychiques. Par exemple, la croyance en Dieu peut être aussi le symptôme d'une dépendance à ses images parentales, le refus de croire en Dieu pouvant être d'ailleurs une autre façon de manifester son conflit parental, à travers l'angoisse inconsciente que représente l'autorité. L'engagement et la lutte politique, eux, peuvent traduire la honte de ses origines... Face à toutes ces défenses, l'intérêt d'un travail corporel sur soi est de retrouver toutes ses sensations premières afin de les réorganiser dans une perspective plus épanouissante. C'est une « régression » passagère nécessaire : le but n'est pas de s'y installer. La verbalisation et l'analyse des perceptions doivent à chaque fois rendre au sujet la primauté de sa parole sur ses émotions. A partir du moment où l'on a oublié cette interaction nécessaire entre les perceptions initiales et le travail de la pensée par la parole, les conduites émotionnelles ont été valorisées. La psychologie sensorielle a pris le pouvoir sur la psychologie rationnelle, et la plupart de ces démarches corporelles ont perdu de leur intérêt pour faire progresser une personnalité. Les stéréotypes à la mode pour justifier ce renversement étaient :

« L'imaginaire prend le pouvoir » et « Changeons la vie. » Le premier slogan s'est perdu dans une carence de l'imaginaire – on ne crée rien, on répète les années cinquante-soixante –, et le second a fracassé ses illusions sur l'homme réel.

Les structures psychiques ont changé. Les personnalités sont plus impulsives, moins disposées à analyser et à réfléchir qu'à agir de façon quasi maniaque. Elles sont plus superficielles, sans références internes, au jugement incertain. Si, dans les années soixante, on se préparait à refuser les références culturelles et éthiques, les années quatre-vingt-dix seront marquées par la recherche de points de repères. Mais pour l'heure, les modes de communication et de gratification restent relativement infantiles, supportant mal les délais et les médiations. Il faut être « branché », c'est-à-dire en ligne directe, sans savoir réellement communiquer : c'est au moment où l'on perdait le sens de l'échange des idées et de la parole, où l'on apprenait à tricher avec ses vérités, que l'expression « être branché » a connu le succès. Il n'y a plus d'intermédiaire entre soi et les autres, mais un simple corps à corps, à l'image du cordon ombilical reliant l'enfant à sa mère.

A être ainsi « branché » sur les autres et la réalité, il ne peut pas y avoir encore de relation. Nous sommes en deçà de la relation et en deçà du génital : le sexuel n'est possible que dans la séparation, dans la distance avec l'autre. La « libération sexuelle » en affirmant que tout était sexuel a annulé la sexualité puisqu'elle voulait en faire une activité se suffisant à elle-même, finalisée par sa seule expression totalitaire. En l'espace de trente ans, cette illusion aura contribué à la perte du désir et de l'attrait sexuels. Le sexe ne peut pas être une activité autonome, on l'a dit, il est une des modalités de la relation. Cependant, pour le vivre ainsi, encore faut-il être sorti des intrigues du cordon ombilical et s'inscrire dans une dimension relationnelle. Dans le cas contraire, le sexe, pris comme seule finalité, ira de branché en branché, dans la promiscuité, signe de l'absence d'une véritable relation. Le « branché » annonce aussi la fin de la relation

à l'autre, car on se débranche aussi facilement qu'on se branche. L'autre n'apparaît pas pour lui-même, et dans cette absence d'altérité, il est bien difficile d'accepter la différence des sexes, condition première de la relation. Le branché baigne dans la confusion des sexes en se fixant dans la position infantile de la croyance en un sexe unique. La confusion des sexes a inauguré la confusion des idées jusqu'à concevoir l'homosexualité comme l'équivalent de l'hétérosexualité.

Le modèle de l'homme sensoriel est donc celui du branché sur des réseaux télématiques : il n'a plus de relations, et ses émotions ont remplacé sa parole et sa pensée. Il est difficile, avec ce seul équipement, de s'inscrire dans le temps et de s'engager dans un travail de réflexion, et il est même malaisé d'être sexué avec un tel corps en morceaux.

Vivre avec un corps en morceaux

L'image contemporaine du corps est celle d'un corps éclaté et qui menace à tout moment de craquer. « Je vais craquer », « Je vais m'éclater » sont, en dépit de leur apparent sens opposé, deux expressions dépressives d'un corps en perte de principe unificateur, ayant du mal à se maintenir face aux réalités, et cette représentation corporelle dépend d'une vie émotionnelle qui ne parvient pas à transformer ses premiers émois et en reste à ceux de l'enfance.

L'enfant, pendant très longtemps, vit son corps dans la dépendance de celui de ses parents. Cette relation lui est nécessaire jusqu'au moment où il pourra assurer sa propre unité. Au départ de son existence, il vit son corps comme des morceaux relativement isolés les uns des autres : tour à tour, il va se vivre comme une bouche, une main, un pied avant d'être capable de se saisir dans une totalité. Cet enjeu de l'unification prend forme au moment de l'adolescence, où se joue la transformation acceptée ou refusée du corps sexué. Or le climat culturel actuel ne contribue pas à l'acceptation du corps sexué dans la différence sexuelle. Cette différence des sexes est en partie niée et

ne permet pas à l'adolescent de trouver dans le champ social ce qui est vécu à l'intérieur de lui-même. Le besoin de trouver des points de repères commence avec ce problème, dont les alibis idéologiques empêchent de mesurer les effets néfastes sur les personnalités juvéniles.

Les modèles dominants invitent plus à vivre avec un corps en morceaux, à l'identité composite, que dans une identité unifiante. La publicité, le cinéma, mais aussi la chanson traduisent, à leur façon, la difficulté des individus à se personnaliser corporellement. Cette vision contemporaine d'un corps en morceaux oblige à se maintenir dans les modes de communication les plus anciens, et va à l'encontre de la nécessaire unification de l'image corporelle dans la vie psychique.

L'enfant grandit en effet en cherchant à s'unifier grâce, en partie, à la cohérence de ses parents. Il a besoin d'eux pour se construire. L'enfant les idéalise, dès le début, quelles que soient leurs qualités personnelles, et l'idéal avec lequel il essaie d'être en relation avec eux est d'autant plus fort qu'il est un passage obligé pour devenir une personne. L'insécurité va s'installer si les parents ou l'environnement ne savent pas répondre à cet idéal; le doute se retournera sur la personnalité de l'enfant. Un enfant agressif, comme un adolescent ou un adulte, est quelqu'un de très insécurisé. Cette insécurité ne dépend pas uniquement de l'attitude des parents, mais aussi de la façon dont l'enfant les vit. Il est dans les réflexes de l'enfant de se vivre dans la crainte d'être abandonné et maltraité corporellement, même si les parents sont attentifs et de bons éducateurs. Les contes et les légendes sont riches de ces thèmes angoissants, de ces fantasmes universels, qui appartiennent à la psychologie enfantine et qu'on retrouve dans la plupart des constructions culturelles. Mais contes et légendes aident également à leur traitement en permettant de transformer ces fantasmes dans la vie subjective de l'enfant.

L'enfant vit donc sa relation à lui-même à l'image de celle qu'ont ses parents. Il va s'unifier en s'inspirant de cette relation ou rester avec des morceaux de corps sans lien entre eux. Il peut se satisfaire de cet état en limitant

son développement, cependant, le désir de ses parents de le voir conquérir son espace corporel va être un stimulant et, pour se construire, l'enfant va s'appuyer sur ce désir. C'est pourquoi une mode récente a eu des conséquences négatives sur la formation de la personnalité des enfants et des adolescents : sous le prétexte de ne pas influencer l'enfant, on a inventé la non-directivité en le laissant à la merci des envies du moment. Une fois devenus adolescents, beaucoup de jeunes, soumis à ce régime, se plaignent du manque de présence des adultes à leur égard, de ne pas savoir désirer et de ne pas pouvoir se prendre en charge. Car le désir de l'enfant ne peut s'éveiller qu'au contact du désir de ses parents à son endroit. Ce qu'ils désirent pour lui, il va apprendre à le désirer également, pour ne pas perdre leur affection. Lorsqu'il saura exercer son autonomie complète en exprimant ses propres désirs, il le fera avec des ressources intérieures héritées de sa relation parentale car l'enfant construit son autonomie en étant d'abord dépendant. Fort de cette relation de soutien, il éveille ses possibilités en étant relativement protégé de la réalité, puisqu'il ne dispose pas encore des moyens internes pour l'assumer. Les parents, comme les adultes, vont lui servir de médiateurs. Ainsi, par exemple, ce sont ses parents qui assurent son sentiment de continuité avec lui-même ; puis viendra le moment où, fort de leur présence, il pourra occuper son propre espace intérieur. Cette tâche préliminaire de l'autonomie psychique aura d'autres progrès à réaliser lors de l'enfance, de l'adolescence et de la postadolescence sinon l'angoisse et l'incertitude à être soi-même domineront la personnalité et favoriseront des conduites de dépendance. Trop souvent, les adultes vivent les enfants comme des adultes en réduction et les engagent dans des soucis qu'ils ne peuvent pas assumer. Ces enfants donnent l'impression d'une autonomie précoce car ils se débrouillent avec les réalités de la vie quotidienne qu'ils doivent accomplir, parfois, à la place des adultes, mais, une fois arrivées à l'adolescence, ces personnalités s'écroulent et recherchent des conduites de dépendance à travers la drogue, des relations affectives et des pratiques sexuelles sans investissement subjectif.

Les originaux, ou ceux qui se présentent comme des anticonformistes, masquent souvent un très grand esprit de dépendance à l'égard de leurs images parentales. Ils veulent libérer les autres là où eux-mêmes sont encore enchaînés, sans chercher à s'interroger ou à travailler sur leur attitude. Le passage psychologique de l'enfant et de l'adolescent d'une présence à soi-même, grâce à celle de ses parents, à un sentiment de continuité qui repose ensuite sur sa personnalité est un des enjeux de la maturité. Cette tâche psychique est souvent rendue ardue, soit à cause de l'emprise des adultes, soit à cause des fixations affectives de l'enfant sur ses parents. Dans ces conditions, il lui est difficile d'être présent à lui-même. Certaines formules à la mode comme par exemple : « Alors t'assures ? » ou encore : « Ok, j'assume ! » indiquent a contrario le faible degré de fiabilité des psychologies.

Le manque de présence à soi est une des carences contemporaines. Des inhibitions sexuelles ou une fringale de partenaires changeants trouvent leur origine dans la peur de se perdre ou le besoin de se rassurer sur ses capacités sans pouvoir s'engager relationnellement. L'autre ne compte pas, tant que le sentiment de continuité n'est pas établi dans la personnalité. L'engagement est vécu comme une restriction angoissante de sa liberté alors que son refus masque la peur de l'autre. La dérision, le mépris, l'agression, les exclusions réciproques se développeront facilement dans ce climat. Ce manque de présence à soi est d'autant plus paradoxal que le souci de soi semble dominer les représentations sociales mais il ne va pas de pair avec une capacité d'intériorisation et de richesse subjective : sa manifestation actuelle est assez primitive. Il porte sur des aspects morcelés de la vie psychique – comme dans l'auto-érotisme – et il n'a pas la dimension du narcissisme, qui se saisit de l'ensemble de la personnalité comme finalité. Nous sommes en deçà du narcissisme et en deçà d'une sexualité génitale. L'autre ne compte pas. Seul compte l'écho du plaisir qu'il provoque ou que provoque un aspect de son corps perçu comme un fétiche stimulant : la bouche, les seins, les jambes, le pénis, les poils, le cul. Il est à noter que dans les modèles

publicitaires ou médiatiques, ce sont ces thèmes proches de la sexualité infantile qui sont mis en vedette : les morceaux et les bouts de corps sont très valorisés et nous renvoient à nouveau à la psychologie sensorielle, celle des contacts premiers.

Les représentations collectives ont tendance à majorer les pulsions pour elles-mêmes et à ne pas encourager leur évolution. Cette idée procède d'un malentendu au sujet du lien entre l'inconscient et le conscient. Une mode et une pression culturelle ont tendance à éliminer, à supprimer l'inconscient pour en faire l'équivalent du conscient. Or, le conscient n'est pas l'héritier d'un inconscient défunt. Il a pour fonction essentielle de percevoir aussi bien toutes les informations qui viennent du monde extérieur que celles du monde intérieur de la vie psychique. Avec le conscient et l'inconscient, nous sommes en face de deux logiques, que le Moi va relier dans une tentative d'adaptation nécessaire de l'un à l'autre. Le Moi est le résultat d'une histoire. Au contact des réalités extérieures, les pulsions se développent en même temps que la structure psychologique du Moi se distingue d'elles. Il va se former en se détachant des pulsions pour faire le lien avec le monde extérieur.

Il n'est donc pas question que la face consciente du psychisme épuise l'inconscient et l'exprime en tant que tel. Ce sont toujours, à travers des symptômes – des rêves, des lapsus, des actes manqués, des conduites réactionnelles, des angoisses, des craintes, des productions de l'imaginaire – que se révèlent les fantasmes inconscients impliqués dans toutes les conduites humaines. Mais comme le fantasme est par définition méconnaissable et relatif de façon singulière à l'individu, il ne peut être que déduit après l'analyse de ses associations.

Le fantasme est souvent confondu avec l'imaginaire, alors que l'acte d'imaginer n'est pas directement une production inconsciente. Lorsque nous imaginons une situation, une rencontre, un projet, nous sommes conscients et divers mécanismes participent à cette élaboration; aussi bien ceux de l'intelligence que de la mémoire et de la sublimation – qui ne sont pas des processus de

l'inconscient. Il ne s'agit pas là d'un fantasme qui, lui, reste une activité inconsciente et que d'emblée nous ne connaissons pas. L'intérêt de la cure analytique est de découvrir la nature de ces fantasmes dans une relation de transfert. C'est à l'intérieur de cette relation parlée que les significations vont s'exprimer, se vivre et se remanier. Il est bien difficile, voire impossible, pour la plupart des gens (sauf quelques personnalités exceptionnelles) de parvenir à une compréhension de leurs fantasmes en dehors d'une expérience psychanalytique mais il n'est pas indispensable, pour bien vivre et se réaliser, de connaître ses fantasmes. Fort heureusement, la tendance à tout organiser autour d'une psychologie sensorielle ou à confondre l'imaginaire et le fantasme n'est pas le lot systématique de tout le monde. Il s'agit d'une représentation collective, d'une influence dominante à laquelle chacun participe de près ou de loin. Mais, en fonction de ses propres caractéristiques individuelles, on entre plus ou moins dans cette logique.

On reconnaît volontiers l'organisation très narcissique des personnalités contemporaines. Elles limitent leur évolution et ne peuvent accéder à une relation objectale dans laquelle l'autre serait accepté et estimé pour lui-même, et non pas comme le prolongement de soi. En réalité, ces psychologies narcissiques cèdent vite le pas à des formes plus régressives, moins construites, moins en interaction et en dialogue dans la vie subjective. Ce sont surtout les mouvements de l'auto-érotisme qui vont alors être privilégiés, orientant les personnalités dans des conduites sensorielles immédiates, exprimant le besoin d'être constamment stimulées par des événements ou des produits extérieurs à elles. Une telle inclination est visible chez les adolescents, et encore plus chez les postadolescents après vingt-cinq ans, qui ont du mal à s'unifier dans une identité. Des conséquences sur le plan sexuel sont également observables : ce sont surtout les pulsions partielles et la sexualité préliminaire qui seront mis en avant, plus que la sexualité génitale. Une jeune femme se plaignait récemment qu'elle avait de moins en moins souvent

de réelles relations sexuelles complètes avec son mari. Celui-ci reconnut en sa présence, lors de la consultation, qu'il éprouvait plus de plaisir à se masturber seul auprès d'elle que de la pénétrer et d'avoir un orgasme avec elle. Il traduisait ainsi sa difficulté à sortir des intérêts imaginaires de la sexualité infantile.

La subjectivité est elle-même objet de contresens : elle n'est pas toujours entendue comme le lieu d'un débat, d'une réflexion avec soi-même dans laquelle les affects et les pensées peuvent circuler pour trouver leur voie de réalisation. Elle est surtout réduite à un espace où les pulsions sont évacuées au gré des circonstances ou inhibées parce que leur revendication première fait peur. Chacune de ces attitudes provoquera une gamme de dysfonctionnements sexuels, allant de la quête incessante de partenaires jusqu'à l'impuissance. En réaction, des besoins sentimentaux, au lieu d'exprimer un changement de l'économie sexuelle, pourront apparaître comme le signe d'un désarroi. Derrière ces carences, il y a également un capital de sentiments qui ne parviennent pas toujours à se mettre en œuvre et à accéder au langage verbal. Autrement dit, la subjectivité sensorielle ou réflexive, qu'elle soit riche, cultivée, superficielle ou impulsive, reste une référence pour toutes les catégories sociales : référence à partir de laquelle chacun va chercher à vivre et à s'exprimer.

L'amélioration des conditions de vie matérielle a favorisé une libération physique de l'homme contemporain, même si de nouvelles contraintes technologiques ont changé la vie quotidienne. Les centres d'intérêt se sont déplacés : ils sont passés des réalités, sur lesquelles il est nécessaire d'agir pour vivre, à la personne même des individus. Il n'y a encore pas longtemps, il convenait surtout de bien faire son travail, d'avoir de bonnes relations et d'en tirer une certaine fierté. Aujourd'hui, c'est toujours aussi vrai avec en plus le souci d'être épanoui et à l'aise avec soi. Les personnalités contemporaines sont de plus en plus exigeantes et demandent toujours plus d'affection et d'amour autour d'elles. De nombreux conflits sociaux traduisent des frustrations ou des demandes affectives

impossibles à satisfaire : en fonction de la tête du chef de service le matin, la journée sera orientée à l'optimisme ou au pessimisme. En l'espace de quelques années, nos sociétés, très sensibles aux aspects affectifs, ont engendré des personnalités plus fragiles et plus hésitantes. Des hommes aussi bien que des femmes pleurent facilement ; des élèves face à une mauvaise note scolaire s'effondrent ouvertement ; des angoisses d'incertitude relationnelle et existentielle viennent obscurcir le champ de la conscience.

On confond souvent aujourd'hui amour et vie émotionnelle. L'amour n'est pas d'abord un sentiment, une émotion : il est le résultat d'une lente association de plusieurs ingrédients de la vie affective qui vont prendre sens par rapport à un objet donné. L'émotion n'est qu'un des éléments premiers de ce que l'on ressent dans une situation ou par rapport à quelqu'un : elle peut être intense et heureuse sans être nécessairement le signe d'un attachement amoureux.

L'expérience émotionnelle puise ses ressources dans ce qu'il y a de plus irrationnel. Nous y sommes de plus en plus sensibles, au point que les émotions sont recherchées pour elles-mêmes. Les changements de nos conditions de vie nous ont rendus plus perméables à cette richesse de la subjectivité humaine. « Le non-dit des émotions¹ » cherche des voies de passage dans la vie psychique et, faute d'y trouver des accès, il peut se retourner contre le sujet et l'agresser. L'étouffement émotionnel conduit souvent à des gestes impulsifs dangereux pour soi et pour les autres : on veut à tout prix « faire », au lieu de réfléchir pour discerner ce qu'il convient ou non de réaliser.

Le sport contre le corps

La pratique d'un sport, si valorisée actuellement, ne favorise pas d'emblée la résolution des obstacles psychiques. Il suffirait de courir, de sauter, de bouger pour être en forme. L'activité sportive est souvent utilisée pour lutter contre des tendances dépressives, mais elle ne les

1. C. Olivenstein, *Le Non-dit des émotions*, éd. Odile Jacob, Paris, 1988.

résout pas. Il est vrai, on peut se sentir en forme après un effort sportif : c'est simplement parce que l'activité musculaire favorise la sécrétion d'endomorphines très stimulantes pour l'organisme mais ce n'est pas à cause d'un réel bien-être psychique. Des jeunes sportifs de haut niveau en sont des exemples manifestes, tennismen ou footballeurs vite promus à la célébrité et terrassés par un échec dans lequel, paradoxalement, nombre se reconnaissent. C'est pourquoi ils servent de modèles. Ils peuvent perfectionner leurs muscles, affiner leur technique sportive, cependant le travail de maturation du schéma corporel, les effets du corps imaginaire et l'intégration du corps sexué sont d'un autre ordre.

Le sport n'a pas le pouvoir de modifier l'économie infantile dans laquelle s'installent des personnalités juvéniles. A l'inverse, il peut favoriser des immaturités affectives car il induit un rapport narcissique au corps. Aujourd'hui, le succès de certains sports est plus le résultat d'un décalage entre le corps et l'affectivité que celui du goût de la compétition, de la sublimation de l'agressivité ou de la sociabilité conviviale.

La violence mortelle qui se déchaîne sur de nombreux stades peut également être le signe de conduites archaïques. Ce syndrome évoque un dérèglement du sens même des jeux du stade, où l'agressivité sexuelle est habituellement transformée et sublimée dans l'esprit de compétition. Quand les supporters se prennent pour l'enjeu d'un match, ils signent l'échec de leur sublimation sportive. Leur sexualité devient homicide en voulant « faire la peau » de partenaires devenus adversaires, et l'esprit de compétition régresse à l'élimination de l'autre.

Lorsqu'elle ne s'inscrit plus dans une dimension relationnelle, la pulsion sexuelle ne parvient pas toujours à faire de la culture sportive. En détachant la pulsion sexuelle de cette dimension relationnelle pour la considérer comme une fonction autonome, il faut s'attendre à la réapparition d'une violence homosexuelle. La vie sociale repose en effet sur la transformation de la tendance homosexuelle en sociabilité, situation relationnelle qui permet de rencontrer ceux qui sont idéalisés et appréciés

et de rivaliser avec eux. La rivalité est une forme d'estime que l'on porte à l'autre, mais si l'autre n'a plus de valeur, il n'y a plus rien à conquérir et la pulsion se retrouve sans objet, à l'état premier, c'est-à-dire agressive et totalitaire. Les meurtres perpétrés au stade du Heysel en Belgique et ceux de Sheffield en Grande-Bretagne, pour ne retenir que les plus récents parmi d'innombrables incidents dans le monde entier, s'ils ne sont pas nouveaux, indiquent la difficulté permanente de fabriquer de la civilisation quand les pulsions ne sont plus travaillées au nom d'une éthique culturelle.

Une fois encore, on pense très naïvement qu'il suffit de rassembler des gens ou de les intéresser à différents sports pour obtenir des personnalités accomplies. Si on ne dispose pas d'un projet social, culturel et spirituel à offrir par exemple à des jeunes, on ne les aidera pas à travailler avec les fonctions supérieures du psychisme (comme par exemple la sublimation) pour leur évolution, on accentuera simplement le développement de personnalités contradictoires à la fois passives et violentes. C'est que l'image du corps est trop éparpillée, et ne donne pas confiance en soi. Ce manque d'assurance est source d'agressivité quand on ne dispose pas d'une capacité à s'unifier.

Nous ne sommes plus à l'ère de la gym tonic où l'on disait : « Parle à mon corps, ma tête est malade. » Maintenant c'est plutôt : « Parle à des morceaux de mon corps, car je ne veux pas de la totalité de ce corps. » La valorisation du sport, comme d'une forme de musique – on y reviendra – s'inscrit dans cette psychologie sensorielle éclatée et sans parole. Après que la parole a été liquidée, c'est le corps qui suit actuellement le même destin. Voilà un autre paradoxe, alors que chacun semble faire tout pour être beau et bien dans sa peau. Bien entendu, nous ne sommes pas dans un monde de muets, ni dans un mouvement culturel où les individus vivent sans corps, mais les représentations collectives tendent à gommer ce corps. En Occident, l'intérêt pour des courants philosophiques comme le bouddhisme et le zen vont dans le sens d'une désincarnation. Il s'agit de faire abstraction du corps.

Méditer revient à vouloir sortir de soi, à être transparent plutôt que d'approfondir son existence en relation avec la parole d'un Dieu personnel. De ce point de vue, le christianisme est une religion charnelle – incarnée –, bien gênante pour une mentalité qui veut oublier le corps, ou le censurer.

Le sport est ainsi devenu le théâtre de la déconsidération du corps par défaut de signification. Exemple, le saut en élastique, nouveau jeu à la mode. A l'origine, il fait partie d'un rite d'initiation d'une tribu des îles du Pacifique. Les jeunes, pour être reconnus dans leur virilité par une communauté d'hommes, doivent faire la preuve de leurs capacités après avoir été entraînés et formés à dessein. Dans les pays développés, on a extrait ce geste de son contexte pour en faire un simple sport, dissocié de sa dimension culturelle sociale. Nous avons fait de même avec le judo, le yoga et le karaté, séparant ainsi le corps et l'esprit. Le sport n'a plus la dimension humanisante et sociale qu'il avait dans la société grecque et romaine. Il est devenu une affaire de muscles. Le corps est escamoté comme sens, c'est pourquoi pendant l'enfance et l'adolescence, il ne participe pas directement à l'intégration de l'image corporelle. Il est devenu le seul modèle d'une performance à réaliser. Il faut remarquer que la recherche d'un corps performant fait partie de la psychologie pubertaire. L'insistance de nos modèles sociaux à proposer l'« adolescent » comme idéal d'identification a produit une image arrêtée du corps : celle de la période de transformation physique. Le corps juvénile est l'image corporelle de soi que l'on veut conserver. Dans cette perspective, le corps n'a plus d'avenir et le sexe est cantonné dans ses manifestations premières : c'est pourquoi les pratiques de la sexualité infantile sont valorisées (masturbation, homosexualité, pédophilie, voyeurisme).

Ce corps qui se transforme pendant la puberté et l'adolescence a des effets sur les comportements. De nouvelles compétences physiques, physiologiques apparaissent, modifiant progressivement la façon dont l'adolescent se représente son corps. Un corps nouveau surgit, inédit et en rupture avec celui de l'enfant, et ces sensations nou-

velles provoquent des inhibitions ou des conduites impulsives, comme pour se sauver de l'angoisse de possibilités et de limites difficilement contrôlables. Le besoin d'expérimenter tous azimuts ces capacités naissantes tout en éprouvant, en même temps, des réticences, amène la recherche de nombreuses activités à partir desquelles l'adolescent pourra mettre en jeu son corps. Mais s'il n'entend et ne voit que son corps, il ne le reconnaît pas en réalité : c'est surtout l'image corporelle cultivée en lui qu'il veut expérimenter.

Deux écueils peuvent alors se présenter. Le premier, lors de la mutation physique : la pression physique est tellement forte que l'adolescent, craignant de perdre son contrôle et son unité intérieure, se réfugie dans l'inhibition intellectuelle et l'impuissance physique. Les difficultés scolaires commencent souvent à cette époque, ou des attitudes opposées, qui participent également de cet état d'esprit : le refus de faire du sport, la fuite dans la rationalisation des idées ou la pratique intensive des maths. Ce peut être l'agressivité de celui qui veut jouer à Rambo, ou se montre violent à la façon des skinheads, ou encore donne dans le genre doux révolté à la façon du chanteur Renaud. C'est en tout cas la fuite du corps de celui qui n'en supporte pas les changements. Le second écueil, aboutissant également à une impasse, se produit lorsque le corps est vécu pour lui-même, sans lien avec la vie psychique. Il n'est pas « mentalisé » dans le sens où les faits et gestes ne sont plus des objets de réflexion. Les expériences se succèdent sans qu'elles soient intériorisées et ne participent pas à la formation de l'unité de la personnalité. En se situant dans ce registre, on peut se contenter de formules magiques qui ne veulent rien dire du style : « Laissons le corps parler. » Si le corps peut exprimer quelque chose, il n'est pas pour autant, une parole. Cette vision est hystérique, comme l'est celle qui nous est renvoyée par la publicité. Dans ce cas, le corps remplace et neutralise la parole alors que c'est à elle qu'il revient de coordonner l'ensemble des moyens d'expression : c'est le corps pour le corps.

La peur ou l'isolement du corps tel qu'il est vécu par

les adolescents dans le climat culturel de négation corporelle va favoriser des conduites de défi. Il serait utile de les prendre en compte, surtout lorsque l'on veut réfléchir à la prévention. Nous avons connu de nombreux jeunes qui, après avoir vu *Le Grand Bleu*, voulaient plonger en apnée à la piscine et parfois en mer; plusieurs eurent des malaises ou en sont morts. Cette plongée libre est interdite depuis 1970 en France et aucun club n'a la compétence de l'enseigner. Cela demanderait une assistance technique et une surveillance médicale permanentes, rigoureuses et très coûteuses. Les deux seuls spécialistes au monde de ce sport ne le pratiquent pas n'importe comment. Ces arguments de réalité et de raison semblent complètement échapper à des jeunes qui ne voient que leur impulsivité à agir, sans aucune exigence de préparation : on se jette à l'eau et ensuite on verra... Nous l'avons déjà montré, la télévision comme le cinéma ont des incidences sur les comportements. Les images servent de références à des psychologies sensorielles qui ne savent pas utiliser la raison dans leur expérience. On pourrait ainsi établir une liste de ces nouveaux jeux devenus suicidaires : le scooter de mer comme le saut en élastique ne donnent lieu à aucune formation ni préparation et flattent ainsi le sentiment de toute-puissance d'un corps sans limites, une image incorporelle de soi qui va se développer dans les psychologies juvéniles.

En se jetant dans le vide et en jouant au Yo-Yo avec son corps au bout d'un élastique, le jeune adulte recherche-t-il l'orgasme des impuissants? « A vingt ans, je pensais trouver quelque chose d'intense dans le sexe. Je n'étais pas mécontent de mes orgasmes mais j'en attendais plus. A vingt-huit ans, c'est plus difficile. Je n'y arrive pas, alors je me défonce ailleurs : après le rugby, c'est le parapente » : ce constat est un des aperçus des sexualités contemporaines, et non la recherche de la réalisation du rêve d'Icare. Avec ces nouveaux jeux, le risque n'est même pas calculé. On a souvent associé jeunesse et goût du risque, mais le problème se pose en d'autres termes. Il ne faudrait pas prendre la conséquence pour la cause. Des jeunes – et certains qui le sont moins – n'ont surtout pas conscience

de leur corps, à l'inverse des professionnels que sont les voltigeurs, les acrobates, les cascadeurs ou les navigateurs. Certains conduisent moto, voiture ou bateau comme s'ils n'avaient pas de corps. Où est le goût du risque? Dans toutes ces expériences, il n'existe pas. L'adolescent prend des risques parce qu'il n'a pas le sens de ses limites corporelles, ni conscience des dangers que représente l'affrontement aux éléments. Et encore moins le sens de la mort puisqu'il se croit immortel. Il ne sait pas, par conséquent, les risques qu'il prend. Seule une image corporelle, qui n'est pas le corps, cherche à s'imposer dans la valorisation de certains sports.

L'utilisation du sport ou de nouveaux jeux corporels entretient le conflit de représentations corporelles dans lesquelles, en aspirant à un corps léger, laiteux et frais, on élimine le corps réel. Le corps imaginaire s'oppose au corps historique. Mais, simultanément, il ressort de cette lutte d'images l'idée d'un corps fragile contre lequel il faut se garantir : le besoin, pour les hommes comme pour les femmes, de souligner leurs muscles grâce à des exercices physiques, va tenter de restaurer une apparence de force.

Ainsi, au début des années quatre-vingt, le body building se démocratise. Ce sport d'abord confidentiel devient une mode qui favorise le développement de salles de gymnastique où l'on vient se muscler et se refaire une silhouette masculine et virile. Les muscles du ventre, du torse, des bras et des jambes s'étoffent, se dessinent, se modèlent et se contrôlent dans le miroir du regard des autres. Le vœu est sans doute de plaire aux femmes. Certaines aiment, il est vrai, les hommes vigoureux qui semblent se faire rares aujourd'hui. Mais le look musclé n'implique pas forcément une assurance et une force psychologique, il faut pratiquer un autre « sport » pour y parvenir. Derrière le vœu avoué de « s'imposer » aux femmes, un autre souhait se manifeste – celui-là de nature homosexuelle. L'occasion n'est-elle pas, dans ces gymnases, de se retrouver entre hommes, de se comparer, de se faire admirer et envier pour les formes de son corps, sous l'emprise d'intérêts psychiques encore pubertaires?

Dans les vestiaires et sous la douche, un autre objet musclé est également convoité. Dans un jeu de regards, d'attouchements et parfois de jouissance partagée, deux corps semblables se réunissent pour s'éprouver au masculin.

En matière de musculation, il s'agit d'une affaire d'hommes, même lorsque ce sont des femmes qui le pratiquent. Certaines entraînées dans la négation de la différence des sexes s'identifient aux hommes et à leur corps et se tournent vers des activités masculines. Deux interprétations sont possibles face à l'essor pris par le body building. La première est classique et correspond à une idée inconsciente qui serait de transformer son corps en un immense pénis en érection permanente. Il existe pour illustrer cette représentation musclée un dessin humoristique très évocateur : il représente un homme à la musculation généreuse qui s'apprête visiblement à un rapport sexuel avec une femme qui, séduite par les muscles de son partenaire, écarte l'élastique du slip de ce dernier. A l'expression de son visage, on devine pourquoi, tout pénaud, son Monsieur muscle lui tend une loupe!

A cette quête de puissance phallique peut s'ajouter une autre signification qui rejoint, par ailleurs, le thème des psychologies morcelées sur lequel nous avons déjà insisté. Ce rapport au corps musclé révèle souvent des personnalités ayant un caractère psychotique. Étant mal assurés dans leur identité, dans leur rapport aux autres et au monde, ils doivent se présenter comme forts et sur la défensive. Les hétérosexuels comme les homosexuels peuvent se retrouver dans ce profil, sachant que les premiers peuvent vivre leur hétérosexualité à travers une symbolique homosexuelle. D'ailleurs, on retrouve, fréquemment, un aspect psychotique chez de nombreux homosexuels. Les écrits sur le corps de Crevel illustrent bien cette perspective¹. Une fois de plus, nous sommes loin de l'esthétique corporelle des grecs. Il s'agissait pour eux d'un art et d'une culture exprimant une philosophie de la vie et non pas d'une question de gonflette ou de drague. Nous devons bien distinguer ces faits car très souvent on se sert de ces

1. René Crevel, *Mon corps et moi*, J.-J. Pauvert, Paris, 1974.

arguments culturels fondateurs, sans très bien les connaître, pour justifier un jeu corporel actuel qui n'a pas la même signification : à travers le body building, on cherche surtout à se masquer et à cacher une faiblesse de l'être.

Les modes de la gym tonic, du body building ont participé à la valorisation du souci de soi, de la psychologie sensorielle – et en même temps à l'élimination du corps. La revendication sexuelle pour une plus grande libération des pulsions ne pouvait s'accompagner, dans les représentations contemporaines, que d'une volonté de supprimer un corps réel en sursis au bénéfice d'un corps imaginaire à venir. Une relation morbide au corps s'est ainsi affirmée dans la mesure où l'on a voulu transgresser l'imaginaire pour qu'il devienne réel. Le transsexuel, par exemple, même après une intervention chirurgicale ne sera jamais une femme, ni un homme : il cherche à correspondre à une représentation en décalage avec le corps réel.

Aujourd'hui, ce manque d'authenticité corporelle est au cœur des grands mensonges à soi-même : l'homme et la femme se fuient corporellement. La mauvaise foi corporelle fabrique des modes vestimentaires et des courants d'idées. Ils permettent de tenir la « forme » aux yeux des autres et d'avoir la « pêche », comme l'exprime un langage qui se voudrait stimulant et qui signale, en fait, une ambiance dépressive. Le monde des médias et du showbiz entretient et renforce ce système en le présentant comme « la modernité ». Des enfants et des adolescents, qui se développent en s'identifiant aux réalités dominantes, ne pourront pas faire autrement que d'entrer dans cette névrose sociale qui apparaîtra normale puisque les autres la disent et la vivent. Et comme l'intégration de leur schéma corporel, pour accéder à la rationalité, dépend de leur économie affective mais aussi de celle de leurs parents et des images corporelles que leur renvoient les autres et la société, de nombreux enfants vont grandir en « décalés corporels » même s'ils pratiquent beaucoup de sports. Comme ces sports sont parcellaires et essentiellement de l'ordre du jeu musculaire et de la performance, ils ne serviront en rien le travail du schéma corpo-

rel ni l'intériorisation affective de leur propre corps. Nous avons une pratique du sport qui n'est pas humanisante et qui ne favorise pas une esthétique corporelle. Si nous prenions en compte la globalité de l'individu, nous aurions du sport une autre vision que celle du muscle, qui est au sens propre, un *non-sens*.

La musique oublie le corps

L'évolution musicale des années cinquante jusqu'à nos jours raconte elle aussi l'histoire du changement de la relation au corps. L'expérience du corps s'est progressivement distinguée de la parole en tant que rationalité, mais aussi de la relation à autrui : la danse a perdu sa dimension sociale en devenant souvent un acte de solitaire au milieu des autres. La rapidité des rythmes, l'intensité du son, le jeu des lumières et des couleurs ont ensuite favorisé l'entrée en transe : il ne s'agit plus de danser mais de se remuer jusqu'au point d'obtenir une perte de conscience et de contact avec le monde extérieur. Dans certaines boîtes du samedi soir, pour aller encore plus loin dans l'éclatement psychique, on vend la fameuse pilule Ecstasy afin d'atteindre – comme son nom l'indique – l'extase. D'autres produits sont également pris dans l'illusion d'une expérience transcorporelle ; comme si, au-delà de soi-même, dans un éclatement du corps et des sens, un mieux-être pouvait être obtenu. Plusieurs types de musique ont été associés à la toxicomanie : le fait de « planer » donnait le sentiment de sortir de son corps en le niant. Les Pink Floyd, les Rolling Stones parmi d'autres ont contribué à banaliser l'utilisation de produits toxiques considérés, à tort, comme favorisant la créativité musicale, alors qu'ils manifestaient surtout un désir de se passer du corps.

Un mouvement s'est accentué dans les modes musicales qui ont conduit à l'obscurcissement de l'image corporelle. Le rock and roll (de *to rock*, « balancer », et de *to roll*, « rouler ») est une musique issue du jazz, lui-même provenant du negro spiritual par lequel les Noirs exprimaient leur foi chrétienne, leur espérance d'être libérés

de l'esclavage et le sens religieux des actes majeurs de leur vie. C'étaient des chants de plainte, de revendication, de tristesse et de joie dont les rythmes propres étaient en cohérence avec la mentalité des Africains débarqués sur le Nouveau Continent. Par la suite, le jazz est né dans des styles propres aux Noirs américains avec des rythmes plus syncopés. Enfin le rock and roll, musique des adolescents des années cinquante-soixante voulant traduire les révoltes juvéniles, a de plus en plus utilisé des rythmes dissociés participant ainsi au besoin d'affirmer des ruptures physiques et corporelles, la volonté de partir pour un lieu idéal où la musique des violences de l'adolescence affichait d'abord, dans et par le corps, des décalages..

Cette observation s'applique aussi bien aux modes musicales qu'aux chanteurs-stars. Ces derniers sont adulés et vécus à travers des représentations sensorielles qui ne les expriment pas directement eux-mêmes. Leur public se les imagine à travers ses centres d'intérêt, et en particulier ceux qui concernent le corps. Leur présentation corporelle retient l'attention des fans à la recherche d'un idéal correspondant au besoin de se travestir avec un autre corps. Les stars n'existent pourtant pas comme le public se les imagine : la plupart du temps, il suffit de les entendre parler et de les regarder vivre pour être convaincu, si besoin était, du décalage entre la réalité de leur personnalité et l'image fabriquée que l'on a projetée sur eux, le rôle qu'on entend leur faire jouer. Lorsqu'ils sont imités par des jeunes ou par des adultes, le résultat est décevant car en aucun cas, ils ne peuvent servir de modèles pour construire une personnalité.

Un individu, on l'a dit, a besoin d'emprunter du matériel psychologique à autrui pour édifier sa propre psychologie : les parents et les nombreux adultes avec lesquels un jeune est en contact servent à nourrir le processus d'identification. Quand l'identification est substantielle, le sujet progresse et devient autonome par rapport à ceux qui lui ont servi de modèles. L'imitation ou la projection de soi sur les stars sont plutôt des attitudes défensives et archaïques, reflétant le refus de grandir. Si le corps est mis en avant, c'est pour mieux sentir son effacement à

travers celui de la star qui, tout en soulignant son propre corps, annonce paradoxalement son annulation au bénéfice d'un corps mythique qui n'existe que dans l'instant de l'éclat des lumières et sous la pression des décibels syn-copés.

Un chanteur rock en renom, parce qu'il possède un jeu scénique corporel des plus vigoureux et des plus « sexy », sera perçu par son public comme le « mâle », de qui l'on pourra obtenir des gratifications puissamment sexuelles. La construction de cette image à partir d'un corps en sueur, de muscles saillants et d'une voix charnellement grave exprime-t-elle la réussite de l'épanouissement corporel ou bien la victoire contre le corps? Si, selon notre hypothèse, le corps est implicitement l'ennemi, il faudra retenir l'idée d'une victoire sur ce corps dont on souhaite s'affranchir, comme dans *Le Grand Bleu* ou certains jeux corporels à la mode. Le sex-appeal rend impossible la relation érotique avec la vedette; il vient simplement souligner la force et l'énergie avec lesquelles on veut se dégager de ce corps. En effet, la fascination hétéro ou homosexuelle du physique du chanteur bardé de cuir et soutenu par une moto de forte cylindrée est bien, l'expression de sa faiblesse par la traduction d'un vœu inconscient contraire aux apparences : il a enfin réussi à effacer son corps en déplaçant l'intérêt sur les objets qui lui sont associés. L'aptitude de cette personnalité à exprimer une image sociale dans laquelle de nombreuses personnes se retrouvent est d'ailleurs en accord avec sa propre dysharmonie personnelle : un leader est toujours à l'image d'un groupe social, et en particulier de ses troubles psychiques, c'est pourquoi l'image fonctionne bien. Le rocker promu au rang d'idole se révèle, en réalité un personnage quelconque dans la vie quotidienne et un piètre compagnon dans sa vie amoureuse, la succession des partenaires n'y changeant rien. Son incapacité sexuelle est compensée par une agressivité brutale, et un éthylysme triste et dépressif.

Cette volonté de ne pas vivre son corps réel au bénéfice d'un corps imaginaire entraîne évidemment une incapacité à assumer son corps en réalité. Un autre doit s'en

charger. Le décalage corporel est une autre difficulté psychique des mentalités contemporaines. La publicité est le témoin sur écran géant de cette tendance. Une récente publicité de sous-vêtements masculins insistait sur le corps adolescent conservé sous le costume du jeune cadre dynamique de la boss génération, portant des slips ou des caleçons rappelant le lycée ou l'université. Sous le costume se cacherait la juvénilité d'un corps qui ne vieillit pas et qui annule celui de la réalité présente. Ce clivage corporel exprime un dysfonctionnement : on se considère à travers un corps qui n'est pas le sien. Ce constat peut également se vérifier à travers les modes et les achats de sous-vêtements masculins, qui dépendent d'une image maternelle. Ces sous-vêtements sont plus achetés par les femmes que par les hommes qui répugnent très souvent à le faire. Il est fréquent d'observer dans les grands magasins, au rayon de la lingerie masculine, la passivité de l'homme pendant que sa femme et la vendeuse échangent leurs points de vue sur l'intérêt, la forme et la couleur des slips ou des caleçons. Lui, derrière le Caddie, attend que l'on choisisse, même si intérieurement il ne se reconnaît pas dans ce choix. Récemment, la mère d'un jeune de vingt-trois ans a pris la décision de remplacer progressivement les slips de son fils par des caleçons sans lui demander son avis. Il accepte de les porter, tout en continuant de préférer les slips. Mais il ne lui est pas venu à l'esprit de le reprocher à sa mère ou mieux encore d'aller faire ses achats lui-même.

L'appropriation de son corps est une des tâches psychologiques de la puberté et de l'adolescence. Les filles peuvent la vivre plus facilement que les garçons dans la mesure où elles ont un rapport à leur corps plus global, moins partiel que le garçon. A l'inverse, les filles anorexiques et boulimiques expriment à travers la nourriture leur difficulté à se séparer du corps maternel. Le refus du corps reste un problème de la psychologie pubertaire. Ce sont les traces de ce conflit que l'on retrouve également dans les représentations sociales de l'annulation du corps. C'est bien parce que nous avons cette image brouillée du corps que la toxicomanie a cette ampleur et que le sexe est parfois présenté comme la solution aux problèmes.

Nos modèles sociaux tentent de présenter de plus en plus une identification au corps juvénile dans un refus du temps et du corps réel. Le rapport au corps était différent dans les sociétés grecque ou romaine. Si le corps jeune et beau était recherché, il ne se confondait pas avec celui de l'adulte. Ce courant était essentiellement esthétique, et il ne peut être le nôtre puisque nous nous efforçons de supprimer la symbolique corporelle. C'est pourquoi on peut dire que le corps est en danger et que le rock a servi de vecteur pour manifester ce danger. Le rock est le symptôme de l'éclatement corporel; sa musique peut accentuer cette tendance comme un véritable dissolvant des corps. « Je m'éclate! » Comment ceux qui profèrent cette phrase avec le sentiment de dire leur jubilation ne s'aperçoivent-ils pas de sa charge mortifère?

Au-delà du simple attrait de rythmes nouveaux, le rock aura traduit une angoisse : celle de la perte du corps (annonçant la toxicomanie, les suicides juvéniles et la sexualité dépressive). Et le corps sera d'autant plus exposé pour lui-même et mis en valeur qu'il est en danger. Cette fracture corporelle aura préparé également la fracture vis-à-vis des grandes idéologies, mais aussi l'incapacité de s'inscrire dans les grands courants d'idées – qu'ils soient philosophiques ou religieux –, à cause de la perte du sentiment de continuité avec soi-même et de la temporalité. C'est pourquoi, une fois de plus, refleurissent les sectes, l'ésotérisme, la magie et la sorcellerie, comme à chaque période de crise du sens de la vie dans l'Histoire. Là encore il faut vraiment avoir perdu le sens de son corps pour se laisser manipuler par ces illusions.

Le rock and roll est né avec l'adolescence contemporaine. Il joue un rôle de catalyseur des mouvements du corps juvénile. On pourrait penser que cette musique souligne, exprime et libère le corps mais c'est l'inverse qui se produit. Elle a ouvert l'ère du corps juvénile, un corps imaginé à qui les vêtements et les insignes donnent sa véritable peau, en contradiction éventuelle avec la différenciation sexuelle comme en témoigne la mode du jean unisexe.

Le jean moulant, lancé par James Dean et Elvis Pres-

ley, tout en mettant en valeur les formes corporelles, visait à les nier : elles ne devaient être qu'une simple suggestion car on était censé ne pas les voir là où pourtant le tissu était limé et blanchi. Le jean a été érotisé au moment où le corps lui-même perdait son caractère de globalité au bénéfice du morcellement. La mode vestimentaire qui se voulait très près du corps l'enserrait à l'époque même où l'on parlait de « libération ». On a comprimé le corps dans ses vêtements, surtout le bas, à partir de la ceinture, enserrant les parties génitales, les cuisses et les jambes, rappelant étrangement et systématiquement le haut du corps guindé du XIX^e siècle. Il est assez surprenant qu'au moment où l'on parlait de libération sexuelle, on libérait le haut pour brider le bas... Le discours n'était-il pas en décalage avec l'expérience d'un corps relativement refusé, avec l'emprisonnement, ou la castration, infligé au corps (du moins dans les représentations collectives)? Nous avons d'ailleurs remplacé maintenant une mode vestimentaire très près du corps par une mode plus ample et plus flottante, dans une démesure de tissu qui enveloppe sans rien souligner.

L'érotisation du jean a fait disparaître le corps, au point, dans certains cas, d'être émasculant. Il est devenu un uniforme, un signe de reconnaissance. Le jean n'est pas passé de mode et ne semble jamais devoir passer. Cependant, à part pour quelques purs et durs, nostalgiques des années soixante ou cow-boys au Texas, le jean n'est plus aujourd'hui vécu et porté de la même façon. Cette différence est très nette au cœur de notre société adolescente. Le jean comme le tee-shirt vont, maintenant, se porter déchirés, en lambeaux, symboles d'un corps meurtri, tailladé et rapiécé, ayant les stigmates d'une sexualité perdue. Le jean n'a plus de sexe. Il a donc atteint son objectif. D'abord vêtement masculin, puis unisexe, enfin asexué par la lame ou le rasoir, le jean usé annule le corps réel pour un corps imaginaire comme si l'individu devait exister sans son sexe et sans son corps.

L'acceptation de son corps sexué est un des enjeux de l'adolescence. L'environnement peut favoriser ou empêcher cette évolution, en compliquant une situation qui

n'est pas toujours facile à vivre par le mutant juvénile. L'intégration d'un nouveau corps à partir de la puberté peut échouer au moment de l'adolescence et engendrer des troubles psychiques et des difficultés relationnelles. L'image d'un corps « cassé » par rapport à celui de l'enfance s'impose dans certains cas et développe une insécurité dont les thèmes agressifs se retrouvent dans des modes musicales, dans des comportements asociaux ou de dépendance. Cette cassure corporelle rend difficile l'adaptation à la réalité. L'adolescent n'est pas toujours conscient qu'en refusant « la société », il exprime d'abord son malaise corporel. Lorsqu'il ne parvient pas à résoudre cette tension, il risque de la retourner contre lui à travers des conduites d'échec ou le suicide, comme il peut la diriger contre les autres.

Il n'est pas toujours facile d'intérioriser son corps à l'adolescence. On peut s'en donner l'illusion dans une quête éperdue de plaisirs jamais satisfaisants. Paradoxe de comportements qui sont souvent interprétés à travers les thèmes de l'hédonisme. Sommes-nous réellement dans un tel rapport au corps? N'est-ce pas plutôt un mépris du corps maltraité qui semble dominer?

Le rocker n'aime pas plus son corps que lui-même. En s'affirmant souvent contre tout, ou en ne vivant que du rock, sa psychologie emprunte surtout les attitudes primitives sadiques-anales de la négation. Le rock ne favorise pas le narcissisme (l'intérêt pour soi) mais l'auto-érotisme (un seul aspect pris en compte).

On peut certes apprécier le rock et ses nombreux dérivés sans évidemment être aussi déterminé dans sa personnalité: la psychologie humaine a une capacité de résistance et d'adaptation qui évite à de nombreux individus d'être seulement tributaires des effets sociaux d'un moment car, il faut le rappeler, ce sont des *modèles sociaux* que nous examinons. Certains leur donnent une totale adhésion et s'en servent comme Moi auxiliaire, compensant les carences de leur propre Moi, alors que d'autres parviennent à conserver leur autonomie.

Cette négation du corps par le rock a franchi un pas de plus avec les punks. Leurs personnalités sont davantage

structurées autour d'un caractère psychotique (éclaté), au schéma corporel sans limites, qui laisse le champ ouvert à un délire corporel qui va des cheveux aux pieds. L'identité sexuelle de ces groupes est très composite. Une homosexualité agressive domine ces personnalités indifférenciées, aussi bien les hommes que les femmes avec en plus, chez ces dernières, une revendication virile. Tout est aigu et pointu dans leur présentation corporelle, les cheveux hérissés sont semblables à des piques rendant intouchable ce qui reste du corps. La négation du corps est consommée.

Le rock est contemporain de la plupart des grandes ruptures et lié à elles. Des ruptures qui ont été introduites dans la vie psychique en supprimant des liaisons pour ne retenir que des processus d'isolement. On a ainsi isolé la sexualité de l'affectivité puis de la fécondité. Des personnalités clivées se sont habituées à vivre compartimentées. La crise dépressive de 1968 est venue donner une légitimité à ce fonctionnement psychique, en même temps que s'effondraient les représentations sociales unifiantes. Ce sont progressivement des mouvements plus émotionnels qui ont succédé aux précédents plus rationnels et ont fini par privilégier la désunion des modes de la communication sensorielle. Il n'y a plus de principe unifiant : « On va craquer » (dépression), « On va s'éclater » (plaisir) ou « se faire un délire » (réduire l'inconscient au conscient). L'émotion pour l'émotion. Il est assez symptomatique d'observer le changement d'attitudes de certains soixante-huitards, qui, d'une position idéologiquement paranoïaque, au nom de laquelle il fallait détruire la société mauvaise, se sont orientés vers des groupes religieux charismatiques ou vers la parapsychologie, voire les sectes. Engagés dans une sentimentalité religieuse ou de l'esprit, ils donnent libre cours à leurs sensations qu'ils croient sous la mouvance de l'esprit divin ou de l'irrationnel.

Une cassure psychologique a donc été consommée et, depuis, elle n'a pas cessé de s'agrandir. Dans le film *La Dernière Femme* le personnage principal se coupe le pénis

avec un couteau électrique. Dans *La Grande Bouffe*, les limites corporelles sont dépassées à en mourir – comme dans *L'Empire des sens*. Plusieurs créations cinématographiques ont ainsi insisté sur la mutilation et la déchirure du corps. La peur de la relation à l'autre et le besoin de rester en deçà d'un corps qui vieillit a permis de représenter la sexualité en rupture avec sa dimension corporellement affective. Dire que l'on pouvait baiser quand et avec qui on voulait permettait de ne pas s'engager affectivement et d'oublier son corps. Il disparaissait au bénéfice du seul organe sexuel. En parlant de se faire « une p'tite bouffe », « une bonne baise », « une partie de cul », la relation à l'autre, la sexualité, le corps étaient niés pour ne retenir qu'un morceau du corps, comme dans l'auto-érotisme, où l'ensemble du corps n'existe pas. Actuellement, la pulsion sexuelle valorisée pour elle-même signe sa décadence, comme cela fut illustré dans le film *Le Déclin de l'Empire américain* : des hommes, des femmes y racontent leurs différentes expériences sexuelles dans un climat dramatiquement humoristique où domine le désenchantement des espoirs érotiques des années soixante. Les héros ont été dépassés par la pulsion après avoir voulu marcher sur la tête et réduire l'inconscient au conscient.

Si on n'accepte pas la réalité de l'inconscient (en annonçant agir selon ses envies), on le transforme en psychologie du Moi, ce qu'il n'est pas. Nous l'avons déjà évoqué, le désir n'a pas pour fonction de se réaliser, sinon c'est l'inconscient qui, ne trouvant plus d'accès symboliques, assassine les institutions du conscient. Les représentations symboliques font cruellement défaut et ouvrent la voie à toutes les agressivités puisque la pulsion ne peut pas être médiatisée dans la réalité extérieure. Nous y reviendrons, mais le viol ou les abus sexuels sur les enfants – comme les comportements asociaux dans les espaces collectifs (transports, rues, stades, magasins) – en sont la traduction. C'est l'autre qui est nié dans toutes les agressions de la vie quotidienne dites mineures, mais combien déstabilisantes pour une société.

Pour chaque individu, la relation au monde est impor-

tante : même si tout ne lui convient pas, il trouvera des moyens pour s'adapter et vivre selon sa propre originalité. La personnalité à caractère psychotique, quant à elle, reproche en permanence aux autres et à la société l'état des lieux, afin de rester à l'écart, de vivre de relations de passage et en morceaux. Ces reproches induisent un doute sur la relation au monde et à l'être aimé, alors qu'ils impliquent surtout un engagement dans le temps : on a relativisé l'engagement dans la durée au bénéfice de l'instant et des envies d'un moment. Le sexe a ce pouvoir d'inscrire dans le temps ; mais une fois qu'il est supprimé, l'avenir décline, il ne reste que les sensations de l'instant.

Une fois de plus, rappelons-le, certains sont entrés directement dans ces modèles pour les « agir » et d'autres, les rencontrant dans les médias, la publicité et les diverses productions dites « culturelles », s'en servent de près ou de loin comme d'une référence pour exprimer, en partie, leur propre vie pulsionnelle.

Nous avons donc assisté à la construction progressive du refus du corps préfigurant sa déssexualisation. De nouvelles caractéristiques sont venues souligner cette image du corps que l'on voudrait bien éliminer. L'examen de l'évolution des divers courants musicaux contemporains en est l'illustration. Nous sommes passés du rock qui nie le corps à un corps primitif en sursis ondulant sur la musique des îles. Comme nous sommes passés du jean qui montre tout à la nudité qui ne montre rien. En fait, le corps se vide de ses représentations et de ses affects en voulant échapper à ses contingences sexuelles et historiques. Après le rock, d'autres mouvements musicaux se sont développés, s'inspirant de rythmes africains et maintenant de ceux des îles. En revêtant le corps et en entrant dans le mode de vie de l'autre, une identification corporelle réciproque et parallèle se produit. Un phénomène qui n'est pas nouveau dans l'histoire mais qui, lorsqu'il se présente, déclenche des crises d'identité ethnique, dans lesquelles les personnes les moins assurées dans leur identité individuelle et sociale s'engouffrent : soit pour dénoncer l'invasion, soit au contraire pour annoncer lyrique-

ment une nouvelle humanité. Cette inter-identification influence des modes. Les Blancs cherchent à brunir pour présenter un corps hâlé et font boucler leurs cheveux pendant que les Noirs blanchissent et débouclent leur toison capillaire. Michael Jackson sera passé par toutes les phases de la chirurgie esthétique pour parvenir à modifier sa physionomie. Il est le prototype même du conflit des images corporelles du monde contemporain.

La recherche d'une image corporelle commune se retrouve dans les danses. Les danses du début des années soixante-dix étaient largement inspirées des rythmes des Noirs associés au mouvement de la société technologique. Les gens dansaient comme des machines ou des ordinateurs, faisant du surplace avec des gestes saccadés, en combinant des formes géométriques debout, accroupis ou au sol. La danse-performance contre la danse-relation donnait un support d'existence au corps à travers l'identification à la machine. Les gestes en angles droits avaient succédé à ceux en formes arrondies. Ils étaient plus heurtés, plus agressifs et plus solitaires. La danse des machines-outils ou des chaînes robotisées était à son comble et sauvait mécaniquement le corps en lui donnant une existence purement utilitaire, puisque le vrai corps était ailleurs. Le corps-machine devait suivre sans trop s'embarrasser d'émotions et de sentiments, seuls les aspects premiers du contact sensoriel jouaient leur rôle. L'idée du corps opératoire demeure mais ces danses ne sont plus de mode.

Le corps-prothèse était de plus en plus en sursis lorsque, à la fin des années quatre-vingt, ce sont des danses empruntées surtout à une tradition ethnique d'Afrique comme celles des Zoulous ou des îles du Pacifique qui ont donné un autre ton. On s'habille en Zoulou, on pense, on vit, on s'exprime et l'on danse comme eux. Il en sera de même avec les Indiens d'Amazonie ou des peuplades des îles. Ce sont sans doute à partir de ces musiques ou de ces modes de vie que va s'exprimer dans les sociétés occidentales le besoin d'investir le corps comme nudité primitive sans autres contenus fantasmatiques.

La toxicomanie associée au rock avait participé à la négation et au mépris du corps. Le goût de l'exotisme, des parfums, des couleurs, des paysages lointains laisse toujours le corps dans son économie auto-érotique sensorielle, mais une nouveauté se manifeste : on cherche à exister corporellement par l'intermédiaire de courants d'idées, musicaux ou culinaires, *ayant une origine et une tradition*. Cette tonalité nouvelle ne signifie pas que le corps soit mieux accepté, surtout dans l'univers contemporain où le corps de l'enfant est trop lié à celui de la mère, faute de symbolique paternelle vigoureuse lui permettant d'exister pour lui-même. Pour renouer avec un travail psychique sur le corps, une médiation est attendue : viendra-t-elle de l'image ancestrale et utopique du « bon sauvage » ?

La nudité du bon sauvage

Il y a encore quelques années, la nudité était confinée dans certains endroits privilégiés. A présent, rares sont les plages qui ne comptent, dès les premiers rayons de soleil, des corps dénudés de citoyens avides de bronzage intégral. Le maillot de bain est tombé sur le sable et avec lui le rêve érotique est mort-né. Cette nudité envahissante, souvent laide et sans poésie, fait partie d'une psychologie auto-érotique valorisant les pulsions partielles comme l'exhibitionnisme. Tout montrer, comme tout dire au nom de l'alibi de la transparence, est le signe d'un manque d'intériorisation de son corps. Ce travail, l'enfant le fait entre six et huit ans en refusant que sa mère ou son père s'occupe de sa toilette et en cachant sa nudité. Cette tâche psychique se poursuit lors de la puberté et de l'adolescence quand s'intègre le corps sexué. La pudeur qui se dégage de ces deux périodes traduit cette heureuse appropriation corporelle. Les jeunes n'y seront guère encouragés, si l'on s'en tient aux modèles de l'environnement.

La nudité est-elle vraiment le signe d'une aisance, de la libération corporelle, du besoin de se libérer des contraintes quotidiennes des sociétés technologiques ? Pour répondre à cette question, il faut faire une distinc

tion entre les naturistes qui participent à une tradition philosophique et qui disposent la plupart du temps de leurs propres lieux de séjours, et ceux qui, à peine débarqués des villes sur un bout de terre ou de sable, abandonnent leurs vêtements. Dans ce deuxième cas, nous sommes en plein déni corporel (ils ne savent pas ce qu'ils exposent) teinté d'exhibitionnisme, car il s'agit bien là de montrer ce qui habituellement est érotisé, à savoir les seins et les organes sexuels. S'il arrive que des adolescents s'insurgent contre ce spectacle, c'est justement parce qu'ils sont très sensibles érotiquement à ces parties corporelles qu'ils veulent cacher. Ils veulent préserver ainsi leur intimité, qui ne peut pas être offerte à tous sans courir le risque de la voir perdre toute capacité érotique.

Car ce nu des plages ou des villes n'a rien d'érotique. Il révèle l'état des représentations de la sexualité, celle d'une population sans sexe. Voilà une autre façon de dénier le corps : le sexe de plus en plus exposé, au lieu d'inciter aux comportements hédonistes, entraîne l'indifférence sexuelle. Bien souvent, pour justifier une telle attitude, certains ont recours à d'autres références culturelles et utilisent l'argument des sociétés tribales vivant dans la plus complète nudité. Ce raisonnement est un des effets de la confusion des cultures dans laquelle nous sommes. Cette position ne se fonde pas sur une réflexion très sérieuse, et encore moins sur des connaissances exactes de ces autres cultures. Tout le monde se souvient du passage en Europe de Raoni, chef d'une tribu amazonnienne, venu alerter des dangers de la disparition progressive de la forêt « la plus grande » du monde. Dans ses diverses interventions, il se présenta habillé et paré de ses insignes alors qu'habituellement, dans son milieu naturel, il dispose d'une tenue plus légère. Sans ce renier culturellement, il savait user de vêtements dans sa relation sociale avec d'autres ethnies parce que son corps ne représente pas une gêne.

La nudité est utilisée dans les représentations actuelles comme une prothèse pour faire vivre un corps en sursis dans l'univers technologique, ou pour permettre à des déracinés et à des éclatés de retrouver un courant cultu-

rel, une appartenance ethnique. L'homme technologique est narcissique, il croit s'être fait seul sans l'apport des générations précédentes. Fort de sa suffisance, il a voulu faire table rase des acquis de l'histoire et maintenant nu, avec son seau et sa pelle, il se demande si des points de repères existent... Des peuples africains, les Indiens d'Amérique du Sud comme les habitants de certaines îles du Pacifique, à travers leurs traditions, continuent d'entretenir leurs racines les plus lointaines. Vouloir singer leur comportement est en fait le besoin de se payer à bon compte des racines en n'en prenant que les aspects extérieurs. Après avoir nié notre propre héritage culturel, nous nous comportons en orphelins de l'histoire, et les conduites sexuelles et corporelles actuelles traduisent un intense besoin de conjurer cette solitude.

Une idée de mort plane sur le corps moderne. La toxicomanie comme d'autres maladies de la dépendance que sont l'anorexie, la boulimie et les nombreux états dépressifs prennent toutes comme cible le corps. Ces maladies modernes sont celles d'un corps refusé. Faut-il y voir des conduites suicidaires ou le désir de retrouver les sensations les plus primitives, faute d'idéal corporel à partir duquel se construire? L'identification à des corps supposés représenter l'état corporel primitif ne peut durer qu'un moment, car retrouver son corps originel n'est pas possible, même si on se persuade du contraire en se maintenant dans le sensoriel. Cher à Nietzsche, le mythe de l'éternel retour est une idée obsessionnelle et attrayante : retrouver un corps qui n'existe plus, et dont l'absence serait source de toutes les impuissances. En effet, si les gestes de la vie quotidienne peuvent se répéter dans un même rituel sans être ennuyeux, il n'en va pas de même avec des comportements obsessionnels qui, dans la répétition fermée, s'interdisent le désir : l'obsessionnel a peur de mourir d'oser désirer. Derrière toutes les attitudes obsessionnelles, il y a une peur, une crainte d'être en danger. Pour se protéger, l'individu ainsi engagé se forge des idées, des mythes et des gestes qui, en se répétant, masqueront le sens réel du conflit d'un corps en voie de perdition. L'identification au corps primitif par l'inter-

médiaire des sociétés les plus archaïques peut être considérée comme une régression pour se maintenir dans les états premiers de l'humanité. Idée simpliste qui voudrait que l'homme des cavernes, des huttes, des forêts et des cours d'eau soit plus authentique que l'homme moderne.

Une autre signification peut également se dégager de cette fascination identificatoire pour tout ce qui est passé plus ou moins lointain. Elle correspond au besoin d'inscrire son corps dans une tradition, dans une histoire avec ses rites et ses coutumes. En l'espace de cinquante ans, l'homme technologique a coupé les liens avec son héritage ethnique, culturel, éducatif, religieux ; mais il a aussi voulu faire fi des règles du savoir-vivre et des transmissions indispensables entre les générations. L'homme technologique a voulu repartir de zéro, comme une génération spontanée, sans géniteurs, donc sans histoire. Dans une singulière et bizarre parthénogenèse, il se serait fait tout seul. Ce narcissique et illusoire acte créateur est la traduction d'un sentiment de toute-puissance que les réalités présentes viennent relativiser. La toute-puissance des sciences et des idéologies peuvent se retourner contre l'homme : en leur nom, que de vie gâchées, abîmées. Il y a comme un sentiment de honte à se reconnaître par rapport à ses origines, cependant il est difficile d'évoluer sans être en accord avec elles. Chaque génération met différemment en œuvre le capital de l'héritage, même s'il semble être ignoré. On préfère se raconter un autre roman familial, sans traditions, sans coutumes ni croyances, et peut-être sans parents. Pourtant il suffit d'un film, d'une chanson ou d'un livre qui évoque cette part perdue du pays et de ses membres pour que son succès soit assuré.

Le besoin de se relier à un passé semble nécessaire pour se donner de l'avenir. Le refuser pour se donner une histoire fabriquée par procuration, copiée sur une autre ethnie et utiliser comme prothèse culturelle des emprunts à d'autres populations, c'est à la longue finir par ne plus être « de nulle part », par vivre comme des déracinés alors que nous avons des siècles de culture derrière nous. A

l'inverse des intérêts narcissiques contemporains, limités à la réalisation de l'instant, toutes les générations qui nous ont précédés vivaient le présent tout en assurant l'avenir de leur descendance. On avait conscience des générations à venir. Construire une maison, planter des arbres ne se faisait pas dans une optique à courte vue : cette volonté s'accompagnait du besoin, dans les représentations collectives, d'avoir une descendance. « Après moi le déluge » n'était pas alors la formule à la mode. De quoi se sent-on aujourd'hui menacé ? « La vie est trop courte », dit-on souvent. Quel paradoxe au moment où sa durée de la vie ne cesse de s'allonger. La crainte de perdre hante actuellement les mentalités, alors on se dépêche de vivre.

En réalité, il n'y a jamais rien à perdre qui ne le soit déjà. Les modes et les courants de pensée de la vie quotidienne expriment l'échec, vécu par la rupture de l'image corporelle qui ne permet plus de coïncider avec soi-même. La recherche d'un corps qui n'est plus le sien, dont l'idéal est de contrôler sa fécondité, ne peut déboucher que sur le besoin de performances – et le dopage qui va souvent de pair. La rupture du corps d'avec le sexe est source d'angoisse. Il n'est ni juste ni sain d'affirmer que la sexualité est parvenue à une plus grande liberté sous le prétexte qu'on a réussi à différencier l'acte sexuel de jouissance de l'acte sexuel de reproduction. Freud a bien montré que l'un comme l'autre sont intimement associés au moment de la formation du lien sexuel. Pour les besoins de l'étude de la sexualité, il est utile de les distinguer afin d'analyser leurs divers processus mais sans oublier qu'ils s'inscrivent dans un ensemble, le noyau central de l'affectivité d'une personnalité.

En définitive, cette nudité du corps exposé dans l'innocence et sans désir ne serait-elle pas l'indice d'une culpabilité ? Le besoin de voir et d'être vu est une façon d'être reconnu et accepté. L'homme technologique ayant du mal à construire un lien corporel d'appartenance aux autres et à ceux qui l'ont précédé est physiquement bien dépourvu. Après avoir nié les autres et le passé, il se retrouve avec un corps sans références. Les toxicomanes et les anorexiques ne font que traduire dans leur sensibilité cette représentation ambiante.

Le sexe dépouillé de ses sublimations retrouve alors son agressivité première. Les gestes de violence se multiplient là où pourtant la civilisation avait réussi à instituer un interdit structurant, c'est-à-dire un tabou indispensable pour favoriser la vie : la prohibition de l'inceste, de la pédophilie et du viol. L'image d'un corps dégagé de tous les interdits renvoie à l'illusion de la liberté de l'homme primitif. C'est une façon de légitimer la pulsion pour elle-même car l'environnement social n'offre pas de valeurs et de symboles à partir desquels l'individu puisse travailler son intériorité. De ce fait, l'inconscient ne peut pas intégrer la représentation d'un corps sexué, ni accepter la complémentarité des sexes. On ne cherche pas à construire une relation, mais à s'affirmer, à rivaliser et à se protéger de l'autre. Ce climat n'est pas favorable à l'hétérosexualité, bien plus, il est propice au développement des thèmes homosexuels.

La nudité revendiquée au nom de la libération du corps a été l'expression du besoin de trouver une nouvelle aisance corporelle. Elle a simultanément participé à l'érotisation massive de toutes les activités humaines et, de façon paradoxale, à la désérotisation du corps au moment où l'érotisme commençait à envahir le couple. Car ce que signifie la nudité est ceci : « Je suis nu, je ne suis pas désirable, je ne désire rien, je m'affiche seulement. »

L'érotisme envahit le couple

Lorsque le foyer conjugal s'organisait autour de la procréation et de la vie économique familiale, la psychologie sexuelle était moins sensible à la qualité de l'orgasme au sein du couple. Mais vers 1750¹ le sentiment amoureux commence à devenir de plus en plus une réalité de la vie des hommes et des femmes mariés. La sexualité de jouissance ou « de récréation » devient partie de la relation amoureuse du couple et tout écart sera considéré comme une infidélité blessante. La psychologie sexuelle se modifie progressivement et, pour vivre selon le sentiment

1. E. Shorter, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977.

amoureux, sexualités de jouissance et de reproduction doivent s'associer; sinon, on le comprend, c'est le drame. Toute l'évolution psychologique et sociale a tendu à faire du sentiment amoureux le bien du couple. Dans cette perspective qui commence à être une aspiration dès le XVIII^e siècle, se marier ne relève pas prioritairement de besoins économiques, sociaux et juridiques mais amoureux. Depuis près de trois siècles, cette nouveauté ne cesse de se mettre en place au nom de la quête du bonheur affectif. Le propre de l'amour est de faire cohabiter « les élans de l'âme et les émois de la chair¹ ».

Il restera à chacun à trouver l'objet de son désir, c'est-à-dire la personne susceptible de correspondre au mieux à ses enjeux affectifs. Il ne s'agit plus de rêver au partenaire idéal, mais d'apprendre à rencontrer l'autre dans une relation inépuisable. Tâche redoutable qui demande des capacités d'intériorité, un accord des besoins et une richesse affective pour réinventer sa relation amoureuse dans le déroulement du temps.

Le sexe et le plaisir ne sont pas l'amour. Cependant l'association amour, sexe et plaisir donne tout son sens à la formule « faire l'amour » et au besoin de voir s'unifier en soi éros (plaisir) et agape (communion), ce que tente de réaliser le Moi dans la vie affective de la personnalité. Or il est assez symptomatique de constater que, dans les mentalités contemporaines, le sentiment amoureux est cultivé en même temps que la dissociation sexuelle et l'image du rejet corporel. Il s'agit bien entendu d'un jeu de représentations qui influencent de près ou de loin les comportements et qui, parfois, s'expriment en tant que tels. Ces psychologies, nous l'avons dit, restent clivées, rationalisant leur conduite à partir d'une sexualité aux fonctions séparées alors qu'en même temps c'est l'unité qui est recherchée.

L'amour chrétien a été à l'origine, pour une grande part, du sentiment amoureux. Se marier et s'unir par amour sont des vœux bibliques. La culture de la relation amoureuse et conjugale se développa pendant près de vingt siècles sous l'influence de l'Église, afin que le

1. Cité par J.-D. Vincent, *Biologie des passions*, éd. Odile Jacob, Paris, 1986.

mariage soit d'abord un acte d'amour et de liberté entre les fiancés, plutôt qu'une décision entre les familles.

Malgré les représentations, le couple contemporain cherche à intégrer dans l'union sexuelle l'amour et la fécondité modifiant progressivement la sexualité conjugale. Ce changement s'est également produit à la suite d'une meilleure connaissance, toute récente, de la sexualité humaine dans sa réalité biologique et psychologique, mais les incidences sociales de la sexualité ont sans doute été négligées, surtout à une époque où domine l'idée que celle-ci fait partie de la sphère du privé. On oppose la dimension subjective de la sexualité, qui relève du sentiment amoureux et de choix personnels, aux libertés publiques qui relèvent du droit public. Pourtant, à partir du moment où deux individus s'associent, la société est concernée, ce qui est difficilement recevable par le sentiment amoureux tout préoccupé de sa seule réalité affective. Reste qu'il y a nécessairement une dimension sociale impliquée dans la sexualité : aucune société, aucune civilisation ne fait l'impasse sur cette réalité, et pourtant cette idée essentielle est moins admise de nos jours car la sexualité est devenue asociale.

La sexualité conjugale, depuis les années soixante, a cherché à composer avec l'érotisme. Il est bien difficile d'étudier la vie intime des couples. Nous disposons de peu de matériaux pour savoir comment, par le passé, la vie sexuelle se déroulait, quelles étaient les pratiques des couples. Bien des auteurs ont cependant montré que les hommes et les femmes d'hier savaient vivre et que, même si la procréation était la première valeur de la sexualité des couples, ils savaient prendre du plaisir dans leurs rapports sexuels. Toute une littérature médicale, au XVI^e siècle¹, va jusqu'à prétendre que la femme devait parvenir à l'orgasme pour être en mesure de concevoir. Le même auteur souligne que la plupart des couples « cessaient de faire l'amour quand ils cessaient de vouloir des enfants ». Les observateurs de la vie populaire laissent à penser que les infidélités, au sens actuel du terme, étaient rares, bien qu'il arrivât que des époux évitent leur épouse

1. Cité par Shorter, *op. cit.*

dans un but de restriction des naissances et se « soulagent » avec l'une des servantes. Le modèle moderne de l'adultère a introduit une autre représentation, lorsque des hommes ou des femmes mariés se sont mis à chercher des partenaires dans une quête de « l'âme sœur » et pas seulement pour trouver un soulagement physique. C'est entre 1850 et 1914, note Shorter, que la plupart des couples « s'érotisèrent ». Les couples conjugaux se sexualisent et, dans les représentations, s'affirme le droit à la jouissance des femmes. Un phénomène qui n'est pas nouveau – on l'a vu –, mais qui est surtout symptomatique d'une autre distribution de la sexualité dans le couple qui devient de plus en plus le « lieu » de la jouissance. Jusqu'en 1960, on ne note pas de grands changements. Ensuite, dans les années soixante et soixante-dix, va se produire une accélération dans l'activité et les styles sexuels. La fréquence des relations sexuelles entre époux a quant à elle augmenté de 21 p. 100 entre 1965 à 1970. La durée des préliminaires a également augmenté durant toute cette période. Les caresses, les gestes bucco-génitaux font majoritairement partie des pratiques sexuelles. Mais à la différence des Américains, selon le rapport Simon (1970), les Français n'étaient pas des adeptes de la sodomie dans la relation hétérosexuelle.

Si, toujours pour cette période, le couple conjugal gagnait en érotisme, il perdait aussi, parfois, en qualité et en intensité affective. Un peu comme si, s'étant épuisés sexuellement, les partenaires n'avaient plus rien à se dire et à faire ensemble. Ce fut l'époque des films décrivant les tourments de la vie des couples : Duras, Lelouch, Truffaut, Godard, dont les discussions n'en finissaient pas de déboucher sur des impasses. Face à ces couples qui n'arrêtaient pas de se dire leur amour, puis leur haine, puis leur amour à nouveau, sur des plages, dans des trains ou aux terrasses des brasseries chics, les jeunes des années soixante-dix préférèrent des amours bucoliques et changeantes. Après les échecs blessants de ces amours en fleur fortement idéalisés, on préféra s'en tenir, au milieu des années soixante-dix, à l'amour de passage. On ne prenait même plus le temps de la séduction amoureuse. La ques-

tion était brutale : « Tu couches ou tu couches pas ? » « Tu veux ou tu veux pas ? », comme le chantait Zanini. Cet amour dépressif arriva au porte des années quatre-vingt. Le couple d'amoureux prit le relais, écartelé entre le sentiment amoureux et la volonté de s'inscrire dans une histoire commune, les partenaires demeurant parfois inquiets de leurs capacités érotiques.

Entre-temps, les babas cool, de 1969 à 1975, se développent et se tournent délibérément vers la recherche de la variété des états de conscience. Sans dénier la dimension spirituelle que Maurice Clavel reconnaissait comme la cause première de cette crise des années soixante, nous retiendrons surtout dans l'examen de cette situation les modalités psychiques : une irruption massive de l'inconscient dans le conscient semble se produire et, pour s'en protéger, on a recourt au principe de nirvâna. Ne plus rien éprouver, ni ressentir en faisant le vide¹. On voudrait se présenter aux autres disponible, dépouillé et nu. Comme nous l'avons vu par ailleurs, la nudité complète qui se veut un signe de liberté annonce en fait l'extinction du désir et de l'érotisme. Le sexe n'est plus érotisé, mais ce sont les processus primaires de la vie psychique qui le sont à travers la façon de se nourrir, de s'habiller, de se loger et de posséder oralement la nature à travers la marijuana.

La personnalité des babas cool, flegmatique, pacifique, généreuse luttait contre des pulsions envahissantes sans disposer d'un système de régulation. L'expérience sexuelle n'impliquait pas pour eux une solidarité avec le partenaire car celui-ci pouvait changer au gré des états de conscience et des rencontres. Pourtant combien de souffrances et de jalousies non dites en ont fait vieillir affectivement plus d'un. Les attachements relationnels comme l'interdépendance étaient exclus au bénéfice d'une relation qui se voulait résolument collective : il s'agissait d'être avec tout le monde pour être sûr de n'appartenir à

1. Les spiritualités orientales (bouddhisme, zen) cherchent à vider l'individu de ses sensations pour rejoindre « le grand tout » alors que la tradition chrétienne au contraire incite à l'incarnation sans éliminer le corps humain.

Cf. le livre du docteur François-Bernard Michel, *La Chair de Dieu*, Flammarion, coll. « Présence », Paris, 1990.

personne. La sexualité de groupe était perçue comme un acte social et généreux qui masquait une homosexualité diffuse. Certains profitaient de l'occasion d'une relation hétérosexuelle, au sein d'un groupe-sexe, pour s'essayer dans une approche homosexuelle. D'autres s'installaient dans des conduites bisexuelles. L'orgasme comparé à une union mystique donna un autre statut à la sexualité devenue plus subjective, perçue comme un moyen de mieux connaître soi-même et l'autre, d'aller au-delà de ses limites et de réaliser ses fantasmes : la relation sexuelle était surtout appréciée comme expérience intérieure de régression.

Plus que de se contenter du plaisir actuel de l'orgasme, les partenaires cherchaient à retrouver les états de conscience sensoriels primitifs. C'est la sexualité infantile qui était surtout mise en œuvre à travers cette quête, sans lui permettre de s'élaborer ni de se libérer de ses intrigues.

« Faites l'amour pas la guerre » était le slogan à la mode et il invitait à utiliser le sexe comme une force de résistance face à une société qui ne semblait pas prendre en compte la valeur de la vie individuelle. Cette fraternité sexuelle abolissait les rôles et les fonctions : ni père ni mère, tous frères. Les liens de parenté disparaissaient au bénéfice d'une indifférenciation des genres dans une immense communauté. Ce nouveau régime social préparait aussi l'ère des gourous, des sectes et des leaders charismatiques qui prendront place dans la faille de l'angoisse de ces personnalités relativement dissociées. Ces mêmes personnalités qui, écartelées entre leurs pulsions et leur corps, laissaient se dessiner un espace pour les idées, les théories sociales, religieuses et esthétiques les plus incohérentes et les plus délirantes.

La symbolique paternelle ne pouvait pas fonctionner dans cet auto-érotisme relationnel. Ce fut le mythe du frère aîné prenant le pouvoir, ou celui de l' élu magiquement initié (par on ne sait qui), qui devenait le premier parmi l'ensemble des membres de la communauté. En général, sa loi était plus intransigeante et plus radicale que celle du père car elle dépendait de son seul bon vou-

loir, même si on prenait le prétexte de la discuter ensemble pour mieux la faire accepter. La loi du frère, dans ce contexte idolâtrique du leader, n'était pas démocratique et encore moins éthique puisqu'il s'agissait avant tout de faire plaisir à celui qui finissait par apparaître comme la raison d'exister du groupe. A l'inverse de la loi représentée à travers la symbolique paternelle qui, n'étant pas d'origine narcissique mais transcendante, est la mesure de tous et de chacun.

La comédie musicale *Hair* résuma le temps fort des hippies. En même temps paraissait sur les écrans le film de Pasolini *Théorème*. D'un côté la masturbation, la fellation et la marijuana comme le défi d'une jeunesse qui manifestait son individualité et son refus d'entrer dans la société; de l'autre, le passage de relations bisexuées révélant à chacun sa propre solitude. Ces deux créations artistiques marquent une date. La sexualité devient une aventure subjective et les réalités externes aussi bien que la loi ne sauraient limiter dans son expérience introspective. L'inconscient est à fleur de peau et, par bribes, apparaît presque pour lui-même en suspendant le travail de sublimation. Cette introspection ouvre la porte à des régressions et en particulier à celles de la sexualité infantile. L'amour-fusion et le corps-nature rejouent les scénarios bien connus de la relation maternelle et maternante. Même si cette mode tombe en désuétude, elle laissera des thèmes porteurs qui influenceront les représentations et les conduites sexuelles.

En s'appelant par son prénom, en se tutoyant au nom de la fraternité, il n'était plus question d'établir des médiations entre les relations. Ces attitudes ont donné naissance à une mode, elle très actuelle, qui a pour conséquence d'annuler toute réalité sociale. On s'installe dans une relation symbiotique formant un grand tout avec les individus. Chacun veut être en prise directe avec les autres. Dans les entreprises, sous l'influence des conseillers en formation, on incite à mobiliser les relations sur le plan affectif. On crée ainsi de nouvelles aliénations redoutables pour l'équilibre personnel.

La relation éducative vit les mêmes problèmes : lorsque

les parents veulent se présenter comme des copains, ce qu'ils ne sont pas, ils nient leur fonction et compliquent l'évolution affective de leurs enfants. A travers ces modes relationnelles ou éducatives, on ne cherche pas à développer des relations et à se socialiser, mais à demeurer dans l'intimité où dominent les sensations et les émotions premières. Au nom de cette intimité – associée à l'égalité –, on doit tout se dire, être sur le même plan, abolir les rôles et les fonctions. Le besoin d'être au plus près de l'autre rend les relations confuses, favorisant l'individualisme, seule porte de salut pour rester soi-même « quelque part », comme on dit aujourd'hui, signifiant ainsi éloquentement qu'on ne sait pas précisément où on est ni où on en est. Cette proximité risque d'annuler les subjectivités dans le sens où l'on ne sait plus réfléchir sur soi et nourrir sa vie intérieure. Dans ces conditions, il ne peut pas y avoir de relations, elles sont trop dangereuses : pour exister, il faudrait que l'autre soit reconnu dans ses différences, dans une distance et à sa place. Il ne faudra pas s'étonner qu'à la longue cette proximité de confusion entre les gens, dans l'incohérence des codes de conduite, soit source d'agressivité. La sexualité est emportée dans ce fonctionnement. Elle n'apparaît pas comme un lien de rencontre et de plaisir mais comme le risque de perdre une partie de soi. Les personnalités, à force de se vouloir « branchées » en permanence, se sentent vite entamées dans leur intégrité. Le seul instant où l'on est vraiment en ligne directe avec quelqu'un, et encore pendant quelques secondes, c'est au moment de l'orgasme. L'union y est presque réussie, et pourtant il faudra encore recommencer dans l'espoir d'atteindre à nouveau cet impossible.

La période actuelle est paradoxale. C'est au moment où sont valorisées des attitudes de proximité qu'on assiste à la négation de l'autre. Ce paradoxe se réduit si l'on admet le rapport de conséquence de ces deux comportements : la confusion des relations que nous fabriquons, en ces temps, entraîne par réaction une méfiance, voire un rejet de l'autre. Un exemple : les transports en commun que nous empruntons à une heure matinale ou tardive de la journée n'incitent pas à la générosité quand, entassés les

uns contre les autres, chacun tente de sauvegarder quelques centimètres carrés pour exister dans ce magma humain...

Après avoir vécu un temps de libération par rapport aux codes de références dans le besoin de souligner notre individualité, nous allons soit entrer dans une existence de qualité plus grande, soit nous installer dans un nivellement relationnel et émotionnellement primaire. Un défi a été lancé dans les années soixante-dix pour développer et exprimer un capital subjectif. Mal utilisé, il peut se retourner de façon aliénante contre les individus dans les entreprises, à l'école, dans les familles et dans la cité : c'est le chantage aux sentiments!

L'élimination du corps va sécréter de la mauvaise conscience. C'est pourquoi, en réaction, montent les actions d'une vertu à la mode, celle de la transparence. Elle va de l'exhibitionnisme le plus banal, le plus vulgaire aussi, jusqu'à l'architecture qui privilégie le verre et le miroir comme matériau principal. On pense ainsi régler son compte à la culpabilité dans laquelle se morfond la société occidentale. L'image corporelle présentée est belle; pourtant son intériorité est vide. « Je me sens vide, je tourne des pages vides », chante Mylène Farmer. Vide comme le verre qui laisse tout passer à travers lui et ne retient rien.

Le corps non plus ne retient rien : il n'est plus érotique. Ce sont éventuellement des morceaux de corps qui le deviennent car l'érotisme, lui, est partout, il s'affiche, se téléphone ou se pianote sur Minitel parce qu'il est moins dans l'expérience amoureuse. On peut chanter comme Guesh Pattit : « Étienne, Étienne, tiens le bien », alors qu'en réalité il n'y a personne, tout juste un vœu. « Touche à mon Minitel mais pas à mon corps » est une façon de dire anonymement l'inavouable dans la relation amoureuse et non pas une prudence de circonstance, pour éviter de fâcheuses rencontres avec le virus du sida, comme on voudrait le laisser croire trop simplement. Un rendez-vous est donné, un échange pourra se produire comme la réalisation d'un rêve avec un partenaire sans

lendemain. Le Minitel crée des relations flottantes et, même si elles prennent forme dans la réalité, elles se heurteront à un érotisme impossible à maintenir durablement.

Le couple conjugal n'a pas cessé d'introduire de l'érotisme dans sa vie sexuelle, mais en même temps, plus le sexe s'affiche et plus on produit des carencés de l'amour sexuel.

Certains, sous l'influence de modes, de modèles, ou voulant reproduire des scènes de films se plaignent en consultation de ne pas arriver à « en faire autant à la maison », ce qui sème parfois le trouble dans l'esprit des partenaires. Tel ce couple venu consulter à l'initiative du mari qui considérait sa femme comme anormale car elle refusait d'être sodomisée. Elle-même ne savait plus très bien que penser : était-elle inhibée, trop morale, pas assez sexuelle ? Bref, elle acceptait de se faire soigner pour faire plaisir à son mari. Lui de son côté ne se posait pas de questions. Il avait vu cette scène à plusieurs reprises dans des films pornographiques et il souhaitait faire de même sans s'interroger, sans se demander si, en réalité, son désir ne masquait pas autre chose, une tendance homosexuelle par exemple. Les films X du samedi soir provoquent parfois autant de consultations chez les sexologues dans les jours qui suivent que les séances télévisées de gym tonic du dimanche matin, il y a quelques années, chez les kinésithérapeutes.

Beaucoup vivent leurs relations sexuelles sans trop bien savoir quoi faire de toutes ces images érotiques qui leur parviennent de l'extérieur. Parmi ceux-là, une première catégorie continue de vivre avec la seule préoccupation de mettre en œuvre leur sexualité subjective dans leur relation amoureuse. Ils ont trouvé leurs styles et leurs rythmes, qui peuvent varier selon les circonstances et les saisons de la vie, mais il y a comme une barrière étanche entre leur sexualité et celle représentée dans l'environnement. Une deuxième catégorie n'est pas indifférente à la pornographie ambiante. Le samedi soir, les vidéo-cassettes X louées ou achetées en même temps que les courses de la semaine au supermarché seront visionnées

en couple, seuls ou avec des amis ou bien encore en famille avec les grands enfants, une fois les petits couchés¹. On regarde, tout en se disant que c'est sale, dégoûtant, honteux ou bien en s'amusant du ridicule des positions, des gros plans, tout en rêvant de ce que l'on pourrait faire et, on le sait, qu'on ne fera pas.

L'interprétation de cette réaction est classique. En effet, ceux qui ont refoulé leur génitalité à cause d'un complexe de culpabilité ont toujours tendance à jouer aux vertueux offusqués. Ils ressentent ces images comme dangereuses pour leur unité psychique, qui s'est construite en réaction à une sexualité infantile par définition imaginaire et morcelée. Les images sexuelles doivent pourtant pouvoir circuler librement dans le psychisme afin d'élaborer la sexualité et hiérarchiser les pulsions, et l'érotisme artistique est une activité ludique de l'esprit qui affine les sensations sans pour autant impliquer une action dans la droite ligne des images mentales produites. Cependant, nous sommes loin de cette perspective avec les vidéos X. Elles servent la plupart du temps à alimenter pauvrement un imaginaire faiblement érotique. Dans ce cas, le film pornographique joue un rôle de stimulant². L'inconvénient des images pornographiques³ est le même que celui de la bande dessinée : il fige et empêche la production de ses propres images à partir de ses fantasmes individuels. On peut être heureux et satisfait de sa sexualité sans avoir recours à des prothèses pornographiques. Il est important de savoir produire son propre art, c'est-à-dire son propre érotisme.

L'introduction de l'érotisme dans la relation amoureuse

1. Il arrive que les parents louent des vidéocassettes pour leurs enfants au titre de l'éducation sexuelle. Ils les laissent regarder seuls ces films avec parfois l'idée que leur propre vie sexuelle diminuant, celle-ci doit céder la place à l'expression de celle des adolescents.

2. Le pornographique représente 40 p. 100 du marché de la vidéo en 1989. 20% des abonnés de Canal + regardent le porno mensuel, malgré l'heure tardive. Les téléspectateurs sont nombreux à le suivre sans décodeur. Le flou ne nuit pas aux images et on se passe sans trop de gêne de la compréhension du scénario et des dialogues.

3. La Commission de contrôle place sur le même plan des œuvres, dont la force du propos bouscule les sensibilités, et des niaiseries conçues sur mesure pour les voyeurs des écrans. *Le Dernier Tango à Paris* de Bertolucci est soumis au même régime que *Madame Claude*. J.-L. André « Les Limites de l'indécence » in *Le Monde*, 13 et 14 août 1989.

recentre sur la relation de couple et la privilégie de plus en plus. Mais l'érotisme implique parfois une telle régression qu'il fait craindre l'éclatement de la vie psychique. Si, dans les représentations contemporaines, nous avons assisté à la construction de l'image d'un corps à éliminer, ne risque-t-on pas de voir se développer une autre image désérotisant le corps? Cette déssexualisation du corps serait, du coup, la porte ouverte à de nombreuses perversions.

CHAPITRE 2

LE SEXE CONFISQUÉ

« C'est un lieu commun que la civilisation occidentale est si irrationnelle en matière de sexualité qu'elle refuse même de discuter cette irrationnalité et va jusqu'à pénaliser l'objectivité sur ce point. Mon propos est d'affirmer, ce qui est sans doute un peu moins banal, que les autres civilisations sont tout aussi, quoique différemment, irrationnelles en cette matière, et qu'il ne saurait en être autrement. »

GEORGES DEVEREUX, *De l'angoisse à la méthode.*

Les pratiques sexuelles sont nombreuses, variées, opposées et l'on souhaite, de nos jours, reconnaître chacune d'entre elles à l'égal des autres. Leur examen oblige donc à parler en termes pluriels de sexualité. Ce n'est plus la vie sociale qui est la visée des idéologies, mais la vie subjective qui dépend de courants d'opinions individuels ou collectifs à travers les modes. Une mode culturelle invite désormais à réaliser la plupart des images mentales sexuelles en y voyant un moyen d'épanouissement. Ce qui fait partie de scénarios subjectifs, et qui devrait alimenter un imaginaire érotique, s'est très vite banalisé et on a cherché à le vivre en tant que tel. Or, en voulant réaliser ses fantasmes, on tue l'imaginaire. Le problème est pourtant de savoir ce que met en œuvre chaque conduite sexuelle et quelle est sa valeur dans la sexualité consciente, à l'inverse de la sexualité inconsciente qui ne fait aucune différence. L'égalitarisme sexuel qui prévaut actuellement n'est pas nouveau : il a des équivalents dans l'histoire, selon les crises et les époques.

Examinons donc les images plurielles de la sexualité qui nous sont envoyées à travers les sondages publiés dans la presse et les enquêtes qui se veulent scientifiques, mais demeurent un pseudo savoir. Nous verrons qu'ils expriment un sexe de moins en moins relationnel et de moins en moins créateur. Ce constat permettra de comprendre, par la suite, la transformation des représentations qui s'opère depuis quelques années.

La magie des sondages

Les sexualités contemporaines sont souvent l'objet de sondages, publiés régulièrement dans la presse. Les résultats sont interprétés comme normatifs – c'est-à-dire instaurant la norme, ce qui revient à dire que la nouvelle morale serait à présent définie par les sondages. Cependant un comportement, voire une idée, même partagés majoritairement, n'ont pas de ce seul fait une authenticité psychique et, sur un tout autre plan, une valeur éthique.

Est-il d'ailleurs possible de faire un sondage exact sur les comportements sexuels? On peut en douter. Un sondage n'est pas une étude qui, elle, pourrait disposer d'instruments d'investigation autres qu'un simple jeu de questions et de réponses : il n'est pas évident que les gens répondent en vérité et il faut donc s'attendre à un nombre important de fausses réponses; quant aux commentaires auxquels ces sondages donnent lieu, ils sont sujets à caution car, la plupart du temps, ils sont faits par des non-spécialistes : s'ajoute alors à la difficulté d'interprétation des chiffres le poids d'opinions ou d'intérêts personnels. Si l'on n'utilise pas des méthodes rigoureuses d'analyse de la subjectivité, les résultats ne sont pas probants – à supposer que ces sondages aient un réel intérêt pour connaître la sexualité humaine.

Par exemple, un sondage sur la sexualité des 15-25 ans n'est pas facilement exploitable car cette tranche d'âge est trop large et la sexualité n'y est pas perçue de la même façon : il y a une différence entre la psychologie pubertaire des 15-17 ans, celle des adolescents de 18-23 ans et celle des postadolescents, pourtant ils doivent répondre

aux mêmes questions. Les informations ainsi reçues ne tiennent pas compte des images et éventuellement des expériences de la sexualité en fonction des âges. Entre 15 et 18 ans, la sexualité est surtout dépendante de problèmes d'images corporelles. Ensuite, jusqu'à 23-24 ans, ce sont des interrogations autour du thème de la reconnaissance de soi et plus tard des questions d'identité sexuelle et d'identité sociale. Si l'on ne tient pas compte de ces différents facteurs parmi bien d'autres, on transforme les sondages en informations idéologisantes qui n'apprennent rien de significatif. Les sondages sont sans aucun doute utilisables dans de nombreux domaines, mais, en ce qui concerne la sexualité, ils restent des plus approximatifs.

Le traitement du sondage est également sujet à caution. Dans un de ceux réalisés sur l'infidélité¹ on peut se demander si le commentateur a supporté les réponses des personnes enquêtées. En examinant les deux premiers résultats de ce sondage, on remarque que la première question portant sur la fidélité met en valeur la réponse à une seule des questions sur les deux posées. En effet le titre est : « La fidélité est indispensable à 69 %. » On a ainsi retenu la première réponse : « Tout à fait indispensable : 69 % » et laissé la seconde « Plutôt indispensable : 22 % » (soit au total, pour la fidélité : 91 %). A l'inverse, pour la question au sujet de l'infidélité, le titre présente le résultat total des deux questions positives : « Infidèles ou prêts à l'être : 36 % », résultat obtenu en additionnant : « Oui, cela m'est arrivé : 15 % » et « Non, mais cela pourrait m'arriver : 21 % ». Voilà une curieuse méthode : dans un cas, on omet d'additionner et dans l'autre cas on additionne les résultats.

Ce dossier laisse paraître un parti pris pour l'infidélité et le traduit en termes sarcastiques, avec une pointe d'amertume, comme si on regrettait de constater que l'infidélité n'est pas une conduite majoritaire. De plus, on risque de confondre représentation et pratique. Le fait de cultiver un scénario en tête n'implique pas sa réalisation : sans doute y a-t-il plus d'infidélité par pensée que par

1. « L'Infidélité », in *Le Nouvel Observateur*, 17-23 novembre 1988.

action... Il est assez symptomatique de relever que l'ensemble du commentaire analyse ces chiffres à partir du mythe de la libération sexuelle (mythe sur lequel nous aurons à revenir) et du modèle de la relation à partenaires multiples qui s'est imposé dans les années soixante. Il s'agit de deux modes qui ne signifient pas la même chose. La première cherchait à correspondre à une sexualité subjective, en mettant en œuvre des pratiques sexuelles, recentrées sur soi et sur le couple en dehors des normes et des convenances : il s'agissait d'introduire de l'érotisme dans la relation de couple. L'autre, plus classique chez les célibataires et les adultères, représente une image et une réalité dans la sexualité de groupe recherchée dans les clubs de vacances, boîtes de nuit, lors de déplacements professionnels ou de stages de formation permanente, voire avec des collaborateurs sur le lieu de travail. Cette deuxième forme de sexualité est décevante et en laisse plus d'un mortifié. Si l'on interprète un sondage en fonction des idées à la mode, il est difficile d'avoir un profil précis des tendances. D'autant que ses résultats sont utilisés sans qu'ils soient comparés aux connaissances psychologiques et aux faits de l'histoire. De façon narcissique, ils sont retenus comme si la sexualité commençait avec l'homme d'aujourd'hui.

Dans un autre sondage¹ sur « L'amour et les Français », on peut également faire des observations de méthode : 65 % des personnes interrogées n'ont pas de relations sexuelles hors de leur couple, 18 % en ont quelquefois et 11 % fréquemment. Ces chiffres rejoignent certaines évaluations de chercheurs de l'I.N.E.D., qui situent de 15 à 20 % les relations extraconjugales vers 35 ans. Dans le sondage sur l'infidélité², 29 % pensent qu'on peut aimer deux personnes à la fois (64 % pensent le contraire) alors que dans celui sur l'amour et les Français, 42 % estiment qu'il est possible d'être amoureux de deux personnes à la fois. Comment travailler avec des résultats aussi contradictoires à six mois d'intervalle ?

Il est également demandé aux personnes interviewées si

1. « L'Amour et les Français », in *L'Express*, 27 mai 1988.

2. Enquête du *Nouvel Observateur*, *op. cit.*

elles ont modifié leur comportement à la suite du développement du sida : 63 % n'ont rien modifié et 17 % restent fidèles à un seul partenaire. Il faudrait disposer d'informations qualitatives en ce qui concerne les 63 %, afin de mieux cerner en quoi rien n'a été modifié, et si elles avaient lieu de changer de conduite : il est évident que cette question ne se pose pas dans bon nombre de cas. En lisant le commentaire, on se demande pourquoi l'auteur affirme : « Seuls 17 % d'attardés romantiques confondent encore la fidélité conjugale et la monogamie sexuelle. » Cette remarque est assez étonnante quand on sait que, depuis plus de deux siècles la vie sexuelle s'est de plus en plus recentrée sur la relation amoureuse du couple. Le discours amoureux a érotisé la relation conjugale, et les partenaires, même s'ils reconnaissent que l'infidélité peut se présenter, ne souhaitent pas vivre sur ce modèle. C'est pourquoi la jalousie ici n'a rien de pathologique, elle est même constitutive de la relation amoureuse.

A la question : « Avez-vous déjà trompé votre femme ? » le commentaire du sondage s'ouvrait sur la réponse du chanteur Jean-Luc Lahaye : « Jamais, au niveau des sentiments. » Cette duplicité nous fait opérer un retour jusqu'au XVII^e siècle, où commence à s'engager le débat sur la fidélité sexuelle dans l'amour. Dès cette époque, le sentiment amoureux envahit la relation conjugale dans laquelle on revendique le besoin d'associer la relation amoureuse à une sexualité plus subjective. Or, à partir du moment où l'on réintroduit dans le couple moderne un principe dissociant sa vie intime, il risque d'éclater et d'aboutir à la séparation de ses partenaires. Le commentaire du sondage oublie que la fidélité est une conquête du sentiment amoureux et non pas une solidarité d'association.

Une autre réponse laisse perplexe dans ce sondage sur l'amour et les Français, réalisé auprès de 800 personnes de 15 à 65 ans. A la question de la fréquence des rapports sexuels : 43 % disent en avoir deux ou trois par semaine. Peut-on retenir ce chiffre comme valable, alors que l'on sait qu'avec le rythme de vie actuel et les divers soucis

quotidiens les relations sexuelles ne sont pas aussi systématiquement régulières ? Les réponses sont-elles le reflet de ce qui est vécu, de ce qui a été vécu ou de ce qui est espéré ? Une enquête américaine a montré récemment que les gens surestimaient leur réponse quand on les interrogeait sur leur vie sexuelle. Il est difficile de dire la vérité en ce domaine, même si les réponses sont confidentielles : l'expérience psychothérapique quotidienne le confirme.

En continuant à relever les décalages qui existent entre les réponses et ce qui est réellement vécu, on remarque que 59 % déclarent qu'il n'est pas important d'être du même milieu pour se marier¹. Dans les faits, on constate le contraire : le choix du conjoint se fait toujours, avec une forte majorité, en fonction de l'homogamie, c'est-à-dire dans un même milieu social et culturel. Les réponses, elles, peuvent être données selon les idées dominantes à la mode : celle, par exemple, de l'égalité, au nom de laquelle on voudrait faire abstraction d'un certain nombre de réalités sociales, culturelles, religieuses et ethniques. Pour qu'entre deux personnes une association amoureuse soit possible, il est indispensable qu'elles aient des références identiques, même si ces références sont mises en œuvre différemment ou si les individus progressent intellectuellement et socialement au point de modifier leur enracinement d'origine. Certes, il y a des exceptions : des relations réussies grâce à la richesse et à la capacité d'adaptation d'individus qui choisissent un système de références commun, empruntant en partie ou en totalité les valeurs et les croyances de leurs différents milieux d'origine. Mais il y a également des échecs dans des couples mixtes, surtout lorsque le système culturel et religieux de l'autre est clos, totalitaire et figé alors que les motivations affectives à être ensemble changent au fil des années.

Les idées égalitaires qui sont dans l'air du temps servent d'idéaux pour se donner des réponses acceptables, mais plaquées sur des réalités, elles cherchent plus à obéir à une vertu qu'à correspondre à une expérience vécue. La

1. En 1959, ils étaient 24 % ; en 1968, 42 % à le penser.

première réaction d'une personne interrogée par un enquêteur est de trouver la réponse qui sera au plus près de son idéal, des représentations de son milieu et des idées dominantes du moment, idées auxquelles elle adhère sans esprit critique pour être certaine d'être reconnue par le groupe. Les personnalités contemporaines très extra-déterminées, c'est-à-dire influencées de l'extérieur, n'arrivent pas toujours à la maturité du « self » (être soi). En se calquant sur une idée dominante, certains ont l'impression d'être quelqu'un précisément parce qu'ils sont comme tout le monde. Ce conformisme est particulièrement évident chez des personnalités marginales qui adoptent le même profil physique, le même uniforme, la même façon de parler par besoin d'être en groupe – ce dernier devenant le véritable substitut d'un Moi relativement inexistant.

Ces quelques points montrent que mener une enquête quantitative sur les comportements sexuels est très complexe. Les réponses données ne correspondent pas exactement au vécu des personnes enquêtées et ce fait transparaît d'autant moins dans des sondages qu'il s'agit de rendre compte d'une réalité aussi intime, imaginaire et symbolique que la sexualité.

Enfin il est également instructif de comparer des sondages au sujet de l'âge de la première relation sexuelle : le résultat des chiffres est à la fois cohérent et contradictoire d'une enquête à l'autre.

Enquête sur l'âge de la 1 ^{re} relation sexuelle	Garçons âge	Filles âge
IFOP-SIMON 1970	19,2	21,5
CATAREDE 1978	17	18
IFOP 1982	17,9	18,5
SOFRES 1984	17	18
SOFRES 1985	16,9	18

Ces chiffres sont relativement cohérents. Il est à noter que l'âge où les enquêtés répondent avoir eu leur pre-

mière relation sexuelle correspond à chaque fois, à quelques nuances près, à celui de la majorité civile : entre 19 et 21 ans avant les années soixante-dix et entre 17 et 18 ans par la suite. Les réponses s'inspirent-elles de la représentation de l'image que l'on doit donner de soi à la majorité civile pour être reconnu comme un adulte ? L'expérience est-elle induite par le souci « de passer à l'acte », indépendamment de la réelle maturité affective nécessaire pour assumer sa vie sexuelle dans une relation ? L'examen de ce que peuvent dire des jeunes à ce sujet confirme cette attitude. La première relation sexuelle n'a pas réellement la valeur d'un rite de passage, grâce auquel le jeune pourrait vraiment se reconnaître dans sa masculinité ou sa féminité, mais révèle plutôt le besoin de correspondre à la pression du milieu : « Il faut le faire. » Les déceptions sont fréquentes à la suite de ces conduites réactionnelles, surtout lorsque la vie sexuelle n'est pas incluse dans des liens amoureux.

Les chiffres qui suivent laissent plus perplexes :

Enquête sur l'âge de la 1 ^{re} relation sexuelle	Garçons âge	Filles âge
ÉTUDIANT 1984	16 à 83,6 %	16 à 47,5 %

On peut les comparer à d'autres résultats, à près de dix ans d'intervalle, à la suite d'enquêtes effectuées par la Sofres en septembre 1978, puis en mars 1987. 19 % en 1978 et 24 % en 1987 des 13-17 ans ont eu des relations sexuelles. A l'inverse 76 % en 1978 et 72 % en 1987 de cette classe d'âge n'en a pas eu. Si l'on s'en tient au sondage du magazine *L'Étudiant* (1984), l'écart est considérable entre les 83 % de garçons et les 47,5 % de filles de 16 ans qui auraient déjà eu des relations sexuelles alors que le sondage (Sofres, *Nouvel Observateur*, mars 1987), trois ans après, donne un résultat de 24 % ayant eu des relations sexuelles. Un autre sondage de la même année (Sofres, *Le Point*, janvier 1987), portant également sur

l'âge de la première relation sexuelle, nous donne d'autres chiffres : 40 % entre 15 et 18 ans et 33 % après 21 ans. Et 25 % des personnes interrogées n'ont pas répondu. Ce nombre de non-réponses est considérable. Il indique la réserve avec laquelle on entend répondre à des questions sur la vie sexuelle. Cette restriction, comme les fausses réponses, montre qu'il est difficile à chacun de rendre compte de cette part intime de lui-même, tant les intérêts en jeu sont imbriqués.

L'écart est trop important pour que l'on puisse travailler sérieusement avec de telles données. Nous pouvons seulement retenir comme conclusion opérante de quelques enquêtes le rajeunissement de l'âge moyen des premiers rapports sexuels pendant la période dite de libération sexuelle; actuellement, il s'opère une modification dans la conduite sexuelle des adolescents. « L'âge médian aux premiers rapports (âge auquel 50 % des individus ont déjà eu des rapports) s'est abaissé des générations nées au début du siècle jusqu'aux générations 1960-1964 : la diminution dépasse trois ans pour les femmes, et elle pourrait être de l'ordre de deux ans pour les hommes (bien que, curieusement, l'enquête Ifop-Simon de 1970 ne montrait aucune évolution pour les hommes). La tendance semble s'être retournée dans les générations suivantes, donc au début des années quatre-vingt, et l'âge médian semble maintenant proche de 18 ans pour les hommes comme pour les femmes ¹. »

A la surprise des adultes qui voudraient parfois les inciter à s'exprimer sur ce plan, l'observation clinique montre qu'une majorité de jeunes diffèrent de plus en plus leurs relations sexuelles : ce n'est pas du tout leur problème et beaucoup n'ont pas envie de copier le modèle de la libération sexuelle des années soixante-dix, qui était celui de leurs parents alors adolescents. Mais, répétons-le, la pression sociale est tellement forte que des jeunes veulent avoir des relations sexuelles pour se sentir normaux et non pas pour répondre à un réel désir. Ils peuvent ainsi dire à leurs parents et à leurs amis : « Je l'ai fait », mais

1. H. Leridon, document photocopié, INED, mars 1989.

n'en tirent ni un réel bénéfice affectif ni une maturité accrue.

Les premiers rapports sexuels sont rarement satisfaisants, la relation est transitoire et la sexualité surtout opératoire. Il faudra davantage de temps et de maturité psychique pour qu'elle devienne relationnelle. D'ailleurs il faut noter, dans les enquêtes qualitatives, la confusion qui règne dans l'esprit de nombreux jeunes au sujet de ce qu'ils tiennent pour leur premier rapport complet : il est associé au baiser ou à la caresse par certains et d'autres, aussi bien garçons et filles, ne sauront distinguer l'érection de l'éjaculation ou y lier la pénétration complète.

Lors d'une récente consultation, s'est présenté un jeune couple d'étudiants de vingt-cinq et vingt-six ans terminant leurs études et souhaitant avoir un enfant. Devant leur infécondité, le gynécologue n'avait pas constaté d'anomalies physiologiques. Il leur conseilla de faire un bilan psychologique. En les écoutant relater leur expérience sexuelle il apparut qu'ils s'y prenaient manifestement d'une curieuse façon : aussi étonnant que cela puisse paraître, mais néanmoins fréquent, ni l'un ni l'autre n'avaient conscience de la nécessaire pénétration complète du pénis dans le vagin. Lui restait légèrement enserré à l'entrée du vagin sans aller plus loin. Évidemment la plus grande partie de l'éjaculation s'écoulait en dehors sans être fécondante. A la suite de quelques séances de réflexion sur ce vécu singulier, ils retournèrent consulter le gynécologue. Après plusieurs mois arrivait un faire-part annonçant la naissance d'un enfant avec ce simple mot : « Merci. » Les représentations de chacun avaient été plus fortes, pour s'imaginer la relation génitale, que les informations et l'éducation sexuelle pourtant reçues en leur temps. Des erreurs risquent d'être commises avec ce type de sondage, notamment si un geste sexuel au moment de l'adolescence est conçu comme une relation génitale complète alors qu'elle ne l'est pas.

La plupart du temps ces observations étonnent, alors qu'elles sont le lot quotidien de milliers de consultations auprès des praticiens. Elles surprennent, car nous vivons avec un double modèle en tête : celui de la précocité

sexuelle – mais, on l'a vu, s'agit-il de relations complètes ou de jeux sexuels qui ont toujours existé? – et celui de l'information donnée, qui transformerait systématiquement les représentations mentales. Si chaque société, comme chaque génération, a une façon singulière d'organiser son désir sexuel, les étapes de la maturation psychique et les fantasmes individuels relèveront toujours d'une même problématique. C'est pourquoi il est important de connaître l'histoire des attitudes sexuelles d'une société et la psychologie individuelle de ses membres. Sinon on risque d'interpréter faussement les données observées.

Dans une autre enquête ¹, on peut encore relever deux erreurs au moins qui confortent les stéréotypes à la mode. La première consiste à détourner le sens de la sexualité infantile. Freud a montré que chaque individu vit une sexualité et cela dès la naissance. Le commentaire de l'article insiste sur la « meilleure compréhension de la sexualité infantile qui facilite l'intimité » : c'est l'exemple de nudité entre parents et enfants dans la salle de bains : « à la japonaise ». Ainsi, on aurait fini par « admettre que les premiers émois sexuels se manifestent dès l'âge de deux ans ». Or si l'on ne précise pas de quels émois sexuels il s'agit, on risque de les comparer à ceux d'une sexualité d'adultes. Il y a cependant une différence de nature entre la sexualité de l'enfant – qui commence à la naissance, et non pas à deux ans – et celle de l'adulte. Une trop grande intimité physique dans la nudité n'est pas un gage de réussite affective future et trop de parents ont tendance à érotiser la relation à l'enfant, risquant d'entraîner des inhibitions et un manque d'intériorisation de l'image corporelle. Enfin la salle de bains des Japonais n'est pas un modèle à valoriser au même titre que leurs appareils électroniques. Cette pratique se comprend par rapport à la mentalité nipponne, dans laquelle l'individu est pris dans une collectivisation de sa personnalité, où tout est fait dans la dépendance du groupe social auquel appartient le corps comme la personne. Au nom de

1. « Sexualité des Français : fantasmes et réalités », in *Le Point*, 26 janvier 1987.

pseudo-arguments scientifiques, on entretient un discours sur la sexualité infantile qui ne prend en compte ni ce que la psychanalyse dit à ce sujet, ni les problèmes qui se posent aujourd'hui : on ne fait qu'entretenir un système. C'est pourquoi, à la lecture de ce type d'enquête, on espère toujours découvrir des informations nouvelles et l'on se trouve, en fait, déçu par la somme des imprécisions et des inexacitudes.

Le deuxième stéréotype que l'on retrouve dans l'article mentionné est la confusion entre l'imaginaire, les fantasmes et ce qui est réalisable. On lit : « Les imaginaires érotiques se révèlent toujours bridés. Il suffit même d'évoquer l'existence d'une zone érogène psychique pour jeter le trouble. Ou bien les bouches se ferment. Ou bien elles énoncent des contrevérités, que des recoupements permettent de déceler. Ainsi, une grande majorité ne trouve pas excitante l'image du viol au cinéma, mais, pour leurs ébats, 35 % choisiraient volontiers un bois, c'est-à-dire un endroit où rôde l'idée du viol. » Les « imaginaires érotiques » ne sont pas « bridés », comme nous l'avons montré au chapitre précédent, ils sont plutôt appauvris. Plus on veut réaliser un imaginaire et moins on dispose de ressources pour l'entretenir, plus on multiplier des réalisations qui s'avéreront décevantes.

Nous ne sommes pas dans une période de création, ni d'expansion de l'imaginaire. Sous prétexte qu'on voit éclater des images, des sensations et des sons, on reçoit ces productions comme le fruit d'un imaginaire. Tel n'est pas le cas. Selon la formule à la mode, on se fait plutôt un « délire », c'est-à-dire que les images et les sensations les plus primitives sont exprimées comme elles viennent, sans aucune élaboration. Les imaginaires fonctionnent maintenant comme la télévision (qui sert d'imaginaire auxiliaire), avec un rapport temps/image extrêmement rapide. L'imaginaire érotique n'est pas inhibé dans notre contexte socioculturel, il est relativement sous-développé ou inexistant, tout comme le discours amoureux. Le succédané des vidéocassettes pornographiques lui sert de prothèse mais pas de stimulant créatif.

Toujours dans cet article, il serait utile d'élucider une

formulation des plus obscures. Que faut-il entendre par « zone érogène psychique » ? Les zones érogènes sont des lieux cutanéomuqueux susceptibles d'être le siège d'excitation de type sexuel. Elles sont d'abord des points corporels d'échanges réciproques avec la mère ; l'enfant peut se fixer sur certaines d'entre elles pour des raisons affectives. Ensuite, chez l'adulte, elles se spécifieront sur les organes génitaux tout en intégrant l'ensemble des zones érogènes du corps. Alors, ces « zones érogènes psychiques »...

Enfin pourquoi s'étonner qu'une « majorité ne trouve pas excitante l'image du viol au cinéma » alors qu'implicitement certaines images du viol peuvent servir de support à leurs relations sexuelles ? La vision sur l'écran de cinéma d'une scène déjà présente mais refoulée dans l'inconscient ou sublimée provoque le dégoût ou le désintérêt. Par contre, si l'idée est très active dans les zones préconscientes, elle peut entraîner des effets secondaires. Un spectateur regardant le film *Cris et chuchotements* de Bergman (1972) s'évanouit dans la salle lorsque le personnage principal se mutila le vagin avec les morceaux d'un verre brisé : pour se priver ainsi de la conscience des choses, il devait sans nul doute retrouver des angoisses de castration. On peut penser que des gens qui ne trouvent pas excitantes des scènes de viol au cinéma sont en bonne santé psychique. Ils peuvent, par ailleurs, dans une activité ludique purement psychique reconstituer un scénario dans lequel ils peuvent jouer au violeur ou au violé. Ce genre d'histoire se construit à partir de la sexualité de l'enfant qui la considère comme un acte agressif en forme active (le violeur) ou en forme passive (le violé), quel que soit le sexe. S'introduire par effraction dans le corps de l'autre est un fantasme du début de la vie psychique. Le besoin de s'incorporer le corps d'autrui est l'acte cannibale par lequel l'enfant entre en communication avec ses parents. Par la suite, il pense que les autres font de même car il n'a pas encore l'expérience de formes plus évoluées de la relation humaine et surtout de la sexualité. C'est pourquoi la sexualité infantile est très différente de celle de l'adulte. Elle devient perverse lorsque, chez l'adulte, les éléments préliminaires veulent s'imposer comme des

attitudes permanentes dans la sexualité arrivée à la maturité de la vie consciente : la sexualité ainsi réduite est le signe qu'elle n'a pas évolué jusqu'à son achèvement.

La plupart des sondages n'ont pas la compétence nécessaire pour saisir la subtilité de la sexualité subjective qui, en plus, peut varier d'une génération à l'autre. Ils font complètement l'impasse sur l'irrationalité de la sexualité.

Les limites des enquêtes sur la sexualité

Les enquêtes sont un genre de connaissance des comportements sexuels différent des sondages. Plusieurs ont été publiées aux États-Unis comme le rapport Kinsey, et quelques-unes en France. Les premières ne sont pas toujours transposables à d'autres milieux socioculturels et la seule qui puisse faire référence, en France, est le rapport Simon (1970) qui date de vingt ans. Depuis, les conduites se sont modifiées. Si, par exemple, à cette époque on note un rajeunissement de la première relation sexuelle sous l'influence de la liberté sexuelle, dès les années quatre-vingt, un mouvement inverse infléchit cette tendance. Malgré son caractère rigoureux et bien documenté sur les pratiques sexuelles, il n'y apparaît aucune interprétation au sujet de l'orientation psychologique de la sexualité des années soixante et soixante-dix.

Autrement dit, on peut recenser les attitudes, les gestes et la fréquence des relations sexuelles, mais rien n'est dit sur leur nouveauté ou leur signification. A quoi nous sert-il de savoir comment se passent les relations sexuelles des gens, leur fréquence, les positions ou les instruments utilisés, les images porteuses, le changement ou non de partenaires, les lieux physiques du plaisir solitaire ou à deux, si dans une étude circonstanciée on ne tient pas compte de ce que nous connaissons déjà historiquement et psychologiquement de la sexualité? A quelles fins accumuler ces informations qui ne pourront même pas constituer un savoir? Veut-on vraiment savoir?

Une fois de plus, reconnaissons qu'il n'est pas simple d'engager une enquête sur ce sujet et qu'il faudrait préa-

lablement se poser des questions de méthode, étant donné l'originalité singulière de la sexualité. La plupart des informations que nous recevons des personnes acceptant de témoigner est plus un discours à propos de leur sexualité que la réalité même de leur expérience. Elles ne disent pas la vérité mais ce qui se rapproche le plus de leur idéal, et de ce qu'à leur sens il convient de dire. La personnalité même de l'enquêteur n'est pas neutre : s'il peut s'abstenir de toutes inductions conscientes, il ne pourra cependant pas éviter que la personne ne réponde en pensant à lui, d'une façon ou d'une autre. Si l'enquête est placée sous la responsabilité d'une personnalité marquée par des engagements militants, ces engagements peuvent infléchir les résultats. Avec les sciences sociales comme avec certaines religions, on peut tout prouver si certaines règles méthodologiques ne sont pas respectées ¹.

La première enquête et la plus exhaustive sur la sexualité humaine a été menée par un entomologiste célèbre, Alfred C. Kinsey, spécialiste des guêpes. Les rapports Kinsey (1948, 1953, 1958) voulaient décrire « objectivement » les comportements sexuels humains. Le seul instrument de mesure pour s'assurer de « la normalité » des pratiques était la moyenne statistique : plus la pratique est reproduite et plus elle est normale. Mais l'évaluation des conduites humaines qui se limite au comptage de leurs répétitions est inadéquate car elle ne tient pas compte de leurs structures psychologiques particulières. Les insectes comme les animaux, eux, sont réglés et uniquement déterminés par leurs instincts : il suffit d'observer leurs conduites répétitives pour dégager leurs structures psychologiques et sociales. Il en va tout autrement avec des êtres humains, pauvres en instincts, et dont la vie psychique est essentiellement le résultat de l'acquis. La vie affective et sexuelle est le résultat d'une histoire personnelle et la « normalité » subjective de l'un n'est pas systématiquement celle de l'autre, même si certains comportements sont identiques.

1. Georges Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, Paris, 1972. Ce livre reprend les grands articles scientifiques de l'auteur à partir de 1940 dans lesquels il formalise sa méthode. Ses premiers travaux se situent entre 1926-1930 à la suite de Géza Róheim et de Marcel Mauss.

La méthode comme le contenu des rapports Kinsey sont des plus contestables alors que, pendant bien des années, ils ont servi de base à de nombreuses affirmations péremptoires. Certes, ces rapports sont riches de faits et d'informations les plus divers concernant les pratiques sexuelles qui n'avaient jamais été relatées de façon aussi massive jusqu'au milieu de ce siècle. Mais à l'époque, ils avaient été l'objet de sérieuses critiques de la part de spécialistes de la psychologie humaine : Reich, en 1927, Lorand, en 1939.

Georges Devereux, l'un des principaux fondateurs de l'ethnopsychiatrie, ne manqua pas, dans ses critiques sur la méthode Kinsey, de souligner les aspects défectueux et déformants des résultats. « Les données fournies par les informateurs sont utilisées presque sans tenir compte du modelage culturel des réponses, des déformations inconscientes, des oublis (refoulement) et des souvenirs-écrans; les auto-évaluations sont souvent traitées comme des diagnostics valables. [...] On admettra volontiers que les rapports Kinsey ont provisoirement soulagé de leurs angoisses et de leurs sentiments de culpabilité ceux de leurs lecteurs qui se croyaient anormaux par simple ignorance du fait que la plupart de leurs semblables se comportaient à peu près comme eux. Cette constatation n'est cependant pas un résultat scientifique au sens strict. C'est simplement une donnée concernant l'impact sur le public de la thèse implicite de Kinsey selon laquelle la moyenne statistique constitue nécessairement le "normal". Erreur désastreuse, puisqu'une grande partie du comportement sexuel de l'homme, mesuré aux quelques normes objectivement valides que nous possédons est manifestement anormale. [...] On pourrait bien utiliser les données brutes des rapports Kinsey comme échantillons illustrant l'éventail et la gamme du comportement sexuel américain... On pourrait transformer cette gamme de données en données relevant de la psychologie en profondeur. Les modalités du comportement sexuel statistiquement les plus fréquentes représenteraient peut-être la couche la plus proche de la conscience, tandis que les moins fréquentes pourraient correspondre aux impulsions

et aux fantasmes sexuels ordinairement les moins conscientes, telle l'envie masculine des fonctions reproductives de la femme¹. »

Une fois de plus, nous retrouvons au cœur de ces enquêtes un problème que l'on cherche à écarter et qui est celui de la signification psychologique des comportements. En utilisant des méthodes d'observation et des modèles de compréhension qui ne conviennent pas pour étudier la sexualité humaine, on évite simplement cette interrogation. Ainsi le recours au modèle psychologique des animaux afin d'expliquer la psychologie humaine est une fuite irrationnelle pour ne pas avoir à faire face aux représentations sexuelles. Le maniement de la sexualité biologique peut être également un autre modèle, englobant la sexualité dans un fonctionnement physiologique et la séparant de ses liens avec la vie psychique. L'échange chimique étant considéré comme la seule cause des pulsions, l'étude de la chimie, de la biologie et de la physiologie permettrait d'expliquer toute la vie sexuelle. Il y a une biochimie de la vie amoureuse² en interaction avec la vie psychique, cela ne fait aucun doute. Mais les représentations actuelles s'acharnent à supprimer la dimension psychique de la sexualité pour en faire une réalité qui ne dépend pas de l'individu mais des mouvements de la « nature ». Il est rassurant de se dire que nous sommes à la merci de notre « nature animale » ou des nécessaires équilibres de notre biologie. D'autres penseront que nous sommes sous l'emprise des esprits. Si nous ne sommes que sous influence, alors il est vrai que rien ne vient de nous. Comme l'homme contemporain ne sait plus travailler ses grandes angoisses, il les projette à l'extérieur pour en faire des zones d'influx. La recherche philosophique, la réflexion religieuse et l'évaluation éthique sont des expériences indispensables pour connaître et assumer l'existence humaine : l'abandon de l'étude de ces domaines, dès la vie scolaire, et l'acceptation d'être uniquement le résultat d'un milieu social ont

1. Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode*, Flammarion, Paris, 1980.
2. J.-D. Vincent, *Biologie des passions*, Odile Jacob, Paris, 1986.

contribué à faire perdre conscience de leur état de sujet à bien des individus.

L'homme de ce temps se vide de l'intérieur. Il évacue tout son univers et ses représentations les plus intimes pour trouver dans le monde les seules raisons de ses tourments. Il veut que ses angoisses et ses inhibitions sexuelles viennent d'autre part que de lui-même. Il lui faut alors trouver une cause ou un coupable qui lui soit étranger. Cette perte de vie intérieure, que l'on remarque chez de nombreuses personnes, est compensée par le besoin de faire appel à des réseaux d'assistance magique.

Il se manifeste derrière ces attitudes une dénégation, un refus de la sexualité humaine et encore plus de sa compréhension. Nous rejoignons volontiers Georges Devereux lorsqu'il écrit : « L'humanité répugne à comprendre la sexualité ; malgré une curiosité insatiable à son endroit, l'enfant aussi bien que l'adulte refoulent rapidement toute information valable ¹. » Il a raison de souligner ici, à la suite de Freud, l'attitude contradictoire qui fausse la recherche : une obsession de savoir ce que font les autres s'impose à l'esprit qui simultanément refuse de connaître le pourquoi et la signification de ce faire. C'est souvent le cas, par exemple, lorsqu'il s'agit d'un crime sexuel. On se contente donc de décrire des comportements, tout en exprimant une indignation étrangement sélective ².

Le refus de savoir tout en voulant voir est au cœur de ce constat. Des émissions de télévision, des magazines ou des ouvrages traitant directement de la sexualité servent le besoin de voir les autres plutôt que de comprendre sa propre vie sexuelle. L'éducation sexuelle s'est également installée dans l'exhibitionnisme et le voyeurisme : on veut de plus en plus voir pour de moins en moins savoir.

Le sexe fait peur. La peur se déplacera sur autre chose et pourra fabriquer des phobies, des maladies psycho-

1. G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode*, op. cit.

2. Certains crimes sexuels d'enfants seront présentés dans la presse avec insistance, alors que d'autres tout aussi ignobles ne feront que quelques entre-filets en bas de page des quotidiens comme par exemple le crime d'une infirmière sur une femme âgée de quatre-vingt-deux ans. Les quelques coupures de presse du 23 août 1989 sont bien significatives.

somatiques nouvelles ou les conduites motorisées (que ce soit sur route, sur mer ou dans les airs) les plus irresponsables. On trouvera toujours un « Origène châtré » pour dire que le sexe n'existe pas, un « homosexuel schizoïde comme Platon ¹ » pour affirmer qu'un seul sexe suffit ou un adulte impuissant regrettant le bon temps de la jeunesse où, paraît-il, tout est possible. Tous ces modèles évitent la réalité sexuelle humaine. La négation sexuelle peut se faire plus subtile en affichant davantage la sexualité. « C'est pourquoi la littérature prétendue érotique s'occupe surtout de perversions, tandis que plus d'un rebelle de la science plaide que la perversion est en réalité normale ². »

En présentant sur le même plan tous les comportements sexuels et en insinuant qu'ils sont « normaux » puisqu'ils sont vécus, on se refuse à comprendre et à dégager la signification de ce qu'ils représentent. Des informations sommaires affublées de langages psychanalytiques ou psychologiques tout aussi sommaires font partie du « bagage » contemporain. Des simplifications excessives donnent à chacun l'impression hâtive d'avoir compris alors même que l'on confond les mouvements de l'inconscient et la logique du conscient. On fait basculer l'un dans l'autre. Une interaction existe entre le conscient et l'inconscient : la restreindre ou la détruire, comme y contribue l'ambiance sociale actuelle et l'éducation des enfants, est contraire à la réalité psychique humaine. Les données de la psychanalyse, manipulées et sorties du champ de l'inconscient – dont elles relèvent principalement – seront réduites à une psychologie du conscient pour justifier des conduites sexuelles. On oubliera vite la méthode psychanalytique et les connaissances acquises sur le fonctionnement du psychisme humain pour éviter de s'interroger sur le sens des expériences sexuelles : le recours et la référence assez primaire au désir n'expliquent, pas plus qu'ils ne le justifient, un comportement sexuel.

Il ne se passe pas un été sans que les hebdomadaires

1. Selon les formules de Georges Devereux, *op. cit.*

2. Georges Devereux, *op. cit.*

présentent à leurs lecteurs un dossier sur la sexualité, dans une sorte d'invitation aux voyages sexuels lors des vacances – le stéréotype dominant étant la relation à partenaires multiples, mais aussi les conduites sexuelles solitaires, telles la masturbation, ou perverses à travers le voyeurisme. Ce comportement est-il une pratique dominante dans la population actuelle ou un modèle néo-conformiste à partir duquel on pense la sexualité ? Il faudrait répondre à cette question pour savoir de quoi on parle, au lieu de retenir ce modèle comme une évidence. Chaque magazine imagine des comportements, propose des conseils ou donne des points de repères comme par exemple, fût-ce sous forme de gags, de pseudo-tests psychologiques pour calculer ses capacités érotiques, l'orientation de sa sexualité ou son pouvoir de séduction. La doctrine qui est martelée dans ces articles est de suivre et de mettre en pratique les inspirations de son inconscient. Or l'inconscient n'est qu'une partie de la vie psychique humaine et sa vocation n'est surtout pas de se réaliser en tant que tel, à moins de sombrer dans des impasses schizoïdes. L'idée que nous devons « agir » notre inconscient est absurde. Nous l'avons déjà fait remarquer, en agissant de la sorte, ou bien on supprime l'inconscient en tant que source d'inspiration en vivant avec un Moi impulsif qui cherche à réaliser la première idée venue sous le prétexte d'une prétendue authenticité, ou bien les productions de l'inconscient et les pulsions sont travaillées psychologiquement avant de trouver une issue réalisable dans le monde extérieur.

Ces dossiers ouverts dans les magazines restent très éloignés de la réalité et servent simplement à entretenir un système de pensée à la mode qui élude les interrogations sexuelles.

La mise en exergue de quelques stars – masculines ou féminines – exhibées comme modèles sexy ne prouvent évidemment rien et leur témoignage est souvent très pauvre pour nourrir un imaginaire affectif. Les dieux grecs, les personnages des grandes légendes de l'amour en Occident ou encore les discours érotico-amoureux de certains textes bibliques sont mille fois plus riches et plus

structurants que les reflets de miroir éclaté d'une psychologie contemporaine instable et changeante. Les natures spontanées et instinctives d'Isabelle Adjani, de Béatrice Dalle, de Yannick Noah qui fascinent (dans les représentations) par la force de leurs personnages cachent en fait, bien souvent, la fragilité de leurs psychologies : il suffit d'observer, en deçà des masques de leurs métiers, comment ils s'écroulent à la suite d'une difficulté professionnelle ou d'un échec affectif – eux-mêmes revendiquant, à juste titre, le droit de rester des êtres humains. Si les médias leur donnent tant d'écho, c'est sans doute parce qu'ils servent à leur insu de miroir de l'état dépressif dans lequel la société se tient, et non pas de modèles à imiter. Les enfants de stars qui s'insèrent dans l'histoire de la relation de leurs parents avec leur public servent également de lieu de projection à une tendance érotico-juvénile. La relation aux jeunes étant particulièrement érotisée, on verra dans un David Halliday la réussite du rêve d'amour brisé de deux adolescents (Johnny et Sylvie), ou encore dans Paul Belmondo, l'intrépidité perspicace du courage honnête, identifié positivement à son père. Ils font rêver car certains retrouvent en eux des aspects de leurs propres visages. Mais ces modèles n'ont pas la capacité de favoriser la construction de personnalités intériorisées authentiques. Cette attitude narcissique boude la relation aux grands mythes de l'amour pour se retrouver simplement dans les intrigues conflictuelles d'amour et de haine familiales, exploitées à grands renforts de rebondissement dramatiques pour la plus grande joie des producteurs et des spectateurs des séries télévisées comme *Dallas*, *Dynastie* ou *Santa Barbara*. Le star système produit les relations les plus plates qui soient, et les personnages qui leur servent de supports ne peuvent pas être des valeurs enrichissantes pour le travail de l'intériorisation puisqu'ils ne sont que des reflets de la psychologie contemporaine.

En fin de compte, les enquêtes sur la sexualité cherchent plus à légitimer, à valider ce qui se fait qu'à comprendre la réalité et l'histoire des comportements. Et lorsque l'on veut s'emparer de grands thèmes de société –

les échecs conjugaux, les enfants du divorce, l'avortement ou le sida – et que l'on utilise comme vecteurs de ces problèmes les personnages du show-biz, c'est encore pour mieux s'y mirer.

C'est dans le contexte affectivo-sexuel de la liberté des relations changeantes que nous seront présentées des enquêtes sur les comportements sexuels. Elles ne sont pas d'une grande utilité, et sont faussées la plupart du temps dans leurs résultats : les rapports Kinsey en sont, on l'a vu, la parfaite illustration. Dans quelques pays, on se prépare pourtant à effectuer des enquêtes similaires, sous le prétexte de recueillir des informations pour la prévention du sida. Ces travaux engagent des frais très élevés, et, après coup, on ne sait pas très bien comment les exploiter car on voudrait, paradoxalement, connaître « autre chose » de la sexualité. Or il n'y a pas d'« autre chose » à connaître; l'homme n'étant pas apparu hier sur la planète, nous connaissons ses pratiques sexuelles, qui varient selon les époques, les sociétés et les individus. La véritable question est ailleurs. Elle est relative à la psychologie sexuelle humaine et aux diverses significations qui se dégagent des comportements que l'on peut observer dans l'expérience clinique mais aussi à partir des représentations qui se veulent à la mode. C'est là que se joue une véritable compréhension de la sexualité. Ces nouvelles enquêtes vont seulement nous apporter des informations sur des conduites réalisées ou imaginées par les interviewés, et multiplier le nombre des personnes interrogées ne sera pas la garantie de l'originalité du sexe contemporain par rapport aux pratiques séculaires. Une fois les enquêtes réalisées, comment s'assurer de l'authenticité des réponses quand le professeur Knox, qui supervise une enquête effectuée en Grande-Bretagne, affirme que 50 à 60 % des personnes interrogées donnent des réponses fausses¹ – affirmation elle-même discutable puisque la preuve des exagérations n'a pu être apportée que dans 15 % des cas. C'est, on le voit, un casse-tête, mais serait-il résolu que la question resterait de savoir à partir de

1. *Le Quotidien du Médecin*, 27 avril 1990.

quelles données interpréter ce matériel et pour servir à quoi...

Le sexe exclu de la sexualité

La sexualité ne se réduit pas au sexe : elle définit, au sens large, l'économie affective d'une personnalité dans son identité masculine ou féminine. La sexualité ne se réduit pas au génital puisque ce dernier n'est qu'une de ses modalités relationnelles, elle ne s'épuise donc pas dans les relations sexuelles ; elle est bien plus, elle est à la base de la plupart des activités humaines. Freud, en découvrant le fonctionnement de la pulsion sexuelle, n'a pas privilégié le sexe parce que celui-ci exigerait des satisfactions à ne pas contrarier mais parce qu'il voulait montrer que la sexualité est à l'origine de tout. Le sexe ne définit pas la sexualité puisqu'il en dépend, à moins qu'il ne s'isole et rompe avec elle. Or dans les représentations collectives, le sexe semble nettement exclu de la sexualité comme s'il devrait vivre pour lui-même et en lui-même.

Ainsi la dissociation du sexe de la sexualité est sans doute l'une des causes psychiques de la dépendance toxicomaniaque au moment de la puberté ou lors de l'adolescence. La toxicomanie apparaît souvent corrélativement à l'éveil d'une pulsion sexuelle qui n'arrive pas à prendre sa place dans la psychologie d'un jeune : ils sont nombreux à échouer dans cette entreprise et à devenir des malades de l'intériorité. Cette dislocation intérieure n'est pas la « faute » de leurs parents, ni le fait d'un manque d'amour pendant leur enfance, et encore moins celui d'une société qui serait mauvaise. Il est possible de retrouver une partie de ces raisons dans les difficultés personnelles des jeunes, mais les réduire à ces seuls motifs serait simpliste et irréaliste.

Les influences sociales ne peuvent pas, à elles seules, expliquer la construction – ou la destruction – d'une personnalité : sinon nous serions tous des toxicomanes et des impuissants sexuels. Ce ne sont pas les événements, les situations, les crises sociales que chacun est amené à vivre, selon les circonstances de l'existence, mais la façon

de les interpréter et de les assumer – ou pas – qui est la base de cette construction. La personnalité travaille intérieurement ces événements en les associant de près ou de loin à ses débats et, éventuellement, à ses conflits psychiques. Chacun vit dans un dialogue intérieur dont il a le secret. Au travers des événements, la personnalité va intégrer les significations qu'ils dégagent, et ce sont ces significations qui laisseront des traces ou des influences. Nous ne mémorisons, nous ne nous laissons influencer que par rapport à ce qui a déjà du sens dans notre vie psychique. C'est ainsi que l'on peut installer des individus dans leur psychologie en formation sans les faire évoluer. Si la sexualité est stimulée à se séparer du sexe, valorisé pour lui-même, un principe diviseur lui est proposé comme idéal. L'enfant risque de ne pas pouvoir travailler à l'unification de sa personnalité, ce qui le rendra vulnérable à toute sorte de dépendance sensorielle. Enfin, si on n'offre pas aux jeunes des raisons de vivre à partir desquelles l'idéal du Moi de l'adolescent puisse s'accomplir, on contribue à les installer dans le narcissisme. Faute de nourritures symboliques, ils se phagocytent de l'intérieur.

C'est la nature de la relation engagée par l'environnement qui peut influencer, pour une part, le développement personnel et les inductions actuelles favorisent surtout les séparations, les isolements en laissant croire que tout se vaut. Le sexe en lui-même, isolé d'une relation inter-subjective, devient vite insignifiant et déprimant puisqu'il demeure dans son enfermement imaginaire – tel est d'ailleurs son vœu premier. Or il revient à la sexualité de qualifier et d'enrichir l'intensité du plaisir de la relation liée au sexe. A partir du moment où l'on supprime cette fonction, il ne faut pas s'étonner que la pilule Ectasy, faussement appelée « pilule de l'amour », soit recherchée dans les discothèques ou les bals du samedi soir : ce dont l'individu est privé à l'intérieur de lui-même, il escompte l'acquérir grâce à une substance magique, extérieure à lui. Ainsi la subjectivité ne peut pas se développer et donne naissance à des personnalités vides, prêtes à toutes les manipulations possibles.

Le sexe ne peut pas exister pour lui-même, sinon il

risque de détruire le désir : il n'est qu'une des modalités de la sexualité, qui définit elle-même l'économie interne de la personnalité. La sexualité ne concerne pas que le sexe puisque c'est d'elle dont va dépendre la nature de la relation d'un individu avec les autres et son environnement; son champ est donc beaucoup plus vaste que celui des activités sexuelles. Et l'on peut vivre une sexualité satisfaisante et bénéfique sans avoir de nombreuses activités sexuelles – ni même aucune. L'expérience de relations sexuelles fréquentes – ou avec des partenaires multiples – ne transforme pas une sexualité malheureuse. La recherche du sexe pour le sexe, disqualifiée de la sexualité, loin d'être le signe d'une réelle liberté manifeste plutôt un malaise et des difficultés relationnelles que l'on veut compenser par le sexe, comme d'autres le font avec l'alcool.

Un malentendu fondamental existe dans la conception de la sexualité humaine dans la mesure où, à tort, elle est conçue comme un instinct alors qu'elle est d'abord une pulsion : ce n'est pas du tout la même chose. C'est pour cela que la pulsion sexuelle (ou la sexualité) est potentiellement en devenir, à la différence de l'instinct chez les animaux.

Comment définir la pulsion? Elle n'existe pas à l'absolu commencement de la vie, mais elle s'acquiert et se développe lorsque l'enfant commence à éprouver des manques. Le manque du sein maternel se transforme en pulsion orale après coup, dans l'espoir de retrouver ce qui a été perdu et n'importe quel objet peut s'y substituer, par exemple un mouchoir serré dans la main et porté à la bouche. Une pulsion est donc le fruit d'une privation qui va occasionner un travail psychique intense; elle correspond à une poussée énergétique qui a généralement sa source dans un état de tension corporelle, et dont le but est de résoudre cet état de tension. Les personnalités immatures ont tendance à *agir* la pulsion de façon primaire à travers des actes de violence – contre eux ou contre les autres –, des conduites érotisées et des activités purement fantasmatiques mobilisant l'esprit dans des scénarios imaginaires où le sujet tente de trouver des satis-

factions. Les rêves sont évidemment la voie royale par laquelle transitent les représentations nées de la pression pulsionnelle. La personnalité n'a pas intérêt à laisser s'exprimer dans la réalité extérieure les manifestations premières de la pulsion, et en particulier les pulsions partielles, car les pulsions vont subir un travail de transformation grâce à la sublimation qui va les orienter vers un nouveau but en leur proposant des objets socialement valorisés. Ainsi le jeune enfant, au lieu de jouer avec la précieuse production que représente son boudin fécal va, sous l'influence de son environnement, se tourner vers des jeux d'eau et de sable avant de découvrir les joies de l'apprentissage des savoirs et de la création. Les activités scolaires, sociales, politiques, intellectuelles, artistiques et spirituelles sont des sublimations. Et il revient à la société de proposer à l'idéal du Moi de l'enfant ces sublimations. Quand une société ne présente plus d'idéaux culturels, sociaux et religieux, l'idéal du Moi de l'adolescent à du mal à se remanier. C'est sans doute là pour une part l'une des causes de la toxicomanie et de la valorisation primaire du sexe, dans lequel on ne rencontre personne si ce n'est l'écho à quelques fantasmes.

La pulsion sexuelle trouve donc son origine dans un état de tension qui va inciter à chercher ce qui manque. L'objet de la pulsion sexuelle n'est pas biologiquement prédéterminé. Il reviendra à chacun, dans le cadre de son histoire psycho-affective, de choisir un travail, une relation amoureuse, un système de pensée et de progresser avec. Cela veut dire, également, que ni l'hétérosexualité ni l'homosexualité ne sont préformées. La personnalité s'acquiert : elle est le résultat d'une histoire, et même si des facteurs héréditaires et génétiques interviennent, ils inclinent le sujet mais ne l'obligent pas à les mettre nécessairement en œuvre. L'orientation de la personnalité va dépendre de l'individu et surtout de son travail psychique lors de l'adolescence : tout se joue durant cette période.

Freud a bien distingué la pulsion sexuelle des instincts, dont les principaux se regroupent dans ce qu'il a désigné à travers la notion d' « instinct d'autoconservation ». Cette découverte de la psychanalyse décrite dans *Trois Essais*

sur la théorie de la sexualité (1905) montre qu'il n'y a pas d' « instinct sexuel » mais une pulsion sexuelle. Cette dualité dans le sujet entre instinct et pulsion est importante car elle permet de faire apparaître l'originalité de la sexualité humaine, dont le sexe est solidaire.

Les instincts d'autoconservation sont préformés, à la différence de la pulsion sexuelle qui ne l'est pas. La pulsion sexuelle peut varier quant à ses buts et se différencier selon les objets. L'instinct d'autoconservation, bien au contraire, est déterminé par rapport à un objet à obtenir. La faim, par exemple, est un instinct et le nourrisson sait qu'il a besoin d'aliments. Il est difficile, voire impossible, de compenser ou de sublimer les instincts d'autoconservation tels que celui du manque de nourriture. Autre exemple encore dans l'instinct de survie : la peur du danger va mobiliser toutes les forces du sujet pour ne pas périr. Enfin l'instinct grégaire, qui se développe dès qu'un individu est pris dans une foule, risque de lui faire perdre tous ses modes de contrôle et de références habituels et de le faire suivre docilement les impulsions du groupe, fussent-elles les plus archaïques et les moins civilisées. Si le recours à l'instinct, chez les animaux, leur indique la voie à suivre pour vivre, la précarité de cet instinct, chez l'homme, peut se retourner contre lui et contre les autres.

Cette distinction entre instincts et pulsions ne les sépare pas en deux logiques complètement différentes. Il y a des échanges entre les uns et les autres et ces échanges sont souvent conflictuels. En effet, les pulsions sexuelles s'appuient sur les instincts d'autoconservation. Elles se développent à partir d'eux, bien que, sans correspondre aux mêmes objectifs, les unes comme les autres recherchent le plaisir. Mais quel plaisir ? L'enfant dans son contact corporel avec sa mère est nourri et voit donc satisfait son instinct de conservation vital, grâce aux aliments qui lui sont donnés. Mais en même temps, cette relation maternelle stimule la pulsion sexuelle en concourant au développement de la sexualité située en premier lieu sur des zones corporelles. L'enfant n'a pas encore une vision globale de son corps. Il trouve tour à tour des

plaisirs sur des morceaux de son corps jusqu'au moment où il s'approprie son champ corporel en utilisant à propos de tout, vers trois ans, la formule : « C'est à moi. » Cet état morcelé de la sexualité infantile est présent dans l'inconscient de l'enfant (de l'adulte aussi) et occupe surtout ses représentations imaginaires, ses réactions sensorielles, son besoin insatiable de posséder l'autre et de le conformer à ses désirs. La découverte progressive de la réalité de sa mère et de son père l'amènera tant bien que mal à établir des frontières à sa mégalomanie et surtout à la transformer dans une fonction supérieure relationnelle qui tiendra compte de la limite des autres. Avant d'accéder à la réalité des choses, l'enfant est surtout dominé par les premiers mouvements de la sexualité inconsciente, scindée sur différents morceaux de son corps : la bouche, les yeux, les mains, l'anus, le pied, son sexe. Chaque aspect peut en être érotisé, et se retrouver isolé et valorisé pour lui-même chez l'adulte, favorisant ainsi des conduites perverses.

Les pulsions n'étant pas préformées, comme les instincts, dans une orientation et par rapport à des objets précis à atteindre, elles devront trouver à travers quoi (ou qui) se réaliser et comment. La faim du corps se symbolisera dans la faim de l'autre comme objet de la pulsion sexuelle. Mais on peut prendre l'un pour l'autre comme dans le film *La Grande Bouffe*, véritable équivalent de « la grande baise » : la pulsion vécue comme un instinct conduit à la mort.

Les instincts comme les pulsions sexuelles sont donc soumis au principe de plaisir avant d'obéir au principe de réalité : tel est leur lot commun. Cependant ils seront vite en conflit, étant donné qu'ils recherchent aussi des objectifs différents. Les instincts ne peuvent se satisfaire que d'un objet réel (la faim a besoin d'aliments), ils feront assez rapidement le passage du principe de plaisir au principe de réalité et entreront en conflit avec les pulsions sexuelles qui n'ont pas, elles, le même intérêt à se fixer ainsi des limites dans la réalité. En effet, les pulsions sexuelles peuvent se satisfaire sur le mode fantasmatique à travers de multiples activités mentales sans tenir compte

des réalités. De ce fait, elles restent plus longtemps sous la domination du principe de plaisir : « Une part essentielle de la prédisposition psychique à la névrose provient du retard de la pulsion sexuelle à tenir compte de la réalité », affirme Freud¹. De plus, la cible privilégiée du refoulement sera la pulsion sexuelle, à cause des implications affectives qui risquent d'être trop grandes entre l'enfant et ses parents, mais également parce que l'individu redoute les excitations internes de la pulsion sexuelle : la peur du sexe l'incite à oublier les pressions et les représentations qu'il subit.

L'éveil de la sexualité est à l'origine de bien des frayeurs. Cette crainte a été la source d'inspiration les plus diverses, dans les contes et les légendes comme à travers l'histoire : pour « Le Petit Chaperon rouge », la peur est transformée en angoisse de dévoration. Bruno Bettelheim² a eu raison d'écrire : « Le danger qui menace la petite fille, c'est sa sexualité naissante, car elle n'est pas encore assez mûre sur le plan affectif. L'individu qui est psychologiquement prêt à vivre des expériences sexuelles peut les maîtriser et s'enrichir grâce à elles. Mais une sexualité prématurée est une expérience régressive, qui éveille en nous tout ce qui est encore primitif et menace de nous déborder. La personne immature qui n'est pas encore prête pour la vie sexuelle mais qui est livrée à une expérience qui éveille de fortes émotions sexuelles revient à des procédés œdipiens pour affronter ces expériences. Elle croit qu'elle ne peut triompher en matière sexuelle qu'en se débarrassant de ses rivaux plus expérimentés, comme le fait le Petit Chaperon rouge en donnant au loup des indications précises qui lui permettront d'aller chez la grand-mère. Mais en agissant ainsi, elle montre aussi son ambivalence. Tout se passe comme si elle disait au loup : " Laisse-moi tranquille; va chez grand-mère, qui est une femme mûre; elle est capable de faire face à ce que tu représentes; pas moi. " » Parmi de nombreuses significations, on peut également lire, dans ce conte, les

1. Freud, *op. cit.*

2. Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, éd. Robert Laffont, Paris, 1976.

abus et les risques vis-à-vis desquels l'enfant doit se protéger, aussi bien en lui que dans le monde. Le Petit Chaperon rouge perd son innocence enfantine en affrontant les réalités de la vie, en devenant conscient de ses désirs, en apprenant à se dégager de la séduction œdipienne et des intérêts uniquement narcissiques si actifs pendant la puberté et l'adolescence.

La peur du sexe est liée à l'idée agressive à partir de laquelle l'enfant s'imagine la relation. Il conçoit l'acte sexuel comme un acte de violence pouvant occasionner la destruction de l'un des partenaires. Comme si l'on risquait de mourir au cours de l'acte sexuel. Certains, très déterminés par ces représentations inconscientes, seront angoissés d'affronter des images sexuelles ou d'être soumis à des désirs de cet ordre. Ils chercheront à les faire taire, ce qui aura pour conséquence de favoriser de nombreuses inhibitions, s'exprimant à travers un ralentissement vital ou bien qui seront compensées par des attitudes de défi destinées à se prouver à soi-même que son sexe marche bien. Mais en général, note Freud : « Ce sont les pulsions partielles de la sexualité qui peuvent jouer un rôle pathogène » lorsqu'elles cherchent à se manifester pour elles-mêmes. Le Moi lutte contre, avec l'aide du refoulement, mais elles peuvent s'exprimer ouvertement en dehors de la génitalité comme par exemple dans l'exhibitionnisme, le voyeurisme, le fétichisme ou la masturbation, dans lesquels l'organe sexuel acquiert la qualité d'un objet. Les impuissants cherchent souvent à s'exprimer à travers des conduites de défi.

D'autres, par ailleurs, se plaisent volontiers dans l'attitude du *looser*, du « perdant ». Ils s'en donnent du moins l'allure, ce qui ne signifie pas qu'ils le soient dans la vie. Ils se présentent avec un physique typé, barbe de deux jours, vêtements toujours à la limite de la propreté, donnant l'impression d'avoir souffert et parlant sur le mode de la dérision. On ne sait jamais avec eux si on a affaire à un véritable clochard ou à un génie qui se néglige.

D'autres, que nous appellerons les « décalés insérés » usent de contrastes vestimentaires qui ne sont pas sans donner d'eux une certaine image « classique ». Jean tou-

jours propre et rarement délavé, laissant apercevoir des chaussettes anglaises elles-mêmes soulignées des obligatoires « Weston », la chemise col ouvert sur un foulard de soie, le tout terminé par une veste de bonne coupe ou d'un traditionnel, mais ô combien indémodable ! blazer.

Les derniers, qui pourraient s'apparenter (si on s'en tenait à ce qui se dégage d'eux d'un premier abord, mais c'est celui qu'ils entretiennent) à des « frimeurs incultes », s'amusent de tout, sans grande culture ils fabriquent des amalgames intellectuels, font régner dans les débats qu'ils animent ou les soirées qu'ils fréquentent confusion et erreurs grossières. Seule semble compter à leurs yeux l'excitation qu'ils déclenchent sur le moment : rien n'échappe à leurs sarcasmes, ils sont adulés un jour, détestés le lendemain, souvent par les mêmes personnes.

Les représentations actuelles s'inspirent de ces modèles du refus de devenir adulte et de renoncer à une position de toute-puissance infantile. Ce sont de « faux jeunes ». Ces héritiers de la libération sexuelle se croient affranchis, ils cherchent surtout à entretenir une sexualité infantile, celle des pulsions partielles.

La publicité est un des principaux supports de ces thèmes. On se souvient de l'affiche du film : *Il gèle en enfer* (nous avons commencé à l'analyser brièvement dans le chapitre précédent), sur laquelle sont représentés deux angelots, dont l'un exhibe un pénis en érection : un sexe adulte sur le corps d'un enfant. Le film en lui-même n'a pas un grand intérêt mais l'affiche est significative d'une certaine mentalité affective incapable d'accéder à un sexe adulte. Ce besoin de montrer ou de voir des pénis est un réflexe homosexuel. Il traduit l'angoisse de l'impuissance telle qu'un jeune peut la vivre lors de la puberté. En cultivant cette intrigue, il est bien difficile d'accéder au sens de la relation amoureuse. Nous sommes dans un conflit d'images corporelles qui oblige à régresser au corps primitif. Le corps valorisé est un corps hétérogène, vécu en morceaux, puisque le modèle est celui d'un enfant doté d'une virilité vigoureuse et, bizarrement, il renvoie à la pédophilie : le concepteur de l'affiche utilise pour le moins curieusement l'exhibitionnisme et la pédérastie

pour faire la promotion d'un film racontant l'histoire amoureuse d'un homme et d'une femme. En fait, l'auteur annule son message en l'affirmant avec son contraire. Il était prévisible que ce film n'aurait aucun succès, au seul vu de cette affiche qui, renvoyant ostentatoirement à la pédophilie – d'ailleurs absente du film – ne pouvait que suscité le refus. Elle exprime la valorisation de la sexualité pubertaire et la difficulté de transformer le régime des pulsions primaires dans la sexualité génitale. Nous y sommes dans le présexuel, c'est-à-dire dans une sexualité qui n'a pas accédé au sens de l'identité et au sens de la relation. Les thèmes de cette affiche exploitent une sexualité infantile qui, tel un instinct, devrait s'exprimer pour elle-même sans être passée par le travail mental de la pulsion sexuelle.

Les conduites de défi et de provocation sont une des constantes des psychologies contemporaines. Elles se traduisent souvent par des pratiques sexuelles purement opératoires, où tout devient possible. Stimulés par l'alcool, certains participent à des viols collectifs ou tentent de réaliser des scénarios érotiques sans tenir compte de l'autre. Seul domine l'« agir » de leurs envies et de leurs tendances sans aucune élaboration mentale. Surtout préoccupée de ses frasques érotiques, la personne ne réfléchit pas sur ce qu'elle vit et ne s'interroge pas sur le sens de ses relations. Ce manque d'intériorité liquide le débat pulsionnel dans l'action, manifestant la carence d'une vie fantasmatique : rien ne rebondit à l'intérieur de ce type de personnalité, les adolescents et les jeunes adultes engagés dans cette situation se vivent seulement à travers les mouvements de leur corps. Leur comportement est d'abord le reflet d'une dépression profonde qui provoque une défection de la vie mentale. Ils ne parviennent pas à mettre en œuvre leur vie psychique mais répondent simplement aux excitations ou aux frustrations en agissant avec leur corps, au détriment du corps et du fonctionnement mental.

La psychologie pubertaire est celle des défis à cause de l'angoisse de la transformation corporelle. Cette angoisse,

source de dépression, n'est pas toujours apparente, elle se découvre pourtant à travers les refus et les réactions physiques de cet âge. Certains conservent une image de leur corps d'enfant au moment où se développe un corps d'homme ou de femme : ils se sentent un corps d'enfant avec un sexe adulte. Cette contradiction insupportable en précipite plus d'un hors de son intériorité pour évacuer l'image d'un corps gênant. Le caractère impulsif de ces personnalités superficielles est souvent renforcé par l'environnement qui ne leur offre pas d'autre idéal que d'agir avec le corps. Cette impulsivité est au contraire confortée dans sa position, valorisée et marquée du sceau de l'originalité. Les modes vestimentaires, musicales, comportementales tentent ainsi de valider une conception inauthentique de la personnalité réduite à la spontanéité instinctive : on accrédite l'idée qu'il faut uniquement s'exprimer « comme ça vient », sans prendre le temps de construire son réel désir. Ce refus et cette réduction du travail mental de la pulsion au confort d'un instinct de simple autoconservation de soi n'aident pas la maturation de la vie psychique.

Il est donc particulièrement important de comprendre cette dualité entre les instincts et la pulsion sexuelle car, dans les représentations contemporaines, la pulsion sexuelle est trop souvent interprétée comme un instinct qui doit s'exprimer en tant que tel. En ramenant le sexe à un instinct (c'est-à-dire un système clos), on l'isole de la pulsion sexuelle (c'est-à-dire un système évolutif) et il est perdu comme sexe de la sexualité. Nous aurions ainsi, dans nos représentations collectives, une sexualité sans sexe. De plus, en encourageant des enfants et des adolescents à avoir des activités sexuelles, sous le prétexte que le sexe fait partie des instincts de la nature à ne pas contrarier, on fait une confusion importante entre les jeux sexuels qui peuvent exister (ils sont de toujours) pendant l'enfance ou l'adolescence et qui sont liés à la curiosité et à la découverte d'émois sensoriels, et les relations sexuelles des adultes, qui ne sont pas de même nature que ces activités sexuelles infantiles. Dans le cas de l'enfant, il s'agit de s'unifier avec les pulsions partielles pour les

organiser dans la sexualité du conscient, et dans le cas de l'adulte, il s'agit d'une relation sexuelle aboutissant à l'orgasme. S'il faut vivre le sexe comme il se présente, alors il n'y aura plus de désir. En laissant croire que la sexualité est instinctive, on fabriquera des dyslexiques sexuels. Voilà une autre façon de perdre le sexe en l'annulant de la sexualité.

Répétons-le, comme la pulsion et les instincts ne peuvent pas rester dans l'enfermement du plaisir absolu de l'inconscient, il leur faut trouver des chemins de passage gratifiants dans la réalité. Le plaisir sans fin est la mort de la vie psychique et une personnalité qui ne trouve pas ses plaisirs dans la réalité meurt de frustration et de tristesse. Freud, dans ses recherches précises et rigoureuses sur cette question – souvent remaniée au cours de ses travaux – pense qu'à un niveau biologique, il y a une opposition entre les instincts d'autoconservation qui tendent à la conservation de l'individu (*Selbsterhaltung*) et les pulsions qui aboutissent à servir les fins de l'espèce (*Arterhaltung*). Il écrit à ce sujet : « L'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci... La distinction des pulsions sexuelles et des pulsions du Moi (autoconservation) ne ferait que refléter cette double fonction de l'individu ¹. »

Cette dualité est inhérente à la sexualité humaine. L'homme a besoin de se prouver qu'il est bien vivant en rencontrant l'autre dans le plaisir sexuel, de se prouver qu'il peut donner la vie aux autres, non seulement dans la reproduction, mais aussi dans toutes les formes de relation qu'il peut avoir avec son environnement. C'est pourquoi, lorsqu'il traverse une crise, la sexualité est atteinte et le sexe peut devenir simplement le moyen de l'exorciser en névrosant sa relation. L'homme de quarante-cinq ans ou la femme de cinquante ans qui sont à cette époque de la vie en plein remaniement de leur sexualité pourront, sous l'emprise d'une angoisse inconsciente, chercher à vivre

1. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1984), in *La Vie sexuelle*, PUF, Paris, 1976.

des aventures « amoureuses » de façon très juvénile ou avoir une idylle avec des partenaires de l'âge de leurs grands enfants adolescents. Inhibitions et fringales sexuelles sont ainsi souvent l'écho d'un problème affectif.

Mais revenons à cette double existence, dans le psychisme humain, d'une tendance pour le bien de l'individu et d'une autre pour le bénéfice des autres. Dans l'inconscient, ils n'ont pas de lien entre eux. L'un peut neutraliser l'autre et empêcher la sexualité consciente de faire son travail de liaison entre ces deux courants qui, dans l'inconscient, s'ignorent. C'est le Moi qui, pour vivre dans le monde extérieur, va tenter une adaptation du plaisir pour soi dans la relation à l'autre.

L'orientation des modèles actuels montre qu'ils s'efforcent aussi de nier la sexualité inconsciente pour rester essentiellement dans une conception de la sexualité dirigée par le Moi dans le sens de l'autoconservation, d'une sexualité qui protège et qui soutient. Cette sexualité obsessionnelle, hyperréaliste (partenaires changeants, techniques érotiques, fixations sur certaines parties du corps ou scénarios imaginaires projetés sur son partenaire) et tenue pour hygiénique est mise en place pour se protéger des angoisses dépressives et de la sexualité inconsciente. La négation de la sexualité inconsciente n'est évidemment qu'apparente dans la mesure où les pulsions primaires ont tendance à s'exprimer pour elles-mêmes sans être transformées par l'appareil mental, c'est-à-dire sans que le ressenti ne soit travaillé intérieurement et réfléchi. Les personnalités se fragilisent quand elles sont incapables de faire cette opération; elles répondent à des envies sans savoir ce qu'elles désirent. L'inconscient ne tient plus sa place d'instance qui inspire les activités conscientes, et le Moi ne peut pas favoriser le développement relationnel. Les conditions de la création ne sont plus réussies; seules viennent s'épuiser les ressources des passages à l'acte successifs qui feront dire après coup : « Je suis vidé! » Cette sexualité du Moi et du conscient peut rester très anecdotique et simplement opératoire : elle correspond à une certaine annulation du lien avec l'inconscient. Une sexualité livrée aux seules mani-

festations de l'inconscient n'en serait d'ailleurs pas moins tristement schizoïde.

Les études de Masters et Johnson relèvent, pour une part, de ce système. La sexualité inconsciente n'y a pas de place, même si l'on y utilise des notions psychanalytiques comme le refoulement, les inhibitions, l'inconscient, les fantasmes pour tenter de faire un diagnostic. Ces concepts sont entendus comme s'ils représentaient des réalités de la vie rationnelle sur lesquelles on peut agir uniquement avec des idées. Ainsi dans un autre domaine d'intervention, il suffirait de décrire le sexe aux enfants pour qu'ils soient fin prêts le moment venu : illusion dangereuse, voire répressive, par rationalisation abusive.

Dans cette perspective, face à un problème sexuel, il suffirait d'expliquer, de proposer des exercices corporels et de rééduquer la volonté désirante pour le résoudre. Lorsque l'on se trouve en présence de problèmes ponctuels, par définition provisoires, ces conseils semblent, il est vrai, efficaces et la thérapie donne de bons résultats immédiats car il n'y a pas, apparemment, de problèmes de personnalité. Les soucis de la vie quotidienne, les préoccupations professionnelles, la fatigue des transports, le retour tardif chez soi après des journées harassantes, l'attention qu'il faut porter aux enfants sont des réalités qu'il faut pouvoir assumer et qui ne permettent pas toujours aux partenaires d'avoir des relations sexuelles fréquentes. Mais ces raisons peuvent également masquer des inhibitions sexuelles qui ne rendent d'ailleurs pas nécessairement les personnes malheureuses : ce sont les fameuses migraines ou le coup de fatigue ou le « pas envie » qui remercient poliment l'autre de ses avances généreuses.

Il ne faut pas croire que la surérotisation affichée par les Minitel roses dans les villes et les campagnes incite les couples à la débauche. C'est l'inverse qui se produit. L'érotisation massive déssexualise le sexe, car ce qui est « bon » en imagination s'avérerait gravement dangereux s'il se réalisait effectivement. Cette inflation érotique, dont les intérêts économiques ne sont pas négligeables,

supprime toute relation à l'autre pour érotiser un univers purement imaginaire où tour à tour le visage (téléphone rose) ou le visage et la voix (Minitel) sont absents. Si la relation à l'autre se déssexualise, ce sont surtout les représentations imaginaires qui s'érotisent de plus en plus, enfermant chacun dans la solitude du sexe obsessionnel. Cette surérotisation provoque des inhibitions et de nouvelles pathologies sexuelles qui incitent à consulter le sexologue. Le trouble peut être mineur et dépendre des circonstances de la vie, il demandera, cependant, quelques rencontres régulières avec un praticien confirmé pour le résoudre. Mais si, à l'occasion d'une crise sexuelle, une problématique profonde de la personnalité se révèle, nécessitant un traitement psychothérapeutique, la simple consultation sexologique ne saurait suffire. Le problème sexuel est un symptôme, surtout quand aucun dysfonctionnement physiologique et organique¹ n'a été constaté; il n'est pas une cause à traiter en soi, et se centrer uniquement sur « le sexe » au nom d'une psychologie du Moi aboutit le plus souvent à une impasse.

Cette sexologie de Masters et Johnson est donc trop en retrait par rapport à l'ensemble des enjeux de la personnalité pour être une thérapie efficace, à long terme, face aux problèmes subjectifs et affectifs auxquels nous sommes à présent confrontés. Il est assez curieux de noter que, pour l'essentiel de leurs clients, ce sont surtout des psychiatres et des psychanalystes qui vont les consulter personnellement. Cette démarche flatte les psychologies sensorielles de l'époque, qui veulent « éprouver » et « ressentir », comme pour lutter contre les agressions des sociétés technologiques.

La bioénergie participe de ce même courant qui réduit l'inconscient au conscient dans une mystique de l'énergie à laquelle on fait appel sans très bien savoir ce que recouvre cette mystérieuse notion. Les gens sont mis dans des états de conscience qui sont réputés leur permettre de retrouver des mouvements premiers qui seraient plus

1. G. Zwang et A. Romien, *Précis de thérapeutique sexologique*, Maloine, Paris, 1989.

G. Zwang, *Pathologie sexuelle*, Maloine, Paris, 1990.

J. Waynberg, *Les Idées reçues sur la sexualité*, Hachette, Paris, 1988.

vrais que ceux de leur psychologie actuelle : c'est le cas pour le « cri primal ». Ce sont en fait autant d'approches qui entretiennent des scissions dans les personnalités en les maintenant dans la régression au préverbal, dans l'image de l'enfant de quelques mois qui est sans paroles. Ces deux techniques (bioénergie, cri primal) ont souvent été utilisées dans des stages centrés sur les relations humaines dans les années soixante-dix. Devant leur échec, il a bien fallu trouver autre chose ; aussi, au début des années quatre-vingt-dix, a-t-on vu se développer les stages de survie, le recours à l'astrologie, voire à la sorcellerie. Il ne s'agit pas d'un phénomène récent : à chaque fois que les sociétés ont rencontré des crises de conscience philosophique et religieuse, on a vu se multiplier des groupes maniant la magie et l'irrationnel. La sexualité, quant à elle, ne reste pas en dehors de ces errances.

La peur de retrouver les états de confusion et les indifférenciations sexuelles de l'inconscient propulse l'individu dans des passages à l'acte bien visibles pour en avérer une maîtrise qui est évidemment factice. Le besoin de multiplier des expériences sexuelles ou de changer souvent de partenaire au gré des rencontres n'a rien de voluptueux, ni d'affectueux : la relation sexuelle fonctionne alors selon le principe de la décharge totale (sexe symptôme) et non pas selon celui de la relation affective (attachement à l'autre). Il s'agit de s'éprouver vivant, de se rassurer en jouant avec une sexualité mortifère.

Le Moi peut également faire échouer le travail d'association de la sexualité si, dans une identification introjective – intégrant une conception de la sexualité à la mode dans son milieu –, il s'empare d'un élément dissociant qui dévalorise, par exemple, soit la relation sexuelle, soit la fécondité sous toutes ses formes. Paradoxalement, les mentalités actuelles ne sont pas attachées à réussir, c'est-à-dire à être fécondes, même si l'on crie partout que l'on veut gagner. Au contraire, le modèle des « nuls », des « impuissants », des « cancre », des « crados », quand ce n'est pas celui des « tricheurs » ou des « paresseux », semble dominer les sociétés envahies par l'individualisme.

Dans l'univers des sociétés narcissiques, la sexualité est

en grande partie détournée de la fécondité au bénéfice de la quête du bonheur des individus. On veut être heureux, s'épanouir, conserver une vitalité juvénile. La sexualité subjective fonctionne sur le modèle de l'instinct de conservation et provoque des réactions défensives chez certains qui ne supportent pas que l'on puisse réfléchir psychologiquement, socialement, philosophiquement et moralement sur ses richesses, mais aussi sur ses impasses, ses échecs et ses erreurs. Ils ne tolèrent pas d'entendre démontrer qu'il y a des vérités en matière de sexualité¹, et qu'elles ne sont pas relatives au simple ressenti des individus. Pourtant, une expérience, pas plus qu'une vie, ne saurait être une vérité. On peut être sincèrement dans l'erreur mais il ne suffit pas d'être sincère pour être vrai, et l'esprit de tolérance à lui seul n'est pas une vertu morale : il masque souvent la mauvaise foi et le conformisme des idées à la mode. On brade ainsi une réflexion scientifique sur les comportements humains sous le prétexte que chacun veut se gouverner lui-même, ce qui est certes un bien dans la mesure où cela traduit une réelle capacité de jugement à discerner, à s'informer, à choisir et à s'assumer mais la vérité des choses ne se définit plus alors que par rapport à ce qui est bon ou mauvais pour soi. Ces raisonnements de la toute-puissance de la pensée individuelle sont infantiles et participent d'un esprit magique. N'importe qui peut dire n'importe quoi lors d'une émission de radio ou de télévision, et son discours sera retenu comme une vérité parmi d'autres. La valorisation sur l'agora médiatique des soliloques, des monologues intérieurs n'apporte pas plus d'éléments enrichissants que de connaissance renouvelée : c'est particulièrement le cas en ce qui concerne la sexualité.

Les sexualités contemporaines sont surtout orientées vers la conservation de soi en tant qu'individu, en excluant leur dimension plus relationnelle. Si elles demeurent sur le versant qui les assimile à l'instinct de conservation, elles ne seront pas sensibles à la réflexion

1. Nicole Jeammet, *La Haine nécessaire*, PUF, Paris, 1989. Voir également Gérard Pommier, *L'Ordre sexuel*, Aubier, Paris, 1989.

sur elles-mêmes, ni à la présence d'autrui. Trop soumises au principe de plaisir, elles risquent de menacer l'équilibre de la vie psychologique en provoquant une dislocation permanente entre la sexualité et son sexe. En revanche, si la sexualité parvient à associer aussi bien « la conservation de l'individu » que l'objectif de « servir les fins de l'espèce », elle pourra jouer son rôle de liaison alors que, dans les représentations collectives, on supprime l'un pour l'autre, restreignant ainsi l'activité de la sexualité dont le rôle principal est de maintenir des équilibres.

Une sexualité uniquement orientée sur la reproduction élimine le pôle du souci de soi à travers la relation amoureuse; à l'inverse, lorsqu'elle est seulement déterminée par le sexe et son orgasme, elle supprime la fécondité non seulement au regard de l'enfant potentiel mais également de la sienne et de celle de son conjoint. Le fait que la plupart des relations sexuelles soient vécues en dehors de la reproduction entretient l'illusion, chez les jeunes, que les enfants se font autrement que de façon sexuelle. « Je n'avais pas conscience que je puisse avoir un enfant dans ces conditions », déclara une jeune étudiante de vingt et un ans qui, se trouvant enceinte à la suite d'une relation avec un ami, voulait avorter parce qu'elle vivait très mal cette situation. Ainsi voit-on bon nombre de relations affectives au sein de la relation amoureuse rendues infécondes. Ce sont des relations « fraternelles » qui s'écroulent quand les partenaires se donnent une échéance dans la réalité : se marier, faire un enfant. On se sépare après la naissance de l'enfant ou bien, comme on l'observe de plus en plus fréquemment, quelques semaines avant le mariage tout est annulé. L'infécondité en matière de reproduction se joue évidemment sur le plan symbolique dans la relation à l'autre. La relation est marquée d'une impuissance qualitative puisque la division sexuelle qui est en soi semble impossible à réconcilier.

Cette opposition entre les instincts d'autoconservation et la pulsion sexuelle ne peut pas se traiter en neutralisant l'un des deux termes. Il est indispensable, par exemple, de

laisser la contraception à sa place, et de ne pas tirer de conclusion psychologiquement erronée à partir de l'utilisation du médicament qu'est la pilule contraceptive en laissant entendre que, dorénavant, la vie sexuelle est totalement distincte de la procréation. Cette affirmation est une pirouette intellectuelle. Elle vient simplement justifier artificiellement une séparation qui existe dans les représentations collectives actuelles. Mais il n'est pas facile, dans ces conditions, de réunir ce qui a été divisé.

Le sexe « contracepté »

Si les conséquences de la dénatalité sont nombreuses, ses causes ne le sont pas moins. Depuis plusieurs années, les démographes ont montré, chiffres à l'appui, les conséquences sociales et économiques du non-renouvellement des générations. Les générations n'étant pas remplacées, une population vieillissante ne pourra pas escompter conserver les mêmes avantages sociaux que les générations précédentes. La protection sociale sera difficilement assurée, et à la seule charge d'une population minoritairement active. Mais le message des démographes a du mal à passer aussi bien chez les individus qu'auprès des pouvoirs publics. Il manque une véritable volonté pour répondre à la nécessité du troisième enfant dans chaque famille, face auquel nos sociétés développent une allergie qui tient à l'image qu'elles cultivent au sujet de l'enfant et de la sexualité.

L'enfant n'est pas conçu dans une perspective communautaire, c'est-à-dire comme celui qui assure la destinée du groupe humain auquel on appartient. Le sentiment amoureux a évacué cette réalité pour faire de l'enfant un objet qui prend sens uniquement par rapport à l'histoire amoureuse du couple. L'enfant est considéré comme un des éléments constitutifs du sentiment amoureux qui vérifie, grâce à lui, son aptitude à épanouir les seuls membres du couple. A travers l'enfant, les parents ont sans doute plus conscience de renforcer leur lien amoureux que de

construire une famille. La fécondité valorise ainsi le couple affectivement dans une relation à deux sans qu'on veuille en mesurer les conséquences bénéfiques vis-à-vis des autres.

Or transmettre la vie est aussi un acte social et pas uniquement une gratification narcissique donnant le sentiment d'être libéré de l'impuissance. Dans les représentations actuelles, on se refuse à admettre que l'accession à la parenté favorise l'acquisition de la dimension sociale de la sexualité et de la relation sexuelle. Appeler des enfants à la vie, c'est aussi se savoir responsables de l'avenir et solidaires de l'existence du groupe humain auquel on appartient. Cette perspective est souvent étrangère aux mentalités actuelles puisque, dans la relation de couple, on donne à l'enfant une fonction plus psychologique que communautaire. On cherche ainsi à se réaliser personnellement à travers ses enfants plutôt que d'enrichir d'un membre de plus sa communauté d'appartenance : ce souhait narcissique est souvent voué à l'échec et aux frustrations les plus douloureuses.

La privatisation de la naissance de l'enfant s'inscrit dans le mouvement de l'individualisme contemporain et de la désocialisation de la sexualité.

La sexualité s'est dissociée de la fécondité en même temps que la mort apparaissait comme le nouveau tabou, la chose dont on ne parle pas : la mort naturelle est cachée, oubliée dans les représentations actuelles. Au lieu d'assurer un lien de continuité qui inscrit les disparus dans l'histoire humaine et fait de chacun le successeur d'un lignage à développer, la mort isole et sépare : il est difficile dans ces conditions de socialiser son appartenance à la famille humaine.

La mort est donc évacuée de l'expérience humaine. Cette conception absurde, promue au nom d'une immortalité illusoire des sociétés technologiques où la mort est vécue comme un accident regrettable, occulte la réalité de la mort qui fait partie de la vie. Comment vivre et organiser son existence sans avoir donné un sens à sa mort ? La sexualité et la mort forment un couple indissociable car la sexualité, comme source de vie, est une

réponse à la mort ¹. Lorsque la vie d'un enfant est en danger, l'adulte est prêt, la plupart du temps, à sacrifier la sienne pour le protéger ou le sauver. Dans ces cas-là, on ne calcule pas, c'est quasi instinctif : l'instinct de conservation dans tous les groupes (animaux et humains) fait passer la survie de l'espèce avant celle de l'individu.

La reproduction humaine n'est donc pas un gadget, ni un aspect secondaire ou un « plus » facultatif de la sexualité ne bénéficiant qu'à la quête du sentiment amoureux tout-puissant.

La sexualité est à la fois, dans la relation sexuelle, rencontre de l'objet aimé et transmission de la vie. A la différence des animaux, pour l'homme, la relation sexuelle n'est pas toujours et systématiquement ordonnée à la procréation : elle est aussi une façon d'établir un lien et de renforcer ce lien avec la personne aimée. Le manque de relation sexuelle peut avoir des répercussions sur la communication dans la relation amoureuse et il est vital pour les amants qu'ils puissent s'aimer sexuellement et échanger l'un avec l'autre sur ce mode : ne pas être aimé de cette façon provoque bien des insatisfactions et va parfois jusqu'à déstabiliser un individu ou un couple. La répression, le refoulement ou les fausses sublimations de la relation sexuelle se retournent le plus souvent contre le sujet et, dans certains cas, elles l'orientent vers des pratiques perverses. Freud écrivait dans son article *La Morale*

1. Les débats sur l'euthanasie comme celui sur « les modes d'emploi » du suicide semblent plus motivés par un goût morbide et dépressif que par l'estime du malade ou le souci d'accompagner le mourant ou d'aider une personne à trouver les chemins de sa vie. Dans ces débats, les problèmes de la souffrance et de la mort sont passionnellement confondus. Comme est mal interprété ce « désir de mort » qui est surtout un désir de changer de vie, et non de la perdre. Si l'on peut offrir une thérapeutique au premier en dépassant l'enlèvement de l'acharnement thérapeutique (les services de soins palliatifs font un travail admirable), il est plus difficile de se donner le droit d'intervenir sur la mort d'un individu en la favorisant volontairement. Ceux qui manipulent ces questions en jouant de la séduction et d'une pseudo-générosité qui leur vaut l'assentiment de l'opinion publique expriment l'attitude toute contemporaine qui en vient à dénier la mort, à l'annuler de l'existence. Plus la mort est refoulée, et plus on exhibe un sexe qui devient agressif et antisocial. Une société se vit et dure dans l'histoire selon la façon dont elle ritualise la mort. L'attitude qui consiste à éliminer la vie humaine en son début ou en sa fin, au nom d'une seule conception biologisante de l'existence, ne rend pas compte de la dignité de la personne. A terme, ces discours et ces pratiques seront source de la perte du sens de l'autre. Si « Changer la mort » revient à faire mourir l'autre, quel mépris de la vie!

sexuelle civilisée : « La restriction de l'activité sexuelle s'accompagne très généralement d'un accroissement de l'anxiété de vivre et de l'angoisse de la mort, ce qui perturbe l'aptitude de l'individu à jouir et sa préparation à affronter la mort pour quelque but que ce soit ; cela se traduit dans la diminution de sa tendance à procréer et exclut de la participation à l'avenir ce peuple ou ce groupe de personnes. » L'individu peut d'autant plus concourir à des buts sociaux et culturels durables s'il trouve dans sa vie affectivo-sexuelle des satisfactions et vit des temps de bonheur ; sinon, retenu par des frustrations permanentes et importantes, c'est l'angoisse de mort qui revient au premier plan. Ainsi disposé, il est difficile de vouloir transmettre la vie. Certains, pris dans un climat de dépression masquée, iront malgré tout jusqu'à désirer faire un enfant pour se refaire, pour se sauver magiquement à travers un autre : ils mettront en œuvre sur lui ce qu'ils ne parviennent pas à réaliser pour eux-mêmes, avec toutes les conséquences éventuelles d'une telle attitude.

Chaque relation sexuelle n'exprime pas le désir de faire un enfant. Mais la mort étant inhérente à la sexualité, chaque relation sexuelle laisse supposer qu'un autre peut venir de cette relation à deux et assurer la continuité de la vie après soi. Dans un cas comme dans l'autre, la sexualité est altérité et y concevoir la reproduction comme une alternative accessoire renforce sa désocialisation en la maintenant dans des enjeux uniquement narcissiques.

Dans ce contexte, les représentations liées à la contraception et à l'avortement favorisent une séparation et une exclusion de la procréation. Les enfants et les adolescents y sont sensibles, lorsqu'ils se demandent si leurs parents utilisaient des moyens contraceptifs avant qu'ils ne soient conçus. Ce vieux fantasme qui consiste pour chacun à savoir comment il a été désiré s'empare de cette nouvelle donnée culturelle pour exprimer le besoin de l'enfant d'avoir été le témoin des relations sexuelles de ses parents (être trois) et de savoir comment il compte dans la relation. A-t-il été voulu pour lui-même ? Est-il la conséquence d'un accident ? A-t-il été conçu pour servir les désirs restreints de ses parents ? Ce repérage dans la filia-

tion lui est indispensable pour s'inscrire réellement dans un lignage, une famille, une descendance et construire son identité sexuelle et sociale. Il y a là un paradoxe : on pourrait penser que la banalisation de la contraception donne au moins à l'enfant l'assurance qu'il a été voulu, mais simultanément, il a le sentiment qu'un danger a pesé sur sa vie. La propre conception de l'enfant se projette sur ce discours avec parfois, pour lui, le sentiment d'être passé entre la vie et la mort pour naître. Si la contraception est la première chose mise en avant dans l'information sexuelle que l'on communique aux adolescents, cela veut dire que la naissance d'un enfant dérange, que c'est un intrus, un danger que l'on peut éviter comme une maladie, grâce à la pilule contraceptive, ou que l'on peut supprimer grâce à l'avortement.

Beaucoup d'adolescents entendent un discours de mort quand des adultes leur parlent de contraception, c'est pourquoi des filles sont parfois réticentes à en utiliser les diverses méthodes. Toutefois, elles peuvent se plier aux exigences de leurs mères à ce sujet, à l'influence du gynécologue, voire aux pressions de l'environnement où contraception et incitation sexuelle sont facilement associées. La contraception entendue comme une libération des risques de la procréation ne favorise pas toujours la maturation du sens du tout autre que représente l'enfant. A l'inverse, lorsque l'enfant paraît, il devient un objet hypervalorisé car il libère de la culpabilité du désir de mort et en même temps il lève l'impuissance sexuelle dans laquelle sa mère ou ses parents s'étaient placés.

Cette double fonction symbolique jouée par l'enfant le situe d'emblée dans un statut de pouvoir et de puissance sur la sexualité de ses géniteurs. Ils auront alors tendance à trouver à travers lui des étayages qui valident leur sexualité. C'est le monde à l'envers : l'enfant devient celui qui lève la castration des adultes. En un sens, il est vrai que, au regard de l'inconscient, le désir de l'enfant est narcissique (se refaire et se prolonger à travers lui); l'enfant est également rassurant car il confirme par sa présence le pouvoir phallique de ses géniteurs. Mais au lieu d'être transformées dans la relation éducative, ces tendances

s'expriment pour elles-mêmes dans une relation de nature fraternelle avec l'enfant. Dans ce système, Œdipe risque d'être absent. Dans ce contexte, lorsque l'enfant entrera dans le processus de l'adolescence, le conflit sexuel inconscient apparaîtra à travers une concurrence dont le risque, pour l'adulte, est de se trouver diminué. La sexualité des parents est parfois remise en question face au développement sexuel de leur enfant : les premiers devraient renoncer ou inhiber partiellement leur vie sexuelle au bénéfice de celle des seconds.

La valorisation de la sexualité qui se développe durant cette période décisive de l'adolescence conduit des adultes à s'immiscer dans la sexualité des jeunes, sous prétexte d'information, pour participer par procuration à des émois juvéniles ; certains iront jusqu'à organiser, planifier les relations sexuelles de leur progéniture sous le toit familial, comme si c'était un label de qualité et de sécurité. Ils sont alors étonnés et ne comprennent pas toujours la réaction de leurs enfants qui déclinent leur offre par une réflexion péremptoire : « Ça ne m'intéresse pas » ou « Tu te trompes sur ce que nous vivons. » Mais au lieu de chercher à libérer des adolescents auxquels ils proposent des mœurs contraignant au plaisir pour favoriser une expression sexuelle, ce sont ces adultes qui auraient besoin de se libérer d'une angoisse et d'une castration sexuelle activées par la présence sexuelle des jeunes.

La contraception et l'avortement légalisés et médicalisés provoquent et nourrissent des représentations dont les effets psychologiques sont importants dans les comportements sexuels : il faudrait accepter d'en tenir compte au lieu de considérer ces techniques de limitation des naissances comme des tabous et des dogmes vis-à-vis desquels il ne devrait pas y avoir de problèmes.

Soyons très clair : il n'est pas question ici de nier ni de contester les raisons sociologiques qui ont amené le besoin de contraception en favorisant la libération sociale de la femme. Mais cela appartient à un autre débat, qui n'est pas le propos de cette analyse. Reste que, en encourageant une idéologie de la sécurité sexuelle, les militants de la contraception et de l'avortement ont favorisé le

mythe d'une sexualité tranquille dans laquelle il ne se passe rien et dont il ne faut pas parler. Parlons de méthodes et de techniques mais pas de la vie sexuelle... Les questions que pouvaient se poser des adolescents à ce sujet ont été complètement masquées par la présentation de la contraception. Elle devait être le moyen de se libérer, de s'épanouir et de trouver enfin le plaisir. Cet espoir était sans doute celui d'une génération de femmes qui s'étaient trouvées confrontées à la valorisation grandissante de la sexualité subjective, c'est-à-dire au besoin de développer une vie émotionnelle importante recentrée sur le couple conjugal. Au cours du xx^e siècle, les sensibilités se sont affinées au point de rendre plus exigeantes les relations sexuelles. Ce fait est acquis dans les mentalités et la sexualité pour les jeunes générations ne se présente plus en termes de quantité mais de qualité relationnelle. C'est pourquoi, à la grande surprise des adultes, la plupart des jeunes diffèrent leur expression sexuelle et attendent de se sentir prêts pour s'y engager : l'âge de la première relation sexuelle, nous l'avons déjà mentionné, est plus tardif que dans la période transitoire des années soixante-dix.

La demande contraceptive n'est pas primordiale chez les jeunes, étant donné que la grande majorité des quatorze-dix-neuf ans n'a pas de relations sexuelles. Ce fait est difficile à admettre pour ceux qui ont associé de façon simpliste contraception et plaisir. En animant des journées d'étude auprès de spécialistes de centres de planification, nous avons constaté combien ils étaient nombreux à ne pas admettre ces changements. Ils les interprétaient faussement comme le retour d'une attitude plus moraliste envers la sexualité. Il ne s'agit pas de cela. Certes un refus de vivre des pratiques sexuelles n'importe comment va s'imposer, et le besoin de tenir compte de valeurs relationnelles va s'affirmer. La morale n'est pas une maladie. Pourquoi l'exclure de la sexualité? Pourquoi hypermoralise-t-on certaines activités humaines et s'interdit-on d'en moraliser d'autres comme ce qui relève de la vie affective et sexuelle? Restant ainsi enfermés dans leur problématique d'hier, ces spécialistes pensent que la

contraception libère le plaisir sexuel de la femme. En réalité, l'angoisse de la contrainte de l'autre, de la capacité au plaisir et du sens de la loi, mais aussi celle de l'agressivité et de la mort ne sauraient être réglées par une pilule : à moins qu'on ne fasse jouer à celle-ci un rôle protecteur, un rôle contra-phobique quasi magique. Ce sont ces questions qui, après avoir été refoulées pendant près de trente ans, reviennent sur le devant de la scène : nous allons enfin pouvoir parler de la sexualité.

La contraception est un moyen technique qui empêche la fécondité. La sortir de sa stricte utilité pour lui donner une autre signification revient à exprimer une rationalisation défensive du plaisir sexuel. Que cette rationalisation s'écroule et elle laisse apparaître la névrose sous-jacente. Le plaisir dépend du sujet et non d'un moyen technique. La névrose contraceptive a dépossédé l'individu de son sexe pour le soumettre aux impératifs d'un surmoi biologique par l'intermédiaire du gynécologue. Pour certains, ce nouveau grand prêtre, chargé de veiller au devoir de jouir de la morale hygiéniste, prend le relai des directeurs spirituels, qui incitaient au « devoir conjugal ».

La sexualité se recentre donc sur le sujet, comme elle se recentre sur le couple conjugal. Dans cette perspective, la pulsion sexuelle comme le plaisir ne peuvent dépendre que de l'individu et non pas d'une prothèse chimique ou mécanique. Si la contraception a comme seul objectif de limiter le nombre des naissances, il serait aliénant de lui conférer un autre pouvoir. Associer contraception et plaisir est un montage intellectuel séduisant mais également défensif : c'est une façon de se disqualifier comme sujet en espérant qu'un produit résolvera une tâche psychique que l'on ne souhaite pas opérer soi-même, à savoir se libérer de la castration, c'est-à-dire de l'impuissance.

C'est bien ce retour du refoulé de la castration que l'on observe chez des jeunes femmes lorsqu'elles interrompent brusquement leur contraception. Elles veulent alors impulsivement un enfant, sans avoir le souci de l'inscrire dans une histoire relationnelle avec un homme, et encore moins de construire leur vie avec le père. L'enfant devrait les libérer illusoirement de la castration. Ainsi restent-

elles encore prisonnières de la rivalité avec l'image de la mère toute-puissante de leur enfance.

La contraception ainsi vécue aura provoqué des effets anesthésiants sur la sexualité. Des femmes et des hommes, pour ne pas avoir « travaillé » les tâches psychiques de leur adolescence, en sont restés à un sexe pubertaire : le sexe à la puberté se protège ou se lance des défis en revendiquant la liberté. Dans bien des cas, c'est la liberté du Sandow : on revient à la case départ aussi vite qu'on en était parti. Épuisé par ces manœuvres, on oublie son sexe faute de pouvoir en vivre.

Durant toutes ces années, nous nous sommes surtout intéressés à ces aspects partiels. La contraception, la liberté, le plaisir devenaient des objectifs en soi, sans référence à un sujet. La vie ainsi morcelée donnait des personnalités qui se voulaient assurées mais au self inauthentique puisque leur sexualité n'était pas réellement intégrée. Pour certains, le sexe est même devenu ennuyeux. Il a tellement été déplacé sur d'autres objets et cantonné à une fonction opératoire qu'il n'a pas eu les moyens d'exister. C'est pourquoi on assiste à une baisse générale de la libido car on se lasse vite d'un sexe pubertaire confus, et par définition dangereux. Le plaisir, passé les périodes de décharge spontanée, ne gagnera pas en intensité avec le temps. Ce sexe asocial aura même besoin d'un cerveau auxiliaire pour alimenter son imaginaire sentimental. Il serait donc temps de restituer au sujet son sexe : un des échecs symboliques de la contraception est de l'en avoir privé.

Certes la contraception existe et l'avortement est légalement possible sous certaines conditions. Mais quels en sont les problèmes psychologiques, et quelles sont les représentations à partir desquelles la sexualité se construit ou se « déconstruit » ?

Les hommes ne sont pas toujours solidaires de ce que vivent les femmes à travers la contraception ou l'avortement. Ce sont les femmes qui doivent se débrouiller dans leur corps et dans leur vie psychique pour en assumer les contraintes et les effets. C'est sans doute regrettable mais il ne sert à rien de le reprocher aux hommes tant que l'on ne connaît pas le sens d'une telle attitude.

Pour se réaliser pleinement, la femme a besoin, le plus souvent, de porter un enfant ou du moins de savoir qu'elle en a la possibilité. Elle devra désormais faire vivre deux ordres de valeurs, celui de sa féminité et celui de la maternité. Ainsi, certaines femmes ont le sentiment de devoir mener deux vies en même temps. L'homme, lui, se passe plus facilement que la femme de la fécondité pour clore sa maturité sexuelle.

Mais pour l'un comme pour l'autre se reconnaître capables de faire des enfants, c'est aussi accepter d'être autonomes vis-à-vis de leurs parents et donc de ne plus manifester à leur égard de la gêne ou de l'agressivité. Tant qu'ils éprouvent des angoisses sexuelles accompagnées de culpabilité et de sentiment de vide, ils manifestent, à travers ces symptômes, leur difficulté à renoncer à leurs premiers objets d'amour : il faut accepter de perdre ses parents, dans le travail de l'imaginaire, pour accomplir son désir sexuel avec une autre personne.

Quand le désir de l'enfant apparaît chez l'homme, c'est pour se donner une descendance et répondre à la demande de sa femme : il répond ainsi à une double fonction. Sa castration est levée en la faisant mère et en même temps il se sent reconnu dans sa virilité par l'appel du désir de sa femme. Cependant il se sent moins concerné par la procréation, car si l'image de la femme stimule son désir sexuel, celle de la maternité bien au contraire le freine. Ainsi l'homme projette sur la femme qui devient mère certains traits de sa relation maternelle. La fécondité étant le pouvoir de la femme, il ne saurait le revendiquer pour lui alors qu'il est parvenu à sa virilité. L'homme qui chercherait à réaliser le fantasme d'être enceint manifesterait par là son identification à la puissance maternelle en refusant sa virilité, car devenir réellement viril implique d'avoir renoncé à la dépendance maternelle.

Qu'on l'accepte ou qu'on la refuse, la contraception est chargée d'une symbolique maternelle de vie et de mort qui pose bien des problèmes psychologiques à la femme aussi bien qu'à l'homme. Dans un premier temps, l'homme aura du mal à se sentir concerné par la gestion

de la maternité dans la limitation des naissances, puisqu'il doit à la fois se détacher d'une image maternelle et marquer sa différence physique. Il lui est difficile d'intérioriser la contraception au moment où il tente de se soustraire à sa mère. Certains y parviendront en se sacrifiant et en se laissant emporter dans le désir de leurs femmes : ils se vivront comme des « papas poules », c'est-à-dire en n'étant ni pères ni mères. D'autres en auront le souci parce qu'ils sont globalement impliqués dans la relation conjugale et auront résolu leur complexe maternel. Quelques-uns, enfin, pourront assumer la contraception dans leur corps en utilisant par exemple le préservatif si, pour des raisons médicales, leur femme ne peut pas prendre la pilule.

Les méthodes vont se perfectionner mais leurs réussites ne seront pas systématiques sur le plan psychologique. De nombreuses femmes vivent sur un fond de dépression masquée (fatigue, symptômes psychosomatiques, mélancolie) à la suite d'un avortement qui n'a jamais été réellement assumé, ni signifié. Elles ne commencent à faire des liens entre leur névrose actuelle et l'avortement que quand, après plusieurs séances de psychothérapie, elles découvrent une culpabilité inconsciente au cœur de leur mal-être. Il ne s'agit pas d'abord d'un problème moral par rapport à des valeurs, mais d'un échec psychologique. Car à travers l'avortement, ces femmes ont le sentiment d'avoir inscrit de la mort dans leur corps. Leur sexualité, c'est-à-dire leur relation globale à elle-même et aux autres, est vécue dans une ambiance mortifère. Ce sentiment ne se manifeste pas de façon violente et inhibante comme dans la mélancolie, mais il est comme une onde de choc qui renvoie sans cesse la même information sourde en la déplaçant sur des symptômes et des préoccupations sans rapport immédiat et apparent avec la culpabilité qui reste inconsciente.

En France, la loi Veil (1974) autorise l'avortement sous certaines conditions et comme ultime recours pour les cas de détresse. Cette loi a été progressivement contournée et dans la mentalité de nombreuses personnes, l'I.V.G. est devenu un moyen contraceptif, alors qu'il signe son

échec. L'entretien préalable, dont le but est de rechercher d'autres solutions, de favoriser la réflexion, de solliciter le sens de la responsabilité des personnes engagées et la réflexion sur ce que représente l'arrêt d'une vie humaine en gestation a été détournée du sens voulu par la loi. Cet entretien se réduit à un simple enregistrement de la demande, au risque de dévaloriser le sens de la vie humaine. Les débats actuels en bio-éthique au sujet de la qualité de l'embryon ont intérêt à éviter la banalisation dans laquelle on a tendu à se limiter dans les années soixante-soixante-dix. Le professeur Jean Bernard a écrit dans son livre : *De la biologie à l'éthique* : « L'embryon doit être reconnu comme une personne potentielle. La qualifier de potentielle ne rend en rien son respect facultatif, mais enregistre sa différence manifeste avec la personne réelle et spécifie en conséquence ce que la morale peut nous demander à son endroit, compte tenu des conflits possibles entre plusieurs libertés en présence. L'embryon doit être tenu pour un être dont l'avenir possible assigne des bornes au pouvoir d'autrui. » Psychologiquement, l'interruption d'une vie en gestation pose bien des problèmes. Il serait plus sain de le reconnaître plutôt que de masquer ces interrogations par une attitude de négation défensive, bien souvent, au nom de grands sentiments qui émeuvent facilement en évoquant la détresse, souvent réelle, des femmes à secourir dans cette situation. Si l'interlocuteur n'en reste pas à ce seul argument, s'il pose des problèmes psychiques, sociaux et éthiques, il passe pour quelqu'un qui n'est pas charitable à l'égard de son prochain. Là, où il se présente comme un défenseur de la vie, sans pour autant se donner le droit de juger les personnes qui en conscience font le choix de l'avortement, c'est lui qui va apparaître comme n'ayant aucun sens humain : paradoxal renversement d'idéal.

Le refus d'entendre les questions a des effets sur les individus, quand l'estime d'eux-mêmes est entamée, et sur la société dans la mesure où l'on s'arroge le droit de décider selon les sentiments et les intentions du moment de la reconnaissance ou non de l'existence d'un autre. Ainsi, dans certains cas, on n'hésite pas à dire dès la

conception de l'enfant : « C'est déjà quelqu'un », on lui parle, on lui fait entendre de la musique, on est attentif à ses moindres mouvements; et dans d'autres cas, constatant la grossesse, on affirme qu'il n'y a personne en déclarant : « Ce n'est rien. » Peut-on laisser au sentiment le soin de décider de l'existence ou non de la vie humaine? Il serait sans doute plus sain de considérer et de faire accepter l'I.V.G. comme un acte grave qui interrompt la vie, sinon la culpabilité inconsciente non traitée dans cette situation est une véritable bombe psychique à retardement.

Les sociétés civilisées sont des sociétés de droits, de devoirs et de morale. Les principes qui régissent la vie ne peuvent pas être laissés à la merci des événements ou des humeurs. La morale narcissique du « chacun pour soi » et du « chacun fait ce qu'il veut » a du mal à considérer une loi transcendante, c'est-à-dire qui dépasse le sentiment particulier et dont le sens ne résulte pas d'abord de soi.

La loi Veil ne permettait l'avortement que dans des cas de détresse, mais très rapidement ce sont des raisons de convenance qui l'ont justifiée. Sans que l'on veuille y porter attention, ce détournement de la loi est allé jusqu'à pervertir l'acte par des interprétations magnifiées : au lieu de présenter l'avortement comme une action technique interrompant la vie sans mettre en danger celle de la mère (comme c'était le cas au temps où il était pratiqué de façon sauvage) on a voulu, dans un excès d'idéalisme et en masquant les problèmes psychologiques et éthiques, faire croire que l'on peut décider impunément du droit à la vie et en faire, tout simplement, un problème de santé, l'embryon n'étant pas plus considéré qu'un kyste gênant dans le corps de la femme, voire dans la société. L'avortement n'est jamais un acte banal, même si celles qui s'y décident voudraient le vivre simplement pour être dans le conformisme ambiant. Ni les représentations actuelles ni les stratégies sociales ne sont capables d'offrir un accompagnement réaliste aux femmes et aux couples engagés dans cette décision. Leurs seules suggestions implicites sont le refoulement et les fausses sublimations qui se retournent contre les sujets. La question se posera

avec encore plus d'acuité lorsque les progrès de la recherche rendront obsolètes la loi Veil. « Ainsi, écrit encore Jean Bernard, la molécule découverte par Beau-lieu, RU 486, va (lorsque auront été réglées les quelques questions scientifiques qui persistent), en provoquant l'interruption de grossesse quelques jours après la conception, rendre périmées, inapplicables, les dispositions de la loi de Simone Veil sur l'interruption volontaire de la grossesse. »

Nous voulons insister sur ces modifications qui ont déjà des répercussions sur les représentations de la sexualité et de la procréation, et dont la maîtrise de plus en plus confirmée ne devrait pas faire l'impasse sur la psychologie sexuelle dans laquelle se joue le sens de l'altérité. Les individus et une société se développent selon la façon dont est mise en œuvre la sexualité. Derrière la régulation des naissances légalisées, il y a un autre débat : la présence supportée ou non de l'autre, de l'enfant dans le désir sexuel. La question n'est pas simple. Si l'enfant est de plus en plus valorisé dans les modèles dominants (il l'est trop, mais certainement pas à sa place), la procréation, elle, ne se porte pas bien. Dans certaines représentations qui tiennent compte de la procréation médicalement assistée, le sexe en est même exclu.

« Comment fera-t-on des enfants, se demandait un élève de seconde lors d'une réunion sur la prévention du sida, si on met des préservatifs ou si on prend la pilule ? – On les fera en laboratoire », répondit doctement un autre. Après un temps, l'ensemble de la classe manifesta sa réprobation. On aurait pu s'attendre à des rires et à des moqueries : c'est le silence et le sérieux qui s'imposa. Nous touchons là une question essentielle au début de l'adolescence, quand s'éveillent les capacités reproductives : les limiter ou les supprimer revient aussi à émettre un doute non seulement sur sa fécondité personnelle, mais aussi sur le sens de sa propre naissance. Abolir la présence d'un autre à venir laisse entendre qu'il aurait pu en être de même avec la sienne.

La contraception ou l'avortement représentent une transgression symbolique de la reproduction. Une chose

est de vivre individuellement cette transgression et une autre est, pour une société, de l'organiser comme un idéal à égalité avec le désir de l'enfant. Malheureusement cette différence, dans nos pratiques sociales, n'est pas marquée : paradoxalement, on veut faire prendre pour de la vie un geste dont la valeur symbolique est mortelle. La dévalorisation de la reproduction sexuelle ne favorise-t-elle pas, finalement, la dévaluation du sens de l'autre et l'accroissement du sentiment de culpabilité ?

La limitation des naissances a toujours existé par rapport au primat de l'idéal de la procréation et, face à cet idéal, la culpabilité pouvait être travaillée psychologiquement. La situation est cependant nouvelle car dans les représentations actuelles, on voudrait laisser entendre qu'il n'y a plus d'idéal et que la procréation peut être exclue de la sexualité. Or la procréation ne peut pas être congédiée de la sexualité, même si toutes les relations sexuelles humaines n'ont pas pour but de procréer. La légalisation de la contraception et plus encore celle de l'avortement n'ont pas le pouvoir de favoriser un travail psychique qui donnerait une issue à la culpabilité. La procréation reste un idéal à la fois psychique, culturel et social ; la remplacer par la limitation des naissances comme un fait essentiel de la sexualité, et non pas comme un fait accidentel, provoque une angoisse difficile à résoudre. Cette dernière apparaîtra sous la forme de troubles existentiels les plus divers. C'est pourquoi, avec raison, Françoise Dolto conseillait de faire payer une amende symbolique à la suite de chaque avortement. Ce moyen aiderait les personnes qui n'arrivent pas à élaborer psychologiquement cet acte de mort et rappellerait à tout le monde l'objet idéal à partir duquel il peut travailler sa culpabilité.

Dès l'éveil sexuel, lors de l'adolescence, on fracture ainsi la psychologie, en insistant sur la contraception – qui ne peut pas faire partie de la définition de la sexualité –, au lieu de rendre compte de la double fonction de la pulsion sexuelle : conservation de l'individu (relation sexuelle), conservation de l'espèce (procréation) : on évacue ainsi toute la dimension relationnelle de la sexualité.

Car, comme nous le montrerons plus loin, c'est parce que la sexualité devient objectale (altruiste) en inscrivant le désir de l'enfant dans la pulsion – même s'il n'y a pas de procréation immédiate – qu'elle se réalise comme relationnelle.

Dans les représentations contemporaines, la sexualité apparaît difficilement comme relation. C'est pour mieux comprendre cette problématique qu'il est utile d'observer comment se développe la psychologie sexuelle dès l'enfance.

CHAPITRE 3

LE DÉVELOPPEMENT DU LIEN SEXUEL ET LES PROBLÈMES ACTUELS

« La sexualité est le lieu où se tissent les destinées, les passions puisent leur feu et leur douleur, où l'intellect trouve ses possibilités de sublimation et où naît la culture humaine. »

Georges MAUCO, Education et sexualité.

Nous l'avons souligné, pour la psychanalyse, la sexualité est au cœur du développement psychologique. Elle joue un rôle permanent d'intégration du corps de l'enfant : les pulsions, non déterminées quant à leur orientations, se cultivent, s'enrichissent grâce au jeu d'images et de scénarios intérieurs stimulés par les sensations et les informations qui viennent de l'extérieur. La pulsion sexuelle, pour continuer à vivre, trouve des voies de passage symboliques, sinon elle risque de s'épuiser en se manifestant telle quelle. La sexualité inconsciente, on l'a vu, existe dans son état primitif de façon morcelée sur des zones corporelles isolées les unes des autres ; c'est pourquoi la psychanalyse parle de pulsions partielles, qui cherchent leur plaisir chacune pour leur propre compte. La pulsion partielle veut obtenir sa propre satisfaction et non pas l'union sexuelle, et l'objet qu'elle a obtenu pour son plaisir ne saurait s'identifier dans l'inconscient avec un partenaire quelconque. Dans l'inconscient, il n'y a pas de partenaires précis si ce n'est ses propres images parentales. L'enfant, qui souhaite que ses parents satisfassent ses pulsions partielles, va se heurter à des refus qui vont l'obliger à grandir et à changer ses modes de gratification.

Si, pendant l'enfance, la quête du plaisir domine le psychisme, l'enfant devra progressivement apprendre que le plaisir est pour le conscient une conséquence, et non pas une fin en soi comme elle l'est pour l'inconscient. Cet état de tension sera source de conflits durant toute l'existence. De cette impossibilité à obtenir tout ce qu'il veut immédiatement va naître la pulsion mais aussi le travail du désir, qui va pouvoir commencer à œuvrer.

Le manque étant l'élément moteur de la vie psychique, du manque va naître et se développer la vie pulsionnelle. Le Moi de l'enfant va se différencier de cette vie interne pour adapter sa personnalité aux exigences de sa vie psychique et à celle de la réalité extérieure. Il réalisera avec succès cette opération dans la mesure où sa relation avec l'environnement sera riche et stimulante. Le Moi sera l'objet attentionné de sa vie affective, aussi bien que les autres composant son environnement. Le Moi est donc une réalité psychologique extrêmement souple, mais il peut devenir rigide pour contenir les pulsions sans les traiter, se confondre avec le Moi idéal – ce qui est fréquent chez les maniaques – ou perdre le sens de ses limites, et c'est la dépersonnalisation et le discours délirant.

La sexualité humaine n'est pas innée; elle est le résultat d'une longue acquisition et d'une histoire dont l'achèvement est accompli lors de la postadolescence. Pour mieux comprendre les premiers processus de son développement, nous allons décrire les grandes étapes qui jalonnent le développement de la personnalité.

La formation du lien sexuel commence dès l'embryogenèse. Si les premières réactions sont relativement réflexes, l'enfant commence à vivre des sensations mais l'organe sexuel n'est pas utilisé identiquement chez l'enfant et chez l'adulte : les compétences et les organisations sont d'un autre ordre. Des confusions sont néanmoins fréquentes, visant à établir une équivalence entre la sexualité de l'enfant, celle d'un adolescent ou d'un adulte. Il est vrai pourtant que le jeune enfant peut éprouver des sentiments d'attachement très forts au moment où il doit

renoncer à une relation exclusive avec ses parents. Il trouve parmi les enfants de son âge, et notamment à l'école, de quoi exercer son affectivité, soit pour compenser une relation parentale qui fait défaut, soit pour imiter ses parents. Des enseignants ou des adultes ont d'ailleurs tendance à valoriser ce type de relation, alors que les autres enfants de la classe s'en moquent et vont parfois jusqu'à exclure le « couple » du groupe. Il n'est pas pertinent de parler de sentiment amoureux chez le jeune enfant. Il manifeste surtout le besoin de déplacer un lien d'attachement sur des pairs en réaction au complexe d'Œdipe.

La psychanalyse a décrit les stades du développement de la vie affective et sexuelle (oral, anal, phallique, complexe d'Œdipe et de castration, période de latence puis unification autour du génital), stades largement confirmés par l'expérience clinique et repris dans la plupart des théories psychologiques.

Une conception trop logique mais approximative de ce que représentent ces différents « stades » laisserait penser qu'il s'agit de passer d'un stade à un autre, chaque changement permettant d'échapper aux influences du précédent. En réalité, il n'en est rien. Toutes ces pulsions continuent d'exister dans un ordre dispersé dans l'inconscient qui ne connaît ni le temps, ni la différence des sexes, ni la réalité extérieure, sans liens ni unité entre elles. La recherche de l'union sexuelle et de la reproduction, dans la mesure où elles impliquent nécessairement la présence d'autrui, n'existent pas dans l'inconscient qui, à l'état premier, demeure égoïste : ces vœux ne sont pas de l'ordre de la pulsion mais de l'idéal du Moi, qui va opérer un travail sur la vie pulsionnelle pour les rendre viables dans la réalité.

Les instincts demandent à être satisfaits rapidement car ils n'ont pas la capacité de se transformer : la faim restera la faim. Les pulsions sexuelles, elles, n'appellent pas de réalisations immédiates dans la réalité. Bien au contraire, le fait de les remettre à plus tard permet d'élargir la subjectivité et d'approfondir le débat intérieur propice à la création des activités symboliques. A l'inverse des ins-

tincts, les pulsions peuvent se modifier en d'autres activités. *C'est en ce sens que la sexualité n'est pas réduite au sexe mais englobe l'ensemble de la vie psychique.*

La sexualité comme faim de l'autre

Le premier contact de l'enfant avec sa mère et l'environnement se fait par l'intermédiaire de la bouche et de toute la muqueuse qui se poursuit jusqu'au tube digestif. C'est pourquoi on utilise la notion de « stade oral » pour exprimer cette première expérience relationnelle.

L'enfant introduit en lui sa mère, qui lui prodigue tous les soins répondant à ses besoins, et il va progressivement former une représentation maternelle imaginaire à partir de laquelle le travail du désir va commencer. En apprenant à désirer, il pourra anticiper le plaisir à venir, mais auparavant, il est surtout porté par le désir de ses parents qui va éveiller le sien. Si l'enfant ne perçoit pas qu'il est l'objet de nombreux désirs de la part de ses géniteurs, il va se replier sur lui-même et ralentir sa progression. Cette identification à sa mère nourricière lui fournit du matériel psychologique pour développer sa subjectivité. Au début de la vie, l'enfant a besoin d'incorporer, de posséder, et l'autre lui sert de soutien pour exister. La relation orale est avide de la présence d'autrui, sécurisante et gratifiante. On retrouvera d'ailleurs cette caractéristique lors de l'état amoureux : le sentiment de ne plus pouvoir exister si l'autre vient à manquer s'y développe de façon aiguë.

La relation orale est fondatrice : elle permet à l'enfant de s'éveiller et de se différencier. Si cette relation est vécue dans la fusion par l'enfant, la mère, elle, ne doit pas en être dupe et se laisser enfermer dans une bulle. Elle n'est pas seule face à l'enfant, et il ne faut pas qu'elle le soit. Elle ne peut pas être son partenaire à égalité et avoir les mêmes attentes que lui.

La relation est sexuellement structurante pour l'enfant si elle s'opère à trois : la mère, le père et l'enfant. On retrouve d'ailleurs, chez des adultes, des traces de cette période fondatrice de la relation lorsqu'ils éprouvent le

besoin de vivre des relations sexuelles à trois dans une double vie par rapport à leur couple, ou le désir de disposer d'un troisième partenaire : il s'agit de retrouver cette fusion indifférenciée de la période orale ou de s'immiscer dans la sexualité de ses parents comme à la période œdipienne. La tendance de l'enfant est d'intérioriser tout ce qui fait la vie psychique de ses parents et de conserver ce qui servira ses intérêts. Il voudrait également s'emparer de leur sexualité (rester à trois) en même temps qu'il se construit une image d'eux (parents internes).

La vie sexuelle du sujet arrivée à maturité repose, dans l'inconscient, sur l'acceptation des relations sexuelles des « parents internes » sans qu'il se sente lésé d'en être exclu ; sinon il recherchera des relations à trois. L'abandon de la relation de fusion dépend de la capacité de la mère à restituer à l'enfant, au fur et à mesure de ses gains d'autonomie, ce qui lui revient pour continuer à vivre. Après avoir été nourri par sa mère, l'enfant va lui-même se nourrir et même si, techniquement, l'opération est réussie, quelques frustrations peuvent entretenir des souvenirs nostalgiques d'une relation où tout était donné sans avoir à le conquérir. Le corps de la mère ainsi intériorisé, pendant la relation nourricière, devient un refuge ou, tout aussi bien, l'objet d'un rejet. Ce conflit non résolu se retrouvera chez des femmes en perpétuel conflit avec leur mère, ballottées entre l'amour et la haine, n'acceptant pas leur féminité et encore moins la fécondité qui les ferait devenir mère à leur tour. Ce même conflit se retrouve également chez des hommes (ou des femmes) qui s'installent dans une relation de dépendance maternelle vis-à-vis de leurs conjoints (es), ou encore des hommes qui ont une faim insatiable de femmes multiples, variées, voire plus âgées qu'eux, mais pour qui la « femme » par excellence est, et restera, introuvable : l'idéalisation de la femme provient de cette période orale où la mère est divinisée.

L'intérêt que l'enfant manifeste dans l'oralité à la présence d'autrui quand il remue, sourit, s'agrippe, réagit au son de la voix et aux marques d'affection corporelle est le signe de son acquisition du souci de l'autre. Il n'en reste

pas moins dans une certaine indifférenciation, comme il l'est vis-à-vis de son corps dont les différentes parties ne sont pas réunies dans le tout corporel. C'est pourquoi l'enfant de trois ans aimera jouer à reconnaître et à assembler les différentes zones et les organes de son propre corps. On joue ainsi à nommer la bouche, le nez, les yeux, les bras, les mains et ainsi de suite.

Pendant la période orale, l'enfant découvre que les personnes et les choses ne sont pas des extensions de lui-même, des morceaux corporels qui lui appartiennent. A partir de neuf mois, il sent le vide qui le sépare des objets familiers, ce qui le jette, parfois, dans un climat dépressif et nostalgique. Jusqu'à sept ou huit mois, ses relations ont été vécues à travers le visage de sa mère, dans lequel tout le monde était confondu. Il entre dans une expérience assez étrange : il reconnaît bien sa mère et son père, mais les autres sont des étrangers vécus comme hostiles.

L'érotisme oral, qui va du plaisir de la bouche, en passant par l'agressivité à se saisir des objets en les mordant et l'avidité à les posséder, est l'une des premières composantes de la sexualité. L'enfant vit un type de masturbation orale en utilisant souvent des objets inanimés avec lesquels il communique (mouchoir, drap). Il se fait du bien dans la bouche avec un objet intermédiaire qui préfigure la relation à l'autre dans la mesure où il accédera à cette relation symbolique plus riche. Plus l'enfant va devoir se séparer de sa mère et trouver sa place comme enfant dans la filiation, et ainsi découvrir son identité sexuelle, et plus il va y substituer des moyens de communication comme le langage verbal ou la manipulation ludique des choses pour maintenir son unité qui ne sera plus assurée, du moins dans le conscient, par sa mère. L'une des expériences capitales est celle du stade du miroir (Winnicott) où l'enfant se perçoit comme une totalité, et non plus en morceaux, et se reconnaît avec surprise comme distinct de sa mère. Il commence à se dégager d'une fusion maternelle pour acquérir sa propre image.

Le processus de l'oralité consiste justement à faire apparaître un manque chez l'enfant, manque qui va per-

mettre à la pulsion sexuelle de se développer en extension à la zone érogène ainsi valorisée. Il cherche à compenser ce manque avec sa bouche, isolée du reste du corps, en se construisant une psychologie de l'attachement et de la possession de l'autre. Ce stade ne lui permet pas de relativiser son agressivité morcelante, et sa culpabilité à vouloir retenir la mère nourricière. Sa pulsion orale se heurte, dans la réalité, à la mère qui le soigne, le protège mais aussi le frustre car elle n'accepte pas de se faire cannibaliser ; il développe une vie fantasmatique déjà riche où la mère sera perçue à la fois comme bonne et mauvaise.

La sexualité orale devra mettre en œuvre cette ambivalence des sentiments à l'égard d'autrui. Nous retrouverons cette attitude primitive dans de nombreuses conduites amoureuses, surtout aujourd'hui où les pulsions orales et anales, presque à l'état brut, sans sublimation, dominent les représentations sexuelles contemporaines. La difficulté d'identifier ses sentiments, le besoin de changer de partenaires, le sentiment d'impuissance et l'instabilité émotionnelle caractérisent essentiellement cette sexualité orale, avant même de s'exprimer à travers le raffinement des caresses bucco-génitales. A ce stade de dépendance, la question de l'amour passif, générateur de la tendresse – mouvement affectif par lequel l'individu a besoin d'être protégé – se pose en ces termes : « Suis-je aimé ou pas ? » Si cet amour reste fixé sur la pulsion partielle de l'oralité, il ne lui sera guère possible de se tourner vers d'autres objets. L'autre sera surtout vécu pour se donner de l'assurance et du réconfort.

La sexualité comme pouvoir sur soi et sur l'autre

L'intérêt du plaisir de l'enfant se déplace sur une autre zone corporelle, l'anus, tout en conservant une relation avec ses parents et son milieu qui passe par l'alimentation, avec tout ce que les aliments symbolisent de présence de sa mère pour lui. Cette période anale s'étend généralement de la deuxième à la troisième année. Les produits fécaux sont vécus psychologiquement comme des objets qui, après avoir été fabriqués à l'intérieur de l'enfant, sont

expulsés par la zone anale; l'enfant en éprouve un plaisir de force et de puissance mais aussi le sentiment de pouvoir détruire.

Cette expérience correspond à la période d'éducation à la propreté. Les muscles des sphincters ne sont pas contrôlables avant quinze mois: la propreté est donc d'abord un problème d'aptitude et non pas de volonté. Dès que l'enfant commence à ressentir cette partie de son corps particulièrement innervée, il va jouer avec. Il vit ses excréments comme une partie de lui-même qu'il peut donner ou retenir à volonté. Mais il devra se plier à la règle de temps et de lieu pour cela. Cette exigence, reconnue et acceptée par l'enfant, transformera le boudin fécal en cadeau à sa mère, qui valorisera un tel succès en le félicitant affectueusement. Par contre, il pourra résister et retenir pour lui ce bien précieux comme une manifestation hostile à son entourage. Cette interaction entre donner-retenir va l'amener à prendre conscience qu'il y a des choses qui se passent en lui et d'autres qui viennent de l'extérieur. L'enjeu est considérable, car il va lui permettre de sortir de la fusion avec sa mère (ce qu'elle ressent et veut n'est pas ce qu'il ressent et veut) sur le mode ambivalent du plaisir à échanger ou de celui à agresser, si la relation ne lui semble pas satisfaisante.

L'éducation à la propreté favorise habituellement la sublimation de la pulsion anale dans une fonction supérieure, celle de l'estime de soi, du sens de la coopération avec l'autre et du goût de réussir. L'expérience psychologique de l'enfant va se modifier, il va percevoir qu'en perdant ce qui vient de son corps, il ne se perd pas lui-même, et qu'en agressant les autres, il se fait autant de mal. Il n'a donc pas d'autres issues, pour vivre en tenant compte des exigences des objets extérieurs, que de s'engager dans une action d'échanges, à moins de rester fixé à la pulsion sadique-anale en développant une conduite agressive contre les autres ou contre lui. Dans ce cas, il refuse la nécessité de s'affronter au principe de réalité auquel les désirs finissent par obéir par la voie des fantasmes et donc de la pensée.

Le sale et le propre, le bien et le mal, le bon et le mau-

vais, le permis et le défendu, le beau et le laid, le gentil et le méchant sont les catégories de cette période, avec lesquelles il commence à prendre le pouvoir sur lui et sur les objets.

Le travail de la sublimation n'est pas toujours très facile, car il oblige l'enfant à renoncer au plaisir anal, connu et apprécié, pour un plaisir hypothétique tant que les gratifications inhérentes aux nouvelles activités n'ont pas été obtenues. Les jeux avec l'eau, avec le sable, avec les cubes, la peinture, la pâte à modeler, avec tout ce qui se manipule, vont prendre le relai des productions anales. Mais ce qui est le plus significatif est le changement de perspective dans la relation qui s'oriente vers l'échange, le contrôle de soi et l'efficacité même si, comme nous l'avons déjà indiqué, les mouvements primitifs de la pulsion demeurent. A partir de cette matière première, l'enfant continue de développer ses sublimations, ce qui donne à la personnalité une capacité créatrice.

La sexualité anale comme la sexualité orale sont valorisées dans les modèles actuels. Recherchés pour eux-mêmes, les gestes bucco-génitaux et la sodomie se dissocient parfois de la relation génitale. Le recours aux pulsions pré-génitales est utilisé sur un mode homosexuel à travers une relation apparemment hétérosexuelle : l'homme et la femme se retrouvent soit dans une sexualité indifférenciée, soit dans une relation à sexe unique. La sexualité agressive est aussi une autre dominante des représentations contemporaines, incitant à l'expression de la pulsion indépendamment de tout travail de transformation. Exprimer les tendances pulsionnelles de l'analité dans la réalité n'a pourtant pas d'intérêt. Si pendant une période, encore récente, on cherchait à exprimer et à cultiver le beau et le sublime, actuellement la subjectivité éclatée et sensorielle étale et projette à l'extérieur de soi de façon impulsive les mouvements premiers de la vie psychique, ce qui conduit à une mode de la dérision et du sadisme : plus c'est merdique, plus c'est nul, plus c'est laid, plus c'est délinquant et antisocial et plus ça marche. L'environnement se saisit simplement d'un état premier de la pulsion pour l'exploiter sans apporter un matériel

culturel susceptible de l'aider à faire un travail d'élaboration, ce qui donne une illusion de dynamisme à des subjectivités très superficielles. Ce semblant de « punch » masque sans doute l'inverse et révèle les angoisses dépressives des personnalités impulsives. Le langage qu'elles utilisent est celui de l'effondrement ou de l'éclatement dans des actions de décharge de soi qui se succèdent. La fameuse formule : « Je suis vidé ! » traduit un épuisement psychique, et pas simplement une fatigue normale après un effort important. Ce vide intérieur doit être compensé par un surcroît d'agitation et de bruit.

Deux jeunes postadolescents de vingt-cinq ans comparant récemment leurs radiocassettes installées dans leur voiture en évaluaient la puissance des watts, et non la possibilité qu'elles donnaient d'écouter de la musique avec une bonne qualité de restitution : le bruit évite de s'entendre et la musique est utilisée comme parexcitation pour se protéger de sa musique intérieure – ou nier son silence. Elle joue un rôle de prothèse et laisse la pulsion dans son état premier d'agressivité retournée contre soi. Ce qui sort de soi, ce qui vient de soi ne pouvant pas être accepté, on le submerge d'une intensité sonore qui ne laisse plus de place à la parole intérieure. Le langage parlé, dont le développement est important lors de la période anale, est vite neutralisé ici par l'aphasie, au bénéfice des sensations premières infraverbales. Alors que le jeune enfant de trois ou quatre ans arrive à bien s'exprimer sur lui-même, il n'est pas rare que plus tard, autour de la vingtaine par exemple, ce ne soit que confusions, idées et émotions aux formulations inachevées recouvertes de superlatifs impuissants à dire ce qui est vécu et pensé. Les « C'est super », « C'est génial », « Je me suis fait un plan d'enfer, C'est béton », « C'est trop », « Ça craint » montrent bien que ce type de langage ne contrôle rien, que tout échappe aux mots.

La bande dessinée *La Bande des crados* est arrivée dans ce contexte sadique-anal, c'est-à-dire d'agressivité sexuelle. Les vignettes à coller à l'intérieur d'un album, comme on collectionne celles des personnages historiques ou d'animaux, représentaient des paillasses racoleuses

dans les situations les moins ragoûtantes qui soient, avec des matières premières qui lient le pipi, le caca, les déchets, la saleté, la morve, les crachats. S'y ajoutaient des incitations à transgresser en trichant à l'école, en insultant, en se moquant, en se réjouissant avec la famille des « dégueulasses ». De quoi désoler Rabelais!

La Bande des crados, si elle exprime bien les intrigues de l'analité pendant l'enfance (le grossier, le vulgaire, l'horrible plaisent toujours à l'enfant proche de l'analité) est incapable de faire œuvre éducative : elle laisse supposer à l'enfant que la pulsion peut s'exprimer à l'état brut sans aucune intelligence puisque le travail de la sublimation a été congédié. On se condamne ainsi à ne plus créer d'objets culturels.

Quand un enfant est en colère contre quelqu'un, sa première réaction est de l'agresser physiquement, de lui donner un coup, de lui cracher dessus, d'abîmer ce qui lui appartient ou de lui faire du mal. L'éducation, en mettant des limites à ce comportement, va l'engager à parler de ses conflits avec autrui afin de ne pas traiter ce dernier comme un objet à détruire et à éliminer. Dans cette période anale, il est important que l'enfant ne joue pas avec ses excréments mais apprenne à les sublimer pour savoir ultérieurement jouer avec ses productions internes et avec le monde extérieur autrement que sur le mode de la destruction-éjection. Si l'enfant reste effectivement très proche de ses pulsions anales et que la grande affaire à l'école maternelle, chez les trois-cinq ans, est de jouer verbalement avec le pipi et le caca, l'éducateur n'a pas à encourager l'expression des pulsions partielles dans un agir, sinon la sexualité de l'enfant devenu adulte risque de dépendre de mouvements sadomasochistes où alternent l'agressivité et la culpabilité sexuelle. L'éducateur doit au contraire être capable de proposer à l'enfant des moyens pour transformer et enrichir la pulsion dans la vie psychique au moment où cette dernière doit trouver une voie de passage dans la réalité.

Si le souci de l'éducateur est de trouver, dans sa relation avec l'enfant, comment il va pouvoir l'engager dans un travail d'élaboration à partir de sa pulsion, le travail du

psychanalyste en thérapie est différent. Il favorise la reconnaissance de l'existence de la pulsion et de ses désirs dans le champ de la conscience grâce à la parole : on en parle justement pour ne pas avoir à l'agir n'importe comment, car la pulsion peut très bien se retourner contre le sujet ou contre les autres. Une fois libéré de ce travail psychique, l'individu devra trouver des voies à ses transformations pulsionnelles permanentes : chacun y réussit plus ou moins bien.

Dans une vision très erronée et très réductrice de la psychanalyse, on présente la pulsion comme une simple réalité du conscient, à utiliser comme elle se présente. Or, nous l'avons déjà souligné, la pulsion inconsciente est un système ouvert (à l'inverse des instincts), centrée sur une partie du corps et sans préformation, mis à part les réflexes biophysiques, qui s'exerce en direction du monde extérieur; si elle est constamment à l'œuvre dans nos désirs, elle doit également passer par la sublimation. Cette tâche psychique est aujourd'hui souvent négligée par les éducateurs qui se situent vis-à-vis des enfants et des adolescents comme s'ils étaient en présence de personnalités achevées et à égalité avec eux et qu'ils n'avaient par conséquent plus rien à leur apprendre, ni à leur dire, alors que la propreté, la politesse, le savoir-vivre sont des acquisitions qui donnent à la pulsion une amplitude et une créativité source de culture.

La sexualité anale est, pour une grande part, le plaisir recherché dans la destruction de son corps et de l'autre. Les scénarios de Sade content des histoires imaginaires de rituels sexuels dont la pulsion anale prise au pied de la lettre est la première responsable. Sade n'a évidemment jamais réalisé et vécu de tels passages à l'acte. Il s'agissait surtout d'un jeu mental d'une psychologie fortement névrosée et criminelle, la jouissance suprême étant la torture et le crime sexuel.

Il y a toujours derrière les agissements des tortionnaires une recherche de jouissance sexuelle à caractère anal. On se souvient que circulaient récemment aux États-Unis des vidéocassettes où l'on assistait à des scènes d'orgies ponctuées par un crime sexuel : la réalisation de ce type de

fantasme n'est pas nouvelle dans l'histoire de la vie des hommes, étant donné la nature de leur vie pulsionnelle, et en particulier de l'agressivité meurtrière de l'analité.

Le nazisme dans sa folie guerrière s'est donné un leader paranoïaque et s'est engagé dans la tragédie de l'élimination systématique de groupes humains, et du peuple juif en particulier. Ces génocides ne sont pas inédits et, même s'ils n'ont plus une allure aussi organisée, ils n'en continuent pas moins d'exister. A chaque fois qu'un individu ou un groupe humain a sexuellement peur, la sexualité devient meurtrière.

En un sens, il y a de la mort et du meurtre dans le sexe : il faut bien un jour que l'adolescent puis l'adulte se libère de la relation sexuelle de ses parents qui vit dans son psychisme, il le faut afin qu'il puisse accéder à sa propre sexualité, en trouvant sa place. Ce travail est purement interne à la vie psychologique et ne concerne pas en réalité les parents. Ces derniers continuent à mener leur vie sexuelle, à condition qu'ils ne se laissent pas déposséder de leur sexualité par leurs enfants qui grandissent. C'est pourtant souvent le cas aujourd'hui avec des parents qui incitent leurs enfants adolescents à vivre leurs relations sexuelles sous leur propre toit au moment où la sexualité des adultes se modifie avec l'âge : c'est alors la sexualité de l'enfant qui prend le pas sur celle des parents, qui utilisent un argument sécuritaire pour justifier cette pratique. Ils prétendent être rassurés de savoir que cela se passe chez eux, alors qu'en réalité il s'agit de leur part d'une implication incestueuse dans la sexualité de leurs enfants. Là encore, nous restons dans une ambiance qui ne favorise la maturation sexuelle ni des jeunes ni des adultes : les jeunes ne parviennent pas à faire le deuil de leur sexualité infantile, dans laquelle les parents sont présents, et les adultes n'acceptent pas de renoncer à leur sexualité juvénile, chacun louchant sur la sexualité de l'autre.

La mort entretient des liens avec la sexualité. Dans certains cas, la relation sexuelle est recherchée pour se sentir bien vivant : on va se risquer sexuellement comme pour jouer avec la mort. Le sujet cherche à l'éprouver, à la

défier, à s'en moquer avec des gestes sexuels qui l'enferment dans les intrigues agressives de l'analité et de son univers morbide.

La dérision, tant à la mode aujourd'hui, est une activité intermédiaire entre une fixation anale agressive et la difficulté de trouver des centres d'intérêt gratifiants pour soi avec les autres. Elle traduit une déception : c'est une façon de dire : « On n'arrive pas à trouver sexuellement son plaisir ».

On l'aura compris, la sexualité anale est une étape charnière entre une attitude défensive et une relation d'échanges. Dans sa relation avec l'autre, l'enfant craint de perdre. Il se protège donc et devient méfiant, au point de considérer les autres comme mauvais. Pourtant, il a besoin de vivre sa « ration » de plaisir. Mais, enfermé dans la psychologie anale, le plaisir est associé à la souffrance et à la culpabilité : tout ce qui s'oppose à sa volonté et à ses caprices est vécu comme un manque d'amour à son égard. La période anale est aussi le moment où l'enfant devient un peu plus autonome par rapport à sa mère. Il veut affirmer son pouvoir en manipulant son entourage, mais il découvre également sa faiblesse par rapport à ses parents. Il va donc céder et devenir obéissant pour ne pas perdre l'affection protectrice des adultes. Car la crainte de perdre leur amour est très forte à cet âge où se développent la plupart des grandes phobies, qui peuvent aller jusqu'à la névrose obsessionnelle.

La pulsion anale livrée à elle-même n'a donc aucune chance d'évoluer si le travail de la sublimation n'intervient pas pour favoriser le développement du sens des échanges relationnels et l'apprentissage du contrôle de soi. Une relation éducative pervertie peut favoriser l'éclosion de personnalités impulsives en incitant à une pseudo-spontanéité et en laissant croire que la solution à des problèmes relationnels et affectifs se trouve dans l'agir : c'est la meilleure façon de limiter les facultés d'intériorisation. L'enfant a besoin de devenir le sujet de ses élaborations internes. Il découvrira ainsi le pouvoir qu'il a sur ses propres attitudes et, lorsqu'il réussira une production ludique ou une relation, il sera fier d'être reconnu. Age

décisif puisque c'est alors que se forme la capacité de s'aimer soi-même et d'aimer les autres.

Le sexe accepté comme confiance en soi

C'est vers trois ans que l'enfant est très préoccupé par les sensations qu'il éprouve à partir de ses organes génitaux. Cette période phallique correspond à une première unification des pulsions sous le primat de la zone génitale. L'enfant a déjà ressenti, bien avant ce stade, des émois sexuels : ils ne commencent donc pas avec l'attrait de son organe génital. La nouveauté est principalement dans le fait de leur donner une primauté par rapport aux autres sources de plaisir corporel (oralité, analité). Le plaisir de l'organe sexuel va coexister puis devenir, au fil de la maturation, plus important que le plaisir d'uriner ou de déféquer.

Riche de cette découverte, l'enfant entre dans un long processus qui va jusqu'à l'adolescence, où il apprend à coordonner toutes les pulsions partielles dans la dépendance de son sexe. Il s'agit bien de les coordonner, car les plaisirs liés aux pulsions partielles sont relativement autonomes étant donné qu'elles sont organisées dans une logique interne propre à chacune. « L'enfant ne sort de l'anarchie des pulsions partielles qu'une fois assuré, avec la puberté, le primat de la zone génitale ¹. » La réussite de cette opération lui donnera confiance en lui et l'assurera de sa propre force dans le sens où il sait qu'il pourra s'exprimer sexuellement. Sinon, une fois adulte il développera des conduites clivées : le fait de voir l'autre uriner (l'urolagnie) ou encore de regarder la nudité d'autrui ou de montrer la sienne (voyeurisme/exhibitionnisme) sera plus jouissif que le coït, comme le besoin d'être battu, attaché, humilié pour ressentir un plaisir masochiste ou celui de faire souffrir (sadisme), ou enfin l'attrait d'attouchements sexuels avec des enfants. Ce sont autant de perversions, c'est-à-dire de détournement du plaisir génital

1. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, article « Stade génital », in *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1967.

final de personnalités qui restent sous l'emprise partielle d'une organisation sexuelle prégénitale.

L'intérêt que porte l'enfant de cet âge à son anatomie et à son plaisir génital ne correspond pas encore à une génitalisation de sa vie affective. Le pénis pour le garçon et le clitoris pour la fille sont vécus autour de l'idée d'un sexe unique. Ce n'est que vers quatre ou cinq ans qu'ils vont commencer à reconnaître la différence sexuelle sur le mode du manque : la différence sexuelle n'apparaîtra complémentaire que lors de l'adolescence. Jusque-là, ils s'ignorent, s'agressent ou se recherchent de façon narcissique.

La génitalisation commence avec le complexe d'Œdipe, elle se développe ensuite à partir de la puberté en favorisant la maturation de la vie affective. La cohérence de la relation parentale, les soins corporels apportés à l'enfant, comme les gestes de tendresse sont les principales réalités qui concourent à l'éveil affectif et sexuel de l'enfant. Le toucher corporel joue un rôle important, en particulier lors des soins de la petite enfance. L'enfant réagit, ressent et communique avec sa peau, qui est extrêmement sensible. Cette relation préverbale stimule son cerveau, l'éveille et l'aide à occuper son champ corporel. La première communication s'effectue à travers le tissu cutané, et Didier Anzieu l'a parfaitement décrite avec son concept de *Moi-Peau*. Cependant, la stimulation érotique directe ou indirecte sur la personne de l'enfant, favorisée par de nombreuses attitudes parentales, risque de l'installer dans une psychologie phallique, c'est-à-dire qu'il sera très soucieux de son anatomie, d'évaluer ses performances et d'assurer sa puissance. C'est ici que se forme et se fixe l'intérêt du sexe pour le sexe.

L'organe pour l'organe et le plaisir pour le plaisir

La fixation au stade phallique empêche de parvenir à une réelle génitalité. L'individu est prisonnier de sa volonté de puissance et toute relation se réduit au manie-ment physique ou verbal de son organe sexuel et de celui de l'autre. Dans bien des milieux – et pas seulement parmi les routiers ou les militaires – , aussi bien des femmes que des hommes utilisent les images, les idées

présexuelles du stade phallique. Cette fixation neutralise l'accès au stade génital. Si cet accès ne se fait pas, l'individu conserve de la sexualité l'idée infantile d'un rapport de force et cherche à s'affirmer auprès des plus faibles.

L'enfant découvre très tôt que ses organes génitaux sont une zone de plaisir. La miction, les soins corporels donnés par sa mère ou les caresses qu'il se donne l'ont éveillé à sa sensualité sexuelle. Mais cette sensualité n'est pas la même que celle de l'adulte, qui sera marquée par le plaisir de l'orgasme. L'enfant n'a pas encore les capacités de le vivre et de l'assumer. La découverte de son corps, et en particulier de la zone génitale, les sensations procurées par le frottement des cuisses ou les érections sont plus des réflexes qu'une attitude érotique. Il apprend à occuper l'espace de sa peau en faisant l'expérience de certains plaisirs qu'il cherchera par la suite à renouveler. Ses émotions demeurent la base primitive de sa sexualité et on pourra les retrouver chez des sujets qui n'ont d'intérêt que pour la sexualité préliminaire.

Dans la mentalité phallique, la conception de la sexualité est associée à l'idée de puissance des produits biologiques fabriqués par son propre corps. Si le sadomasochiste de la période anale, comme dans le film *37°2 le matin*, où aimer c'est avoir mal à l'autre, confond jouir et mourir, la personnalité phallique confond ressentir l'organe sexuel et être en relation avec l'autre.

Pendant la période phallique, seul l'organe compte. Les filles et les garçons, selon leur anatomie respective, découvrent sur leur corps des trous, des restes d'ombilic et des appendices et se demandent à quoi ils servent. L'organe génital n'est pas uniquement sexuellement spécifié à la période phallique, l'anus comme le canal urinaire sont vécus comme des organes de décharge de tensions agréables à valeur sexuelle. Cette représentation, si elle se maintient, détourne l'économie de la pulsion sexuelle du génital et l'empêche de devenir l'organe de la relation.

Les organes deviennent d'abord des lieux de plaisir pour l'enfant : c'est la maturation affective qui les transforme plus tard en lieux de relations. On comprend que

des enfants ou des adolescents soient, parfois, angoissés par leur pulsion sexuelle car la recherche de plaisir sans fin semble incontrôlable. Ils sont « soumis » à une quête du plaisir pour le plaisir tant que la pulsion sexuelle n'est pas dirigée sur quelqu'un de précis. Le complexe d'Œdipe favorise l'unification de la personnalité grâce à la relation privilégiée de l'enfant à ses parents. Cette relation sera l'ébauche du sentiment amoureux à venir. Il est donc important de signifier très tôt aux enfants que la sexualité est finalisée par la présence de l'autre, et non pas d'abord par le plaisir.

Cette notion de plaisir (comme celle de souffrance) n'est pas entendue de la même façon par un adulte ou par un enfant. Pour l'adulte, le plaisir est finalisé à travers des choix. Tel n'est pas le cas pour un enfant, car le plaisir peut apparaître sans limites, et recherché pour lui-même indépendamment d'un objet. Ce vœu est celui de l'inconscient, mais pour exister, il est difficile de faire l'impasse sur la présence d'autrui.

La valorisation du plaisir pour le plaisir renforce des positions infantiles et ne favorise pas la maturation sexuelle où le plaisir sera vécu comme une conséquence relationnelle. Ainsi, comme l'évoquait récemment un patient : « Du moment qu'on jouit, peu importe les dégâts. Puisqu'on jouit, peu importe de mourir. » Avant de parler de ce plaisir mortifère, cet homme de trente ans reliait sa quête de plaisir à sa relation maternelle : « J'ai commencé trop tôt à m'envoyer en l'air avec ma mère dans la baignoire. » Sa mère, adepte de la nudité familiale, du plaisir sexuel décrit dans ses moindres détails et du rejet de la société mauvaise l'avait éduqué avec l'idée qu'il faut éviter les frustrations et les tabous sexuels. Conséquence, il a surtout trouvé dans cette relation de quoi figer sa psychologie phallique : dans son besoin de toucher, de sucer, de masturber des pénis « sans tête et sans lendemain », il fait aux autres ce que sa mère a fait pour lui.

La relation familiale n'est pas neutre et peut entretenir le complexe. Un corps nu d'adulte est écrasant pour un enfant et peut servir le plus souvent, la vie entière, d'instrument de mesure qu'on croira difficile à égaler.

La curiosité sexuelle

La curiosité sexuelle de l'enfant est dirigée principalement sur ses parents. Vers deux ans, il commence à réaliser la différence entre son père et sa mère – jusque-là, il a vécu son père sur un mode maternel. Dès cette période, il les différencie sans pour autant intégrer complètement la différence sexuelle. Le père apparaît comme celui qui forme une relation avec sa mère, relation dont il est en partie exclu. Il l'accepte plus ou moins et cherche soit à entrer dans cette relation, soit à savoir ce que ses parents font ensemble sans lui. Il peut alors éprouver un sentiment d'abandon qui s'exprime à travers les multiples frayeurs qui assaillent les jeunes enfants.

L'enfant, devenu plus autonome, commence à accepter de ne pas avoir sa mère pour lui tout seul. Il sait ce qu'il fait avec sa mère, mais il ne sait pas ce qu'elle fait avec son père. La dévotion avec laquelle un jeune enfant faisant visiter la maison à des amis s'attarde dans la chambre des parents pour souligner la présence du lit conjugal, insistant sur le fait qu'il n'est pas le sien, est symptomatique. Il sent qu'il y a un secret entre ses parents, et il voudrait bien le découvrir. Le besoin de cultiver des secrets, de deviner ceux des autres, de fouiller les affaires de ses parents ou de mentir prend naissance, en partie, lors de cette période. Ce secret se rapporte aux relations sexuelles des parents dont l'enfant voudrait être le témoin. La psychanalyse utilise le concept de « scène primitive » pour désigner l'attitude inhérente à tous les enfants lorsqu'ils imaginent les rapports sexuels de leurs parents. Ce sentiment d'exclusion peut devenir excitant et développer par la suite, on l'a dit, le besoin de faire l'amour à trois ou d'avoir une tierce personne dans la relation conjugale. Les enfants et les adolescents régulent la scène primitive en déniaient la sexualité de leurs parents : ils imaginent volontiers que d'autres adultes ont des relations sexuelles mais pas leurs parents. « Je pensais, reconnaît une fille de dix-sept ans, que mes parents avaient eu des relations sexuelles pour me faire et qu'ils avaient cessé depuis. »

Si le père et la mère ont entre eux des relations sexuelles satisfaisantes, l'enfant pourra mieux trouver sa

place dans l'ordre de la filiation et chercher plus tard ses objets sexuels en dehors de la famille. Ce n'est pas toujours le cas lorsque les parents, et le plus souvent les mères, se plaignent ouvertement à leurs enfants de ne pas être sexuellement satisfaites par le père. « A huit ans, j'étais fier de recevoir les confidences de ma mère en la consolant. A dix-neuf ans, ça me rend fou de savoir tout ce que je connais sur mes parents, je hais ma mère de m'avoir dit ses problèmes sexuels », déclara en larmes un adolescent lors d'une consultation.

La scène primitive est un scénario qui ne demande pas à se réaliser. L'enfant veut savoir ce que ses parents ont fait pour le concevoir. Il a peur d'être exclu de leur relation et abandonné. Mais répondre à cette interrogation en se mettant sur le terrain de l'enfant en exhibant sa sexualité d'adulte, c'est tomber dans le piège psychologique de la curiosité infantile.

Il arrive aussi qu'un enfant surprenne ses parents amoureusement enlacés ou qu'il assiste fortuitement à leurs relations sexuelles. Il n'en sera pas systématiquement choqué dans la mesure où il n'est pas réprimandé ou si ses parents ne se complaisent pas à le raconter aux autres en sa présence. Par contre, lorsque l'enfant reste encore soumis à des désirs d'une relation exclusive avec son père ou sa mère, il se sentira rejeté ou il projettera sur les relations amoureuses de ses parents des idées sadiques afin de dévaloriser leur plaisir. Quoi qu'il en soit de ses représentations, la découverte de l'affection mutuelle des parents l'obligera à admettre qu'il ne peut pas remplacer l'un des conjoints et qu'il lui faut trouver dans sa famille une place d'enfant et non d'amant. Il pourra ainsi mieux construire sa relation de filiation en comprenant le rôle de géniteur de son père et de sa mère, dont la relation sexuelle fut à l'origine de son existence. Il réalisera qu'il vient bien de ce couple dont les parents s'aiment, et l'aiment. Fort de cette sécurité, il se détournera de ses parents et renoncera à eux comme objets sexuels afin de désirer d'autres partenaires. C'est ainsi que l'enfant s'ouvrira à la sociabilité et à l'intelligence des choses.

Nous voyons arriver maintenant en psychothérapie des

adolescents et de jeunes adultes qui ont vécu une implication séductrice dans leur sexualité de la part de leurs parents et de leurs éducateurs. Risque de se reproduire dans le domaine de la vie sexuelle la même erreur que celle commise dans les années soixante où des parents militants voulaient à tout prix sensibiliser leurs enfants à l'engagement social et politique. C'est l'inverse qui s'est produit. Il s'agissait surtout de trouver auprès des enfants la justification de ses engagements. Aujourd'hui, on cherche soit à refaire sa propre éducation, soit à vivre comme les enfants. On oublie de les laisser à leur place. Les pousser à grandir favorise sans aucun doute l'apparition d'enfants précoces, mais qui seront bien souvent des adolescents et les adultes immatures de demain. En fait, derrière cette attitude, il n'y a pas vraiment de souci éducatif. Les enfants, on l'a dit, sont vécus à égalité avec l'adulte, comme s'ils devaient avoir la même connaissance de la vie que leurs aînés. Emportés dans cette ambiance, de nombreux adultes confondent leur sexualité avec celle des enfants, au point que ces derniers sont devenus des objets de satisfaction érotique.

L'ensemble de ces conduites se développe en extension à la psychologie phallique. Les enfants sont curieux de la sexualité des adultes et s'imaginent leurs relations sexuelles. Les adultes, stimulés par cette curiosité, s'empressent de la réaliser en transgressant l'imaginaire puisqu'ils trouvent plaisir à faire entrer les enfants dans leur sexualité. Dans ces conditions, les enfants propulsés dans un univers qu'ils ne sont pas capables de vivre et d'assumer physiquement et psychologiquement ne peuvent reconnaître leur propre sexualité. Ce manque de pudeur ne favorise pas l'intériorisation progressive de la pulsion sexuelle et explique les difficultés affectives vécues plus tard par de nombreux postadolescents.

Le processus phallique est également dominé par d'autres préoccupations : celle de la découverte de la différence des sexes, du jeu de l'exhibitionnisme et du voyeurisme, et de l'angoisse de castration que nous allons décrire.

Les deux sexes existent

Entre trois et six ans, l'enfant se pose la question de la différence entre une fille et un garçon. De l'enfance à la puberté et jusqu'à l'adolescence, la différence sexuelle est surtout vécue en termes négatifs de manque : une fille, ce n'est pas un garçon et un garçon, ce n'est pas une fille. Il faudra passer par le travail de l'adolescence et de la post-adolescence pour vivre la différence sexuelle dans la complémentarité et non pas dans l'opposition défensive. L'angoisse de la castration est à l'origine des conflits entre les sexes. La peur de cette « privation », compliquée par un sentiment d'injustice, ne facilite pas toujours les relations entre les femmes et les hommes lorsqu'ils sont encore soumis au complexe de castration, au point de fabriquer des idéologies pubertaires du type de « la guerre des sexes ».

L'enfant prend conscience de la réalité anatomique du pénis et il se demande si tout le monde possède cet attribut. Lors d'un repas de famille, un jeune enfant de cinq ans passa sous les jupes de sa mère en s'écriant : « T'as pas de zizi ! » Elle aurait pu lui répondre : « Moi, j'ai un autre sexe que le tien ! »

Avant qu'il ne soit en mesure de l'admettre, le garçon contemple son sexe avec la crainte de le perdre, surtout lorsqu'il constate qu'il manque sur le corps de la fille. Il pense d'abord que, chez elle, il est plus petit et que plus tard il se développera. Cette idée imaginaire se retrouvera par la suite dans les fantasmes de certains hommes qui ne voient que les jambes et les seins fortement érotisés de la femme : ils ne sont pour eux que des équivalents du pénis recherché sur le corps de la femme.

A l'inverse, la fille calme son inquiétude de castration en pensant inconsciemment qu'il lui poussera un pénis. Certaines, n'ayant pas encore conscience de leur vagin, tireront sur leur clitoris pour le faire grandir plus vite. Ou encore, comme l'évoquait une adolescente de dix-huit ans : « Jusqu'à seize ans, je pensais que l'on pouvait changer de sexe comme on le voulait. » Le drame des femmes hystériques ou des nymphomanes est de chercher le pénis qui leur manque, le plus souvent, à travers des partenaires

masculins impossibles, vécus de façon ambivalente dans la symbolique paternelle des « gens de robes » dont elles sont facilement amoureuses : les avocats, les médecins ou les prêtres. C'est aussi un défi à la loi.

Dès cette période, les filles comme les garçons se heurtent à un problème psychologique, inhérent au psychisme humain dans toutes les cultures, où l'enfant découvre son sexe sur le mode de l'inversion : c'est en pensant d'abord qu'il a peut-être les organes de l'autre sexe sur son corps qu'il découvre la différence sexuelle. Pour la sexualité infantile, il n'y a qu'un seul sexe. Cette idée sera remise en question à la puberté ou n'aura pas lieu d'être pour l'homosexuel qui se vit narcissiquement en se suffisant à lui-même.

Cette attitude d'inversion sexuelle conduit le garçon à reconnaître qu'il a un pénis, mais avec le désir de porter des enfants dans son ventre afin de s'identifier à la puissance maternelle. C'est ainsi que l'on voit des enfants s'amuser à mettre des coussins sous leurs vêtements pour arrondir le bas du corps ou des hommes rêver d'être enceints. L'androgynie est un vieux mythe qui a ses origines au fin fond de la psychologie humaine. Mais il est pervers de bricoler la plomberie masculine pour réaliser ce fantasme inutile en réalité.

Le même principe d'inversion sexuelle anime la fille qui nie, comme le garçon, la différence des sexes. Ses organes sexuels sont à l'intérieur de son corps et ne sont pas aussi apparents que ceux du garçon. Elle va donc dans un premier temps dévaloriser sa mère en devenant agressive à son égard et en se rapprochant plus de son père. Elle pense qu'elle doit conquérir ce qu'elle n'a pas ou reconquérir ce qu'elle a perdu et que son père va l'aider dans cette tâche. La fille, pour construire son identité sexuelle, devra commencer par faire le deuil de cette conquête impossible, comme le garçon devra renoncer à porter des enfants.

Le destin de la sexualité de la fille et du garçon va se jouer par rapport à leur approche singulière de la castration au moment du complexe d'Œdipe. Le garçon tente de se dégager de sa relation œdipienne pour échapper au

sentiment d'impuissance, à la castration et, à l'inverse, la fille entre dans cette relation pour lutter contre son sentiment de castration.

L'un comme l'autre entrent dans une première reconnaissance de la différence des sexes d'une façon négative entre quatre et cinq ans. On se protège l'un de l'autre et il faudra, dans bien des cas, attendre la post-adolescence pour accéder à une différence positive, où les partenaires se définiront par la complémentarité et non pas par le manque : « Je suis ce que tu n'es pas. »

« Toi plus tard, tu seras une femme! » affirma doctement un garçon de cinq ans à une fille de son âge. Surprise, elle lui demanda de s'expliquer; il répondit avec assurance : « Parce que tu feras des bébés! » Il restituait à la sexualité de la fille ce qui lui revenait, ce qui lui permettait de se reconnaître dans la sienne. Après l'attitude d'inversion qui consiste à loucher sur la sexualité de l'autre pour se l'accaparer, vient le temps du renoncement et de la restitution à qui de droit de ses attributs.

Le véritable travail psychique de la reconnaissance de la différence des sexes commence lors de l'adolescence quand se pose le problème de l'identité sexuelle. Dans la période phallique, où seul compte l'organe anatomique, la question de l'identité ne se pose pas dans les mêmes termes qu'à l'adolescence, où l'enfant devra passer de l'avoir à l'être.

Se montrer et voir

L'enfant de trois à six ans manifeste un intérêt et du plaisir à voir et à être vu. La pulsion partielle du voyeurisme et celle de l'exhibitionnisme s'expriment par le besoin de voir l'adulte ou d'autres enfants uriner, se doucher, se dévêtir ou, au contraire, par le besoin de se montrer dans les mêmes situations.

Certains éprouveront des difficultés à transformer la pulsion du voyeurisme et, devenus adultes, chercheront leur plaisir en regardant ou en étant vus plutôt que dans une relation sexuelle complète qui ne sera pas aussi stimulante. Cette attitude révèle que les pulsions partielles n'ont pas été placées sous le primat de la génitalité. Elles ont envahi la sexualité et Freud indique, dans les *Trois*

Essais sur la théorie de la sexualité, que le voyeur se fixe surtout sur les parties génitales et se détourne de l'acte sexuel. Le plaisir de voir remplace l'orgasme. En fait, le voyeur témoigne de son incapacité à intérioriser l'objet sexuel et de le resituer dans l'ensemble de sa personnalité. Son regard est figé sur l'objet en prenant apparemment bien soin de ne pas être vu par les autres : en réalité, il trouve son plaisir dans la honte d'être vu. Cette jouissance masochiste exprime la peur que lui inspirent les relations sexuelles.

Dans l'exhibitionnisme, l'enfant (ou l'adolescent) cherche à être reconnu en imposant la vue de son sexe aux autres. La plupart des auteurs, à commencer par Freud, mais aussi Rosolato et Bonnet, donnent trois significations à ce type de conduite. 1) L'enfant, l'adolescent se montrent afin de provoquer l'autre à en faire autant. 2) L'un comme l'autre veulent montrer qu'ils sont bien en possession du phallus : les garçons exhibent leur pénis, les filles leurs seins. 3) Enfin, en agissant de la sorte, ils cherchent à se rassurer sur eux-mêmes de ne pas être castrés en demandant que soient authentifiées leurs capacités¹.

La curiosité anatomique qui se manifeste entre les enfants mais aussi vis-à-vis des adultes exprime un besoin de reconnaître son corps sexué. Il n'est cependant pas souhaitable que les adultes soient complices de ce fait dans l'agir : il est plus enrichissant de le traduire dans le langage en parlant du corps et non en faisant des gestes qui risquent d'enfermer l'enfant dans la pulsion partielle.

Le destin des pulsions partielles étant dans la sublimation, la curiosité anatomique doit se transformer dans la curiosité en général et développer de multiples centres d'intérêt, sinon l'intelligence et la relation aux choses ne pourront pas s'orienter vers le monde extérieur. En revanche, la génitalité ne se sublime pas. Elle dispose de trois possibilités : elle se réalise à travers les relations sexuelles, ou bien elle est différée pour plus tard, sans que cela représente une gêne pour le sujet, ou bien elle est suspendue dans le sens de l'abstinence complète sans pour

1. G. Bonnet, *Les Perversions sexuelles*, PUF, coll. « Que sais-je », Paris, 1983.

autant être le reflet d'un refoulement sexuel. C'est ainsi que l'abstinence de circonstance est possible lorsque les raisons sont extrêmement motivantes et valorisantes pour la personne.

La nécessaire sublimation

Certaines attitudes parentales ou éducatives ne contribuent pas au travail de la sublimation. Si on laisse un enfant jouer « au docteur » avec tous les enfants de l'école maternelle (selon l'argument naïf que cela lui passera), on ne l'aide pas à parler de l'angoisse corporelle qui l'incite à déshabiller les autres. La volonté d'adultes de s'exhiber en famille, sous prétexte de libération, traduit souvent chez eux bien plus le conflit infantile des pulsions partielles qu'une réelle liberté intérieure. Lorsque cette aisance intérieure est acquise, on n'éprouve pas le besoin de se montrer dans le dessein inavoué de prendre une revanche vis-à-vis de ses propres parents en étant reconnu par ses enfants. En grandissant, l'enfant va revendiquer de la pudeur et du respect vis-à-vis de sa propre nudité. Il se cachera pour s'approprier son corps, qui dépend encore de celui de ses parents. Violer cette intimité ne l'aidera pas à intérioriser son espace corporel.

Les processus oral, anal et phallique représentent donc les pulsions partielles. Tant que l'enfant puis l'adolescent n'ont pas réussi à placer sous le primat du génital ces pulsions partielles, ils seront soumis à une certaine inefficacité relationnelle. L'enfant parvient à résoudre ce complexe lorsqu'il fait l'expérience de son pouvoir affectif sur autrui, et en particulier sur ses parents. A partir de ce moment-là, il va se vivre comme unifié et utiliser les résultats de ses sublimations : il saura exprimer ses demandes, vérifiera que la production de ses sentiments et de ses émotions ne laisse pas indifférent son entourage, se sentira de plus en plus valorisé et reconnu. Certes, il aura toujours le recours de régresser de temps en temps, selon ses états affectifs, en jouant avec la nourriture par exemple, pour traduire son acceptation ou son refus de l'autre, ou avec son agressivité pour en connaître les limites ou encore en provoquant corporellement pour mesurer son pouvoir de séduction. La réponse de l'entou-

rage sera à chaque fois déterminante : soit elle limitera son développement en faisant rebondir la pulsion partielle, soit elle l'invitera à l'élaborer davantage afin d'entrer dans l'activité symbolique.

L'acceptation des limites corporelles

C'est pourquoi l'enfant, face aux contraintes du réel, fera l'expérience de la castration qui viendra limiter son expansion narcissique et ses demandes impossibles à satisfaire. Il sera bon qu'il entende parfois un « Non ! » retentir, et pas uniquement des « Tu fais comme tu veux », « C'est à toi de voir », « C'est ton problème. » Ces dernières formules enferment l'enfant dans son narcissisme et l'empêchent d'intégrer les réalités qui ne peuvent pas se plier à ses caprices, ni à ses envies d'un moment. Il n'y a pas de vie possible sans règles, ni loi. A laisser croire le contraire, on risque de fabriquer des malheureux qui à l'adolescence ou à la postadolescence déprimeront devant les réalités de l'existence.

Un récent sondage¹, réalisé par l'Ifop pour *Pomme d'api*, est très révélateur de l'ambivalence des parents au sujet de l'éducation des jeunes enfants. Ce sont surtout des références affectives qui sont retenues plutôt que des grands principes. Pour la majorité des parents, l'essentiel est que « l'enfant soit bien dans sa peau » plutôt que « bien élevé et poli », « débrouillard et autonome » plutôt « qu'obéissant et respectueux des règles ». En même temps ils déplorent, de façon paradoxale (surtout les mères) qu'il soit difficile d'apprendre à leurs enfants le respect de l'autorité parentale.

Derrière ces réponses et cette plainte, on voit se profiler l'idée certes louable de l'épanouissement de l'enfant mais dans la méconnaissance de ses effets pervers en retour ; sans doute cette notion d'épanouissement est-elle entendue comme la volonté d'abolir ce qui serait contraignant, frustrant, gênant pour l'enfant. On oublie simplement que l'éducation d'un enfant ne peut pas se faire en niant les contraintes de la vie ou les exigences des valeurs morales. C'est lorsque l'enfant apprend à savoir les utili-

1. Sondage Ifop-Pomme d'api, 31 octobre 1989.

ser dans sa vie quotidienne qu'il se réalise et s'épanouit, et non pas en étant livré simplement à la merci de ses états affectifs. Les enfants enfermés dans ce système deviendront des adultes narcissiques, vivant au gré de leurs émotions dans une grande fragilité face aux réalités. Il est naïf de s'étonner par la suite des conséquences de ce laxisme éducatif dans le constat qu'ils ne savent pas « respecter l'autorité parentale ». Les adultes sont-ils réellement respectables quand ils ne veulent pas être des images guides et initier leurs enfants aux lois de la vie ? Quand ce n'est pas l'inverse qui se produit, si on demande aux enfants d'être les confidents et les conseillers des adultes.

Au stade phallique, l'enfant fait l'expérience de son pouvoir sur les autres – il veut commander –, mais il constate également des manques qui l'angoissent et le menacent. C'est l'âge des frayeurs nocturnes, des cauchemars, de la peur d'être dévoré ou coupé. Toutes ces craintes se développent en extension à la découverte des attributs corporels qui ne sont pas identiques pour le garçon et pour la fille. L'un comme l'autre traversent une période dépressive, ponctuée d'angoisses, de pleurs et de plaintes sans rapport avec la réalité. La découverte de leurs limites corporelles provoque un sentiment de castration, c'est-à-dire l'impression d'être réduits dans leurs possibilités.

Cette castration phallique est quelque peu différente de la castration œdipienne, où l'enfant se heurte à l'interdit de l'inceste : il ne peut pas avoir accès amoureusement à son père ou à sa mère en excluant l'autre. La castration est souvent vécue comme un danger d'amputation ou de rejet affectif, alors qu'elle a pour vocation de devenir une activité symbolique qui permettra à l'enfant de se trouver dans une identité et de se situer dans l'altérité et la réciprocité : le jeu psychologique de la castration conduit l'enfant à devenir davantage relationnel et à sortir d'un univers fusionnel et symbiotique.

Le garçon va surinvestir son pénis surtout en tant que valorisation narcissique, en lui donnant parfois un nom – quand ce ne sont pas les parents qui s'en chargent. Il conserve pendant longtemps l'idée que sa mère a un

pénis : on parlera aussi à ce sujet de la mère-phallique, c'est-à-dire de la mère toute-puissante d'avant la distinction sexuelle de trois à six ans. Il conserve également l'idée qu'il pourra être aussi fort qu'elle en portant un bébé dans son ventre (identification à cette mère phallique). Cependant, en renonçant à ce vœu impossible, il est assuré de devenir un homme comme son père en effet, ce qui le valorise : en effet, les hommes sont moins ambivalents et incertains quand ils ont vécu une bonne identification à leur père.

La fille procède comme le garçon en niant la différence des sexes. Le constat et la reconnaissance de sa physiologie vont entraîner une blessure narcissique et un sentiment d'infériorité souvent alimenté par des influences culturelles. Il s'ensuit une confrontation avec les garçons, qui s'aperçoivent de leur absence de pénis et qui veulent les dévaloriser. Le jeu et la mise en scène des thèmes de la menace alimentent leurs activités ludiques et les histoires qu'elles (ils) aiment bien vivre et entendre, du type « on joue au loup »... Les garçons courent après les filles dans la cour de l'école maternelle. Les premiers veulent soulever les jupes pour voir ce qu'il y a dessous. Les filles se cachent en poussant des cris, serrées les unes contre les autres, protégeant le « trésor » qui semble intéresser les garçons. Quand ces derniers, fatigués de jouer s'éloignent, elles reviennent vite les provoquer pour repartir à nouveau dans ce jeu sans vainqueur ni vaincu.

Lors de ce processus, la fille se détache plus ou moins violemment de sa mère dans l'espoir de devenir comme son père. Nous retrouverons à nouveau lors de sa puberté cette revendication virile. Elle se rapproche de son père dans l'espoir d'obtenir ce qui lui manque. Le désir d'avoir un enfant du père se développe dans cet imbroglio fantasmatique. Une petite fille de cinq ans, pour montrer à son père l'hématome léger qui apparaissait sur sa cuisse après un choc, baissa sa culotte alors que ce déshabillage ne s'imposait pas.

Le désir d'avoir un enfant du père va se substituer à celui d'avoir un pénis. C'est au nom de ce fantasme que, chez certaines femmes, se manifestera le désir d'avoir un

enfant à tout prix, indépendamment d'une relation amoureuse et, bien entendu, sans faire le lien avec ce vestige infantile. D'autres éprouveront une grande culpabilité pendant la grossesse et à la suite de la naissance de leur premier enfant, comme si cet enfant était le fruit d'une faute. La culpabilité n'apparaîtra pas toujours pour elles-mêmes, mais à travers des idées-symptômes ou des peurs-symptômes : la jeune mère craignant que son enfant soit malformé ou qu'il ne meurt dans son berceau. Mais la fille va se rendre compte que son père ne peut ni ne veut lui donner ce qu'elle demande. Acceptant cette castration symbolique, qui se joue surtout par rapport à ses désirs impossibles plus que par rapport à ses capacités qui restent entières, elle va se tourner vers sa mère. Elle a dû se détacher d'elle dans un premier temps, mais elle revient nécessairement vers cette dernière afin de s'identifier à elle pour devenir une femme. La fille, puis la femme, gardera très longtemps cette ambivalence en utilisant un mode de relation indirect, à la différence du garçon qui sera plus direct.

La mère reste le premier objet d'amour du garçon (comme de la fille) mais il s'en détache pour s'identifier à son père. Lorsque cette identification au père est difficile, voire impossible, l'enfant adoptera éventuellement une position homosexuelle dans l'espoir d'avoir accès à la masculinité.

La fille, elle, doit non seulement se détacher de sa mère mais y revenir à travers le processus d'identification, retour à son premier objet d'amour qui peut être vécu comme une régression à la mère nourricière. Elle cherchera à mettre à distance cette mère trop puissante tout en voulant une complicité féminine avec elle. Si ce travail d'identification ne parvient pas à se réaliser, la fille aura des difficultés plus tard pour intégrer la maternité à sa sexualité comme si elle ne pouvait pas égaler sa mère. Dans la réalité, elle aura évidemment recours à d'autres arguments, liberté ou travail, pour justifier son refus de la maternité ou la différer.

Les deuils du sexe de l'enfant ou le risque d'être asexué

Dans nos sociétés où domine le matriarcat éducatif, les filles ont parfois des difficultés à accéder au rôle de mère. Elles se vivent difficilement comme des mères potentielles car le pouvoir phallique de la procréation est angoissant pour l'agressivité qu'il peut représenter contre les hommes, dans la mesure où l'appropriation des produits génitaux masculins signifie inconsciemment pour la femme son emprise sur l'homme. La persistance d'un matriarcat éducatif annule, par ailleurs, le fonctionnement de la symbolique paternelle qui introduit le sens de la différence, de la loi et de la réalité. C'est pourquoi bien des femmes se demandent où sont les hommes. Quant à certains hommes, ils fuient l'idée d'être pères par crainte de n'être que pairs.

Les conflits de la masculinité ou de la féminité dans la vie subjective de chacun s'accroissent lors de la période phallique, tout comme le désir narcissique de l'enfant d'égaliser la mère ou de se donner un sentiment de complétude dans la possession des attributs des deux sexes à la fois.

Nous l'avons déjà dit, mais il faut à nouveau le rappeler, la découverte sexuelle de cette période n'implique pas encore la compréhension positive du sexe féminin et du sexe masculin, qui interviendra après la résolution du complexe d'Œdipe et surtout après l'adolescence. Cette période est décisive dans le développement affectif, elle est marquée par un climat de deuil. La fille doit renoncer à l'enfant magique (l'enfant du père) et à sa position possessive en acceptant son intégrité corporelle (le vagin) comme différente du sexe masculin. Le garçon doit renoncer à la toute-puissance imaginaire du pénis et à vouloir porter des enfants dans son ventre. C'est dans ces conditions que le garçon et la fille commenceront à s'acheminer vers la reconnaissance de la différence du masculin et du féminin.

Ces divers renoncements que nous venons d'évoquer vont se jouer par rapport à la réalité consciente des sexes et de la reproduction. Mais ces vœux secrets continueront d'être bien présents dans l'inconscient de l'adulte. Ils

s'exprimeront à travers des idées, des désirs et des conduites symptomatiques : le refus de l'enfant, l'incapacité à exercer la paternité, l'attente de l'enfant imaginaire plus que de l'enfant réel, le refus des relations sexuelles après la naissance d'un enfant, le mal au ventre du mari pendant les premières contractions de sa femme ou lors de l'accouchement, le besoin de se vivre comme un papa poule sans être psychologiquement père.

On pourrait en dire autant au sujet de la volonté de valoriser le bébé éprouvette au nom de conclusions rationalisantes du style : « La procréation est maintenant complètement distincte de la sexualité. » Ce déni obscurcit le débat au moins pour deux raisons : premièrement, les couples inféconds relevant de cette technique ne représentent qu'une minorité et, deuxièmement, on aura toujours besoin des produits génitaux humains pour faire des enfants. Est-il pertinent d'affirmer que « nous vivons à l'heure de la procréation artificielle » et que nous allons être délivrés de la contrainte physique de faire des enfants ?

Faire un enfant devient de plus en plus une affaire de technique dans les représentations collectives : stockage des embryons, choix du sexe de son enfant, du moment de la naissance : tout cela donne un sentiment de puissance sur la vie, comme si nous avions la possibilité de modifier notre destin de mortels. L'esprit d'eugénisme, c'est-à-dire de sélection des êtres humains, n'est pas loin. C'est pourquoi un problème moral est posé au sujet « du droit des embryons » et de leur respect. Pour certains, il serait « hypocrite » de distinguer ce débat de celui de la contraception et de l'avortement. La parole sur la bioéthique ne peut pas être laissée uniquement aux seuls médecins et aux biologistes puisqu'elle relève de considérations philosophiques, morales, spirituelles et politiques.

Sommes-nous réellement à la fin de la procréation naturelle ? Dans ce débat, tout se passe comme si, pour devenir père et mère, on voulait se débarrasser de la relation sexuelle en souhaitant que l'enfant vienne d'ailleurs, la « vraie » maternité et la « vraie » paternité étant plus dans les pouvoirs de l'éprouvette et du médecin que dans celle de la relation conjugale.

En suggérant cette interprétation, nous ne cherchons pas à l'appliquer aux couples qui souffrent de leur infécondité et souhaitent un enfant, mais plutôt à souligner la tendance qui se dégage des mentalités actuelles et des propos de personnalités médiatiques qui tirent de ces performances techniques des conclusions séduisantes mais humainement trompeuses parce que simplistes. Lors d'une émission de télévision réunissant des couples inféconds, la question fut posée à l'un des pères de savoir comment il présenterait à son enfant sa conception. Il répondit : « Je lui dirai simplement qu'il y a plusieurs façons de faire des enfants : l'une en ayant des relations sexuelles et l'autre par éprouvette mais que c'est la même chose, qu'il n'y a pas de différence. » Ce type de réponse, banalisant les comportements pour les réduire à un même dénominateur commun, masque des enjeux qui doivent être singulièrement angoissants pour qu'ils s'expriment ainsi. Car il n'est pas pertinent de laisser entendre que ces différentes « techniques » de procréation sont vécues psychologiquement avec des représentations identiques : les retentissements affectifs, sexuels et fantasmatiques qu'elles supposent ne sont pas les mêmes.

Cette façon de se débarrasser de la relation sexuelle dans la procréation est en fait la conséquence d'une culpabilité et d'une honte à se donner le pouvoir d'accéder aux mêmes capacités que la génération précédente. Lorsque des gens consultent pour les problèmes que leur pose leur infécondité, il est symptomatique d'observer qu'ils en viennent souvent à parler d'un sentiment d'impuissance vis-à-vis de leurs parents, quand bien même leur infécondité a une origine clairement biologique. L'angoisse est d'autant plus forte que la réalité semble venir confirmer une castration imaginaire qui a besoin d'être traitée pour que la personne élabore sa propre intégrité.

L'idée, pour un adolescent ou pour un adulte, de ne pas pouvoir être fécond et procréer est souvent vécue, dans leurs fantasmes, comme une impuissance qui est la conséquence de la castration. Des adultes doivent également affronter cette castration phallique bien présente dans

leurs inconscients pour comprendre, parfois, avec quel acharnement ils veulent un enfant à tout prix : il s'agit plus d'une victoire sur eux-mêmes en se prouvant qu'ils peuvent faire un enfant que le désir même de l'enfant. Dans d'autres cas, le complexe de castration est déplacé sur les capacités de séduction ou bien dans d'autres domaines, comme celui du travail, du militantisme social ou du sport, dans l'espoir de trouver dans l'agir une confirmation de puissance. Le problème n'est pas résolu pour autant : la preuve recherchée dans le réel afin d'endiguer une angoisse phallique ne l'empêche pas de demeurer en l'état dans le psychisme.

La sexualité phallique, qui opère une première unification des pulsions sexuelles, joue un rôle déterminant dans le destin de la personnalité. Elle peut se développer vers une sexualité relationnelle ou bien se fixer dans une position phallique en cherchant le sexe pour le sexe et à affirmer sa puissance. Ce travail de transformation va s'opérer, dans le meilleur des cas, lors du complexe d'Œdipe.

Pour être un, il faut être trois

L'enfant apprend progressivement à se situer dans une relation à trois avec ses parents. Sa tendance serait de rester seul avec sa mère dans une relation duelle. Dès qu'il est engagé dans une relation à trois, il perçoit précocement la présence de son père. Celui-ci devient son idéal à partir duquel il va pouvoir se différencier de sa mère. Grâce à ce système relationnel triangulaire, il sera en mesure de se constituer comme individu. L'enfant a donc besoin d'être dans ce réseau à trois pour devenir un, c'est-à-dire quelqu'un.

Dès cette période, et surtout pendant l'adolescence où ce processus se réactive, la tristesse, des pensées dépressives et des idées de mort vont parfois envahir l'esprit de l'enfant. Il les exprimera, à la surprise inquiète de ses parents qui ne savent pas toujours comment le soutenir dans cet état de détresse. Les liens très forts qui l'attachent de façon exclusive et, tour à tour, à chacun de

ses parents lui font peur au moment où la génitalité devient plus importante. A l'adolescence, c'est le plaisir génital qui prendra le relais de cette crainte. Dans un cas comme dans l'autre, il se trouvera en concurrence avec ses parents. L'enfant va donc se trouver confronté à leur mort pour se défaire de ses liens infantiles et accéder au pouvoir de son sexe qui donne la vie : « Moi, je peux », répète-t-il à qui veut l'entendre. Il veut faire les choses par lui-même, mais cette tendance produit également le fantasme d'être abandonné ou de ne pas être aimé par sa famille. Il ne faut pas voir dans cette idée de mort la négation des parents ou le refus de les aimer, mais la nécessité de prendre sa place dans la succession des générations. A la fin de l'adolescence, le sujet doit pouvoir se dire : « Ma vie affective et sexuelle se réalise en dehors de mes parents. »

Nous avons dit à plusieurs reprises que la mort et la sexualité forment un couple indissociable. On le retrouve chez l'enfant mais il est également présent chez les géniteurs. L'idée de mort de son enfant est présente dans l'inconscient car sa conception et sa naissance annoncent la mort de ses parents : une génération va prendre la suite de l'autre. La haine des jeunes que peuvent vivre certains adultes vient de la crainte d'être niés. La plupart du temps, ce sont surtout les effets transformés de cette idée de mort qui apparaissent à travers la peur de donner naissance à un enfant anormal ou dans le fait de le surveiller en permanence pour prévenir tous les risques, d'être continuellement inquiet à son sujet. Cette représentation de mort est fort heureusement sublimée en amour de l'enfant, et provoque de nouvelles motivations pour prendre soin de lui, l'éduquer et favoriser son développement. Mais il faut identifier le sens mortifère d'une attitude récente qui consistait à refuser délibérément de transmettre aux enfants un héritage culturel sous le prétexte fallacieux de ne pas les influencer. N'était-ce pas pour toute une génération une façon de se suffire en affirmant : « Avant et après nous il n'y a rien ! » et de manier ainsi l'infanticide social ?

La loi qui nomme l'autre est libérante

L'enfant manifestera son désir de vivre un lien exclusif avec le parent du sexe opposé et de nier le parent du même sexe. Mais ces sentiments d'attirance pour le père ou la mère, bien vite refoulés dans l'inconscient, pourront s'exprimer autrement, et ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas directement observables dans la réalité qu'ils n'existent pas. Cette attitude sera parfois franchement exprimée avec la fameuse formule : « Je veux me marier avec toi ! » ou « Je viens avec toi dans le lit puisque papa (ou maman) n'est pas là ! »

Les parents sont volontiers attendris lorsqu'ils reçoivent une telle déclaration d'amour. Ils se sentent reconnus. En l'acceptant sans mot dire, ils réalisent le même désir que l'enfant qui veut les garder pour lui comme ils auraient voulu garder uniquement pour eux leur père et leur mère. Il est pourtant indispensable que l'enfant apprenne qu'il ne peut pas prendre la place de son père ou de sa mère dans la relation parentale : il a seulement accès à l'amour filial et non pas à l'amour conjugal, qui est le bien unique de ses parents et auquel il n'a pas droit. L'enfant n'est pas le tout de ses parents et le père pas plus que la mère ne peut être le tout de l'enfant.

L'enfant découvre que sa mère aime son père et que le père entretient le même désir pour sa femme. Plus tard, il pourra vivre, à son tour, une relation semblable, mais avec une personne autre que son père ou sa mère. L'interdit de l'inceste l'ouvre à l'altérité et à la réciprocité sans inhiber sa sexualité et son affectivité. Il faut insister ici : l'interdit œdipien est libérant, structurant et non pas inhibant. Il est une castration symbolique nécessaire pour entrer dans l'ordre de la filiation, pour exister comme sujet d'une parenté.

L'enfant a déjà rencontré une première castration sur son corps : il n'a pas les deux sexes. La seconde castration se joue par rapport à ses désirs et à sa relation parentale qui vont lui permettre de devenir un être social en face des autres. L'autre n'est pas réductible à ses désirs et à ses besoins, il existe pour lui-même. L'enjeu du complexe d'Œdipe est dans cette acceptation de l'autre : l'enfant va

devoir tenir compte de la loi de la présence des autres pour vivre.

Les lois de la réalité que l'enfant découvre à partir de trois ans sont donc libérantes des désirs inconscients impossibles à réaliser : la loi de la différence des sexes, loi de la prohibition de l'inceste, loi de la différence des générations. Quand elles sont transgressées, elles maintiennent l'individu dans les intrigues de la sexualité infantile. Soumis à cette emprise, l'enfant ne peut se situer ni dans une identité sexuelle, ni dans la filiation, ni dans l'histoire des générations, et un narcissisme autosuffisant le conduit progressivement à vivre les réalités uniquement à partir de son imaginaire. Si la réalité ne se plie pas à son exigence, c'est la dépression ou la révolte qui est une autre façon de se déprimer.

Lorsque l'enfant n'a pas découvert le sens de l'interdit incestueux, des inhibitions ou des anomalies sexuelles peuvent se développer. La présence envahissante d'une mère qui fait la loi à la maison et obscurcit la relation au père en limitant l'identification des garçons à la virilité paternelle favorisera l'impuissance sexuelle, l'éjaculation précoce ou l'homosexualité passive. Le recours à la psychothérapie sera alors dans bien des cas nécessaire pour faire évoluer favorablement le sujet.

L'enfant accepte plus facilement de renoncer à son amour exclusif vis-à-vis de l'un de ses parents quand il sait qu'ils sont heureux d'être ensemble et qu'il connaît le sens de leurs relations sexuelles. Il pourra développer des activités en dehors d'eux et acquérir une réelle autonomie. Mais on rencontre souvent des parents qui hésitent, pour ne pas être répressifs, à établir les distances affectives nécessaires entre eux et leur enfant, à énoncer la loi de la prohibition de l'inceste sous toutes ses formes. Ils entretiennent des relations floues où les attitudes affectives et les gestes corporels se confondent avec des comportements amoureux. Quand des adultes ne parviennent pas à faire fonctionner cette loi, c'est qu'ils ne l'ont pas acceptée pour eux-mêmes vis-à-vis de leurs propres parents. Sous prétexte de n'être pas oppressifs, ils se veulent libres dans leurs mouvements affectifs, en

arguant du fait qu'« il n'y a pas de mal à se faire des câlins ». Le problème n'est pas là. Il ne s'agit pas de brimer l'enfant en fonction de caprices d'adulte (ni de le laisser libre pour les mêmes raisons), mais de l'introduire dans le réel affectif : ses parents ne sont pas son avenir sexuel.

Le langage sexuel de l'enfant n'est pas le même que celui de l'adulte (cette confusion existe chez les pédophiles et certains homosexuels). Il exprime d'abord un désir incestueux grâce auquel il s'unifie affectivement. Mais s'il se fixe sur ce désir, son évolution sexuelle sera bloquée. A l'inverse, si l'adulte lui répond sur le même registre, il montre ses propres désirs sexuels, qui sont inconnus et inquiétants pour l'enfant ou l'adolescent. Ce dernier saura se défendre alors que le plus jeune sera dépassé et envoûté. Un père de famille s'est fait remettre à sa place par son fils de seize ans avec qui il voulait parler sexualité. Auparavant, il lui avait fait une déclaration d'amour : « Je t'aime, je voudrais que tu comprennes la sexualité et que tu t'épanouisses. Si tu veux, je peux te raconter ce que j'ai vécu. » Le rejet du fils a été vif : « Qu'est-ce que tu as ? Tu deviens pédé ? » Il avait surtout perçu le jeu séducteur de son père qui cherchait à entrer dans son intimité sexuelle. Nous subissons les effets pervers d'une idéologie du dialogue entre parents et enfants ; le dialogue est bien sûr souhaitable mais il a ses limites. Les parents ne sont pas les mieux placés pour recevoir les confidences de leurs enfants et parler avec eux de tous les sujets. Une frontière et une pudeur sont nécessaires pour que chacun puisse développer sa propre subjectivité et assumer son intimité et certaines questions sexuelles seront plus facilement évoquées avec une personne étrangère à la famille.

Bien des adultes ont du mal à vivre l'interdit œdipien, comme ils rechignent à avoir recours aux interdits de réalité avec des enfants. Pourtant, loin d'être une brimade, l'interdit est structurant. Mais la première exigence consiste à se l'appliquer à soi-même. L'intériorisation du sens de cette loi rend libre. Lorsque l'interdit est refusé, qu'il est vécu comme répressif ou qu'on est dans l'incapa-

cité de l'utiliser, il traduit l'angoisse paralysante dans laquelle se tient encore la vie affective. C'est ce refus qui sera source d'inhibitions et d'impuissances sexuelles.

Il est indispensable d'offrir à l'enfant un modèle relationnel à partir duquel il puisse organiser sa sexualité. Ses désirs incestueux sont des représentations mentales à partir desquelles s'élabore son affectivité, mais ce n'est pas pour cela qu'il faut les accepter directement et répondre dans la réalité, en accordant les gratifications sensuelles demandées.

Une fillette de six ans exigea de son père un baiser alors que celui-ci tenait sa femme dans ses bras. Il refusa de lâcher son épouse pour sa fille. Elle partit en pleurant. Peu après, comme elle ne revenait pas, il alla à sa rencontre dans sa chambre et s'entendit lancer par son jeune fils : « Tu ne l'aimes pas ! » Il lui répondit fort à propos : « Je vous aime comme mes enfants et non pas comme ma femme. Quand je suis avec votre mère, vous n'avez pas à nous déranger. Maintenant, si vous voulez, nous pouvons parler ou jouer ensemble. »

C'est bien à travers la vie quotidienne que la relation œdipienne est vécue et son interdit signifié, afin que chacun trouve sa place et y reste.

L'autre est gênant

Les parents provoquent le complexe d'Œdipe chez l'enfant parce qu'il se sent aimé, accepté et reconnu par eux. Répétons-le, cette opération est avant tout une activité psychique qui n'a pas besoin de se réaliser. L'enfant va ensuite prendre appui sur cette sécurité affective pour engager une tentative de séduction grâce à laquelle il va, pour la première fois, unifier ses pulsions partielles dans la génitalité et se reconnaître dans sa masculinité ou sa féminité.

La présence du père est venue rompre le face-à-face solitaire de l'enfant avec sa mère : la relation paternelle introduit une réalité différente et oblige l'enfant à sortir de l'imaginaire dans lequel il risque d'être enfermé. Le père, ou un représentant symbolique, peut favoriser cette opération salutaire : la mère à elle seule n'y parvient pas complètement. Il ne suffit pas d'utiliser l'argument que la

mère travaille pour croire qu'elle peut introduire la réalité extérieure à l'instar du père. Les femmes ont toujours travaillé, là n'est pas la nouveauté. Il ne suffit pas de travailler, chez soi ou à l'extérieur, pour introduire de la réalité dans la relation mère-enfant. Il s'agit d'une tout autre réalité, étrangère à cette relation duelle. Un cordon ombilical symbolique doit être coupé par le père.

Le père est l'élément étranger qui apparaît comme une autre réalité, permettant à l'enfant de devenir un sujet distinct de sa mère et de ne pas continuer à vivre dans sa dépendance. Si le père ne tient pas ce rôle, cette proximité maternelle rendra l'enfant fragile aux réalités et prompt à s'engager dans des activités imaginaires. On constate que les enfants qui rêvent en classe, ont du mal à se concentrer, ou s'amuse avec des propos incohérents sont trop collés à leur mère. De même le profil délirant qui semble s'accroître dans la psychologie juvénile indique que de nombreux jeunes n'ont pas rencontré une réelle symbolique paternelle qui les aurait fait naître à eux-même.

Le complexe d'Œdipe va se développer dans ce climat relationnel : tous les enfants vivent un désir quasi amoureux vis-à-vis de leurs deux parents. Le garçon veut sa mère pour lui tout seul en excluant son père et vice versa pour la fille. Le complexe se vivra également dans le sens inverse : de la fille vers sa mère et du fils vers son père en forme homosexuelle. Cette double expérience hétéro et homosexuelle peut engager l'avenir affectif de l'enfant, mais il sera surtout remanié et réorienté lors de l'adolescence.

L'enfant va donc construire sa sexualité à partir de sa relation parentale. Elle commence par un conflit affectif où trois personnes sont en cause. Il vit un premier choix amoureux qui servira de prototype à sa vie amoureuse avant d'être remanié lors de la postadolescence.

La bisexualité, ce n'est pas avoir les deux sexes

L'identité sexuelle psychologique n'est à cette époque pas encore complètement établie. L'enfant reste soumis à la bisexualité psychique, c'est-à-dire qu'il fait des choix hétérosexuels ou homosexuels. Une compréhension trop

rapide de ce que dit la psychanalyse à ce sujet laisse parfois entendre que tous les individus sont bisexuels et que, par peur de l'homosexualité (encore faudrait-il préciser de quelle peur il s'agit), la plupart des hommes et des femmes ne choisissent l'hétérosexualité que pour satisfaire le besoin d'un groupe humain de se reproduire. Cet argument est souvent utilisé de façon militante pour justifier l'homosexualité.

Quand on parle de bisexualité psychique, très vive entre quatre et six ans puis tout au long de l'adolescence, il ne s'agit pas d'un conflit de tendances qui préexisteraient dans le psychisme humain mais d'une façon de choisir selon les intérêts de ses identifications. On a choisi l'hétérosexualité et l'homosexualité au point d'en faire des réalités qui existeraient en tant que telles. Ainsi y aurait-il deux formes de sexualité qui se valent, et non plus deux sexes. L'homosexualité serait l'équivalent de l'hétérosexualité et ainsi se justifieraient les mariages homosexuels – ce qui n'est pas aussi évident et participe, en toute hypothèse, d'un autre débat. Ce néo-conformisme qui fige socialement une sexualité infantile se méprend totalement sur la réalité de la bisexualité psychique : l'enfant est bisexuel dans le sens où son identité est indifférenciée. De plus, il fait des choix sur un mode narcissique pour se conforter dans une identité, et des choix sur un mode objectal pour s'assurer contre la castration. La fille pourra chercher à séduire tendrement sa mère par jalousie pour son père et le garçon pourra adopter une attitude amoureuse à l'égard de son père par hostilité envers sa mère. Un garçon de six ans avait pris l'habitude de jouer avec les vêtements de sa mère et de s'habiller comme elle. Passé le temps de l'amusement, ses parents s'inquiétèrent de savoir s'il ne manifestait pas des tendances homosexuelles précoces et définitives : l'examen de l'enfant montra qu'il cherchait à attirer l'attention de son père sur lui.

La bisexualité psychique ne se comprend donc que par rapport aux choix affectifs que fait l'enfant simultanément vis-à-vis de sa mère et de son père, et non pas en fonction d'une double sexualité sur laquelle serait construite la personne humaine.

Renoncer à l'inceste

La résolution du complexe d'Œdipe intervient lorsque la fille comme le garçon découvrent qu'ils ne sont pas l'unique désir de leurs parents mais il s'agit là d'une première ébauche. La véritable résolution aura lieu durant l'adolescence, ce qui explique que les relations familiales pendant cette période soient difficiles pour tous les partenaires. Elle peut aussi échouer et compliquer la sexualité ultérieure.

Nous l'avons déjà évoqué, la fille se détache de sa mère pour être valorisée par son père, puis revient vers sa mère pour se reconnaître comme femme et se tourne à nouveau vers son père, forte de sa féminité, pour qu'il lui fasse un bébé, comme à sa mère. Ce désir apparaîtra à travers des formes déguisées. Il sera également source d'angoisse à l'idée d'être ainsi envahie par la force du père. « La fille arrive seule entre six et huit ou neuf ans à la conclusion logique de la non-conformité entre son vagin, petit, et le pénis du père volumétriquement disproportionné. Il s'ensuit l'angoisse de viol par tous les pénis auxquels on peut accorder de la valeur. L'angoisse du viol par le père, à l'âge œdipien, est au développement de la fille ce qu'est l'angoisse de castration au développement du garçon ¹. » Cette angoisse s'exprimera symboliquement par la peur des bandits, des fantômes, des mauvais esprits. L'enfant cherchera la protection de ses parents, qui devront l'aider à faire la différence entre le réel et l'imaginaire. La fille (et le garçon) pourra ainsi jouer avec ses fantasmes en utilisant le support des contes et des fables pour enrichir et contrôler cet imaginaire. C'est la raison pour laquelle les enfants apprécient que leur soit racontée la même histoire qu'ils connaissent par cœur : ils se réjouissent de la maîtrise qu'ils ont sur leur imaginaire. C'est une étape importante au cours de laquelle se forme la libre circulation en soi de ses affects mais aussi son contrôle émotionnel et affectif.

En réalisant qu'elle ne peut pas être la femme de son père et que sa curiosité à son égard est vaine, la fille va

1. Françoise Dolto, *La Sexualité féminine*, Scarabée & Co/A.-M. Métailie, Paris, 1982.

réduire son agressivité contre sa mère et à nouveau s'identifier à elle pour plaire à son père. La fille ne peut donc pas complètement renoncer à sa mère au risque de se perdre : elle a besoin d'elle pour développer sa féminité. Dans ce climat ambivalent, la psychologie féminine se développe jusqu'au seuil de la puberté où ce complexe paternel réapparaîtra à travers une revendication virile où la fille voudra se vivre comme un garçon et prendre part à leurs activités.

Si la fille change de relation, à l'inverse, le garçon reste attaché à sa mère d'une façon singulière. La relation n'est plus nourricière et protectrice mais exclusive : la mère lui appartient et il veut protéger sa conquête contre son père. Le besoin de conquérir des femmes, de changer souvent de partenaires ou d'avoir plusieurs relations amoureuses en même temps vient de cette période fondatrice de la vie affective, quand elle n'a pas trouvé à se résoudre dans le choix de la mère ou de la femme.

Cependant, le garçon ne peut pas ignorer la présence de son père puisqu'il l'empêche de parvenir à ses fins. Ce père sera surestimé (comme pour la fille) car il est perçu comme le porteur de la loi qui sépare l'enfant de sa mère. Le garçon ne se dégagera des intrigues œdipiennes qu'en prenant comme modèle son père pour développer sa masculinité.

La présence de la mère comme celle du père est indispensable pour le développement de la sexualité de l'enfant. La présence physique et matérielle n'est pas suffisante : il s'agit avant tout d'une qualité relationnelle, où chaque parent est dans son identité sexuelle et dans son rôle parental. Ce n'est pas toujours le cas aujourd'hui où de nombreux adultes vivent souvent sur des positions régressives et immatures. Ils donnent des images affectives incertaines peu structurantes, demandant parfois à leurs enfants de les soutenir et de vivre à égalité psychologique avec eux. Les personnalités enfantines ne rencontrent pas Œdipe, ce qui explique, pour une part, le développement de l'asociabilité, du non-respect des règles, allant du fantasme le plus farfelu à l'analité la moins élaborée. L'imaginaire sera alors confondu avec les

productions du délire, qu'on s'ingéniera parfois à justifier au nom de la culture alors qu'elles relèvent d'un tout autre ensemble.

Quand la sexualité devient relationnelle

Après le conflit œdipien, l'enfant va connaître une période de latence durant laquelle il n'y a pas d'organisation nouvelle de la sexualité jusqu'au déclenchement de la puberté. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus d'intérêt pour la sexualité. Les représentations comme les jeux sexuels sont toujours présents, mais la personnalité de l'enfant est principalement tournée vers la découverte des réalités. Quant aux idées et aux comportements sexuels infantiles, ils continuent de s'exprimer sur un mode pré-génital. La période de latence n'est donc pas exempte de toutes préoccupations sexuelles, comme on le pense parfois. Seulement, grâce au travail de la sublimation, les pulsions partielles sont transformées, favorisant ainsi la socialisation et les apprentissages de base.

Il n'est pas possible de décrire ici toute l'adolescence. Les mutations psychologiques et la maturation de la personnalité se déroulent dans un temps assez long, de douze à trente ans, comme nous l'avons montré dans une précédente étude¹. Trois processus marquent l'adolescence : la puberté (de 12 à 17/19 ans), l'adolescence (de 17/19 à 23/24 ans) et la postadolescence (de 24 à 30 ans). La puberté ne se confond plus avec l'adolescence, car cette dernière commence lorsque les processus de la puberté ont achevé leur travail de base. La croissance juvénile doit affronter trois crises : celle de la puberté vers 15/16 ans, celle de l'adolescence vers 19/22 ans et celle de la postadolescence vers 26/28 ans. Nous avons situé brièvement le cadre psychologique du déroulement de l'adolescence : examinons maintenant l'une de ses composantes essentielles, la maturation sexuelle.

1. Tony Anatrella, *op. cit.*

Un corps nouveau

Le développement physique va remettre en question la géographie corporelle de l'enfant, ce qui va le déstabiliser par rapport à son schéma connu : le pubère comme l'adolescent perd ses points de repères.

L'image corporelle reste au cœur des préoccupations des adolescents. Le corps est une nouvelle réalité à assumer allant de pair avec une vie émotionnelle plus intense et inconnue jusque-là. Le laisser-aller physique, si irritant aux yeux de l'adulte, traduit l'ambivalence de l'adolescent vis-à-vis de lui-même : il signe à la fois la difficulté à assumer ses nouvelles possibilités et le rejet de l'influence des adultes sur lui. L'adolescent va entrer dans un long travail d'appropriation de son corps en le désolidarisant de celui de ses parents. Il est alors indispensable que sa vie privée soit respectée par ceux-ci : lorsque les parents sont trop curieux ou s'empressent d'être complaisants pour faciliter (soi-disant) la sexualité de leurs enfants, la relation devient perverse. La mère d'un garçon de dix-huit ans, qui jusque-là ne manifestait pas le besoin d'une relation amoureuse, a organisé et stimulé une relation avec l'une de ses camarades de lycée. Il est entré dans ce jeu relationnel en se laissant porter par ces deux femmes. La camarade, très complice avec la mère, lui confiait volontiers ses états d'âmes : il est inutile d'être un fin psychologue pour déceler le scénario œdipien de cette intrigue. On pourrait en dire autant de ces mères qui propulsent leur fille chez le gynécologue dès l'apparition des premières règles pour qu'elles prennent la pilule. Si autrefois la sexualité était interdite aux adolescents, au moins ils pouvaient la conquérir ; aujourd'hui la règle morale consiste à les inciter à avoir des relations sexuelles, le plus souvent sans être amoureux : l'interdit s'est transformé en impératif de jouissance.

L'implication des parents dans la sexualité de leurs enfants prolonge et inverse une situation œdipienne. Il s'agit d'une difficulté des psychologies contemporaines qui ne parviennent pas à faire le deuil de leur non-participation à la scène primitive.

Une plus grande pudeur s'impose pour respecter l'inti-

mité et la sexualité de ses enfants. Dans le climat culturel actuel, où domine la pulsion partielle de l'exhibitionnisme au nom de laquelle il faut tout dire et tout montrer, cette attitude n'est pas la plus partagée. Or la transparence exhibitionniste annule les subjectivités en voulant les exposer.

Les réflexions d'Anne Franck, dans son journal, sont toujours d'actualité lorsqu'elle parle de son sentiment d'étrangeté corporelle. « C'est si curieux ce qui m'arrive, non seulement ce qui est visible à l'extérieur de mon corps, mais ce qui s'y passe intérieurement » : le pubère se sent en effet étranger à lui-même. Sa nouveauté corporelle l'inquiète et l'incite à s'interroger sur sa normalité physique. Il cherche des points de comparaison avec des gens de sa génération ou des adultes : ce qu'il sent, ce qu'il éprouve, les autres le vivent-ils également ? On aurait tort de bloquer cette interrogation par des réponses hâtives et trop normatives sans qu'il soit, on l'a dit, opportun de susciter excessivement ces questions. Le pubère doit poursuivre sa réflexion sur lui-même pour approfondir sa subjectivité et développer la richesse de ses sentiments.

Dès la puberté, le garçon comme la fille ne savent plus très bien s'évaluer, ni s'estimer. Ils sont donc très dépendants de l'image que les autres leur renvoient. L'impact est d'autant plus fort qu'ils sont dans une période narcissique : toute l'économie affective de l'adolescent est reportée sur lui. Il s'aime tellement et il a tellement besoin des autres pour s'aimer qu'un rien l'atteint. Il s'intéresse à lui-même, ce qui ne veut pas dire qu'il a le souci de lui et qu'il sait s'assumer. Ses relations sont vécues en miroir dans le besoin de se ressentir par l'intermédiaire de la présence d'autrui. Les couples d'adolescents mettent ainsi surtout en œuvre de l'amour narcissique et peu d'amour objectal. Cette expérience jugée attendrissante n'est pas la réponse aux problèmes affectifs de leur âge et les relations de ce type n'étant pas durables, alors que les adolescents s'y impliquent fortement affectivement, ils sortent de ces échecs très blessés. Après quelques expériences infructueuses, ils se font de l'amour

humain l'idée d'une réalité inaccessible ou impossible à vivre. « C'est difficile de recommencer une relation avec un garçon; je me suis tellement engagée avec le précédent. Il est encore trop présent en moi pour que je puisse rencontrer quelqu'un d'autre », dit Muriel, dix-huit ans. « A dix-sept ans, reconnaît Hervé, les relations sexuelles étaient apaisantes. Maintenant, à vingt-huit ans, c'est fatigant et ça ne satisfait pas l'esprit. J'ai l'impression de ne pas avoir grandi. Ça marchait mieux quand j'étais petit. » Enfin, désabusé, Frédéric, vingt et un ans, tire cette conclusion à la suite de plusieurs relations : « C'est trop compliqué avec une femme; alors, de temps en temps, je préfère le faire seul. »

Un agir sexuel précoce non assumé risque ainsi d'escamoter l'élaboration affective et d'être source d'immaturités ultérieures et d'ennui sexuel. L'accès à la génitalité n'implique pas d'abord de développer des expériences sexuelles ou de multiplier les partenaires. De la même façon, l'adulte parvenu à la génitalité n'exige pas nécessairement une sexualité accomplie en acte, mais d'abord celle assumée comme désir, l'acte ne venant que confirmer et consolider la maturation du désir.

L'expérience sexuelle est toujours précédée, pendant la maturation affectivo-sexuelle, par une activité très riche de l'imagination mettant en scène la conquête amoureuse. La construction des scénarios amoureux stimulent le développement des sentiments et des émotions et participent à l'apprentissage interne de la relation sexuelle. Toutefois, la répétition, au-delà de l'adolescence, des mêmes images peut enfermer dans une activité ludique et masturbatoire qui protège de la relation à l'autre. Mais, dans le meilleur des cas, le travail amoureux, dans la vie psychique, va se poursuivre pour unifier le courant génital et le courant affectif : l'individu se construit une histoire d'amour à partir de laquelle il sera confronté, plus tard, au réel de l'autre et au réel sexuel.

Dans le contexte actuel, et quoi qu'on en pense, l'individu n'est pas plus libre de son corps et de ses émotions qu'autrefois car, comme nous l'avons déjà évoqué, le conformisme social incite à la jouissance sexuelle. Il n'y a

pas si longtemps, on affirmait qu'on devenait sourd en se masturbant ou que l'on perdait progressivement la moelle épinière, à présent, c'est le fait de ne pas jouir qui rendrait sourd et qui donnerait des boutons... Si bien que l'on voit arriver en consultation des garçons et des filles de dix-neuf ans et plus qui se demandent s'ils ne sont pas malades ou anormaux parce qu'ils n'ont pas eu des relations sexuelles à leur âge.

Les peurs sexuelles ont toujours existé à l'adolescence. La crainte qu'inspirent ses pulsions et ses fantasmes conduit l'adolescent à se défendre contre son cinéma intérieur et à refuser des images et des tendances afin d'être certain de sa normalité. Or ce sentiment de « normalité » est très dépendant des modèles culturels, les peurs sexuelles juvéniles s'emparent donc des nouveaux modèles culturels pour s'exprimer car une personnalité est le résultat de la rencontre d'une psychologie, d'une culture ethnique et d'une éthique. La personnalité psychologique et la personnalité ethnique étant indissociables dans la construction de l'individu, l'adolescent va s'élaborer en introduisant en lui des modèles culturels dont la plupart aujourd'hui, comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, sont morcelants et ne favorisent pas l'intégration du corps et de la sexualité : c'est le corps imaginaire de la préhistoire infantile qui domine les esprits. Certains vont privilégier une sexualité « opératoire » où seul compte l'acte sexuel passager pour se sentir conforme aux modèles sociaux en vigueur.

De nombreux adolescents ont alors des relations sexuelles sans en avoir véritablement envie : l'investissement affectif y est pauvre et le désir n'a pas eu le temps de faire son travail. Ils se sont laissés prendre par un jeu émotionnel, par la curiosité et la pression sociale sans avoir de réels intérêts affectifs. Peu sont enrichis par de telles expériences. L'environnement et les médias valorisent les « amours » juvéniles avec une naïveté simpliste, alors que la réalité est plus complexe et parfois douloureuse. Nous aurons à revenir sur ces questions.

Les transformations corporelles qui commencent à la puberté s'accompagnent d'un travail psychique dont

l'objectif est d'accéder à la possession de son corps sexué. Le corps ne réagit donc plus de la même façon et l'adolescent a peur de ne pas réussir à contrôler ce qui se passe en lui contre son gré : le garçon pourra avoir une érection en parlant avec quelqu'un ou en montant à la corde pendant un cours de gymnastique comme la fille éprouvera des sensations nouvelles sur l'ensemble de son corps. L'un comme l'autre peuvent vivre ces modifications corporelles comme « une cassure » (Laufer) provoquant une dépression liée au sentiment d'une discontinuité avec soi-même. Une tentative de suicide, une dépendance toxicomaniaque ou l'incapacité de s'adapter aux réalités peuvent traduire une souffrance psychique due à cet effondrement de l'image corporelle.

Ces nouvelles personnalités juvéniles ont des relations plus simples et moins conflictuelles que celles d'un passé récent. Cependant, elles sont plus pragmatiques, plus émotives, plus fragiles et moins rationnelles. Le look vient souvent compenser un vide intérieur et la difficulté d'accéder à une réelle identité personnelle. La culture de l'« avoir » développe le sentiment d'être quelqu'un par la seule recherche vestimentaire, ou la possession de gadgets à la mode. S'entourer ainsi d'objets donne un sentiment fallacieux d'existence : l'individu s'attribue la force de l'objet possédé et espère à travers lui acquérir une valeur et une identité.

L'incertitude corporelle est inhérente à la psychologie de l'adolescent. Ce dernier va souvent ressentir un vide intérieur identique à celui de la petite enfance, quand il apprenait à développer ses relations. Les « fringues » viennent alors dans bien des cas compenser le manque d'identité corporelle. Son look ostensiblement affiché ne signifie pas qu'il est, selon une expression éloquente, « à l'aise dans ses baskets ». Souvent, il masque ses souffrances mais les jeans et les tee-shirts usés et volontairement déchirés sont l'emblème d'un corps portant des stigmates.

Le vêtement apparaît comme une autre peau qui vient donner une identité précaire à celui qui perd son corps d'enfant. L'adolescent ne sait plus qui il est, et souhaite

mettre à distance ses parents : la magie des fringues lui permet d'être reconnu par les autres et de devenir intouchable par ses parents. Il modèle un corps extérieur qu'il ne parvient pas à travailler intérieurement, d'autant que les références culturelles ne lui offrent pas de valeurs (autres que celles de l'adolescence) et de symboles à partir desquels construire son intériorité, ce qui ne va pas sans conséquences graves : l'adolescent, faute d'une subjectivité développée, risque de liquider son corps en refusant de le travailler mentalement.

De tous temps, les comportements vestimentaires ont eu pour les jeunes le but de les affirmer et de manifester leur originalité. Actuellement, la problématique est différente en ce sens qu'on observe dans le fétichisme du vêtement la difficulté d'accepter la loi de la différence des générations (des adultes continuent de s'habiller comme des adolescents à la surprise de ces derniers) et d'accepter la différence des sexes. Une telle attitude « signifie que, dans l'inconscient, la représentation du corps sexué n'a pas intégré la complémentarité des sexes géniteurs ¹ ». Ce conflit, qui fait partie des tâches psychiques à traiter lors des transformations de l'adolescence, est accentué dans notre contexte culturel par la confusion des images masculine et féminine et par le nivellement de la relation parentale à celle du copinage. Si tout le monde se présente et se vit avec un corps de pubère, il n'y a pas à grandir ni à changer. Cette résistance au changement de l'expérience corporelle sera la source de nombreuses immaturités et de multiples troubles sexuels et psychosomatiques.

Identité sexuelle et relation à l'autre

L'acquisition de l'identité sexuelle est une des tâches de l'adolescence. L'appartenance, comme l'orientation du désir sexuel, sont incertaines à l'époque où la pulsion sexuelle va se transformer en intégrant réellement la présence de l'autre. Elle va devenir altruiste. La problématique pubertaire va venir faire éclater l'organisation pré-génitale de la sexualité infantile en mettant en doute les

1. Annie Biraux, *L'Adolescent face à son corps*, PUF, Paris, 1990.

théories sexuelles construites auparavant. L'enfant pourra même oublier la plupart des vérités apprises jusque-là. La croyance en un sexe unique vient se heurter à la découverte de la différence des sexes mais la transformation de cette conception inconsciente est rendue difficile aujourd'hui à cause de la confusion des sexes dans laquelle la société se complaît. Certains y voient la conséquence de la libération de la femme bouleversant la répartition des rôles avec les hommes. Cette raison sociologique, évidente et massive au xx^e siècle, n'est pas négligeable; cependant elle ne rend pas compte d'un débat plus complexe au sujet de la modification des psychologies qui, en se référant de plus en plus au sentiment amoureux, ont surtout utilisé les ressources émotionnelles juvéniles et notamment celle du prolongement des mouvements affectifs de l'adolescence.

L'adolescence est un phénomène récent. Elle a été de plus en plus valorisée au point de développer ce que nous avons appelé par ailleurs « une société adolescentique » : la mise en œuvre de la sexualité s'est, en effet, de plus en plus inspirée de la sexualité juvénile sans parvenir à accéder complètement à la relation objectale.

Le travail de la pulsion sexuelle, à partir de la puberté et pendant toute l'adolescence, va donc consister à intégrer la différence des sexes et la présence de l'autre. La sexualité infantile est surtout imaginaire et masturbatoire : les présences intérieures comptent plus que les personnes réelles pour la pulsion. La puberté rompt ce monologue sexuel, dans la mesure où la pulsion sexuelle, pour se réaliser, doit devenir altruiste. Cette transformation est source d'angoisse. L'idée d'introduire en soi quelqu'un d'autre va obliger l'adolescent à se poser le problème de son identité. Il va passer du « Qui suis-je ? » dans le sens du « Qui m'a fait », « Quelle est ma filiation » au « Qui suis-je ? » dans le sens de « Quelle est mon identité ? » afin de ne pas se perdre dans la relation à l'autre.

Et la pulsion sexuelle va devenir altruiste dans une double direction, comme Freud le rappelle dans *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*. La première semble évidente et suffisante, pour certains : c'est la recherche de

la relation amoureuse, de l'être aimé qui, comme objet sexuel valorisé, relativisera le narcissisme. L'amoureux pourra se dire, selon la formule de Paul Léautaud : « Aimer, c'est préférer l'autre à soi-même ! » Mais la définition de Freud allait plus loin. La pulsion devient réellement altruiste lorsque le désir de la reproduction est intégré à la sexualité. Il ne s'agit pas du désir précoce d'enfant que l'on observe fréquemment chez des adolescents pour s'affranchir de conflits psychiques parentaux, mais du fait de se sentir capable d'être mère ou père. La maturation sexuelle s'achève par l'élaboration de ce désir. Son acceptation n'implique pas un agir immédiat, il peut être différé. Cependant, la peur ou le rejet qu'il inspire montre combien la pulsion a du mal à sortir du débat de la sexualité infantile. Freud écrivait : « Le caractère normal de la vie sexuelle est assuré par la conjonction, vers l'objet et le but sexuel, de deux courants : celui de l'affectivité et celui de la génitalité... Loin d'être étranger à l'ancien but qui était le plaisir, le nouveau but lui ressemble en ce que le maximum de plaisir est attaché à l'acte final du processus sexuel – la relation à l'autre. La pulsion sexuelle se met maintenant au service de la fonction de reproduction ; elle devient pour ainsi dire altruiste – avec le désir de l'enfant ¹. »

C'est la présence d'un autre, dans une autre génération, qui singularise la sexualité humaine. L'amour de l'autre devient une volonté de vivre pour lui dans la durée, et non pas uniquement la recherche de l'objet perdu de l'enfance ; même si ce vestige affectif demeure actif, il sera transformé dans une autre présence.

L'autre fait vraiment loi dans la relation sexuelle. Le dilemme de l'adolescent est de se dire, tant qu'il n'est pas certain de son identité et qu'il n'a pas confiance en lui : « C'est lui ou c'est moi ! » La présence de l'autre lui apparaît contraignante et inhibante, comme si elle limitait sa liberté au lieu de la révéler. Le respect de la loi œdipienne, c'est la reconnaissance du droit de l'autre d'exister indépendamment de soi.

Nous retrouvons cette problématique chez des post-

1. C'est nous qui soulignons. Freud, *op. cit.*

adolescents de vingt-quatre à trente ans qui vivent en couple, mais en couple distancié, chacun chez soi par peur d'être étouffé, de ne pas être libre, d'être soumis à la répétition du quotidien et engagé dans des relations sexuelles trop fréquentes. On se réjouit de s'inviter et de se retrouver comme si c'était la première fois. Cette démarche révèle un problème caractéristique de la postadolescence, qui est celui de la lente maturation du processus d'autonomie et de l'acquisition progressive de son identité sexuelle.

Sans doute l'absence de l'image du père dans notre société a-t-elle joué un mauvais tour aux enfants en général, et plus encore aux garçons. Les papas poules n'ont pas rendu les pères plus présents puisqu'ils se sont identifiés à la mère pour se faire accepter alors qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre. Ils apparaissaient surtout comme des enfants ou des frères aînés. Lorsque des jeunes ont une image paternelle négative, ils ont du mal à se structurer intérieurement. Leurs idées sont confuses, l'imaginaire est confondu avec le réel. Il ne faudra pas s'étonner de la difficulté vécue par beaucoup d'entre eux pour savoir ce qu'ils désirent, pour s'engager dans des choix ou se donner des buts à réaliser. Cette absence est le contrecoup d'une présence psychologique et morale maternelle éliminant l'image du père. C'est pourquoi nous avons dit à plusieurs reprises que nous étions dans un matriarcat éducatif qui fragilise le développement des personnalités et favorise l'homosexualité compensatrice.

Ce sont des symboles maternels qui dominent les relations affectives. Il suffit d'observer sur quels principes psychologiques et affectifs, sous le prétexte d'être plus humain, est fondée la formation à la communication dans les entreprises. Nous sommes passés de l'aliénation du travail à la chaîne, selon les principes de Taylor, à l'aliénation d'une hyperaffectivité que des formateurs imposent dans les entreprises. L'idée dominante est de se sentir proches les uns des autres afin de favoriser une communication et une compréhension meilleures. Or la communication n'est possible que dans la distance, et non pas dans la proximité; sinon on cultive l'endogamie, c'est-

à-dire de l'inceste groupal. Il est symptomatique de constater que les thèmes maternels de la vie affective de l'enfant, après avoir envahi la vie amoureuse, s'étendent à présent au champ social et politique. La tendresse est entendue comme la finalité de la vie affective alors qu'elle en est le commencement. Cette hyperaffectivité ne facilite pas les relations qui restent superficielles et concourt à maintenir chacun dans une position de « grand bébé » : ce n'est pas pour rien que dans les relations on s'appelle souvent « bébé », ou « baby », pour faire plus branché...

Les rapports se déssexualisent : la différence sexuelle est niée au bénéfice d'une tentative impossible d'être semblable. Cette immaturité ambiante est d'un coût humain et social considérable, car elle favorise des états dépressifs et de dépendance que l'on retrouve souvent dans la pratique clinique. Sans distance, il n'y a pas de relation mais une fusion quasi maternelle à laquelle chacun participe affectivement sans pouvoir se différencier. Ces relations n'aident pas le self (être soi-même) mais accentuent le besoin d'être reconnu et estimé pour soi-même (comme le faisaient les parents) au lieu que ces deux besoins soient honorés à partir d'une œuvre accomplie. Ce climat n'est pas propice à l'entrée, au moment de l'adolescence, dans la psychologie de la sexualité génitale puisque l'altérité n'est pas réellement acceptée.

Au cours du long processus de l'adolescence, la personnalité passe successivement par la relation d'étayage (en s'appuyant sur l'autre), par l'auto-érotisme (une partie du corps est prise pour le tout), le narcissisme (le sujet se prend comme objet d'intérêt), le choix homosexuel (la recherche du semblable pour s'affermir) et le choix hétérosexuel (l'acceptation de la différence sexuelle). Ces différents états de conscience préparent pendant l'adolescence la relation objectale. Il ne faut pas voir à travers la succession de ces positions des « stades » linéaires intégrant progressivement une tendance à l'ensemble de la personnalité, le développement de la suivante venant comme gommer la précédente. Il s'agit d'expériences psychologiques différentes et ces positions peuvent être

transformées dans un fonctionnement supérieur ou entraîner des régressions inattendues.

Les conditions psychologiques de l'amour humain

Le Moi se forme davantage à partir de la puberté en intégrant la pulsion sexuelle. Lorsque la formation du Moi a été précoce, il risque de limiter la circulation de la libido : une prématurité du Moi est préjudiciable au développement de la personnalité. Si le Moi précède trop rapidement l'apparition des diverses compétences psychiques de la personnalité, il bloque la manifestation des pulsions ainsi que leur évolution. C'est pourquoi l'autonomie souvent imposée au jeune enfant dans la vie quotidienne, alors qu'il a encore besoin de dépendre de ses parents et des adultes, peut provoquer le ralentissement de sa maturation affective.

La formation du Moi favorise le passage nécessaire du principe de plaisir au principe de réalité. L'enfant recherche le plaisir pour le plaisir mais, progressivement, il va apprendre à le vivre comme la résultante d'une médiation. Il ne sera plus recherché pour lui-même mais comme la conséquence d'une relation bénéfique. Il introduit donc la réalité extérieure dans sa vie pulsionnelle, et ce travail psychologique concourt au développement du Moi, qui permet la différenciation entre soi et le monde extérieur. En se dégageant progressivement des gratifications maternelles, il devient capable de différer ses satisfactions et il acquiert une maîtrise relative des stimulations pulsionnelles. On le comprend aisément, si le Moi est formé trop tôt par un afflux massif de la réalité extérieure (on fait jouer à l'enfant un rôle d'adulte en réduction), son développement pulsionnel est freiné. A l'inverse, si l'on ne sait pas lui présenter les limites et les lois inhérentes à la vie, il aura des difficultés pour intégrer la réalité et affermir son Moi. Il risque alors de s'enfermer dans un narcissisme omnipotent où la moindre frustration sera déprimante.

La puberté et l'adolescence inaugurées par la sexualité génitale sont donc un long apprentissage à l'altérité afin de trouver ses plaisirs non plus uniquement dans la relation maternelle mais en comptant également avec les réa-

lités. Les enfants travaillent scolairement pour faire plaisir à leurs parents. A l'adolescence, ils vont découvrir – et devoir accepter – qu'ils travaillent pour leur avenir. C'est pourquoi certains « décrochent » alors que jusque-là ils avaient obtenu de bons résultats. L'idée qu'ils doivent agir sur le réel, faire leurs preuves et trouver du plaisir (pour eux) à travailler en démobilise plus d'un. Ils ne savent diriger leurs pulsions que sur leurs parents et inhibent leurs facultés à partir du moment où ils doivent investir la réalité pour elle-même et pour eux-mêmes, en trouvant dans cette relation une source de plaisir. Mais, comme ils ne sont pas sûrs d'obtenir du plaisir par rapport aux réalités comme ils en obtenaient avec leurs parents, ils suspendent leurs efforts, allant quelquefois jusqu'à rejeter le travail scolaire ou une quelconque insertion dans la société. C'est pourquoi les parents continuent, parfois pendant longtemps, de servir d'intermédiaires entre la société et leurs enfants, tout en étant parfois agressés par ces derniers qui leur reprochent de les avoir mis au monde, et dans un monde qui n'est plus aussi gratifiant que la famille.

Intégrer la présence des autres dans la pulsion sexuelle va ainsi bien plus loin que le fait d'être amoureux ou d'avoir des relations sexuelles précoces. Ces dernières ne constituent pas « la preuve » que l'adolescent a accédé à la psychologie génitale. A le croire, on risque de restreindre le développement nécessaire de la relation sociale de l'adolescent à une simple élection affective et pseudo-amoureuse. Bien entendu, il y a toujours des exceptions où l'on constate que ces relations sont durables. Mais il est difficile d'affirmer que toutes ces expériences sont le signe de relations authentiques ou des facteurs de maturité. Introduire la présence des autres en soi, c'est passer d'une sexualité imaginaire et masturbatoire à une sexualité réelle et relationnelle : une opération qui demandera du temps quand on sait combien l'inconscient est hostile à l'altérité et à toute différence. Pour lui, nulle réalité extérieure à la sienne n'existe, et pour que le Moi puisse en tenir compte il doit déloger l'omnipotente suffisance de Narcisse.

C'est pourquoi l'amour n'est pas naturel à l'inconscient : le sens de l'amour humain est le résultat d'un apprentissage et d'un acquis. Il ne faut pas confondre l'attachement nourricier, les pulsions d'auto-conservation, qui sont des types de choix d'objets protecteurs et sécurisants à l'image de figures parentales, avec la relation d'amour où l'autre est reconnu pour lui-même.

Les conditions psychologiques de l'amour commencent à être réunies lors des changements opérés grâce à la mise en place de la sexualité génitale.

Les premiers attachements et les mouvements de la tendresse commencent à se remanier dans une nouvelle économie affective. Les autres, la réalité extérieure, les parents sont moins idéalisés. L'amour devient d'abord narcissique, centré sur la personne de l'adolescent qui s'idéalise : il se prend nécessairement comme objet d'intérêt afin de s'affermir. L'adolescent va donc davantage prendre conscience de lui en assurant son propre sentiment de continuité personnelle qui dépendra de son self, et non plus seulement de l'environnement. Il va apprendre à mieux assumer sa solitude sans utiliser le recours d'une présence quelconque (peluche ou amis) pour exister. Certains, par manque de confiance en eux, cherchent à se reposer sur une relation de couple pour calmer leur angoisse. Mais si l'autre vient à manquer pour une raison forfuite, les anciennes inquiétudes reviennent, indiquant par ces symptômes que la personnalité n'était pas encore parvenue à l'autonomie psychique et qu'elle ne parvient pas à travailler intérieurement l'absence d'autrui tout en continuant à vivre.

Une adolescente de vingt ans demanda récemment à son ami du même âge, qui devait partir avec ses parents en voyage pendant un mois en Inde, de lui laisser une lettre cachetée à lire par jour. Il écrivit donc trente-cinq lettres, partagé entre la culpabilité de celui qui abandonne l'être aimé et l'agacement face à l'attitude puérile de son amie. Pendant tout le mois, elle ne quitta pas sa chambre. La plupart du temps, elle restait dans son lit, lisant et relisant ses lettres qu'elle ouvrait quotidiennement. Écoutant de la musique, se nourrissant peu, telle la Belle au bois

dormant, elle se maintenait en hibernation en attendant le retour de ce garçon qu'elle avait transformé en personnage imaginaire. Il ne s'agit pas en la circonstance d'une relation d'amour au sens d'une relation objectale (pas plus qu'il n'y a d'amour dans le film *37° le matin* ou dans *Le Grand Bleu*) mais d'un attachement masochiste où l'autre ne peut que faire souffrir puisqu'il doit incarner le rôle d'un personnage idéal, produit par l'inconscient de cette adolescente, et ne peut donc pas exister dans la réalité. Dans ces conditions, l'autre représente plus un morceau de la vie psychique de celle qui cherche à le modeler à sa convenance qu'un être reconnu pour lui-même dans une différence radicale.

On le voit, il n'est donc pas très simple pour l'adolescent d'apprendre à vivre avec l'autre au moment où ce dernier s'inscrit dans l'ordre de sa pulsion sexuelle. Son désir de toute-puissance imaginaire va se heurter à la limite des différences. L'autre n'est pas plus sa moitié que le prolongement de lui-même, comme on le croit dans la relation amoureuse fusionnelle ou narcissique. Cependant, la vie amoureuse commence ainsi, en utilisant les premiers modes de la communication de l'enfant avec sa mère au début de son existence : les mêmes illusions demeurent et aveuglent souvent sur le choix de son partenaire où le contact compte plus que la qualité relationnelle. L'affectivité sensorielle de l'adolescent le conduit à imaginer la définition de l'amour comme une proximité du contact de peau à peau. Le *Moi-Peau* (Anzieu) est la première forme de la relation humaine ; mais en rester à cette position – dont une fois encore le langage rend compte dans l'expression moins métaphorique qu'on croit d'« être à la colle » – rend difficile la construction d'une relation inscrite dans le temps. Elle se maintient dans une sorte de statu quo, où chacun cherche en permanence à évaluer la distance qui le sépare ou le rapproche de l'autre, puisque aimer signifie la fusion ou la symbiose.

On est encore dans les intrigues de la tendresse infantile où l'on cultive l'enveloppement affectif passif sans pouvoir accéder aux conditions psychologiques de

l'amour humain. C'est pourquoi lorsque des adultes incitent ou valorisent les couples d'adolescents, ils ne leur rendent pas service. Au reste, les adultes n'ont pas plus à autoriser qu'à interdire ces relations : les jeunes sont souvent à même d'en découvrir les limites et de prendre leurs distances.

On constate en outre que, dans la plupart de ces relations, les couples d'adolescents ralentissent souvent l'élaboration de leur désir et, après quelques échecs, c'est la qualité d'un investissement affectif ultérieur qui est hypothéquée : les illusions amoureuses ont été tuées précocement par des relations elles-mêmes illusoire. Ces illusions sont cependant nécessaires pour développer et intensifier les capacités relationnelles et amoureuses à venir. Mais elles n'appellent pas de réalisations ; à l'inverse, elles demandent, dans la mesure du possible, une abstinence qui enrichit et symbolise l'économie affective. Lorsque les illusions amoureuses sont immédiatement censurées par le traumatisme de l'échec dans la réalité, l'individu risque de partir avec un sérieux handicap, étant donné que le travail amoureux (imagination, rêve, poésie) n'a pas pu accomplir son œuvre psychique. Il ne faudra pas s'étonner, par la suite, de rencontrer des postadolescents ou des adultes exprimant un vide existentiel et une panne du désir sexuel.

Lors de consultations sexologiques, il n'est pas rare de recevoir des personnes satisfaites de vivre ensemble, de coopérer facilement entre elles dans leur vie quotidienne mais qui s'inquiètent de ne pas éprouver de désirs sexuels fréquents. Leurs relations sexuelles s'espacent et n'ont pas toujours l'intensité escomptée. Cette pauvreté sexuelle est le résultat d'une histoire psychique, en particulier pendant l'adolescence, au cours de laquelle la fonction du désir n'a pas pu s'élaborer. Ces échecs répétitifs peuvent se développer sur un fond dépressif, triste et solitaire, accentuant l'idée qu'il n'y a rien à attendre de la relation à l'autre. Dans tous les cas, la relation amoureuse est faussée et demeure dans les régressions de la tendresse où il s'agit plus de se faire accepter que d'aimer en pensant à l'autre.

Les modèles médiatiques exercent, il est vrai, une pression sur les représentations sexuelles qui servent de références idéales à partir desquelles chacun se sent normal ou anormal. Cela provoque une perversion et un déplacement de l'idéal. Une perversion dans le sens où l'on ne cherche pas à savoir si l'idéal correspond à une vérité ou seulement à une mode; on voudrait coïncider avec la représentation pour être certain d'être comme les autres alors qu'il y a, la plupart du temps, un décalage entre ces modèles et ce qui est vécu. Si l'on ne sait pas exprimer ce qui se passe en soi, on va utiliser ce qui est vu à la télévision, au cinéma ou ce qui est lu dans des romans pour se modeler, sans faire intervenir d'autres éléments de réflexion parce que la personnalité n'est pas parvenue à la maturité du self. Des images béquilles tiennent lieu de discours subjectif sur soi, discours qui reste pauvre, voire sous-développé car les apparences du modèle sont prises pour la vérité. Cette tendance provoque également un déplacement de l'idéal : l'image médiatique de la sexualité se substitue, dans bien des cas, à l'idéal psychologique (idéal du Moi) et à l'idéal moral. Cet idéal médiatique ne favorise pas la réflexion dans le sens où il s'impose au psychique et annule la réflexion morale : il importe peu de chercher à constituer sa vérité mais seulement de se laisser porter et surtout évaluer par la norme médiatique, qui devient une morale immanente, résumée à un seul principe : c'est normal puisque tout le monde le fait.

L'accession à la psychologie génitale est devenue une tâche importante dans la mesure où la sexualité subjective est une exigence qui s'est progressivement affirmée au cours de ce siècle. De ce point de vue, l'enfermement ou le télescopage trop rapide des illusions amoureuses influent sur les capacités du désir, comme nous venons de le montrer.

L'irruption de l'autre dans la pulsion sexuelle de l'adolescent représente une véritable révolution, au point qu'il ne sait plus très bien qu'elle est son identité personnelle. Toutefois, de l'acceptation de la présence de l'autre va dépendre l'instauration d'une identité permettant d'exister dans la réalité extérieure.

Le refus de la différence sexuelle, la mégalomanie affective, le sentiment de toute-puissance, les illusions relationnelles seront autant de modalités d'expression du narcissisme juvénile en quête de confirmation de soi. Ce sont les voies indispensables par lesquelles l'affectivité altruiste s'éveille, mais les commencements ne sont pas une finalité et donner une légitimité durable à ces états premiers de la vie amoureuse aboutit à ne pas évoluer dans une relation supérieure. L'autre sera recherché comme une sécurité et un prolongement de soi. Il perd son caractère d'altérité pour entretenir un narcissisme fermé et sans avenir puisqu'il ne fait que répéter la relation à l'objet perdu. La peur de ne pas être aimé maintient l'adolescent dans une économie parentale et maternelle où il se sent aimé passivement.

L'adolescent, en s'inscrivant dans l'ordre de la sexualité génitale, va apprendre à donner une place à l'autre tout en éprouvant une solitude foncière que rien, lui semble-t-il, ne pourra combler. Il fait l'expérience du manque en quittant les objets relationnels de son enfance. Ce deuil est éprouvant mais il ne sert à rien de vouloir supprimer ou annuler le manque par de fausses présences car c'est de ce manque que va naître le désir : qui n'a pas fait l'expérience du manque ne peut pas désirer. En découvrant qu'il ne peut pas faire de l'autre n'importe quoi, il passe à nouveau par la castration symbolique, dont l'autre va devenir l'agent, comme ce fut le cas avec le père lors de l'enfance par rapport à la mère, et cette opération qui recommence va permettre au sujet d'accéder à l'identité sexuelle dans la recherche de la différence et non plus, uniquement, dans la quête du semblable.

L'hésitation homosexuelle

Avec la puberté va apparaître une distinction entre le masculin et le féminin. Mais le sexe biologique ne commande pas l'orientation du désir, qui est la conséquence d'une histoire et d'une organisation de la vie psychique à partir de laquelle l'adolescent va commencer à s'unifier. L'identité sexuelle est à la fois le besoin de reconnaître son anatomie, au masculin ou au féminin, et le besoin de s'inscrire dans une continuité psychique. La

timidité ou l'hésitation de l'adolescent au sujet de son identité traduit une bisexualité psychique qui joue un rôle dans la reconnaissance de la différence des sexes et dans l'orientation de son désir. Freud en a souligné l'importance, en observant que l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme (et réciproquement) n'est pas une chose qui va de soi et qu'on ne saurait réduire en quelque sorte à une attirance d'ordre chimique.

Si le choix d'objet peut se faire par rapport au sexe opposé, il se réalise aussi avec des personnes du même sexe. L'attraction qu'exercent les deux sexes l'un sur l'autre, l'influence inhibante des modèles sociaux et le besoin de faire des enfants sont des forces qui empêchent la relation homosexuelle : les sociétés ont toujours valorisé l'hétérosexualité parce qu'elle a socialement plus d'avenir que l'homosexualité, même si, selon les périodes de l'histoire, l'homosexualité a été tolérée. En effet, écrit Freud : « Là où elle n'est pas considérée comme un crime, on peut constater qu'elle correspond au désir sexuel de nombreux individus. » La plupart du temps, ce désir est transformé ou refoulé et un refoulement extrêmement défensif peut être à l'origine de troubles psychiques graves : narcissisme, paranoïa et hystérie sont relativement inhérents à l'homosexualité.

La bisexualité psychique, on l'a dit, fait partie de la sexualité primitive et, on l'a dit également, cela ne signifie pas que l'homme ait les deux sexes à la fois. Mais, très tôt, l'enfant s'identifie tour à tour à ses parents dans une position hétérosexuelle et homosexuelle. La bisexualité se dénoue lors du complexe d'Œdipe grâce à l'amour du parent du sexe opposé et par l'identification au parent du même sexe dans la rivalité. Lorsque l'enfant s'arrête à l'identification au parent du sexe opposé sans chercher à se montrer le rival et l'égal du parent de son sexe, le garçon peut devenir homosexuel par peur de ne pas être aussi viril que son père. Cette opération étant inconsciente, elle ne procède pas d'une décision rationnelle : le reconnaître n'implique pas qu'elle soit extérieure ou étrangère au sujet, qui sait dans quel sens il oriente sa relation et organise son affectivité. Il ne faut

drait pas utiliser l'inconscient comme argument pour prétexter que ses conduites ont lieu malgré soi : on peut résister à ses prises de conscience à travers des conduites réactionnelles, comme on peut les admettre pour faciliter ses choix.

Les bisexuels sont dans une alternative et une indécision qui les protègent de l'angoisse de l'homosexualité. Jouer sur les deux tableaux permet à beaucoup de rester dans le flou et de s'installer dans le fantasme de vivre toutes les tendances divergentes. Là encore, les attachements homosexuels n'ont pas le même sens en fonction des âges. Il arrive que des passages à l'acte homosexuel aident certains adolescents à assurer leur masculinité trop fragilisée par une absence paternelle, sans pour autant d'ailleurs qu'ils deviennent durablement homosexuels. Cette expérience est sans doute plus fréquente pour les garçons que pour les filles.

A l'adolescence, les attirances homosexuelles vont de la curiosité anatomique ou de l'attrait du corps semblable à l'élection affective, le plus souvent platonique ou transformée à travers des activités sportives, culturelles, religieuses ou des relations privilégiées.

Au début de l'adolescence, les garçons se retrouvent entre eux pour affermir leur masculinité. Quant aux filles, elles ont un sentiment de sûreté de soi et se précipitent dans l'hétérosexualité avec parfois des allures de garçon manqué ou, au contraire, de féminité outrancière. Les uns comme les autres se situent pourtant dans une pseudo-hétérosexualité. C'est surtout lors de la postadolescence que la reconnaissance de la différence des sexes est vécue dans l'attrait et non plus dans la concurrence pubertaire de l'un sur l'autre. Lorsque la tendance homosexuelle n'a pas été précocement érotisée, elle se transforme en sentiments sociaux : à partir d'elle, la relation sociale se construit. C'est cette tendance, poussant au rapprochement avec « le même », qui permet l'établissement du lien social, du consensus, bref, d'une sociabilité à la fois aimable et non agressive.

Actuellement, nous sommes dans un environnement incertain quant à ses valeurs, où l'idéal du Moi des

adultes, mais encore plus des adolescents, n'est ni éveillé ni enrichi par la culture. Nous sommes en fait dans la confusion des cultures et des symboles. La vie sociale se développe dans le manque de confiance dans l'autre et la pulsion homosexuelle se retrouve à l'état premier, sans objet. Il ne faut pas s'étonner de voir l'agressivité et la violence se développer, notamment à l'occasion des manifestations sportives. Les bagarres souvent alcoolisées sont le signe manifeste d'un échec de la sublimation. Trait révélateur : il arrive que, pour parler de ces luttes sans raisons, des hooligans disent, comme nous l'avons entendu : « Nous nous sommes mélangés » au lieu de : « Nous nous sommes battus. » De plus, des injures homosexuelles sont fréquemment utilisées pour agresser l'autre. La tendance homosexuelle peut se pervertir à travers des conduites érotiques de défi, de provocation. La vie sociale repose sur l'économie homosexuelle et ce, indépendamment de l'orientation personnelle du désir : si la pulsion ne parvient pas à faire ce travail de conversion vers la compétition symbolique, c'est la vie sociale qui en pâtit.

S'il n'y a pas de différence sexuelle dans l'inconscient, la vie n'est cependant possible que dans le choix d'une orientation donnée à la sexualité. Le conflit entre les tendances homosexuelles et hétérosexuelles doit trouver une issue à la fin de l'adolescence. Si certains s'orientent vers l'homosexualité, il faut savoir que les conditions de réussite sont difficiles. La plupart des homosexuels affirment avoir toujours vécu avec ce désir sans l'avoir vraiment choisi, qu'ils se sont construits dans cette orientation sans autre alternative, avec le sentiment d'être né ainsi à la suite d'un déterminisme quasi génétique. Aucune étude scientifique n'a pu confirmer à ce jour cette hypothèse, même si on a pu observer dans la vie foetale des déséquilibres hormonaux pouvant être une modalité de l'homosexualité mais pas une cause biologique. « Il est illusoire de rechercher dans les gonades de fœtus ou dans ses glandes surrénales la source exclusive de l'homosexualité de l'adulte, même s'il est impossible d'exclure tout à fait le rôle d'un taux d'androgènes insuffisant ou en excès au cours de la vie foetale dans la genèse de l'homosexualité

mâle ou du lesbianisme. Les hormones, il est utile de le rappeler, ne sont qu'un élément d'un état central fluctuant, global et qui ne peut être dissocié ¹. » La neurobiologie est capable aujourd'hui de définir les interactions entre les sécrétions chimiques, les échanges neurologiques et les comportements humains, mais il serait abusif de laisser croire que l'organisation psychique d'un individu ne serait que la conséquence de l'économie des influx du cerveau. Il convient de tenir compte de la situation globale de l'homme à partir de laquelle le sens du désir va se construire. « L'homosexualité, variété de la passion amoureuse, n'est qu'une modalité parmi d'autres de l'état central fluctuant. Dès lors, les composantes de son espace corporel, sécrétions hormonales et activités neuronales, ne comptent pas davantage que les objets de son espace extracorporel, papa, maman et milieu social compris. Bien plus, dans la mesure où l'état central fluctuant représente un être en devenir qui commence dès la rencontre des deux gamètes mâle et femelle, chaque événement, qu'il s'inscrive dans les neurones du sujet ou dans son environnement culturel, contribue à l'édification de cet état central ². »

L'identité psychique du désir ne se confond pas avec l'identité de genre dans lequel un homme ou une femme va se reconnaître dans son corps sexué. L'identité du désir sexuel est relativement dépendante de la bisexualité de l'enfant, en lien avec son environnement affectif, et demeure actif dans l'inconscient. Le désir sexuel va se construire à partir du débat intérieur au sujet de cette bisexualité, débat qui éveille bien des peurs et entraîne souvent des conduites très réactionnelles pour y échapper. Certains se précipitent hâtivement dans des relations hétérosexuelles pour être sûrs de ne pas devenir homosexuels. La peur de la castration motive ce comportement, que l'on retrouve également chez des homosexuels qui ne cessent de magnifier la virilité, les attributs et les moyens qui la soulignent.

Ce débat peut resurgir chez des adultes qui, après une

1. J.-D. Vincent, *Biologie des passions*, op. cit.

2. J.-D. Vincent, op. cit.

vie conjugale et parentale, décident de changer de partenaire pour quelqu'un de leur propre sexe. La question est de savoir s'il s'agit d'un régression affective ou d'une évolution. Il est symptomatique de relever que, la plupart du temps, les arguments qui justifient le choix de l'homosexualité, le mode de vie adopté et la façon de se comporter restent immatures. Mais il ne serait pas pertinent de généraliser ce fait, car d'autres le vivent en s'accomplissant réellement avec une vie psychique plus élaborée.

L'achèvement sexuel est atteint lors de l'intériorisation, dans l'ordre de la pulsion sexuelle, de la présence de l'autre radicalement différent de soi (l'hétérosexualité). L'adolescent, essayant de passer de l'amour de soi (amour narcissique), à travers l'autre, à l'amour de l'autre (amour objectal), va s'acheminer vers l'hétérosexualité et en même temps modifier sa conception des autres et du monde. La pensée de l'homosexuel et de l'hétérosexuel sur le monde n'est pas identique, même si apparemment ils croient s'entendre.

L'acceptation de la différence des sexes

L'adolescent va devoir également conforter son identité et la révéler face à l'autre sexe.

Les garçons et les filles vivent différemment leur entrée dans la puberté. Le garçon fuit l'autre sexe et se retrouve plus volontiers avec ses copains. Il se conduit en mettant les filles à distance et les jeux vis-à-vis d'elles sont taquins, voire hostiles (la puberté n'est pas l'âge idéal pour la mixité). Engagé dans ce comportement, il cherche à nier une angoisse plutôt qu'à établir une relation. La fille est plus active et se précipite dans l'hétérosexualité de façon ambiguë. Elle recherche les garçons, souhaite participer à leurs « activités ». A travers une certaine négation de sa féminité au profit d'attributs masculins, elle va aussi chercher à s'affermir comme femme auprès d'autres femmes. Si la réaction homosexuelle est première chez le garçon, elle est seconde chez la fille.

La découverte de la différence des sexes et l'attrait de l'autre sexe, quel que soit le choix d'objet que le jeune fera plus tard, va marquer son entrée dans l'adolescence après la puberté et se poursuivra lors de la post-

dolescence. Les crises d'identité sexuelle se présenteront à plusieurs reprises par la suite.

Le conflit œdipien est alors réactualisé : l'autre est bien souvent recherché à l'image du parent du sexe opposé. Mais la solitude affective dans laquelle se trouvent le garçon et la fille les conduit à rechercher, sans en être conscients, une identification avec le parent du même sexe. A cet âge, l'adolescent désinvestit affectivement sa relation d'enfant à ses parents et reporte sur lui cet amour. Cette rupture nécessaire crée un vide et entraîne un sentiment de tristesse qui peut se traduire en morosité, si l'environnement est incertain. En un sens, sa vie affective n'a plus d'objet, si ce n'est lui-même. Il n'est plus question d'aimer comme un enfant et il attend de trouver de nouveaux objets. Son angoisse de la solitude peut le conduire à aimer la première personne venue pour compenser un manque. Cependant, l'identification avec le parent du même sexe doit être établie pour que l'amour objectal puisse exister. Tant que cette identification n'est pas assurée, la relation amoureuse est aléatoire ou engagée sous forme de représailles contre ses parents : il (elle) va aimer quelqu'un pour agresser ses parents et non pas parce que cette personne représente un changement et un progrès.

A cet âge, la vie amoureuse est plus une recherche de soi qu'une rencontre réelle de l'autre. Le fait de se croire amoureux est confondu avec l'intensité émotionnelle, tant il est difficile à l'adolescent d'aimer quelqu'un d'autre que lui-même. Il aime ce qu'il éprouve de lui à travers l'autre, bien plus que l'autre en lui-même : l'ami (e) est recherché(e) sur un mode narcissique ; il est surtout idéalisé pour des traits ou des qualités que l'adolescent aimerait posséder.

Cette période reste marquée par l'ambivalence des sentiments et des désirs. Une grande confusion règne dans les rapports entre la vie affective et la vie sexuelle, qui ne sont pas encore associées. Avoir envie de relations sexuelles et aimer quelqu'un n'est pas la même chose dans une psychologie qui n'est pas encore parvenue à qualifier affectivement l'acte sexuel. Le sentiment amou-

reux, l'amour des autres, de ses parents, l'amitié, la camaraderie sont des modalités différentes de la vie affective avec lesquelles l'adolescent va apprendre à composer sa relation.

Bien des idées à la mode justifient des relations sexuelles avec quelqu'un à partir du moment où « l'on est bien ensemble ». Ces relations de passage et de vacances n'enrichissent pas la vie affective de l'adolescent et entretiennent des confusions mentales au sujet de son désir réel et de son identité. Ce ne sont pas les expériences sexuelles qui facilitent la maturité; au contraire, dans certains cas, elles la retardent. La maturité de base doit être en route ou achevée pour qu'une relation complète soit possible. La plupart des relations affectives sont engagées à l'adolescence sur un mode défensif et n'aident pas systématiquement à la transformation de l'économie affective ni à la résolution des problèmes sexuels. Les motifs des défenses sont variées : devenir plus indépendant de ses parents, se guérir de la masturbation (?), être avec quelqu'un pour ne pas apparaître homosexuel, pour se valoriser aux yeux des autres ou pour être reconnu par quelqu'un parce que l'on ne sait pas s'évaluer, s'estimer soi-même. On constate dans la plupart des cas que le jeune cherche dans son expression sexuelle à s'affirmer et à se rassurer sur lui-même, indépendamment de la qualité de l'autre.

Et, lorsque l'environnement culturel s'appauvrit, la culture ne remplit plus son rôle de confirmation des possibilités et des qualités d'un sujet : ce dernier va demander, entre autres, à la simple relation génitale de donner la réponse aux doutes de sa personnalité et aux incertitudes de son existence. À la limite, le sexe devrait remplir une fonction quasi religieuse. C'est pourquoi après avoir été hyper valorisé comme s'il était à lui-même sa propre fin, le sexe devient second, dans les représentations actuelles, pour être mis sous le primat qu'une qualité relationnelle et affective durable. La valorisation des sentiments, à laquelle on assiste actuellement, est la conséquence d'une culpabilité sexuelle des représentations tous azimuts de la période dite de « libération sexuelle ». Il

s'agit d'une culpabilité psychique, et non pas morale, dans le sens où elle exprime l'échec relationnel des modèles des années soixante/soixante-dix. La libération sexuelle a raté l'autre et réveille du même coup un sentiment d'impuissance à exister affectivement. Nous reviendrons sur ces changements dans le chapitre : « L'amour au temps du sida. »

La fidélité, condition nécessaire pour inscrire une relation dans le temps et favoriser le développement de l'amour humain, redevient une exigence relationnelle. Elle n'est pas une limite à la liberté. Lorsqu'elle est ainsi vécue, c'est qu'il y a erreur sur le choix du partenaire, ou croyance naïve que le sentiment amoureux vient à bout de toutes les contingences, ou bien tendance à vivre la présence de l'autre dans un climat œdipien fait de dépendance et de contrainte, où la présence d'autrui est synonyme de castration.

L'érotisation de la relation et l'apparition d'émotions sentimentales se développent dans une dualité épuisante pour l'adolescent. C'est à quinze ans puis à vingt ans que la pulsion sexuelle est la plus forte. On peut en garder la nostalgie et courir une partie de sa vie après cette intensité perdue. Il faudra du temps pour qu'elle soit intégrée à la personnalité sous le primat des sentiments.

Il est révélateur que l'on parle aujourd'hui plus de tendresse que d'amour. Cette tendance emprunte ses modèles à la sexualité infantile au détriment de la sexualité objectale. Or la tendresse, ce n'est pas l'amour au sens objectal. Si l'adolescent définit l'amour par rapport à une simple sollicitation de tendresse, c'est le signe qu'il recherche des relations de protection, des relations d'autoconservation en reproduisant le premier mode de la relation amoureuse de l'enfant. Nous l'avons déjà dit, il n'y a rien d'étonnant que l'amour commence par la tendresse, mais s'installer dans cette relation pour vivre un amour passif protégé, donc un amour d'enfant, rend vite fragile. La fin de l'amour, ce n'est pas la tendresse et cette dernière a besoin d'évoluer pour que la relation à l'autre soit possible, sinon la relation amoureuse se transforme en régression réparatrice. Lorsque la vie affective s'articule

uniquement sur la tendresse, la question de l'identité du masculin et du féminin ne se pose pas plus que l'orientation du sens du désir. Car la personne demeure dans une économie infantile où, tour à tour, les partenaires jouent le rôle de substituts parentaux.

Les études que nous avons pu réaliser auprès des jeunes de douze à trente ans montrent que, dans le contexte actuel, les questions de l'identité (appartenance sexuelle et orientation du désir) ne se formulent guère avant vingt ou vingt-cinq ans. Entre-temps, les relations entre garçons et filles sont surtout vécues sur un mode confus et fusionnel. L'image du couple juvénile est d'ailleurs ambiguë : la recherche de l'égalité se confond, parfois, avec une dénégation de l'identité personnelle et avec une volonté fantasmatique d'avoir le même sexe. Ces couples vivent souvent sur le modèle de la relation fraternelle. La mode vestimentaire qui rend les partenaires identiques est bien significative : porter le même sweat-shirt revient à posséder la même peau et des attributs semblables. De façon subtile, le conflit de la bisexualité réapparaît dans des pseudo-relations hétérosexuelles à motivations homosexuelles. Cette attitude conflictuelle peut se résoudre grâce à la reconnaissance de la différence des sexes, à la restitution sur le corps de l'autre des caractéristiques de son genre sexuel et à l'acceptation de la symbolique représentée par chaque sexe.

Le besoin d'associer la sexualité à l'affectivité est une composante du psychisme. En quarante ans, on a pourtant voulu laisser croire qu'on pouvait les séparer. Cette dissociation schizoïde est devenue invivable, perverse et contraire à l'élaboration psychologique de la personnalité. Le sexe mis sous le primat de l'affectivité est l'une des tâches psychiques de l'adolescence. C'est un travail parfois éprouvant, qui n'implique pas d'abord un agir mais surtout une construction du sens de son désir pour être capable, par la suite, d'en tirer des bénéfiques affectifs. Or le plaisir, si important soit-il, ne se confond pas avec les bénéfiques affectifs.

Pendant le processus de l'adolescence, l'association de

la sexualité à l'affectivité n'aboutit pas encore, ou peu. Le refus de l'amour dans l'acte sexuel, chez certains adolescents, apparaît quelquefois comme le rejet de liens objectifs de l'enfance et de la culpabilité œdipienne : l'acte sexuel est entendu comme un acte hygiénique. Si cet état d'esprit se prolonge, le sujet utilise le plaisir préliminaire de la puberté et du début de l'adolescence comme source d'assouvissement. L'expérience sexuelle ne provoque pas d'elle-même la découverte de nouveaux objets d'amour.

Entre quinze et vingt ans, l'amour est vécu comme une réalité précaire. Il est le reflet des ambivalences de cet âge, l'âge des « pseudo » (pseudo-amoureux, pseudo-hétérosexuel, pseudo-homosexuel, pseudo-soi). Si la vie sexuelle commence à trouver des bénéfiques, l'adolescent ne progressera pas nécessairement et il risque de retenir de l'amour l'idée d'une relation passagère et transitoire. Si les jeunes des années soixante-dix s'en accommodaient, ce sera moins le cas pour ceux des années quatre-vingt-dix.

Les relations entre les garçons et les filles à l'adolescence sont dépendantes des hésitations de leur identité. Incertains vis-à-vis d'eux-mêmes dans leurs désirs et dans leurs choix, leur angoisse les prédispose à tomber dans les bras de la première personne venue. Ils seront en outre plus induits par l'environnement à passer à l'acte qu'à réfléchir sur leurs désirs. Une bonne réflexion aide à symboliser une vie affective et sexuelle qui n'a pas-intérêt à s'exprimer trop tôt : la pensée, le rêve doivent opérer tout un travail intérieur avant que le sujet puisse se réaliser dans l'amour. La personne arrivée à la maturité de son identité doit savoir et pouvoir aimer l'autre pour sa valeur personnelle et originale, et non pour la fonction d'amour, de sécurité, de valorisation qu'elle peut remplir.

La sexualité orale comme faim de l'autre, la sexualité anale comme pouvoir sur soi et sur l'autre, la sexualité phallique comme sentiment de confiance, la sexualité œdipienne comme reconnaissance de la loi, du sens de l'autre à travers la prohibition de l'inceste, la sexualité génitale comme acceptation de la présence de l'autre et acquisition de son identité sexuelle – tels sont les proces-

sus qui composent la mise en place progressive de la sexualité humaine et du lien sexuel. Ils resteront toujours actifs dans la sexualité arrivée à maturité, en étant hiérarchisés dans une organisation supérieure autour du sentiment amoureux et dans la transmission de la vie. Dans l'inconscient, ils demeurent en ordre dispersé et recherchent leur intérêt pour eux-mêmes. Mais pour que la sexualité soit viable dans la réalité extérieure, elle doit trouver des modes d'expression à travers des choix dans lesquels on retrouve nécessairement la problématique affective et sexuelle de chacun, le conformisme de l'environnement et les stéréotypes à la mode, les systèmes de régulation sociale, la réflexion éthique et le choix de valeurs à partir desquels la relation va se construire.

CHAPITRE 4

DE SEXE ET D'AMOUR

« Vous vous faites de l'amour une idée un peu simpliste. Ce n'est pas une suite de sensations indépendantes les unes des autres. »

FRANÇOISE SAGAN, *Bonjour tristesse.*

Le désir sexuel et l'amour sont-ils voués à vivre séparément, comme ont voulu le concevoir des représentations, des modes et des systèmes de pensée qui se sont organisés au cours du xx^e siècle ?

Nous savons que les pulsions sexuelles dans l'inconscient cherchent leur propre satisfaction. Elles tentent d'y parvenir en proposant des scénarios imaginaires qui enferment dans un univers clos plutôt que d'inspirer une relation. Ce sont les pulsions partielles qui, livrées à elles, empêchent le travail d'association entre le courant sexuel et le courant affectif dans la personnalité. L'utilisation d'un langage primaire pour exprimer des « envies » traduit bien ce handicap : ainsi parler de « bander » ou « mouiller » pour quelqu'un n'est pas systématiquement la preuve d'une convergence de cette réaction avec le sentiment amoureux. Le sexe pour le sexe a un sens par rapport à l'inconscient mais, dans la réalité, il devient un non-sens. Le sexe ne peut avoir sa finalité en lui, sinon cette tendance finit toujours par se retourner contre le sujet qui se déssexualise progressivement à la suite de ses échecs.

La valorisation du sexe en dehors d'une dimension relationnelle donne raison aux pulsions partielles. Elles

ne reconnaissent pas l'autre pour lui-même mais comme un pur écran sur lequel prennent forme ses scénarios imaginaires. Le voyeurisme, l'exhibitionnisme, le sado-masochisme, l'auto-érotisme, la pédophilie et la négation de la différence sexuelle dans l'homosexualité, recherchés en eux-mêmes, privent de la relation à l'autre. La pulsion provoque un détournement de sens (perversion) en devenant son propre sujet et son propre objet. Ce dysfonctionnement psychique disqualifie l'individu qui a du mal à s'assumer comme sujet de ses pulsions.

L'égoïsme, que l'on en arrive à présenter aujourd'hui comme une valeur, se développe d'autant plus facilement que les mentalités et les représentations sexuelles sont proches de la psychologie des pulsions partielles au détriment de la psychologie génitale. L'égoïste est une créature de la pulsion retournée sur elle-même puisque l'autre n'existe pas en dehors d'un plaisir d'ailleurs plus espéré que réellement obtenu. Cependant, dès que les pulsions partielles sont mises sous le primat de la sexualité génitale la relation à l'autre devient possible, et l'individu gagne en liberté à n'être plus dans la dépendance de conduites auto-érotiques.

Le débat pour favoriser une sexualité créative et évolutive n'est pas uniquement de nature psychologique. Les pulsions partielles, faut-il le rappeler, ne créent rien et leur répétition est mortelle. Un autre débat va s'instaurer avec le monde extérieur entre l'individu et le champ des valeurs, ou pour être plus précis, avec celui de la morale, débat à partir duquel des choix seront faits. La morale ne peut être exclue de la sexualité comme on voudrait le laisser supposer à tort. Mais la confrontation entre le sexe et la morale n'a jamais été simple. Les deux ordres ont tendance à s'affronter avant de pouvoir établir un dialogue susceptible d'inscrire l'expression sexuelle de façon viable dans le monde extérieur. Cela ne peut se faire sans renoncements ni frustrations – conditions indispensables pour atteindre des biens durables.

La loi et le désir

La jouissance sexuelle dépend du rapport qu'entretient l'individu avec la loi. Sans morale, il n'y aurait peut-être pas de jouissance sexuelle!

Lors de ses premiers rapports sexuels, le sujet a souvent l'impression de transgresser un interdit, l'expression sexuelle étant le privilège des adultes, et en particulier de ses parents : se donner le droit de vivre des relations sexuelles, c'est une façon de conquérir un domaine réservé, de ne plus être considéré comme un enfant, mais la peur de franchir un interdit peut provoquer des inhibitions ou, à l'inverse, des conduites de défi visant à s'affranchir dans la réalité d'une pesanteur intérieure.

Ce sentiment de culpabilité est également un lien avec la mort, nous l'avons déjà relevé au chapitre précédent. En effet, consentir à s'engager dans une vie sexuelle, c'est admettre que ses parents sont mortels, qu'ils ne feront plus la loi sur soi, même si l'individu continue de les aimer et de les respecter. L'angoisse de certains parents à propos des premiers rapports sexuels de leurs enfants trouve ici son origine. Certains vont tout faire pour en retarder l'échéance, d'autres, pour ne pas être mis à l'écart, vont s'installer dans la sexualité de leurs fils ou de leurs filles. Ils vont leur offrir des préservatifs, faciliter l'expérience sexuelle sous leur toit ou érotiser de façon démagogique des relations amicales entre jeunes, dans une attitude indue d'intrusion.

La capacité de jouir du jeune adulte va dépendre de son autonomie par rapport à la loi sexuelle parentale. Tant qu'il se demande ce que vont penser son père ou sa mère de ses faits et gestes ou qu'il agit pour les contrer, il ne peut être complètement lui-même. Sa jouissance sexuelle dépend également de sa loi intérieure, représentée par l'idéal du Moi. Cette instance de contrôle psychologique est le résultat de l'idéalisation de ses parents pendant l'enfance et de ses besoins narcissiques. Ceux qui ont renoncé à la toute-puissance du sentiment narcissique et sont en harmonie avec leurs images parentales sont dotés

d'un idéal du Moi cohérent et souple leur permettant d'évaluer et de décider de leurs désirs : ils sont à l'aise avec eux-mêmes. A l'inverse, ceux qui n'ont pas réussi cette opération se maintiennent dans le narcissisme, se prenant pour la fin de toutes choses, et se présentent surtout avec un Moi idéal devant lequel rien ne devrait résister. En d'autres termes, c'est le Moi qui se prend pour l'idéal, et non pas l'idéal intériorisé qui indique au Moi les possibles et les limites. Ces personnalités égocentriques impressionnent et prennent souvent le pouvoir au détriment des gens plus respectueux des autres et des règles.

Les personnalités organisées autour de l'idéal du Moi vont travailler intérieurement leurs relations en tenant compte des autres et des valeurs qui leur donnent sens pour durer dans le temps. La morale, les règles et les coutumes seront autant d'espaces de réflexions à partir desquels la vie et les choix deviennent possibles et non pas des contraintes qui emprisonnent la liberté¹.

L'attitude est différente chez ceux qui sont structurés avec un Moi idéal. Ils sont tellement marqués par la peur de l'impuissance qu'ils cherchent avant tout à s'affirmer. La loi extérieure (morale, règles sociales) est vécue comme une oppression et un assujettissement et non pas comme la possibilité de vivre avec les autres et d'évaluer ses choix. Si, donc dans certains cas, la morale nourrit des névrotiques soumis à leur Surmoi parental, dans d'autres cas, le refus des valeurs et de la réflexion morale entretient la castration qu'ils nient avec violence.

La plupart de ceux qui s'époumonent à éliminer toutes références morales, à partir desquelles la sexualité prend sens, travaillent à leur insu à la perte du sexe. Ils rejoignent paradoxalement ainsi ceux qui se protègent avec la morale ou avec des idéaux seulement inspirés de la peur que suscite chez eux la sexualité. Cette obsession

1. Cette attitude d'esprit ne signifie pas qu'il faille se soumettre à n'importe quelle loi. Certaines sont indispensables à la structuration de la personnalité comme l'interdit de l'inceste. D'autres favorisent la vie en société, comme le Code de la route et les lois adoptées démocratiquement. Enfin la morale et les valeurs qui donnent un sens à l'existence sont autant de réalités à partir desquelles une conscience morale exerce sa liberté. C'est au nom de la loi de l'égalité en dignité que nous pourrions lutter contre tous les totalitarismes et l'ordre moral inhibant.

inverse va également à l'encontre d'une réalisation du désir sexuel. Dans le premier cas, la jouissance est complexe et le modèle type correspond à la pensée de Simone de Beauvoir et des personnages de Marguerite Duras; dans le second cas, la jouissance est impossible à l'exemple de Salvador Dalí qui préserva longtemps sa virginité parce qu'il croyait que l'acte sexuel le ferait mourir. Gala lui fit perdre son pucelage et, fou de joie, il s'étonna de ne pas être mort. On comprend que souffrance et plaisir furent à la source de son érotisme surréaliste : il donnait l'impression de jouir alors que cette jouissance n'avait rien d'érotique, il ne faisait que souffrir en sollicitant les fantasmes des autres.

L'intégration ou le refus de la loi se joue à travers les rebondissements et les réactualisations du conflit œdipien. Si la loi se confond avec la castration, la jouissance sera plus recherchée en rêverie tandis que sa satisfaction sera refusée ou impossible dans la réalité des relations. Symétriquement, la course à l'amant(e), loin d'être un signe de liberté, n'est que le symptôme d'un emprisonnement sans nom. Le besoin de changer souvent de partenaire, de trouver quelqu'un en doublet avec un(e) autre correspond à une mise en scène pour se libérer de la castration avec l'espoir qu'en introduisant un troisième dans la relation, il y aura un dénouement. Une espérance illusoire puisque ces relations ne font que renforcer le système névrotique sans dénouer la castration.

Comme nous l'avons déjà écrit à plusieurs reprises, ce que l'on a appelé la « libération sexuelle » n'a pas eu lieu dans le sens escompté. Une approche superficielle affirmerait le contraire au nom du sexe envahissant tout, comme si cet état de fait était nouveau et inédit dans l'histoire. La vision narcissique que nous avons de l'homme depuis le XVIII^e siècle, où il a commencé à être un objet d'étude scientifique, voudrait nous faire croire que rien n'a existé auparavant. Le XX^e siècle n'a pas inventé de comportements sexuels inconnus jusque-là : nos ancêtres savaient jouir et donner libre cours à leurs pulsions sexuelles, au point que sans aucun doute nous y verrions aujourd'hui, parfois à juste titre, des perversions et des

actes de violence. Les jeux sexuels que l'on se permettait avec les enfants, et qui déservaienent leur maturation affective, seraient actuellement dénoncés par les éducateurs, voire objets de poursuites judiciaires. A l'inverse, les écarts sexuels qui pouvaient se produire en dehors de la relation conjugale n'étaient pas toujours perçus comme des actes d'infidélité affective jusqu'au moment où le sentiment amoureux fut introduit comme référence de la relation conjugale.

La nouveauté sexuelle des années soixante et soixante-dix ne fut donc pas la libération sexuelle, même s'il est vrai qu'on se permit des comportements manifestes là où habituellement ils étaient cachés. La nouveauté consista, en réalité, à en parler ouvertement, à revendiquer la jouissance, à vouloir expliquer et justifier; mais plus la parole devint plainte sexuelle et moins on devint capable d'en vivre la relation.

« L'exhibitionnisme et la logorrhée », selon la formule d'Albert Béjin, semblent avoir caractérisé ces années de l'illusoire libération sexuelle qui déboucha sur l'ennui sexuel. Quant à la valorisation des relations à partenaires multiples, elle contribua surtout à l'accélération des maladies sexuellement transmissibles (M.S.T.) sans pour autant faire évoluer en qualité affective ces relations.

La promiscuité sexuelle a toujours existé, et elle était sans doute beaucoup plus importante dans le passé qu'aujourd'hui. L'évolution des maisons closes est significative du changement intervenu au cours de ce siècle dans le sentiment érotique. Laure Adler¹ note : « Les maisons closes ont été désertées dans les années 1880 parce que les hommes n'avaient plus envie d'aller consommer des femmes considérées comme des esclaves, des femmes jugées beaucoup trop passives. Ils avaient envie de pouvoir consommer de l'amour en ayant des rapports égaux avec les filles. On a alors définitivement franchi un cap. L'histoire de l'amour progresse. Vouloir réouvrir les maisons closes, c'est vraiment oublier le mou-

1. Laure Adler, *Vie quotidienne dans les maisons closes, 1830-1930*, Hachette, Paris, 1990.

vement de la libération de la femme, tous les progrès du rapport entre les sexes. »

Si la promiscuité sexuelle a peut-être correspondu à une pratique plus répandue qu'aujourd'hui, elle n'était pas considérée comme un idéal. Elle était tolérée, mais l'idéal amoureux était ailleurs, surtout à partir du XII^e siècle avec la naissance de l'amour courtois qui va envahir progressivement la vie conjugale en huit siècles. La nouveauté est sans doute de vouloir faire de la promiscuité ou de la relation à partenaires multiples une valeur à égalité avec les autres formes relationnelles plus élaborées. C'est ici que l'on confond une fois de plus l'idéal du Moi, c'est-à-dire où le sujet cherche à mettre en œuvre un idéal qui le dépasse, avec le Moi idéal, où le sujet se prend lui-même pour l'idéal : Narcisse est dans une cage dorée, mais cela reste une cage.

Enfin la grande préoccupation, dans les années quatre-vingt, fut de savoir comment se protéger des M.S.T., et évidemment de l'autre, plutôt que de réfléchir sur la vie affective, la relation amoureuse et la sexualité.

La méfiance de l'autre

La sexualité est devenue une relation dont il faut se méfier; faute de pouvoir trouver et échanger avec lui une richesse affective, l'autre est devenu un risque. Avec le temps qui passe, le sexe pour lui-même, déconnecté d'une dimension affective, est mal vécu : il apparaît très vite aux plus lucides comme un échec relationnel et comme le risque de perdre son unité.

Quand elle est réussie, l'association du sexe et de l'affectivité offre une synthèse psychologique capable de former et de faire vivre une relation amoureuse. Elle pourra alors en exprimer la plénitude et l'inscrire dans le temps. La difficulté de parvenir à ce travail continu de synthèse provoque bien des souffrances affectives dans une solitude incapable de rejoindre les autres par manque de liens internes. Il est assez inouï de constater que ces années dites de communication et de libération sexuelle auront en fait favorisé la montée des solitudes et des inhi-

bitions sexuelles. Quand on examine les faits et les représentations, on s'aperçoit, une fois de plus, combien le discours ambiant est trompeur.

Selon notre hypothèse, la méfiance vis-à-vis d'autrui a pris naissance dans les échecs de la vie affective et des relations sexuelles, comme la confiance et l'abandon en l'autre dans les années conviviales soixante-quatre-vingt étaient allés de pair avec le développement du modèle de la liberté sexuelle. C'était l'époque où l'on voulait approcher l'autre de façon plus subjective, moins conventionnelle et moins contraignante, mais cette attitude favorisa une relation plus morcelante que personaliste.

Les années à venir seront-elles plus exigeantes sur le plan affectif quant à la nature et à la qualité de la relation ? Si l'on tient compte d'un certain nombre d'indices, il semble que l'individu ne se donnera plus dans n'importe quelles conditions. La relation sexuelle, souvent et curieusement valorisée pendant les dernières décennies comme la meilleure façon de connaître l'autre, devient seconde; ils semblerait qu'on s'oriente vers une communication plus globale et plus personnelle, fondée sur le désir d'être ensemble, de parler et de partager les activités. La nécessaire prise en compte du réel chez les vingt à vingt-cinq ans les conduit souvent à ne pas prendre le sexe pour lui-même, comme le faisait la génération précédente, d'autant que le sexe ne joue plus systématiquement un rôle d'initiation, ni d'affranchissement par rapport aux parents. Il n'est pas toujours vécu comme un gain, tout juste un nouveau mode d'expression auquel on accède, mais dont le bénéfice est loin d'être égal aux promesses des canons à la mode.

La relation de passage ? Elle sera moins évidente dans les représentations qui se dessinent. La relation sexuelle comme préliminaire à toute communication sera, elle aussi, moins fréquente ou différée dans un double but : se bien connaître d'abord et ensuite, être certain que le sexe apportera un plus. Une sexualité sans mise en paroles et sans élaboration d'un itinéraire inter-subjectif est de plus en plus perçue comme inutile. Ce rejet est motivé par la nécessité de ne pas confondre plaisir, jouissance et amour.

On peut jouir sans amour mais cette jouissance-là n'inscrit rien dans l'ordre relationnel, ni dans l'ordre de la temporalité : on demeure dans les dérives de l'éparpillement des pulsions à l'état primaire, comme le jeune enfant avant qu'il n'en devienne le sujet.

Les missionnaires de la libération sexuelle sont souvent déroutés devant ces nouvelles conduites, que l'on voudrait expliquer par la peur qu'inspire le sida. Nous le montrons plus loin, ces comportements ont commencé bien avant que la population ne prenne réellement conscience du risque de cette nouvelle contamination et des M.S.T. Les raisons en sont ailleurs. L'enfer des passions ou les illusions romantiques, « On a déjà donné » disent maintenant certains, se référant soit à leurs parents, soit aux modèles sociaux incarnés par les personnalités du show-business, soit aux essais du début de leur adolescence grâce auxquels ils pensaient que « c'était arrivé ».

Devant tant d'échecs, on prend et on garde donc ses distances. On craint aussi bien l'envahissement amoureux, l'enfant non désiré qu'une M.S.T., et ces « risques » sont traités sur le même plan par peur d'être entamé pour préserver son intégrité ou pour protéger son confort narcissique, même s'il faut par ailleurs en souffrir. Les modes de satisfaction doivent dépendre plus de soi que de la relation à l'autre. Il est symptomatique de constater que la masturbation solitaire est encore pratiquée avec satisfaction par certains jeunes adultes, qui regrettent en même temps de demeurer toujours fixés à cette conduite infantile, ce regret portant, d'ailleurs, sur la souffrance d'être seul, sur l'incapacité d'établir un lien ou sur l'impossibilité de mettre en œuvre réellement leur subjectivité, voire de se défaire d'une implication affectivo-sexuelle trop importante vis-à-vis de leurs parents. La masturbation qui se prolonge ainsi est bien significative de la suffisance narcissique dans laquelle se tient la sexualité, sans possibilité pour elle de modifier son lien aux objets. Cette sexualité demeure comme celle de l'enfant : imaginaire et sans objet. De nombreux postadolescents peuvent ainsi s'installer dans l'auto-érotisme des pulsions partielles, dont le langage est de plus en plus envahi. Sous

forme de boutades, on parle de morceaux de corps avec lesquels on s'excite comme le font des jeunes enfants avec le « pipi, caca ». D'ailleurs on en parle pour ne pas avoir à s'y confronter, sinon ce serait la panique et la débâcle pour la plupart d'entre eux qui sont loin d'être vraiment à l'aise avec le sexe. On joue avec les apparences, sur le mode de la dérision et du cynisme, voire de la méchanceté. Le manque de pensée, d'idées, de connaissances et de projets se transforme en raillerie dans un cerveau qui tourne à vide, parce qu'on ne fait rien, que l'on ne parvient pas à atteindre des objectifs, l'ironie devenant dans ces conditions le signe clinique de la frustration. Ainsi le jeu du verbe reste pervers car il laisse indûment supposer que celui qui manie la boutade est affranchi de la réalité qu'il désigne par les mots.

Il y a peu de distance entre l'ironie et le sadisme. Le sadisme est très présent dans les représentations de la sexualité et demeure un puissant inducteur de méfiance. Si la peur d'être aimé domine de nombreuses personnalités, elles se méfient également de leurs sentiments et hésitent avant de les exprimer, comme lors de la période d'ambivalence de la psychologie anale : « Je retiens et je donne. » La peur de perdre et de laisser une partie de soi dans une expérience sans lendemain les incite au moratoire amoureux.

On se méfie donc des risques de l'amour et, au pis, on se réfugie dans l'égoïsme. Les agences dites de « communication », à l'affût des mouvements de l'affectivité contemporaine, l'ont senti au point d'avoir suggéré de dénommer à grand renfort de publicité « Égoïste » un parfum pour homme.

Tous les ingrédients d'une relation agressive se préparent dans cette alchimie psychique où « l'affection » de l'autre est absente.

Le vide subjectif

Dans les années quatre-vingt, les années du vide, du bluff, de la philosophie du mépris, des pseudo-battants et prétendus gagnants, des yuppies, de la société spectacle,

de la charité tam-tam, de la sexualité en bandes dessinées frileuse et cathodique, où il n'y a personne ou des nuls, comme semble le décrire Éric Rochant dans son film *Un monde sans pitié*, il fallait se donner une apparence relationnelle à travers un look, c'est-à-dire une image sans paroles, dont le contenu importait peu. Devant le vide affectif (échecs, ruptures, solitude), le vide des valeurs, le vide politique, le vide culturel, on a voulu retrouver les rêves des années cinquante à partir desquelles les trente glorieuses naquirent et dont les modèles relationnels sont aujourd'hui dans l'impasse.

La relation de couple, faute d'être ancrée dans un humus affectif, aura été l'une des relations les plus fragiles. Une relation de surface, où l'on glisse l'un par rapport à l'autre, craignant de déclarer son amour pour toujours, comme si aimer était honteux, dépassé ou réservé aux adultes dont on ne veut pas faire partie. Certains, désirant malgré tout se marier, éprouaient une gêne à l'idée de l'annoncer à leurs amis : « J'avais l'impression de les trahir, de changer de camp, de faire quelque chose de mal, de ne pas être pris au sérieux. Je me suis senti obligé de me marier presque en cachette, invitant seulement ma famille proche à la mairie. J'aurai bien voulu me marier à l'église, mais si les autres l'avaient appris, mon mariage aurait pris une trop grande solennité. Je préférerais la discrétion pour ne pas décevoir les gens de ma génération. » (Xavier, vingt-sept ans.)

Nous avons également assisté progressivement à l'assèchement du contenu affectif des relations, à leur déplacement vers une régression dans les formes les moins élaborées de la tendresse et vers une sexualité primitive, incapable d'inventer de nouveaux gestes amoureux différents de ceux de la sexualité infantile.

Parfois, certains se contentent de vouloir reproduire les images apprises dans les magazines spécialisés peuplés d'hommes et de femmes de papier, l'« imagosexologie » remplaçant l'imaginaire atrophié d'esprits contemporains surmédiatisés. Le résultat de ce modèle est d'avoir conduit au désenchantement de ce qui était pourtant espéré à travers le sexe. La vie intérieure est insuffisamment

ment occupée, avec un sentiment de vide récurrent, lancinant. De plus en plus nombreuses sont les personnes habitées par des images médiatiques, le son des Walkmans, les vibrations de vidéoclips mais une fois débarrassées de ces cerveaux auxiliaires, que leur reste-t-il de leur propre intériorité? Dans bien des cas, c'est l'aphasie.

Le travail pour faire vivre l'intériorité reste entier. Cependant, quand on voit le nombre de personnes qui cherchent des lieux de formation, de réflexion, d'expression artistique ou de recueillement, le besoin de développer et de nourrir son intériorité doit bien correspondre à une nécessité actuelle : dans la plupart des hôtelleries des couvents des grands ordres religieux, il faut réserver plusieurs mois à l'avance pour être sûr d'obtenir un séjour, étant donné la quantité de demandes.

Les carences de la subjectivité et sa difficile mise en œuvre, aussi bien dans la personnalité de chacun que dans les relations avec les autres, sont la double conséquence d'un espace intérieur plus grand, qui s'est déployé au cours du xx^e siècle, en même temps que l'expression d'un manque de transmission de notre héritage culturel. Depuis vingt ans, l'éducation a fait l'impasse sur des données élémentaires en pensant qu'elles se transmettaient quasi génétiquement de génération en génération. Le b.a. ba de la simple communication humaine n'a pas toujours été appris aux enfants ; la valorisation de l'image au détriment du mot et la confusion entre leur vie affective et celle des adultes n'ont pas contribué à former leur subjectivité. La confusion des liens de parenté dans des familles dénucléarisées n'a pas toujours permis de communiquer les repères essentiels pour étayer la vie psychique : « Je ne sais plus où j'en suis avec les belles-mères, les beaux-pères qui se sont succédé chez moi depuis mon enfance. Je ne sais même pas si c'est comme ça que je dois les appeler », disait récemment un jeune de dix-huit ans. De même, la confusion des identités sexuelles n'offre pas de modèles cohérents à partir desquels il serait possible de se construire. Il est trop risqué d'introduire en soi des réalités qui sont dévalorisées et qui ne font pas vivre. Un autre jeune, exprimant son regret de ne pas rencontrer

autour de lui d'adultes consistants, n'hésita pas à dire sur le mode de l'identification cannibale (celle du petit enfant) : « On a rien à se mettre sous la dent. Les parents sont encore plus paumés, ils sont largués par rapport à nous. »

Ce manque de ressources intérieures est l'une des conséquences de l'élimination de l'affectivité du sexe car on supprime tout débat avec soi-même, toute hiérarchie intellectuelle ou morale. C'est le risque de la plupart des ouvrages dits d'éducation sexuelle, dans lesquels tout est présenté comme « normal », sans problèmes, comme s'il n'y avait plus de questions à se poser. Cette médicalisation de la sexualité rationalise de façon simpliste des réalités psychologiques et fausse la compréhension du développement juvénile sur lequel repose le destin psychique.

C'est ainsi que l'on peut lire dans une revue spécialisée¹ ces commentaires au sujet d'une enquête réalisée auprès de deux cent soixante-six jeunes sur « Le Premier Rapport sexuel des adolescents » : « L'âge du premier rapport devient l'indice de la maturation psychologique et corporelle d'une population et, à l'étage individuel, il marque le rituel de passage à l'état adulte. »

Comment est-il possible d'affirmer, pour interpréter les résultats de cette enquête, que le premier rapport sexuel est le signe de la maturité et marque le changement de statut de l'adolescent ? Lorsque l'on étudie ce que l'adolescent a vécu réellement, en tenant compte de sa psychologie, aux cours d'entretiens personnalisés selon la méthode qualitative et non pas seulement avec la méthode quantitative des statistiques, on observe mieux les enjeux et les registres à partir desquels cette expérience sexuelle a eu lieu. La première relation sexuelle est souvent vécue sur le mode de la sexualité infantile, sans que soit encore modifié le rapport à l'objet. Elle est parfois motivée plus par la curiosité que par un réel désir de l'autre. Elle peut également se présenter comme un défi lancé à une relation œdipienne qui ne parvient pas à

1. « Le Premier Rapport sexuel des adolescents » (à propos d'une enquête en milieu étudiant), in la revue *Contraception, fertilité, sexualité*, vol. 15, n° 1, pp. 61-67, 1987.

se dénouer, ou dans l'espoir de rivaliser avec la mère phallique en prenant le risque de faire un enfant. On se refuse à examiner le contenu subjectif et affectif de ces relations : seules les apparences sont retenues sans que les concepteurs de cette enquête réalisent qu'ils dévitalisent l'intériorité. Avec une telle hypothèse de départ où l'on projette l'idée d'une maturité acquise grâce au premier rapport sexuel, on ne peut aboutir qu'à des résultats invalides, à une conception de la sexualité qui fait l'impasse sur les dimensions psychologiques de la maturation, et on contribue à valider une sexualité subjectivement vide. L'étude des enquêtes, on l'a vu précédemment, montre que, très souvent, elles entretiennent et renforcent des stéréotypes à la mode mais ne révèlent pas les enjeux des comportements.

Cet affaiblissement de la subjectivité pour assumer les nouvelles réalités affectives se retrouve plus particulièrement dans les difficultés scolaires, relationnelles, sexuelles, conjugales et psychologiques. C'est pourquoi dans le domaine psychothérapeutique, avant d'avoir recours à une cure analytique avec certains patients, il est nécessaire d'utiliser des techniques alternatives pour favoriser l'organisation de la vie subjective ; sinon le patient est incapable de parler de lui, de ses difficultés, de ses manques et d'élaborer son désir. Certaines thérapies comportementales, cognitives ou corporelles, notamment pour soigner les troubles psychiques de la sexualité, sont relativement efficaces pour enclencher des processus restés bloqués à des stades infantiles et angoissants pour le sujet. La prescription d'une psychothérapie analytique pourra intervenir par la suite, afin d'étayer et de développer les capacités subjectives de l'individu.

Il est difficile de réfléchir sur soi et d'accéder à l'intériorité affectivo-sexuelle quand on n'a pas acquis le sens des réalités et des contingences. Cette étape psychologique se développe surtout au cours de l'adolescence, grâce au réaménagement de l'idéal du Moi, qui transforme la suffisance du narcissisme à travers des projets et des idéaux, mais aussi en fonction de l'enrichissement culturel et spirituel proposé par l'environnement. Tel

n'est pas toujours le cas actuellement puisque les modèles¹ éducatifs (et scolaires) ont plus tendance à entretenir le psycho-sensoriel (voir, toucher, éprouver) que le psycho-rationnel (analyser, penser, choisir) ou le psycho-éthique (valeurs, bien commun, spiritualité). La formation d'une personnalité doit pourtant tenir compte de ces trois réalités si l'on ne veut pas donner naissance à des mutilés de l'intériorité.

Le retour de l'amour ?

L'une des causes de l'appauvrissement du fonctionnement des subjectivités aura été le décrochage du sexe de l'affectivité. Pourtant l'amour est maintenant davantage admis dans la relation sexuelle, de même que les notions de fidélité et de famille. La nécessité de vivre de l'intérieur dans la cohérence du sentiment amoureux qui fédère le couple s'exprime à travers le désir de trouver l'homme ou la femme de sa vie. Tel est l'espoir, mais qu'en est-il en réalité ? Les sondages ne sont pas en mesure de dire comment il est réellement vécu par ceux qui y répondent, car ils sont pris entre leur idéal de vie et leur vie réelle et nous ne savons pas toujours à partir de quel registre les réponses sont données.

On voudrait croire que l'on assiste à un retour du sens de l'amour dans la vie sexuelle. C'est sans doute plus complexe. S'agit-il d'un retour ? Ou bien s'agit-il d'une prise de conscience que le sentiment amoureux est au cœur de la relation de couple comme une réalité à construire et non pas comme un acquis définitif ? Si le choix entre les partenaires est adapté – ce qui n'est pas toujours le cas –, il leur restera à élaborer au fil du quotidien une relation amoureuse en résolvant les problèmes qui ne manqueront pas de se poser. En cas de difficultés, la solution n'est pas systématiquement dans la séparation et le divorce, recours trop facile quand on ne sait pas trai-

1. Dans une étude remarquable, F. Marchand, psychologue de l'éducation, a tracé les conditions d'une éducation scolaire qui prennent en compte la psychologie de l'enfant et les exigences culturelles actuelles. F. Marchand, *Risquer l'éducation*, éd. Le Journal des psychologues, Marseille, 1989.

ter un problème relationnel ou affectif dans le couple. Si certains peuvent refaire une autre vie sur de nouvelles bases, il n'en va pas de même pour l'immense majorité : la plupart du temps, les questions non résolues demeurent, surtout lorsqu'elles dépendent de conflits personnels d'immatunité affective. Il y a des étapes à franchir dans la vie d'un couple, comme il y en a pour chacune des crises existentielles à traiter pour accéder à d'autres réalités. La crise de la quarantaine, comme celle de la ménopause, du départ des enfants ou de la transformation de la sexualité spontanée sont autant de situations à réfléchir et à réguler avant que d'y voir le signe de la fin de l'amour de l'autre. Dans le domaine des problèmes affectifs, sexuels, relationnels et conjugaux, la solution est d'abord dans la réflexion et non pas dans l'agir.

L'approfondissement du sentiment amoureux oblige à un travail sur soi-même auquel l'éducation n'a pas toujours préparé. Aimer ne suffit pas pour résoudre des difficultés : encore faut-il s'être interrogé sur la nature du problème et sur ce qu'est aimer. Allons-nous, dans les années à venir, assister à une réflexion plus importante et plus positive sur la relation amoureuse ? Si l'on écoute les jeunes générations lors de réunions consacrées à l'information sexuelle, comme nous le faisons depuis plus de vingt ans, les questions qui reviennent le plus souvent sont de cet ordre. Comment peut-on savoir que l'on aime quelqu'un ? A partir de quel moment est-il souhaitable d'avoir des relations sexuelles ? Comment peut-on savoir si la relation va durer toujours ? C'est quoi la sexualité ? C'est quoi l'amour ? Comment faire pour ne pas avoir à se séparer un jour ? Les enfants souffrent-ils de la séparation de leurs parents ? Pourquoi les parents se disputent-ils comme des enfants ?

Ces questions sont bien différentes de celles qui étaient posées dans les années soixante-dix et qui portaient plus sur l'anatomie et la psychologie différentielle entre garçons et filles (même si c'est toujours d'actualité et le sera perpétuellement), la contraception, l'avortement, la culpabilité et les récriminations contre la société dite « répressive ». Le ton et les accents sont nouveaux, et on

note un plus grand souci du contenu affectif de la relation. L'idéal du Moi ne porte pas en grande estime un sexe sans affectivité, même si certains, par la suite, ne le vivront pas dans cette cohérence : ce ne sont que les essais et les erreurs imputables à la période juvénile. L'idéal du Moi de ces nouvelles générations est autrement habité, à la différence de celui de la génération précédente dont les modèles considéraient le sexe comme se suffisant à lui-même, l'affectivité venant en surcroît, comme un cadeau échu en plus lors de l'achat d'un produit utile. L'affectivité serait-elle au sexe ce que le gadget est à la lessive en poudre ?

Nous n'en sommes plus à cette vision passagère d'une affectivité mise en réserve pour servir – éventuellement – un jour. Elle est à présent placée au centre de la relation comme condition et critère indispensable pour que la sexualité ait un sens, et un sens relationnel. Ce nouveau type d'interrogation fait davantage travailler l'intériorité et ce double objet mental (sexe/affectivité), ayant souvent des intérêts opposés, offre les éléments d'un débat interne qui occupe l'intériorité de chacun dans la recherche de ses voies de passage vers l'autre.

La prise en compte de l'exigence de la qualité affective se retrouve dans de nombreuses représentations, même si elle n'est pas la seule dominante. En effet, elle coexiste avec d'autres expériences, souvent mises en avant par les productions cinématographiques, et qui se voudraient représentatives et normatives : celle de l'homme ou de la femme seuls, du père ou de la mère seuls avec leur(s) enfant(s), de l'homme ou de la femme qui vivent en partie seuls mais qui sont reliés par le téléphone ou par des séquences de vie : chacun chez soi en semaine, et les week-ends ensemble. Au milieu de ces diverses situations, on essaie de retrouver du sentiment amoureux. Il n'est qu'apparent puisque ce sont surtout les mouvements de la tendresse qui sont présentés, c'est-à-dire l'amour passif (je veux être certain d'être aimé) et ses nombreuses formes d'expression préliminaire qui rappellent étrangement la relation au nourrisson : n'a-t-on pas vu qu'on s'appelle « bébé » dans le couple actuel ?

Le sexe incertain

A cette conception d'un sexe oublié et dissocié de l'affectivité, une représentation est sous-jacente : celle du sexe sécuritaire et hygiénique. La révolution dite « sexuelle » aura eu pour conséquence de demander à la science de garantir au sexe une jouissance à l'abri de l'échec et de la maladie, et de favoriser des relations sexuelles « hygiéniques » sans tellement se préoccuper de l'autre, de la qualité de la relation et encore moins lui permettre d'accéder aux mystères de l'amour. L'imaginaire amoureux a été congédié, ou plutôt il demeure dans les impasses de la sexualité infantile. Une vie sexuelle reposant sur des motivations superficielles et hygiéniques finit par conduire à l'ennui : évidemment, il n'y a pas de quoi faire rêver.

Cette sexualité ennuyeuse que l'on retrouve souvent à travers des enquêtes et dans les consultations est loin des traditions littéraires érotiques qui mettent en scène la volupté, la loi, l'amour, la génération, la mort et Dieu. Il suffit de relire les textes qui jalonnent l'histoire humaine depuis l'Antiquité, en passant par *Le Cantique des cantiques* de la Bible, pour percevoir combien de tous temps la sexualité (sexe et affectivité) a fait rêver, imaginer, penser, écrire, chanter. Elle n'a jamais été un sujet banal. La sexualité est le cœur de la création quand le désir d'aimer existe. Mais à se méfier de l'amour, qu'en sera-t-il de la création artistique et de la culture ? D'ailleurs ne sommes-nous pas dans une période de syncrétisme où l'on emprunte au passé et aux autres cultures plutôt que dans une période de création¹ ?

Les « plaisirs hygiéniques » de l'époque actuelle expriment un modèle sexuel où rien n'est à conquérir. La jeu-

1. L. Ferry, *Homo aestheticus*, Paris, Grasset, 1990.

« Homo aestheticus » pose la question de savoir jusqu'où peut se réduire la culture dans une société qui se veut à la portée de chacun. Dans les civilisations antiques, l'œuvre d'art était sacrée. Aujourd'hui l'« Homo democraticus » refuse ce qui le dépasse et ne tolère que ce qu'il peut comprendre. Notre culture ignore de plus en plus la grandeur, le sacré ; elle se contente d'engouement ou de polémiques autour d'un individu dont l'œuvre devient la carte de visite. Exemple : Buren et ses clones. Interview dans *Paris-Match*, 12 avril 1990, donné à Claire Gallois.

nesse est pourtant la période où l'on conquiert son expression sexuelle au risque de se perdre, de franchir impulsivement ou par défi des interdits, des espaces nouveaux. Si la sexualité est un produit à consommer le plus tôt possible, si elle doit faire banalement partie de la vie, dans ces conditions, il n'y a plus rien à conquérir.

La sexualité associée à la transgression a perdu ses lettres de noblesse. La transgression, qui doit trouver sa résolution dans la sexualité, s'est déplacée sur des objets artificiels qui n'atteignent pas l'objectif escompté. La drogue a pris le relais de l'interdit sexuel. S'il n'y a plus rien à risquer sexuellement, mis à part les dangers dont il faut se protéger – celui de faire un enfant et les M.S.T. –, on se fabrique dès lors d'autres limites à franchir, au bout desquelles il ne reste rien. Comment des êtres manquant d'intériorité, du sens de la découverte de l'autre, incapables de s'inscrire dans la durée de l'amour conjugal et d'un amour qui transcende, stimule et emporte leur histoire peuvent-ils entrevoir autre chose qu'une vie sexuelle hygiénique qui conduit à l'ennui? Le constat pourra paraître bien sévère et par certains aspects injuste, mais au regard des comportements, des mentalités et des modèles entretenus par les médias ou les systèmes sociaux (éducatifs, médicaux, sanitaires), on s'acharne à fabriquer de la paraplégie sexuelle : en escamotant l'affectivité, on supprime à la longue les ressources de la sexualité, et l'ennui s'impose, faute de vivres affectifs.

C'est pourquoi face à ce modèle, comme nous l'avons déjà évoqué, des contre-tendances apparaissent, dont le temps dira si elles se confirment dans le sens d'une plus grande qualité relationnelle.

Une mode a insisté sur l'idée qu'il fallait réaliser ses fantasmes. C'est une idée aberrante! Les fantasmes soutiennent et animent les besoins psychiques, les mettre en acte revient à les briser et à se briser avec eux. En agissant de la sorte l'intériorité ne se construit pas, elle se vide de ses matériaux essentiels. En effet, dans le domaine sexuel, il n'y a qu'une infime partie qui peut s'exprimer par la médiation de la relation génitale; le reste sera utilisé au bénéfice des multiples activités humaines : les pulsions

partielles trouveront ainsi des voies de passage à travers des sublimations concourant à l'enrichissement de la culture. Mais une fois de plus, répétons-le, si les fantasmes ne sont pas laissés à leur place comme animant essentiellement la vie psychique, c'est l'intériorité qui en pâtira.

Nous le savons bien, la mise en acte des fantasmes supprime les véritables réalisations érotiques d'une relation. Cette plainte est souvent entendue dans les consultations sexologiques. Lorsque dans un couple, un des deux partenaires souhaite pratiquer un geste sexuel qui a pu lui paraître très suggestif pendant un film pornographique, il arrive souvent que le passage à l'acte, au lieu d'être une expérience de volupté intense, devienne très vite inhibant et insupportable pour l'autre. « Va te faire soigner » est alors la docte conclusion émise soit par le partenaire, soit par un confident. La pornographie provoque des effets et induit des réalisations surtout chez les castrés, qui ont besoin d'être stimulés pour s'assurer sexuellement : ceux qui ont accédé à la résolution du complexe d'Œdipe et à la génitalité la trouvent ennuyeuse. Ils ont suffisamment de ressources internes sans avoir besoin d'être influencés par un cerveau auxiliaire. Libérés des intrigues de la puberté, ils espèrent obtenir plus dans la relation à l'autre : c'est elle qui est stimulante, car l'espace de l'imaginaire érotique y est davantage ouvert.

Il y a sans aucun doute dans la relation amoureuse le besoin d'un art érotique qui fait défaut actuellement. Nombreux sont ceux qui se plaignent d'une vie sexuelle ennuyeuse mais les attitudes réduites à l'orgasme hygiénique, quand ce n'est pas à une gymnastique génitale calquée sur des magazines dits spécialisés, n'enrichissent guère la sensibilité et l'affectivité de chacun. Faute de pouvoir partir à l'aventure avec l'autre dans le voyage des sens, chacun se retrouve face à ses frustrations, et parfois à sa solitude sexuelle.

Exemple significatif du problème relationnel que rencontrent certains : « Nous vivons ensemble, il n'est pas question de se séparer, je l'aime trop mais sexuellement il n'y a aucun effort de sa part. Je suis sexuellement négligé.

Alors au gré de mes déplacements et des rencontres que je peux faire, je donne libre cours à mes besoins en sachant que c'est dans ma relation conjugale que j'aimerais les réaliser. C'est difficile ou impossible. Après avoir pris sur moi-même, un beau jour j'éclate et je dois le faire. Je regrette de ne pas pouvoir vivre cette intensité sexuelle dans ma relation amoureuse. »

Tel fut l'aveu d'un homme de quarante ans peiné de ne pas vivre avec plus d'authenticité, de complicité et d'harmonie une relation affective dans laquelle les relations sexuelles étaient trop rares ou vite accomplies. Il est tout aussi fréquent d'entendre de tels propos de la part d'une femme. Il faudrait s'interroger afin de savoir pourquoi il est difficile, au sein d'une relation amoureuse, de parler des relations sexuelles? Passé le temps des premières rencontres, de la fondation de la relation, une fois la certitude de la confiance accordée à l'autre, c'est comme s'il n'y avait plus rien à élaborer, comme si l'intime, pour avoir été dit au début de la relation, était épuisé. Les retrouvailles avec l'autre lors des relations sexuelles peuvent s'espacer pour diverses raisons, qui peuvent aller de l'inhibition au désintérêt. Sans doute aussi parce que, la plupart du temps, la sexualité s'est modifiée avec l'âge.

La sexualité de vingt ans ne dure pas. La sexualité spontanée cesse habituellement chez la femme vers vingt-huit-trente ans et chez l'homme autour de la trentaine. Le besoin de faire l'amour fréquemment, n'importe où, à n'importe quel moment, plusieurs fois dans la semaine (en fonction des individus) va se ralentir. Cela peut surprendre et déconcerter les partenaires qui, dans le doute, ont tendance à y voir un manque d'intérêt réciproque. Tel n'est pas le cas.

La sexualité, pour l'homme et la femme de quarante à cinquante ans, par exemple, va subir des modifications. Si le désir peut être toujours aussi ardent, le corps demandera, pour des raisons physiologiques, davantage de temps que par le passé pour réagir. Les partenaires devront intégrer cette nouvelle réalité pour se rencontrer, leurs gestes seront davantage empreints d'affection et d'attention que ceux, plus vifs et inexpérimentés, de leurs vingt ans. Bien

des gens se plaignent aujourd'hui d'être en panne de désir sexuel. « On voudrait bien, mais on ne peut pas ! » Si, après une investigation médicale, aucune anomalie organique n'a été constatée, l'examen psychologique de la personnalité de chacun et de la relation commune aidera les partenaires à comprendre ce qui se passe en eux et à trouver les gestes pour exprimer une affection qui, bien souvent, ne sait plus se dire. Trop de gens conservent comme modèle de référence de leur vie sexuelle les relations telles qu'ils les vivaient entre vingt et trente-cinq ans, sans se rendre compte que le sexe, avec l'âge, ne reste pas en permanence une fontaine de jouvence. C'est pourquoi il n'est pas rare de rencontrer des hommes, des femmes de quarante ans qui séduisent des jeunes de l'âge de leurs enfants ou qui souhaitent refaire leur vie à cinquante ou à soixante ans avec un partenaire de vingt-cinq ans. D'autres enfin découvrent les joies de la paternité, à près de soixante ans, avec quelqu'un qui pourrait être leur petite-fille. Cette quête juvénile n'est pas nouvelle : elle indique combien la sexualité est un puissant argument pour lutter contre la mort et sa déperdition vitale. Cependant, accepter de vieillir n'est pas renoncer à la sexualité mais c'est la vivre autrement, avec une plus grande intensité affective, dans la délicatesse de gestes dont la volupté n'est ni feinte ni vaine, et dans une présence attentive à l'autre. Bien souvent, des adolescents et de jeunes adultes aiment retrouver le contact avec des personnes âgées qui vieillissent ensemble : ils puisent de l'inspiration identificatoire pour leur propre vie affective auprès de ces « vieux couples ».

La sexualité évolue donc et se transforme selon les âges de la vie. Dans la « société adolescentique », ce sont les amours juvéniles qui servent de modèles de référence, ce qui fausse évidemment, pour les adolescents et pour les adultes, la découverte au fil du temps d'une autre façon de vivre sa vie affective et sexuelle. Le refus de prendre en compte les changements de la sexualité selon les âges de la vie provoque des crises qui sont inintelligibles aux partenaires et compliquent leur existence. C'est pourquoi il est important de réfléchir dès l'adolescence sur ces questions.

Au regard de la logique de l'inconscient, le sexe, on l'a vu, peut également poursuivre une autre fin en ignorant l'amour de l'autre présent : l'intérêt du sexe pour lui-même peut très bien ne rechercher que son plaisir. Derrière cette attitude, il y a souvent une fixation à une position ancienne dont la pulsion partielle « demande » sa gratification indépendamment d'une qualité relationnelle. Le recours par exemple à la prostituée pour l'homme marié le met en présence de deux femmes : l'épouse et la putain ou encore la mère et la putain.

Un homme de vingt-huit ans, ingénieur en informatique, marié et père de deux enfants, très amoureux de sa femme, actif dans sa vie sociale mais plutôt passif dans sa vie conjugale, s'en allait de temps en temps quérir les services d'une prostituée de luxe dans des appartements particuliers. Là, il s'en remettait passivement à son bon vouloir en imaginant que son geste le protégeait de l'homosexualité. Ses mains attachées, son sexe fortement turgescent et dominé par une femme étaient autant de scènes qui le renvoyaient à une relation de puissance maternelle, au plaisir d'être sous son emprise. Dans ce rapport de la mère à la putain, il réactualisait la relation superprotectrice de sa mère, et rien, dans l'excitation, ne concernait la femme.

Lorsque le désir est orienté vers la mère toute-puissante et non pas en direction de la femme, il n'y a pas d'hétérosexualité ni de lien unique fidélisé à une femme, du moins dans ses représentations inconscientes. La monogamie, nécessaire à l'existence de la famille et à la cohérence de la société, trouve aussi son origine dans le besoin d'échapper à cet amour homosexuel du père dont on retrouve les effets dans les clubs sportifs, l'armée, les groupements politiques et syndicaux, l'esprit d'entreprise et dans diverses conduites sociales auxquelles d'ailleurs les femmes s'identifient maintenant sur le même modèle : ainsi la femme policier ne peut être admise dans le groupe masculin que dans la mesure où elle joue le jeu inconscient de l'homosexualité groupale.

Mais revenons à la situation de cet homme retenu entre

la mère et la putain. Il regrettait à chaque fois son passage à l'acte. En quittant le salon de la dame de ses fantasmes, il s'empressait, en plein milieu de la journée, de téléphoner à sa femme pour lui parler et prendre de ses nouvelles au grand étonnement de celle-ci à qui il n'avait pas donné cette habitude. Comment pouvait-elle savoir que ce besoin de conversation était un effet de sa culpabilité ?

Mais de quelle culpabilité s'agit-il ? Celle de la faute morale d'avoir trompé sa femme ou celle de ne pas réussir à se dégager d'un dilemme entre la mère (à travers la putain) et la femme ? Il semble à l'évidence que cette seconde hypothèse soit plus certaine car la putain est toujours du côté de la symbolique maternelle érotisée. En effet, l'homme qui a recours à la prostituée dans ces conditions manifeste son attachement conflictuel à sa mère ; il l'agresse en lui prouvant qu'il est un homme mais en même temps il révèle (sans toujours le savoir) sa difficulté ou son incapacité à rencontrer réellement une femme dans une relation amoureuse.

La relation à la prostituée, parce qu'elle est sur le versant maternel, favorise également l'expression des tendances homosexuelles inconscientes. Cet homme, trop collé à sa mère, manque d'image masculine pour être sûr de sa virilité, faute d'avoir accepté son père. En jouant sexuellement avec la mère et la putain – donc une femme partagée par d'autres hommes –, il sait qu'il peut s'évaluer, se soumettre à la comparaison. Le désir homosexuel peut apparaître pour lui-même, accompagné de l'angoisse d'être féminisé dans une relation masculine.

La bisexualité a d'autant plus de difficulté à se résoudre dans un choix d'évolution affective que l'emprise de la mère retient dans la sexualité du passé. Dans ce cas surgit l'angoisse homosexuelle ; pour la faire taire, l'homme se tourne vers une femme afin de préserver son identité de genre en échappant à l'homosexualité, tout en recherchant l'homme à travers elle. C'est bien ici le paradoxe de l'homme qui se protège de ses tendances homosexuelles, qui l'inquiètent, à la différence de la femme, qui les exprime dans ses relations amicales et sociales.

Ainsi la femme permet à l'homme de se reconnaître hétérosexuel mais son besoin de la prostituée camoufle ses désirs homosexuels, car c'est l'homme qu'il retrouve à travers elle. Au-delà de ce type d'attachement, c'est la présence masculine du père qui est attendue.

Fils unique, il a toujours eu tendance à former un « couple » avec sa mère en négligeant son père. Maintenant, il éprouve le besoin de s'en rapprocher et de parler avec lui : il manifeste son agressivité contre sa mère pour se libérer d'elle à travers « la putain » et, en même temps, il exprime le besoin d'être conforté dans sa masculinité par son père. Ce scénario est fortement érotisé jusque dans sa réalité d'adulte, ce qui veut dire qu'il a vécu, depuis son enfance, dans ce climat sexuel sa relation œdipienne. Les effets de ce passé pèsent sur son comportement actuel et sur le décalage qui existe entre sa vie affective présente et les pulsions d'hier, dans lesquelles les parents occupent encore la première place.

La pulsion est liée au sujet

Nous avons retenu cet exemple clinique pour montrer que le sexe inconscient est capable de provoquer des clivages, en mettant à jour une relation ancienne et inadaptée à la réalité présente. Le sexe peut solliciter des satisfactions qui ne sont pas en rapport avec des intérêts affectifs immédiats. Dans ces conditions, la pulsion apparaît pour elle-même. Si elle se manifeste dans la réalité extérieure comme elle existe dans l'inconscient, il y a décharge dans une conduite impulsive mais pas de mise en relation.

Or si les pulsions ont une certaine autonomie, elles n'existent pas en dehors d'un sujet, d'une personne. Elles supposent même un sujet qui les intègre progressivement, au fur et à mesure que se développe la vie psychique et que se met en place le Moi qui régule la relation aux autres et aux objets. Chaque personnalité ainsi est le sujet de ses pulsions, et la vie psychique exige un travail au cours de l'enfance et de l'adolescence pour s'approprier ce capital vital et en tirer le meilleur parti afin d'exister

dans le réel. Une vision simpliste et contraire aux fondements théoriques de la psychanalyse conçoit la pulsion comme une entité autonome qui s'empare subitement de l'individu sans que ce dernier n'y puisse rien : cela viendrait d'un « ailleurs », presque étranger à soi-même. Or la pulsion n'élimine pas le sujet.

Certes, le Moi n'est pas aussi maître chez lui que voudrait le laisser penser un personnalisme idéaliste. Il est, sans l'avoir décidé, soumis à des besoins corporels, des envies parfois en contradiction avec son travail d'unification et de coordination. « C'était plus fort que moi », diront certains qui ont été dépassés par leur impulsivité : « Mes mots ont devancé ma véritable pensée. »

Le travail du Moi dans la personnalité est comparable à un centre de synthèse. Il ne lui revient pas de nier ou d'emprisonner une pulsion, mais d'être en relation avec elle pour réaliser ce dont la personnalité a besoin. Il tente de les lier les unes aux autres. Nous avons vu que l'une de ces premières opérations de synthèse affective s'opère lors du complexe d'Œdipe, pendant l'enfance, et qu'il est réédité à l'adolescence. Inspiré par le jeu des pulsions, il transforme leurs manifestations premières, pour les rendre viables et leur permettre d'atteindre les objets recherchés. Cependant, au contact des réalités, un renoncement à la réalisation de certains buts pulsionnels s'imposera. Si l'obtention du plaisir est l'une des fins recherchées par la pulsion, il sera difficile dans bien des cas de faire l'économie de la frustration : l'enfant comme l'adolescent doit apprendre à assumer le lot de frustrations inhérentes à l'existence, au lieu de s'effondrer à la moindre difficulté.

En effet, le sujet n'accepte pas systématiquement de mettre en pratique toutes les fantaisies de ses pulsions et, en plus, il doit tenir compte des désirs de l'autre dont certains ne correspondent pas forcément à ses goûts, même s'il accepte de les satisfaire. Chacun est prêt à faire des compromis pour l'amour de l'autre. C'est pourquoi, comme l'a rappelé Bernard Brusset¹, l'essence de la sexualité n'est pas le plaisir, mais le lien. De la façon dont

1. Bernard Brusset, *Psychanalyse du lien*, éd. Le Centurion, Paris, 1988.

les pulsions seront assumées dans la personnalité, la relation aux autres sera créatrice ou destructrice. Certains, après avoir vécu des expériences dévalorisantes, ont le sentiment de ne plus exister et de ne pas pouvoir sortir d'une régression sexuelle. Ils sont aux prises avec de tels archaïsmes qu'ils ont le sentiment d'éclater et de perdre leur unité.

Nous avons suivi en thérapie une étudiante de vingt-trois ans qui, pour gagner de l'argent, allait s'exhiber plusieurs après-midi par semaine dans un peep-show. Après plusieurs mois de ce « travail » particulier elle a vécu une dépression : dévalorisation de soi, perte d'intérêt pour ses activités, profonde fatigue, angoisse dans ses relations aux autres, ne supportant plus de rencontrer les membres de sa famille. Elle se sentait très coupable de faire ce travail et avait l'impression que son corps ne lui appartenait plus. Elle supportait de plus en plus mal le regard des hommes qui derrière une vitre teintée la « bouffaient » des yeux en se masturbant. On comprend que ce type de situation réveille un exhibitionnisme primitif, au risque de perdre son intimité et son corps et d'être à la merci des autres.

Si l'affectivité et le sexe sont souvent en opposition, c'est qu'ils relèvent de mobiles parfois opposés. L'un et l'autre dépendent d'un ordre différent dont la convergence n'est pas évidente et nécessite un travail d'association entre altruisme et narcissisme. La relation sexuelle peut être désirée pour faire taire une angoisse, pour s'assurer de sa normalité, pour mettre en œuvre un conflit d'attachement parental. L'autre est alors sollicité comme le support d'intrigues internes, sans être reconnu et accepté pour lui-même. Il n'y a pas d'amour dans cette relation narcissique car l'amour implique le différent, le tout autre et non pas le ressemblant. Les amours égalitaires, en nivelant les différences, sont source de violence et d'agressivité puisque l'autre est phagocyté dans la volonté de le faire sien. Les relations dans lesquelles « l'un est l'autre » débouchent sur des crises d'identité et obligent à prendre des distances pour être soi-même et non pas simplement le prolongement de l'autre. Nous avons connu, sous l'impulsion d'un certain féminisme,

l'engouement de la mode unisexe dont la motivation était homosexuelle et ne permettait pas d'accéder à un réel sens de l'autre.

Dans les années soixante, la relation de couple a été valorisée et surtout présentée à travers les difficultés de la communication entre les partenaires. Elle a débouché, dans les années quatre-vingt-dix, sur la montée des solitudes, sur la difficulté de surmonter ses échecs amoureux et sur le besoin de se donner des délais avant de s'engager avec quelqu'un. Dans ce dernier cas, les partenaires vont rester chacun chez eux, ils s'invitent, ils sortent ensemble mais sans véritable vie commune.

Les interprétations sont variées pour situer ces comportements : besoin de se retrouver seul pour se protéger de l'autre, besoin de se « refaire », de reprendre des forces (comme le soulignent nombre de postadolescents de vingt-cinq à trente-cinq ans), besoin de prendre son temps pour apprendre à vivre de façon continue avec quelqu'un, d'être certain du bon choix. Derrière ces attitudes, il faut aussi voir la nécessité de résoudre les hésitations liées à son identité sexuelle. Le conflit de la bisexualité psychique qui trouvait, il y a quelques années, une issue lors de l'adolescence se présente aujourd'hui plus tardivement. De nombreux postadolescents viennent consulter dans l'incertitude du caractère hétérosexuel ou homosexuel de leur désir : ils se posent ces questions en fonction d'un débat intérieur qui n'est pas toujours lié à une relation avec une personne en particulier. Il ne leur est pas possible de faire l'économie de ce type d'interrogation puisque de la réponse donnée va dépendre le réaménagement de leur relation parentale (peuvent-ils devenir autonomes?), l'affermissement de leur identité sexuelle et la capacité d'assurer leur unité et leur cohérence comme sujet.

L'organisation de la vie sexuelle est une des tâches principales de l'adolescence. Bien des doutes et des hésitations l'envahiront, sous la pression de représentations et de désirs qui lui paraîtront étranges, inacceptables mais qui l'ouvriront également sur des possibilités et des sources nouvelles de communication. Ce bouleversement

est parfois à l'origine de l'angoisse d'être dépossédé de soi, dépassé par le charivari qui se joue à l'intérieur de son corps. Ses pulsions vont-elles le réduire à être un champ clos de conquêtes narcissiques et imaginaires ou la personnalité parviendra-t-elle progressivement à jouer son rôle de sujet, de liaison entre ses pulsions? Tel est l'enjeu de cette période.

Le développement du sentiment amoureux

Le xx^e siècle aura sans doute été l'époque où le sentiment amoureux a pris une importance considérable dans la vie affective et relationnelle, voire dans l'éducation des enfants.

Le sentiment amoureux se recentre sur le couple

L'amour, dont les légendes mythiques et romanesques rapportent les grandes aspirations, ne fait plus rêver comme un espoir réservé à quelques privilégiés. Le sentiment amoureux est au centre même de la relation de couple. Il n'en a pas toujours été ainsi dans l'histoire; ce qui ne veut pas dire que les gens ne s'aimaient pas mais le mariage était souvent conçu comme une association économique dont le contrat était scellé par les familles.

L'histoire matrimoniale reste marquée en Occident soit par le droit romain fondé sur le consentement des époux, soit par les coutumes germaniques dans lesquelles la femme pouvait être acquise (on dédommageait sa famille) et le mariage consommé devant témoins durant la nuit de noces; le mariage chrétien, lui, insista sur le consentement et particulièrement celui de la femme (contre le rapt et le viol) ainsi que sur la prohibition des liens consanguins (pour éviter la confusion entre l'affection familiale et l'amour), sans oublier le devoir d'assistance et d'amour envers l'autre; il insistait enfin sur l'indissolubilité du lien tout en admettant la légitimité de certaines séparations. C'est en définitive le modèle chrétien qui domina les deux autres courants tout en intégrant des

formes et des valeurs romaines et germaniques qui correspondaient au message de l'Évangile¹.

Le modèle du couple germanique insistait sur la famille au sens large, vivant en cellule autarcique. Le couple dépendait de son clan et lui devait procréation en échange de sa protection. Le discours chrétien sur le mariage insista sur l'importance du sentiment amoureux et sur l'autonomie du couple. On le retrouve dans la plupart des traités théologiques et évidemment dans les homélies prononcées lors de la célébration religieuse des noces. Pendant près de quinze siècles, ce discours participa à la transformation de la conception du lien conjugal en relation d'amour. « La femme n'est ni une servante ni une maîtresse mais une compagne », répètent-ils.

C'est au cours du xx^e siècle que le sentiment amoureux s'est avéré le motif central d'une association et d'une alliance entre deux êtres. Cette conception semble évidente aujourd'hui sans que nous ayons toujours conscience de sa genèse, ni de sa lente évolution historique. A l'origine, lien essentiellement social, il est devenu une affaire privée dans les représentations contemporaines. En effet, le sentiment amoureux doit faire appel aux ressources affectives les plus intimes de chacun. Cette individuation de la relation aura eu pour conséquence d'isoler la relation conjugale de sa dimension sociale.

Dans les années soixante-dix, on commença à se marier moins, sous le prétexte que le sentiment amoureux relevait de deux individus, d'une histoire psychoaffective et d'un choix au nom de l'amour. Les autres en étaient exclus : en ne se mariant pas, on privatisait son affectivité conjugale.

Très tôt, le sentiment amoureux s'est heurté à l'institution du mariage. A partir de 1920, on voulut préserver l'amour du regard des autres en pensant que l'institutionnalisation de la relation ne pouvait pas fonder la nature de cette union, qui dépasse la structure sociale, comme en

1. J. Gaudement, *Le Mariage en Occident*, Cerf, Paris, 1987. M. Rouche, *Des mariages païens au mariage chrétien*, Spoleto, Rome, 1987.

témoigne à l'époque – 1927 – le livre de Victor Marguerite : *Ton corps est à toi*.

Il est vrai qu'il y a là une volonté de modifier les raisons de l'union dans la cohérence même du sentiment amoureux. En s'associant par amour, on veut voir la force des sentiments et la volonté d'en être les sujets. Le mariage conçu comme générateur de la relation ne tient plus. L'union repose sur les individus. Cependant, actuellement, dès que les amants perçoivent les conséquences sociales de leur existence commune (travail, logement, enfant), ils accèdent à un statut matrimonial en se mariant. Passé l'âge de trente-cinq ans il n'y a, pour l'instant, que 12 p. 100 de couples non mariés. (I.N.S.E.E.)

Des années cinquante aux années quatre-vingt, le rapport entre le sentiment amoureux et le mariage a posé de sérieux problèmes dont les conséquences ne sont pas neutres.

Dans les sociétés où le sentiment amoureux est devenu l'élément déterminant, l'intégration sociale se fait par l'intermédiaire de la famille. Qu'en sera-t-il de ces enfants qui n'auront connu de la famille qu'une succession de partenaires sans nom, qui seront privés d'enracinement parental et n'auront pas conscience d'appartenir à un lignage ?

Il est fréquent d'entendre des enfants inquiets, à la moindre dispute de leurs parents, de penser qu'ils risquent de divorcer car autour d'eux ils voient de nombreux enfants dans cette situation. Puisque le sentiment amoureux de chacun se forme à partir de la relation parentale, lorsque l'image du père ou de la mère vient à manquer, la personnalité de l'enfant peut présenter des insuffisances psychologiques et donner à l'amour humain un sens précaire. A l'inverse, d'autres souhaiteront réussir là où leurs parents ont échoué, et désireront une vie conjugale et familiale pour laquelle ils mobiliseront toutes leurs énergies.

Les conflits entre le sentiment amoureux et le mariage sont compréhensibles au regard de leur histoire. Cependant le sentiment amoureux ne peut pas à lui seul créer et contenir la relation. Le devenir de la société dépend trop

de cette relation pour l'abandonner aux fluctuations des sentiments.

L'expérience de la toute-puissance des sentiments au début de la découverte amoureuse laisse souvent croire aux amants qu'ils peuvent vivre hors des structures humaines et sans repères vis-à-vis des autres : « Les amoureux sont seuls au monde... » Dans leur intimité, sans aucun doute, mais comment faire pour vivre socialement, pour s'inscrire dans le temps et dans la durée, malgré les aléas de la vie, sans se donner une parole qui engage au-delà du sentiment présent ?

Ce refus du mariage au nom du « sentiment amoureux » est un paradoxe, dans la mesure où c'est lui qui en a renouvelé le sens en libérant l'homme et la femme de la tutelle parentale et de l'union forcée. Une telle attitude se heurte à la conception de l'engagement dans le mariage chrétien alors même que c'est l'Église qui a contribué à l'essor du sentiment amoureux en privilégiant le couple sur la famille et le clan, comme le postulaient les modèles romains et germaniques.

Le mariage chrétien exige l'amour authentique entre les futurs conjoints, le consentement et la liberté de chacun, le sens de la responsabilité du bonheur de l'autre, la fécondité, l'engagement dans le temps et la foi en la transcendance de l'amour puisqu'il vient de Dieu. Ces idéaux ont mis des siècles pour accomplir leur œuvre et le décalage que l'on observe aujourd'hui provient du hiatus avec des représentations sociales encore très fortes en opposition aux valeurs que nous venons de rappeler.

Si la grande majorité de ceux qui se marient le font à l'église, quelles que soient leurs convictions religieuses et même au-delà des habitudes sociales, c'est pour signifier leur sentiment amoureux dans une permanence et dans une transcendance, qui va de la grandeur et de l'estime dans lesquelles ils tiennent leur sentiment jusqu'à Dieu, symbole de l'unicité de leur amour.

Dans les représentations actuelles où le sentiment amoureux domine, a-t-on conscience des impasses auxquelles il conduit lorsqu'il est déconnecté de sa dimension sociale ? Il risque d'être pris comme une fin en lui-même,

de se présenter dans un sentiment de toute-puissance et de ne pas intégrer les notions du temps qui passe ni de fécondité.

Pourtant, le sentiment amoureux peut être à la fois une force intime et sociale lorsqu'il trouve ses voies de passage à travers des accomplissements dans la réalité. Mais si la relation amoureuse n'a pas de finalité sociale, elle deviendra le lieu privilégié de l'expansion unique des conflits et des intérêts psychiques d'autrefois.

L'inconscient, qui ne connaît pas la notion de temps, propose essentiellement les pulsions primaires. Pour sa part, le Moi tient compte des apprentissages et des acquis certes inspirés par les pulsions primaires de l'enfance mais aussi construites par la suite : le sentiment amoureux part de cet état primaire pour élaborer une autre relation d'objet. Or, dans nos sociétés, il n'a pas globalement trouvé sa finalité et a tendance à perpétuer les états affectifs premiers. C'est pourquoi les modèles de l'affectivité et de la sexualité infantiles dominent les représentations relationnelles à travers la sexualité sous forme de bisexualité, de masturbation, de sexualité anale, de pédophilie, ou d'inceste.

Déjà Freud avait montré l'importance de l'idéal du Moi¹ : quand il ne peut pas se développer, l'individu se prend comme objet d'intérêt sexuel masturbatoire ou, à l'inverse, il peut aussi se désintéresser sexuellement, comme on le constate bien souvent actuellement, après la vague dite de « libération sexuelle » : « Être à nouveau, comme dans l'enfance, et également en ce qui concerne les tendances sexuelles, son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme. »

L'idéal sexuel coopère avec l'idéal du Moi dans la mesure où il tient compte de l'originalité, de la valeur et des intérêts de l'objet. Si la relation demeure narcissique, alors ce sont des substituts ou les reliquats infantiles qui vont venir occuper le champ affectif. Cette régression permanente appauvrit le Moi ou bien l'encourage à trouver des relations lui donnant l'illusion de résoudre ses problèmes. L'amour « salvateur » est souvent le recours de

1. Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme*, op. cit.

personnes qui refusent de s'engager dans un travail sur elles-mêmes en pensant que la résolution des conflits d'intérêts et de désirs est dans l'agir d'une pseudo-relation amoureuse selon la formule « Quand on aime, on peut tout. » « Lorsque la satisfaction narcissique se heurte à des obstacles réels, l'idéal sexuel peut servir à une satisfaction substitutive. L'on aime alors, selon le type de choix narcissique, ce que l'on a été et qu'on a perdu, ou bien ce qui possède les perfections que l'on n'a pas du tout ¹. »

Si on se prend soi-même comme sa propre finalité, les conditions psychologiques nécessaires à l'amour de l'autre ne sont évidemment pas réunies. Cet enferment affectif risque d'être celui d'un sentiment amoureux sans autre horizon que lui-même : c'est l'amour qu'on aime, et non l'autre, situation fort bien identifiée par la littérature, des comédies de Shakespeare à celles de Marivaux ou de Musset. Lorsque la libido est ainsi retournée dans le Moi, l'insatisfaction d'être incapable de s'accomplir à partir d'une autre réalité que soi-même est grande.

« L'insatisfaction qui résulte du non-accomplissement de cet idéal libère de la libido homosexuelle, qui se transforme en conscience de culpabilité (angoisse sociale) ². » Cette résurgence de la libido homosexuelle n'implique pas toujours de réalisation érotique, mais elle est le symptôme d'une incapacité à accéder à l'altérité et sert de vecteur au sentiment d'abandon, à l'atteinte de l'estime de soi et à la difficulté d'établir un lien coopératif et durable. Elle peut s'inscrire aussi dans une conduite réactionnelle : ainsi arrive-t-il qu'après plusieurs échecs hétérosexuels des personnes s'essaient à l'homosexualité pour assurer leur identité ou pour conforter leur narcissisme.

Nous avons à maintes reprises souligné combien les psychologies se sont affinées et combien l'homme contemporain s'est de plus en plus intéressé à ses sentiments, à ses émotions et à sa vie affective. Sa subjectivité a envahi tous les domaines, et le contenu de la relation est apparu dans bien des cas plus important que ses objectifs. L'éducation, pas plus que la société, n'a encore réussi à

1. Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme*, *op. cit.*

2. Sigmund Freud, *op. cit.*

prendre en compte cette nouvelle réalité. On se plaît à faire l'apologie de l'individualisme, du culte du plaisir sans objet, à offrir des techniques érotiques là où les gens disent ne pas être très satisfaits sexuellement (deux Français sur trois), en oubliant que l'essence de la sexualité n'est pas le plaisir mais le lien à l'autre, c'est-à-dire le rôle créateur ou destructeur de la pulsion. « L'homme est fondamentalement orienté vers la recherche de l'objet et non vers celle de la satisfaction sexuelle et du plaisir ¹. » Ce sont donc des problèmes de relation et de sens qui sont posés, rejoignant une double perspective psychologique et éthique si bien soulignée par le psychanalyste Viktor Frankl ². « Ce qui anime l'homme le plus profondément et en dernière analyse, ce n'est ni la volonté de puissance, ni une quelconque volonté de jouissance, mais une volonté et un besoin de sens. Le principe du plaisir, de même que l'ambition de se faire valoir n'est qu'une motivation névrotique. »

Ces questions de sens apparaissent plus dans l'agir, dans la mise en acte des préoccupations et des angoisses que dans l'expression du langage parlé. Elles n'en demeurent pas moins présentes, le travail essentiel étant de les intégrer dans la parole.

Le sentiment amoureux envahit la relation aux enfants

Si le sentiment amoureux est devenu le centre de la relation de couple, il a également envahi le lien de parenté et la relation éducative aux enfants. Mais c'est également le règne des « enfants prothèses ».

De plus en plus, on veut choisir son enfant et non plus uniquement l'accepter comme c'était le cas autrefois, même si on pratiquait déjà certaines méthodes contraceptives. Sa naissance est planifiée, programmée par les parents, avec le secret espoir qu'il sera capable de réaliser leurs attentes ou de combler leurs rêves déçus. L'enfant, dans les motivations contemporaines des adultes, doit être le signe de leur réussite ou de leur prise de pouvoir vis-à-vis des autres : un être que l'on voudra exemplaire. Il

1. Bernard Brusset, *op. cit.*

2. Viktor Frankl, *Découvrir un sens à sa vie*, éd. de l'homme, Paris, 1988.

doit être ce que l'on attend de lui quant à son sexe, sa santé, son intelligence, voire ses divers attributs physiques. C'est un enfant rêvé qui est attendu plus qu'un enfant réel. Si, par malheur, celui-ci ne correspond pas à la perfection escomptée, on ira jusqu'à poursuivre en justice le médecin ou le laboratoire qui a commis une erreur de diagnostic prénatal. L'eugénisme tranquille s'installe ainsi, et cette sélection des êtres (on garde certains, on élimine les autres) trouve sa légitimité dans le narcissisme ambiant.

Des médecins, aux États-Unis, mettent en garde leurs confrères et la population devant une attitude qui se répand au sujet de l'utilisation abusive de l'amniocentèse. Des femmes ou des parents détournent la finalité première de cet examen pour savoir si l'enfant est conforme aux caractéristiques attendues. S'il ne correspond pas à la représentation du géniteur, ce dernier n'hésite pas à demander au médecin de recourir à l'avortement pour le supprimer.

Les manifestations de plus en plus importantes aux États-Unis contre l'avortement ne se comprennent, pour une grande part, que par rapport à cette attitude qui pose des problèmes psychologiques, sociaux et moraux. Voir dans cette réaction un simple rejet des idéaux féministes français des années soixante-dix : « Un enfant quand je veux, avec qui je veux ; mon corps et mon désir m'appartiennent », revient à se tromper de débat et d'objectif.

Cette situation est nouvelle dans la mesure où elle ne correspond plus au besoin de réguler les naissances, mais de concevoir un enfant dans le sens de ce que ses géniteurs attendent de lui. Ce changement de motivation doit retenir notre attention car il induit un nouveau rapport à l'enfant. Lorsque l'enfant paraît à la naissance, il devient l'enfant réel à partir duquel les parents vont devoir modifier l'enfant imaginaire qu'ils ont construit en eux, à partir de leur propre centre d'intérêts affectifs, phénomène au demeurant des plus classiques dans la psychologie humaine. Le problème est surtout dans le refus actuel de transformer cet archaïsme narcissique en apprenant à adopter son enfant pour lui-même. La véritable relation

de parenté commence toujours par l'adoption d'un être qui vient de soi mais qui n'est pas à sa ressemblance. Le respect de l'autre et de la vie débute par le respect de l'enfant. Nous avons déjà dit que l'avortement, et encore plus dans ces conditions, met en jeu des réalités psychologiques qui sont de l'ordre de la transgression. Ce problème est rarement abordé pour lui-même et on le masque derrière des considérations techniques ou des propos émouvants¹. L'utilisation des bons sentiments provoque un refoulement de la culpabilité qui se convertit par la suite en dérision, c'est-à-dire en jeu avec la mort. Le cimetière est devenu un lieu de défoulement pour des jeunes : ils agressent les morts et profanent des tombes. Certes, plusieurs facteurs interviennent dans cette conduite asociale mais lorsque, dans une société, s'installe la représentation que l'on peut décider subjectivement du droit à la vie, il ne faut pas s'étonner que ceux qui sont passés à travers l'avortement exorcisent leur angoisse de vie et de mort dans la nécrophilie.

Les enfants et les adolescents si adulés dans nos sociétés sont-ils aimés pour eux-mêmes ? Dans les sociétés développées, on proclame haut et fort une charte des droits de l'enfant en fait bien ambiguë. Comme si les adultes avaient besoin de se faire rappeler leurs devoirs et pardonner leur narcissisme. On se persuade qu' « il faut respecter l'enfant, tenir compte de ses intérêts et lui donner les moyens de grandir », qui dirait le contraire ? Une pédophilie ambiante s'empare en réalité de l'enfant pour servir des desseins égoïstes : l'érotisation et les abus sexuels commencent déjà dans ce type de relation.

Nos sociétés ont un rapport affectivement contraignant aux enfants. Il sont maintenant assujettis aux attentes affectives des adultes et pas n'importe lesquelles. L'enfant, rescapé de la naissance, est tellement devenu un idéal qu'on s'identifie à lui. Dans ce monde à l'envers, il devient la référence des adultes qui, bien souvent, ne sachant que dire ou que faire, attendent la réponse de

1. Redisons clairement que cette analyse ne vise à aucune condamnation hâtive mais qu'elle a pour but de montrer que ces sujets – contraception comme avortement – sont insuffisamment pensés au niveau théorique, ou dévoyés de leurs strictes finalités.

l'enfant pour agir. Un changement salutaire s'opère toutefois actuellement chez de jeunes parents qui entendent laisser l'enfant à sa place et ne pas le mêler à leur vie d'adultes.

Dans ce face-à-face quasi amoureux, les parents seront de plus en plus impliqués dans la vie psychique de leur enfant. « Nous n'avons pas de secrets entre nous », affirmait une mère qui voulait savoir ce qu'il en était de la psychothérapie de son fils de dix-sept ans. Bien souvent, des parents font plus que se projeter dans leur enfant : à travers lui, ils se donnent un supplément de personnalité.

Le sentiment amoureux est passé de la relation conjugale à la relation aux enfants : on souhaite vivre avec eux une idylle. Dans les représentations contemporaines, on veut développer avec eux des relations égalitaires sans évaluer le risque qu'il y a à les considérer comme des adultes en réduction. C'est bien de savoir communiquer avec les enfants et de les respecter, qui dira là encore le contraire ? Mais une utilisation simpliste des données de la psychologie fausse complètement le rapport éducatif. Beaucoup pensent qu'il suffit de parler, d'expliquer les choses aux enfants pour qu'ils les comprennent comme des adultes. Des mères, après avoir lu hâtivement quelques ouvrages de Françoise Dolto, se mettent souvent à abrutir leurs enfants de paroles et d'explications. Au lieu de les aider à découvrir la vie par leur rythme, elles finissent par leur communiquer leur propre angoisse et par les encombrer de leurs problèmes personnels. L'enfant n'ayant pas encore les moyens d'assumer les réalités, il n'est pas nécessaire de tout lui dire : l'adulte doit savoir jouer son rôle de médiateur et protéger l'enfant de problèmes sur lesquels il ne peut pas agir.

Les demandes affectives se font parfois plus pressantes encore entre les parents et leurs enfants. Les complicités et les séductions favorisent l'érotisation des relations : ces quasi-relations de couple entre enfant et adulte ont créé les conditions favorables pour que les enfants deviennent des objets sexuels. C'est pourquoi l'inceste et les abus sexuels sont en relative progression, encore – comme on l'a dit – qu'on ne sache ce qui dans cette progression

relève de l'augmentation réelle des faits ou de leur aveu plus facile. Reste que cette libération de la parole est en elle-même significative.

Le témoignage d'une adolescente de dix-sept ans est assez révélateur de cette nouvelle mentalité. Elle ne comprend pas pourquoi l'inceste est interdit : « Quand on s'aime, on ne fait rien de mal ! » Sa réflexion montre à l'évidence qu'elle n'a pas su se situer dans la filiation et que son père n'a pas trouvé non plus sa place. Ils ont fréquemment des relations entre eux. Elle ne se différencie pas affectivement : elle confond l'affection filiale avec le sentiment amoureux. L'adulte incestueux, lui aussi, en reste à une sexualité d'enfant puisque cette relation avec sa fille représente une fixation sur la sexualité de ses parents.

Lorsqu'un enfant est abusé sexuellement par un parent ou un adulte, la plupart du temps il pense que c'est normal puisque l'adulte représente celui qui sait ce qu'il convient de faire. Il peut être gêné, traumatisé par la violence que représente un acte sexuel sur sa personne. Mais, dans un premier temps, il lui arrive de ne pas trop s'étonner car l'enfant a une conception agressive de l'acte sexuel. C'est surtout à partir du moment où la sexualité devient génitale, lors de l'adolescence, que le traumatisme va surgir et compliquer son évolution sexuelle alors que dans son enfance, il n'avait pas complètement conscience des effets de ce geste sur sa personnalité.

On l'a dit à plusieurs reprises, au risque de choquer : nous sommes dans une société incestueuse. Il suffit pour s'en convaincre de se souvenir du vidéoclip de Serge Gainsbourg se prélassant sur un lit avec sa fille, véritable hymne à l'inceste. Des parents, des éducateurs, des adultes ont sur les enfants, dans la vie quotidienne, au nom de l'affection, des gestes impudiques. C'est le début de l'inceste ou du viol. L'adulte qui a besoin de l'enfant ou de l'adolescent comme partenaire affectif est un dangereux immature. Les carrières éducatives attireraient-elles souvent des personnalités inachevées ? Récemment encore, le Syndicat national des instituteurs a lancé une campagne d'affiches dans les écoles primaires pour appe-

ler les enseignants à se syndicaliser : l'affiche représentait une fillette en petite culotte allongée sur le ventre... Cette photo était-elle nécessaire pour susciter des adhésions, et pertinente à son objet ? Cette représentation en dit long sur l'imaginaire pédophile qui traverse actuellement notre société. Les enseignants devraient réfléchir un peu plus sur ce qu'ils mettent en jeu vis-à-vis de leurs élèves au moment où ils sont invités à les prévenir contre une séduction érotique de la part de certains adultes.

En fait, il est surtout du devoir des parents de prévenir les enfants contre ces abus. Mais nos sociétés ne protègent plus les enfants, on les considère trop comme des affranchis, ce qu'ils ne sont pas. Les campagnes de prévention à ce sujet, prévues par les pouvoirs publics, ne sont pas adaptées et risquent d'être encore plus angoissantes que les abus eux-mêmes, qui ne concernent qu'une minorité : ils étaient sans doute plus courants dans le passé, comme en témoigne Barbe-Bleue. Ce problème doit d'abord être traité entre adultes, pour que l'enfant se sente protégé et qu'il sache que ces derniers feront respecter la loi. Ensuite, il conviendra de savoir qui est le mieux placé pour parler aux enfants de ces questions. Sans doute est-ce d'abord du ressort des parents. A-t-on conscience, actuellement, de la psychologie sexuelle des enfants ? Ce n'est pas parce qu'ils voient partout la nudité et le sexe exhibés qu'ils ont les mêmes réactions que les adultes. A force de se méprendre sur les enjeux, cette pseudo-prévention risque d'être pire que le mal. A vouloir prévenir de tout, de façon obsessionnelle, à grand renfort de vidéoclips, de campagnes de presse et de bavardages incompetents, on favorise en réalité les risques.

En l'espace de quelques années, la sexualité infantile est devenue un modèle de référence pour toutes les sexualités, de l'enfance à l'âge adulte, une sexualité sans finalité précise où tout est possible : la résurgence de l'inceste s'inscrit dans cet état d'esprit. Le pouvoir affectif que l'on entend donner aux enfants est bien d'essence incestueuse. Au nom de la tendresse, les adultes s'installeront dans la sexualité infantile et les enfants, au lieu d'être tournés vers l'avenir et la continuité de leur famille,

devront être le signe de la réussite de la personnalité de leurs parents ou la réussite du couple. Or l'avenir affectif et sexuel de l'enfant n'est ni ses parents ni les adultes...

Ce dévoiement n'est pas nouveau ! Toujours, dans nos représentations collectives, le sens de l'existence de l'enfant a été détourné au service des besoins narcissiques des adultes, qui leur donnent un rôle de prothèse. Cette altération du sens de l'enfant a des conséquences importantes dans la relation éducative, allant jusqu'au risque d'annulation : on se veut dans une relation égalitaire faute de savoir accéder à une relation d'altérité différenciée. L'enfant n'est pas un adulte. Il n'a ni les mêmes besoins ni la même conscience des réalités que ses aînés. L'environnement peut inciter à la précocité en bien des domaines mais, il faut le dire à nouveau, les individus paieront cher cette précocité induite au moment de l'adolescence.

Or nos sociétés s'orientent de plus en plus vers « la république des enfants ». Faute de savoir occuper leur place, les adultes la mettent en gérance auprès des enfants. Et, ne sachant plus comment protéger et éduquer les enfants, on se donne le change en inventant les « droits de l'enfant ». Certes, ils ne sont pas inutiles pour rappeler le respect et les responsabilités de la société à leur égard – ce qui est déjà l'indice d'un oubli inquiétant –, mais la situation des enfants y est interprétée affectivement, surtout dans les sociétés développées, comme s'ils étaient des partenaires psychologiquement égaux, et des modèles normatifs auxquels les adultes rêvent de s'identifier.

La notion des droits de l'enfant ne peut certes pas être entendue de la même façon sous toutes les latitudes, mais dans les pays développés, l'utilisation des droits de l'enfant risque d'être perverse. La notion masque mal le sentiment de culpabilité des adultes à l'égard des enfants. Les premiers ont tellement d'exigences narcissiques à se faire pardonner que, dans un élan dépressif, ils codifient un assemblage de bons sentiments d'une absolue banalité, évidents pour tout adulte qui respecte l'enfant. Valoriser ainsi l'enfant, à l'instar de l'enfant « adulte en réduction » du XIV^e siècle, revient à s'amnistier de ne pas pouvoir assu-

rer son éducation, de ne pas savoir lui donner les moyens de se protéger et de se débrouiller tout seul, éventuellement contre ses parents.

Nous sommes dans un univers paradoxal et incohérent. A la fois on magnifie la grossesse et l'on prend soin du fœtus et, en même temps, on pratique des avortements techniquement sophistiqués qu'on se refuse à penser dans la totalité de leurs implications. On établit une charte des droits de l'enfant qui en nie la spécificité et, en même temps, on néglige l'éducation et la transmission du savoir : les écoles et les universités d'un pays sont bien souvent à l'image de l'estime qu'il a de ses enfants. La psychologie ne cesse de montrer et de démontrer que les délais de la maturation humaine sont longs, que « le petit d'homme » a besoin de la présence de ses parents et de ses aînés, et nous organisons la vie sociale de sorte que les enfants doivent faire face aux réalités de la vie de plus en plus seuls et de plus en plus tôt.

A force d'entretenir un système aussi contradictoire, nous allons fabriquer des êtres de plus en plus insécurisés, sans repères, sans relations constructives avec des adultes, qui ne manqueront pas de donner une race de citoyens à la recherche d'un pouvoir « musclé », à moins qu'ils ne se réfugient dans un moralisme désuet dont un certain nombre de groupes semblent nourrir les illusions et alimenter les confusions.

Il est bien évident que si, dans les pays développés, le droit de l'enfant se joue en fonction de la valorisation affective abusive des adultes, dans les pays non développés, ce droit s'impose, surtout par rapport à l'utilisation abusive des enfants (travail, guerre, prostitution, vol, commerce) : les enfants du Brésil abandonnés à la rue, ceux qui sont jetés sur les trottoirs de Manille ou dans les conflits armés au Moyen-Orient sont dans des situations objectives de non-respect social alors que les enfants de nos contrées sont soumis à des manipulations subjectives. Une telle charte ne peut donc être indifféremment louée ou récusée selon les lieux, mais oublier les sens différents de cette charte des droits de l'enfant peut aboutir à la démission partielle ou totale des parents et des adultes

dans leur tâche d'éducation et de protection vis-à-vis de leurs descendants immédiats.

Le constat s'impose : la vie affective de nombreux adultes, au lieu d'accéder à la relation objectale, reste encore infantile. Il faut insister encore, pour le dénoncer, sur le fait que trop souvent des enfants ou des adolescents sont pris comme les confidents, voire les conseillers de leurs parents. Au début, ils en sont fiers, mais, par la suite, ils ne supportent plus cette inversion de la relation. Par ailleurs, il suffit d'écouter des adolescents se plaindre ou ridiculiser les enseignants qui racontent leur vie ou exposent leurs difficultés personnelles devant eux pour mesurer l'incongruité d'une telle démarche. Les élèves, comme les enfants vis-à-vis de leurs parents, réagissent sainement en pensant que ces histoires ne les regardent pas : aux parents ou aux adultes de les régler. A observer le développement des comportements, ce n'est pas toujours ainsi que les situations sont assumées.

La littérature qui traite de la psychologie des enfants et des adolescents a un certain succès aujourd'hui. Mais, en fait, la plupart des ouvrages qui sont destinés aux jeunes sont surtout lus par les adultes car les adolescents sont trop engagés dans ce qu'ils vivent pour prendre du recul, et s'appuyer sur ces lectures pour mettre en œuvre un nouveau comportement.

Les adultes peuvent tirer profit de ces ouvrages à condition qu'ils réfléchissent sur eux-mêmes au lieu d'en rester au seul jeu avec des idées qui les confortent ou les irritent.

Baucoup de jeunes se sont vus offrir le livre *Paroles pour adolescents* de Françoise Dolto. Cette attention souvent délicate mais parfois ambiguë ne les a pas pour autant encouragés à le lire. Si ce livre, plus attribué à Françoise Dolto d'ailleurs que rédigé par elle, peut être critiqué sur bien des aspects (trop de simplifications ou d'erreurs d'appréciation de la psychologie adolescente), il a au moins l'intérêt indéniable de provoquer des discussions entre parents et enfants. Au-delà de certaines affirmations hâtives ou de conclusions banales du genre

« c'est normal à cet âge », au moins ce livre pose-t-il les questions que vivent les adolescents, notamment en matière de sexualité.

Mais bon nombre de jeunes supportent mal de se voir offrir ainsi par leurs parents le récit d'une intimité vécue parfois dans la souffrance. Ainsi ont-ils l'impression que les parents jouent un rôle de voyeur. Pour certains, ce livre s'apparente à une « trahison » d'adulte révélant leurs secrets. « Je ne voudrais pas que ma mère le lise, parce que je n'ai pas envie qu'elle découvre que je me masturbe. Dans le livre, on écrit que tous les adolescents le font, que c'est normal, mais moi, ça m'embête de le faire et en plus qu'elle le sache. » Voilà ce que disait récemment un jeune de dix-sept ans lors d'une consultation. La réflexion d'un autre garçon de quinze ans exprime bien le rejet de toute intrusion dans l'intimité : « Ma mère s'inquiète trop pour moi. Elle est toujours sur moi. Elle est tout le temps en train de me parler et de vouloir m'expliquer pourquoi je ne travaille pas en classe. Elle a peur que je me drogue, que j'ai des relations sexuelles sans amour et sans préservatif alors que ça ne m'intéresse pas. Elle a lu des livres de Françoise Dolto et m'a acheté un livre d'elle pour m'aider. J'en ai lu quelques pages et je n'ai pas continué. Ma mère n'était pas contente. Et puis, j'en ai marre : toujours parler, toujours expliquer, ça ne sert à rien. Ma mère a peur et ne me fait pas confiance. Elle veut tout le temps que je lui parle et je ne sais pas quoi lui dire. Alors à son tour elle me raconte des trucs sur moi parce que entre parents et enfants elle dit que c'est important de parler. Je n'en suis pas persuadé. Moi je préfère discuter avec mes copains et avec vous en psychothérapie parce que vous ne me demandez rien. »

Une surinformation psychologique n'est pas aussi saine et aussi efficace qu'on le croit. Il ne suffit pas de lire un ouvrage de psychologie, fût-il conçu pour un public ciblé, pour résoudre les problèmes. Dans bien des cas, ce type de livre empêche un véritable dialogue avec soi-même, car le lecteur reçoit des réponses à des questions qu'il ne s'est pas encore posées et les jeunes ont l'impression de tout savoir avant même d'avoir vécu.

Il ne suffit pas de parler, ni d'expliquer, ni de comprendre pour changer psychologiquement une situation. On commence déjà à assister aux effets pervers des livres pourtant remarquables de Françoise Dolto (*La Cause des enfants, La Cause des adolescents, Paroles pour adolescents*). Ces livres doivent induire une longue réflexion et un travail sur soi-même. En l'oubliant, on les transforme en manuels de recettes et l'on va à l'encontre de la démarche de réflexion voulue par l'auteur. Savoir communiquer ne signifie pas parler en permanence de tout et désirer tout savoir sur son enfant. Actuellement, une mode superficielle se développe : sous le prétexte de dialoguer avec son enfant, on prend possession de lui et on l'abrutit de mots au point de provoquer par la suite son dégoût de paroles.

Certaines mères se mettent à « faire du Dolto » au lieu d'être elles-mêmes et d'inventer leur relation éducative. Ce pseudo-savoir psychologique encombre les relations parentales mais se répand aussi dans les crèches et les écoles. Qui plus est, à force d'être vulgarisé, il finit par ne plus rencontrer d'échos chez les lecteurs. Ces derniers, souvent parents, se tournent maintenant vers des approches plus magiques et irrationnelles : on fera faire le thème astral ou numérologique de son enfant, on voudra soigner une dépression juvénile avec le zen ou, au pis, ne parvenant pas à comprendre un problème, on aura facilement recours au magnétiseur ou au désenvoûteur puisque la psychologie a échoué. Ces démarches seraient risibles si elles ne manifestaient pas le grand désarroi de gens qui s'emparent trop rapidement de données psychiques sans être capables de les maîtriser. Dans la plupart des cas, un examen psychologique ou une psychothérapie pratiqués par des professionnels certifiés et confirmés seraient plus efficaces.

Ce n'est évidemment pas Françoise Dolto qui est en question, même si certaines de ses idées prêtent à débat, mais le dévoiement de ses ouvrages.

Pour se construire, l'enfant a besoin d'un adulte différencié de lui, qui sache respecter son intimité et ne s'empare pas de sa subjectivité. Tel n'est pas toujours le

cas. On construit ainsi, avec les meilleures intentions du monde, des personnalités fragiles, manquant de soutien intérieur, peu enclines à endurer et à assumer les frustrations inhérentes à la vie, traumatisées psychiques à la moindre difficulté, incertaines dans leur identité, immatures dans leur vie affectivo-sexuelle et individualistes.

En fait, les méthodes ne valent que par les individus qui les appliquent. Avec ou sans livres, les adultes se heurtent souvent aux adolescents là où ils se sont eux-mêmes arrêtés dans leur développement. La médiatisation excessive de propos psychologiques auxquels on impute une vertu quasi magique risque de provoquer l'effet inverse de celui qui est recherché : si l'on ne sait pas s'interroger sur soi-même ni retrouver ses propres craintes d'adolescent réveillées par les adolescents d'aujourd'hui, les meilleures idées seront tristement travesties dans une relation pervertie.

Il est important de prendre conscience de ces effets quand on sait que revient souvent dans le discours d'adolescents ou de jeunes adultes en mal d'identité l'amertume de ne pas avoir rencontré autour d'eux des adultes qui les ont aidés à grandir.

Les « parents copains » sont déterminés par les avatars du sentiment amoureux que l'on retrouve actuellement dans la relation éducative : au nom de l'amour que ne ferait-on pas ! Mais de quel amour s'agit-il ?

En réalité cet alibi de l'amour salvateur en toutes choses maintient ce qu'il y a de plus infantile dans la vie affective : nous vivons tous sur un registre identique les mêmes émois, les mêmes attentes ! Que de déceptions et de souffrances en perspective... Le copinage éducatif, où les adultes ne sont plus les adultes, où les mères ne sont plus les mères, où les pères ne sont plus les pères, renforce une fausse égalité : on espère que grâce aux sentiments de proximité, la compréhension et la bonne entente seront possibles. Une douce illusion qui aboutit à des échecs et conforte l'immaturité dépressive de nos sociétés : il suffit pour cela de constater le nombre croissant de personnes qui ont recours aux tranquillisants.

Le sentiment amoureux a débordé la relation de couple

au point d'envahir la relation aux enfants mais aussi l'ensemble de la vie sociale. Il n'est que de voir comment les façons de se saluer ont considérablement évolué en vingt ans. On se tutoie, on se fait la bise facilement sans se connaître réellement. Ces gestes relativement intimes donnent l'impression d'une proximité affective qui abolit les distances sociales, les rôles et les fonctions. Or ces gestes compliquent les relations plus qu'on ne le pense. Il est assez paradoxal de constater la corrélation existant entre ces gestes intimes et la difficulté de se différencier les uns des autres dans une société incestueuse et homosexuelle du « tous pareils ». Cette banalisation entraîne une certaine négation du sexe.

Le terme de « sexe » vient du mot latin *sexus*, qui signifie « séparé ». L'acceptation et la rencontre avec l'autre ne sont possibles que dans la reconnaissance de son être sexué. Nous sommes en train de nier le sexe en ne recherchant que des relations de fusion égalitaire. Or la confusion affective empêche d'identifier l'autre et d'admettre la différence des sexes et des générations : comment évoluer si ce n'est en acceptant que nous soyons des « séparés » ? La sexualité devient possible à cette seule condition, et « l'amour de l'autre » aussi.

CHAPITRE 5

L'AMOUR AU TEMPS DU SIDA

« *Le sexe est partout sauf dans la sexualité.* »

Roland BARTHES, *Fragments d'un discours amoureux.*

La libération sexuelle, dès les années soixante-dix, a voulu banaliser le sexe et en faire un mode de communication parmi d'autres. On s'est habitué à exhiber le sexe, en particulier par la publicité qui a contribué à érotiser le rapport aux objets quotidiens. L'érotisme ne s'est donc plus circonscrit à la pensée, il a déserté la vie intime pour se situer sur la place publique, rendant ainsi spectateur le sujet des pulsions, qui se trouve participer par son regard au scénario se déroulant en dehors de lui-même. S'identifiant à cette libre expression le sexe était prometteur, et chacun, selon ses désirs et ses références, consentait à se situer de près ou de loin dans ce système.

Le sexe isolé

Le nouvel ordre incitait aux rapprochements et à la jouissance sans contraintes. Le film de Roger Vadim *Le Repos du guerrier* marque une date dans l'histoire des comportements sexuels. Pour justifier ces nouvelles conduites, on utilisa aussi bien des arguments empruntés à la philosophie de la liberté de J.-P. Sartre, qui fustigeaient une certaine hypocrisie morale, que des arguments psychologiques soulignant les bienfaits de la jouissance sexuelle comme moyen d'éviter la névrose. Ainsi, progressivement, la relation sexuelle s'est imposée comme

une fin en soi. Les préliminaires, la qualité relationnelle et le sens du vécu étaient suspendus à une seule exigence : le plaisir recherché pour lui-même, garant du sentiment d'exister davantage.

Le capital affectif et la force des valeurs sociales et éthiques qui structuraient les personnalités au début de la libération sexuelle laissaient entendre que l'on mettait en œuvre, avec raison, une richesse émotionnelle jusque-là contenue. Et la succession des partenaires, l'expérience hétérosexuelle et homosexuelle, les ruptures puis les retrouvailles, les relations occasionnelles qui étaient dans l'air du temps sans pour autant être vécues par une grande majorité de la population imprimaient un modèle de comportement où le sexe n'était que l'objet et la fin d'une relation qui n'impliquait en aucune façon la personnalité ou la vie relationnelle des partenaires. Plus ce modèle s'affirmait, plus la relation à l'autre se dévitalisait. Paradoxe d'une libération qui annonçait en réalité la fin du sexe, isolé du sujet des pulsions. A la limite, on se définissait seulement *comme* un sexe au lieu d'*avoir* un sexe et, ce faisant, c'était le plus sûr moyen de promouvoir des relations asexuées : la promiscuité sexuelle (toujours comme modèle) débouchait sur l'annulation du sexe, comme dans l'androgynie, faute d'échanges réels.

De nombreux films mirent en scène les multiples aspects des représentations sexuelles de l'époque écoulée : *L'Empire des sens* se termine par la mort, *La Dernière Femme* s'achève par l'émasculatation du personnage principal, la série des *Emmanuelle* ne cesse de souligner la multiplication des relations sexuelles, *Pourquoi pas* se préoccupe de deux hommes divorcés vivant leur homosexualité avec une femme, *Tenue de soirée* dégénère de l'homosexualité au travestisme, *L'Amour violé* rejoint les intrigues du viol, *Le Souffle au cœur* nous situe au cœur de l'inceste, *Noce blanche* raconte, une fois de plus, les amours entre adolescents et adultes, celles d'une élève avec son professeur.

Ces films expriment les tendances sexuelles de toujours avec cependant une exigence nouvelle : vouloir les mettre toutes sur le même plan. Il n'y a plus d'idéal, seu-

lement des choix et des expériences vécus par des individus libres et respectables. Ce ne sont plus les conduites qui sont envisagées pour elles-mêmes, voire condamnées, mais les individus qui les vivent. On s'intéresse donc davantage au sujet, à son histoire, à l'éveil de son désir, à la sollicitation des sens, à son drame amoureux, à sa quête de l'autre, à sa souffrance, à ses joies, à ses échecs et à ses réussites.

Tout n'est pas aussi simple dans la vie affective humaine et, si la sexualité a pris une expansion plus subjective, plus émotionnelle, plus sensuelle au cours de ce siècle, ce n'est pas parce que nous serions plus pervers que nos ancêtres – les passions sont toujours les mêmes –, mais c'est d'abord parce que nous nous inscrivons dans l'histoire des sentiments, et en particulier dans l'histoire du sentiment amoureux où sexe et amour veulent de plus en plus s'associer¹ et durer tout au long des âges de la vie².

Les exigences amoureuses et érotiques se sont recentrées sur le couple. C'est avec la personne aimée que chacun souhaite mettre en œuvre la richesse de sa sensualité sexuelle. Aller chercher à l'extérieur de cette relation une compensation est le plus souvent vécu comme un échec. Les partenaires s'intéressent et parlent davantage, dans bien des cas, de ce qu'ils vivent intimement entre eux³. Du même coup, lorsque leur relation ne semble plus progresser, les consultations sexologiques sont pour le couple une nécessité qui permet d'avancer ensemble. Il ne s'agit donc pas seulement d'un effet de mode ou d'un snobisme. Les enjeux sont devenus plus psychologiques : le couple est souvent renvoyé à lui-même, l'individu à ce qu'il éprouve, et chacun, de plus en plus, se voit exposé à affronter ses émotions, ses désirs, à les négocier avec l'autre, jusqu'à devoir parfois assumer des tendances et des orientations insoupçonnées⁴.

1. J.-L. Flandrin, *Le Sexe et l'Occident*, Le Seuil, Paris, 1981.

2. G. Tordjman, *La Sexualité au fil de la vie*, Hachette, Paris, 1990.

3. J.-G. Lemaire, *Le Couple, sa vie, sa mort*, Payot, Paris, 1979.

4. J.-G. Lemaire, *Famille, Amour, Folie*, Centurion, Paris, 1989.

A. Ruffiot, A. Eiguer et coll., *La Thérapie familiale psychanalytique*, Dunod, Paris, 1981.

Dans cette mise à nu, les individus et les couples sont devenus plus fragiles car il leur faut faire appel en permanence à leurs propres ressources pour animer une relation devenue plus affective. Il est donc indispensable que les partenaires aient d'authentiques motivations à vivre ensemble, qu'ils soient bien adaptés et qu'ils disposent de références communes. Être attaché l'un à l'autre ne suffit pas, surtout si psychologiquement les conditions ne sont pas réunies pour construire une relation amoureuse. Ainsi lorsque l'on ne sait pas faire évoluer sa vie affective selon les facteurs nouveaux qui apparaissent avec l'âge, ce sont les aspects premiers et les moins élaborés de l'affectivité – les courants de tendresse – qui interviennent dans la relation : se déploie alors une libido à fleur de peau, envahissante, qui ne construit rien et laisse frustrés ceux qui en restent à ce stade. L'affectivité contemporaine nécessite une autre intériorité, plus développée, plus riche, plus sereine. C'est d'ailleurs la même exigence qu'on retrouve dans d'autres phénomènes : la multiplication des groupes de prières, les stages de méditation, de concentration, de contrôle mental pour des cadres d'entreprise prouvent cette quête contemporaine d'une nourriture symbolique susceptible d'élargir et d'habiter l'intériorité de chacun.

Au lieu de voir dans ce phénomène nouveau le développement et l'expression des émotions humaines, certains ne manqueront pas d'y relever, non sans raison, des signes de décadence. Certes, les évolutions et les changements ne se font jamais sans régressions et il peut y avoir, ici ou là, des régressions entretenues par des représentations. Mais la question désormais est de savoir comment améliorer une relation qui risque de s'installer dans les états premiers au mépris d'une évolution pourtant nécessaire.

Il serait vain de penser qu'il faut dans ces conditions un retour à « la morale » pour limiter et encadrer le sexe. Ce serait le considérer à tort responsable des impasses dans lesquelles les représentations sont parvenues. Le sexe n'a pas à être incarcéré, éliminé ou mis sous vitrine. Mais, dès lors qu'il est isolé de l'ensemble des fonctions de la per-

sonnalité, déconnecté d'un sujet, le sexe peut-il encore procurer une jouissance qui serve un lien authentique? Certaines relations sexuelles au lieu d'être créatrices contribuent, au contraire, à détruire le rapport aux autres. De même que la multiplication d'expériences sexuelles qui voudraient apaiser des tensions et des angoisses inconscientes masque mal le caractère mélancolique de celui qui veut se rassurer. « J'ai été plus satisfaite des relations d'amitié non sexualisées que des relations sexuelles que j'ai pu avoir », reconnaissait une jeune femme de vingt-cinq ans. Elle avait vécu sa sexualité sur le mode séduction-sexe jusqu'au moment où elle avait pris conscience de l'angoisse qui la poussait à agir ainsi en la laissant de plus en plus seule. « Je ne construis rien, je ne débouche sur rien, je ne me supporte plus. J'ai l'impression de m'éparpiller et de ne pas arriver à être moi-même. » Ce recours obsessionnel au sexe est symétrique de son refus : il s'agit de la même réaction de défense face à l'insécurité, et le résultat en est identique, l'échec.

La fréquence croissante d'un tel comportement sexuel invite le sujet des pulsions à s'interroger sur la façon qu'il a de mettre en œuvre sa sexualité. Le sexe s'inscrit dans une personnalité, il en est son déterminant majeur sans être « la » personnalité du sujet, ni en dehors d'elle. C'est pourquoi le sexe, comme pulsion, ne peut pas être son propre sujet; il dépend d'une personnalité globale, même si dans l'économie de l'inconscient la pulsion aurait tendance à rechercher une satisfaction morcelée pour son seul intérêt. La pulsion n'est qu'une composante de la personnalité alors que, répétons-le, l'inconscient voudrait la personnifier. On constate ce réflexe dans diverses productions. Des bandes dessinées récréatives ou des B.D. d'informations sur les M.S.T. ou d'autres encore d'éducation sexuelle promeuvent une image personnifiée du sexe, par le biais d'acteurs menant leur propre existence, le sexe restant déconnecté de la personnalité centrale de chaque sujet¹. Le sexe est présenté comme quelqu'un, un

1. Mutualité française, *Le Dernier des tabous*, 1986 : les M.S.T. y sont présentées à travers une vision sadique-anaïle de la sexualité. On retrouve la même attitude de dérision sadique dans l'ouvrage de Clatigny et Dahan, dessin de Moloch, *La Sexualité de l'adolescent*, Carrousel B.D., Paris, 1989.

partenaire dont il faut s'occuper en dehors du sujet, alors qu'il n'est que l'un des attributs essentiels de la personnalité et non pas la personnalité. Ce dualisme existe dans la vie psychique mais pour que la sexualité s'inscrive dans le réel, il lui faut se transformer dans une association sexe-amour afin de rendre la relation objectale possible.

La peur de l'impuissance

Une conception erronée de la castration au sens où l'entend la psychanalyse a souvent servi de justification implicite à l'émergence d'une nouvelle conception : celle d'un sexe personnifié qui doit pouvoir s'exprimer pour lui-même, librement et sans contraintes. Les relations sexuelles vécues au gré des rencontres et des envies immédiates seraient le signe d'une sexualité affranchie de la castration. En examinant ces conduites, il n'est pas évident d'aboutir à cette conclusion, et c'est en fait le contraire qui se passe puisque ce type de relations sexuelles ne fait que renforcer la castration grâce à une mascarade comportementale. Tant que l'on reste enfermé dans une conception infantile de la castration imaginaire, c'est-à-dire la peur d'être amputé, le sexe ne peut être pensé que sur le mode du défi et tourné vers un agir dans l'acte génital : dès lors ce qui compte, c'est d'être sûr de soi, grâce au plaisir érotique. A l'inverse, comme nous l'avons déjà évoqué, lorsque l'individu accède à la castration symbolique, il accepte les limites données par la relation familiale à ses désirs de toute-puissance (je veux tout) ainsi que le renoncement à posséder ses parents. Il accède alors au sens de l'autre, découvre les possibilités que celui-ci lui offre et acquiert confiance en lui.

La castration imaginaire ne se confond pas avec la castration symbolique. La première ne voit que la privation potentielle de son sexe, et suscite alors une excitation angoissante : devant le risque de perdre son sexe ou de ne pas pouvoir s'en servir, il faut s'assurer de sa survie en le mettant à l'épreuve. La castration symbolique, quant à elle, rend possible l'existence sexuelle du sujet. Le sexe ne se présente pas comme une relation première, urgente et

absolument nécessaire, mais il s'inscrit d'abord dans une relation altruiste où l'autre est reconnu pour lui-même dans la différence des sexes. Alors la relation est capable de se développer dans la parole, qui favorise l'enrichissement du débat subjectif et de la communication intersubjective.

La libération sexuelle a surtout utilisé les mécanismes psychiques de la castration imaginaire. Elle semblait, au début, parvenir à ses fins puisque les personnes qui la mettaient en acte étaient relativement organisées dans leur affectivité et dans leur subjectivité. Elles pensaient obtenir des gratifications affectives là où il n'y avait que les bénéfices de la jouissance émotionnelle. Mais, en réalité, ce type de relations sexuelles n'enrichissait pas la vie affective, au contraire il l'appauvissait. Les séparations après des rencontres d'un jour s'achevaient dans l'indifférence et d'autres relations qui avaient cherché à durer, ne comptant que sur le sexe, se terminaient parfois dans le drame. Un sentiment de perte de soi plutôt que de l'autre était souvent (et est encore) évoqué. La castration imaginaire avec laquelle on se débattait, en s'en croyant affranchi, se confondait dangereusement pour certains avec leur réalité personnelle, au point que la plupart se sentaient impuissants à trouver une relation durable, satisfaisante et réciproquement enrichissante. Et, de façon plus inattendue encore, cette castration imaginaire créait une sexualité ennuyeuse là où précisément l'on voulait un sexe performant.

Le mythe du sexe performant créé par la libération sexuelle a fabriqué un érotisme bien différent de celui du passé qui insistait davantage sur la volupté des échanges. A présent, l'absence de pratiques sexuelles fréquentes serait vite interprétée comme un indice pathologique, celui de ne pas être normal, voire bloqué. Certes, le sexe, étant autonome, réclame des gratifications en dehors des intérêts de la personnalité. Mais, comme la pulsion, il dépend d'un sujet d'abord en recherche d'objets et non pas uniquement de plaisir (selon la théorie freudienne des pulsions) et ne saurait donc être séparé de l'ensemble de la problématique affective de la personnalité. On veut

l'oublier car il est plus facile de discuter sur la technicité et la nécessité de la relation sexuelle que de s'interroger sur les conditions affectives de son expression ou encore sur sa signification.

Les maladies de la proximité sexuelle

Ce nouveau conformisme du jouir sans défailir et de la relation à partenaires multiples a, pour une part, accéléré le développement des M.S.T. jusque-là en régression constante. On parlait de fermer les centres de maladies vénériennes dans les années soixante; or, actuellement, ces maladies constituent un fait majeur de santé publique.

André Siboulet, médecin spécialiste des M.S.T. au centre Alfred-Fournier à Paris, écrit à ce propos : « Les maladies sexuellement transmissibles peuvent survenir à tous les moments de la vie. Les aspects épidémiologiques actuels nous imposent de les envisager dans une conception complètement renouvelée.

« L'extrême mouvement des populations à travers le monde, que ce soit pour le travail ou pour le tourisme, donne des facilités de rencontres bien souvent éphémères. Ce mouvement de masse a tendance à augmenter d'année en année comme en témoignent les statistiques de l'aviation civile internationale.

« La tentation du nouveau, de l'inconnu, entretenue par tout un système de propagande en faveur de l' " expansion sexuelle ", incite aux contacts ou aux rapports sexuels. [...] Le voyageur a de grandes facilités de rencontres et, en cas de maladie, il sera bien difficile de retrouver celui ou celle qui l'a contaminé : c'est cette impossibilité à briser la chaîne de contamination qui contribue à augmenter le nombre de M.S.T.

« [...] Étant donné les changements survenus dans le mode et les lieux de contamination, c'est beaucoup plus l'amie de passage qui est responsable que la prostituée traditionnelle. Les individus se trouvent de plus en plus exposés chaque jour aux sollicitations sexuelles au nom de

la liberté des mœurs [...]. La meilleure des précautions est d'essayer de mener une vie sexuelle moins vagabonde ¹. »

Pour la plupart d'entre elles, les M.S.T. ne sont pas nouvelles mais leur prolifération parmi les quinze/cinquante-cinq ans, ajoutée à l'apparition de la manifestation du rétrovirus du sida, pose le problème de l'état des comportements sexuels, des changements de conditions de vie compte tenu de la résurgence des M.S.T. et, partant, des modes nécessaires de protection. C'est surtout ce dernier point qui est problématique : les partenaires vivent parfois leur relation sans faire intervenir la moindre réflexion sur leur comportement et dans une méconnaissance et une amnésie complète du fonctionnement de leur sexualité biologique. C'est ainsi qu'une jeune fille de dix-sept ans, en classe de terminale, emprunte une pilule anticonceptionnelle à l'une de ses amies quand elle veut avoir un rapport sexuel en toute sécurité. Elle avait pourtant reçu des informations à ce sujet mais comment les a-t-elle entendues et pour en faire quoi? Ce fait montre bien que l'information sexuelle demeure très complexe et que son abondance ne fait qu'ajouter à la confusion. On peut avoir de nombreuses informations sans les avoir intégrées et sans savoir les utiliser pour soi-même. Il ne suffit pas de rappeler, par exemple, que le virus du sida ne se transmet pas à travers les gestes de la vie quotidienne : cette démonstration rationnelle n'a pas toujours prise sur la peur et l'angoisse inhérente à la sexualité.

Les mutations technologiques, les modifications relationnelles, les transformations culturelles et le changement d'attitude vis-à-vis de l'éthique ont mis en cause, dans tous les domaines, les grands équilibres, qu'ils soient physiques, biologiques, psychologiques, sociaux et éthiques. De nouveaux virus demeurés latents s'activent et provoqueront des maladies que nous ne connaissons pas encore, au fur et à mesure où nous modifions, parfois nécessairement, nos conditions de vie.

Si le sexe relie deux êtres, il peut aussi en briser les

1. André Siboulet, « Les Maladies sexuellement transmissibles », in *Encyclopædia Universalis* et coll. « Abrégés », Masson, Paris, 1984.

liens, car il n'y a pas de sexualité sans risques. La suffisance du sentiment narcissique et la toute-puissance connotées dans le fameux slogan : « Le sida, il ne passera pas par moi », laissent croire trop facilement que l'on peut éviter les risques et les incertitudes de l'existence avec une sexualité à l'abri du danger. Il ne suffit pas de décréter qu'une relation est « protégée » pour la responsabiliser ; une telle prévention, individualiste, désocialise le sexe.

Ainsi le sexe ne serait jamais dangereux : il suffirait d'être propre (ce n'est pas inutile de le rappeler là où l'on perd le sens de l'hygiène) pour avoir la garantie de la réussite. Si une certaine morale voit dans le sexe le mal, la morale hygiéniste dominante ne semble retenir qu'un sexe parfaitement hygiénique « qui n'apporte jamais la mort et ne fasse jamais violence¹ ». Ainsi sont évacués le sexe et la mort : « Je ne tomberai pas malade [et ne mourrai jamais] si je fais attention. Nous voici sommés d'apprendre que nous pouvons transmettre la mort : celle que nous ne pouvons pas "apprivoiser", sauf à devenir irresponsables² ».

Derrière cette représentation il y a, d'une part, l'idée d'un sexe isolé des contingences humaines, qui ne doit pas faire défaut, source d'un plaisir sans limites, et d'autre part, face aux risques des virus, le seul discours médical que l'on entend dans les médias revient à prôner les vertus de la relation protégée sans poser la question du sens de la relation. Cette question, de fait, est tabou ; on se refuse à la poser, ce qui est pour le moins curieux dans une société dont les leaders ne cessent de parler (sans très bien savoir de quoi il s'agit) de morale, de valeurs dans tous les domaines, tout en laissant la sexualité à part. Il s'agit en réalité d'un moralisme constitué de bons sentiments inopérants et qui masque, à grand renfort de tam-tam médiatique, une certaine incapacité intellectuelle et spirituelle à travailler les questions de sens. Force est de constater l'état de l'enseignement de la philosophie à la fin des études secondaires et à l'université. Or l'absence

1. P. Baudry, « Le Sida sans société », in revue *Le Supplément*, n° 170, *Le Sida*, Paris, Le Cerf.

2. *Ibid.*

d'une réelle formation humaniste et spirituelle rend bien fragile pour réfléchir sur soi : la sexualité libérée, c'est très bien, mais pour aboutir à quelle relation, à quelle existence ? Les concepteurs des campagnes de prévention contre le sida sont sourds à cette nouvelle problématique du sens et ne nous présentent que des spots d'une sexualité opératoire et pubertaire. Le sexe serait-il à ce point isolé qu'il ne serait pas constitutif de l'amour ? La véritable question n'est-elle pas plutôt de nous interroger sur le sens d'une sexualité où la jouissance compte plus que l'autre ?

A contre-courant de ce qui se dit et ce qui s'entend, il faut bien souligner que le rapport sexuel peut être créateur ou destructeur de relation : c'est de la façon d'être impliqué vis-à-vis de l'autre et de soi-même que dépendra l'issue de la relation.

Le lecteur l'aura compris, nous ne nous intéressons pas ici au mode de contamination virale, ni aux conséquences dramatiques, individuelles et sociales des maladies, et en particulier du sida, qui peuvent conduire à une exclusion injuste et inutile. Ces maladies doivent être soignées et prises en charge dans le respect et la dignité. Mais nous voulons surtout insister sur le discours sexuel dominant qui entoure la prévention : jusqu'à présent nous savions et nous pouvions aimer, mais l'arrivée du sida aurait tout gâché. Un virus aurait-il ainsi le pouvoir de ne plus permettre l'amour ? Que peuvent nous apprendre sur son modèle sous-jacent ce discours de la contradiction du sexe et de l'amour ?

Les exigences subjectives de la sexualité

La sexualité est devenue davantage subjective et une exigence plus grande quant à la qualité des gestes est demandée sans qu'on se rende toujours compte qu'elle relève aussi d'une sous-utilisation des ressources affectives de chacun dans sa relation à l'autre. C'est pourquoi la relation amoureuse est complexe car elle doit compenser, assumer, réussir, exprimer les zones les plus profondes de

la personnalité de chacun et parfois « réparer » les frustrations affectives de l'enfance.

Toute la sexualité subjective est mobilisée et cherche à s'exprimer dans une relation unique, dans laquelle habituellement la fonction reproductive a son rôle à jouer. Comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, cela n'a pas toujours été le cas. On se méfiait à une époque de la recherche du raffinement dans la sexualité conjugale. On pouvait donner libre cours à ses gestes sexuels avec son amant(e) ou son employé(e) mais pas avec son conjoint. La prostituée acceptait de faire et de vivre ce que l'épouse ne voulait pas.

La sexualité subjective n'a pas toujours trouvé des voies de réalisation, surtout dans les couples où les partenaires pâtissent de ne pas savoir comment se mettre en œuvre à travers une affectivité sexuelle : « On voudrait bien mais on ne peut pas. » Il leur faut apprendre à exprimer les sentiments et les émotions qui traversent leur relation pour développer leur intersubjectivité et non pas se contenter de se spécialiser en techniques sexuelles.

Ce manque d'expression de la sexualité subjective dans le couple aussi bien que dans des relations passagères diffuse le sentiment que rien à l'intérieur de soi ne se construit, que c'est le vide. En dépit des multiples activités et de nombreuses relations, quand on demande : « Comment allez-vous ? Que faites-vous ? » la réponse est étonnante : « Je ne fais rien. » Ce sentiment de vide, de n'accrocher sur rien, de ne pas exister vraiment, mis à part quelques instants d'intensité, renforce l'idée qu'il est impossible, dans de telles circonstances, de durer dans une association d'amour et de sexe.

Lorsque l'on a décidé d'aimer et de vivre par rapport à quelqu'un, même s'il n'y a pas encore de réalisations dirigées sur une personne, cela se traduit d'abord par un état psychique. C'est ce que l'on observe chez de nombreux adolescents ou postadolescents qui, n'ayant pas encore fait le choix d'une personne, sont parvenus à la relation objet-tacle : une unification de soi s'est opérée et la vie a pris un autre sens. Ils savent que « cela » arrivera un jour, mais pour l'instant ils continuent de vivre sans se morfondre ni

s'ennuyer. A l'inverse, une dualité très forte entre sexe et amour provoque un sentiment de fatigue, d'épuisement intérieur, de non-réussite relationnelle, d'insatisfaction et fait souffrir des individus allant d'une relation amoureuse apparemment riche affectivement à une liaison éphémère sexuellement captivante. Mais cela ne dure pas ou jamais longtemps.

Ce constat, que l'on fait souvent dans les consultations sexologiques, renvoie au travail psychique de l'association du sexe et de l'amour mais aussi à la réorganisation nécessaire de la sexualité infantile dans son lien auto-érotique.

Il fut un temps où il était plus facile de partir en guerre contre son éducation en faisant le procès d'exigences sociales et de valeurs que de s'interroger sur soi-même. Les idéaux éthiques et religieux étaient souvent mis en avant pour expliquer la présence de conflits psychiques, qui d'ailleurs sortaient aggravés par ces arguments culturels. La culpabilité est inhérente à la sexualité : si le sujet ne résout pas, dans sa vie psychique, le complexe qu'il aura nécessairement à assumer, il peut le projeter sur des réalités sociales, qu'il voudra combattre. A moins que – autre cas de figure – sa culpabilité, introjectée en lui-même, ne devienne source de dépression, de manque de confiance et de concentration.

Le sida, révélateur des sexualités contemporaines

Le sida va être le révélateur des sexualités contemporaines mais il n'est pas à l'origine des modifications des comportements sexuels auxquels on assiste depuis le début des années quatre-vingt, ni d'un environnement moins permissif ou d'un retour de la morale. Ce mouvement est beaucoup plus profond. Nous sommes parvenus dans l'impasse d'un modèle sexuel qui a commencé à se développer dans les années cinquante et s'est accéléré avec la diffusion des moyens contraceptifs. La sexualité subjective, la valorisation du couple et du sentiment amoureux ont été les vecteurs d'une relation qui se voulait libre, jusqu'au moment où l'on a pris conscience de l'inutilité de la multiplication des expériences et du besoin de

trouver une qualité relationnelle et affective qui ne soit pas à la merci des états de conscience de l'immédiat. Ce mouvement a donné les indices d'une nouvelle quête dans les années 1985 et, depuis, il ne cesse de se confirmer. Le sida va sans doute jouer un rôle d'accélérateur mais pas de cause première. Nous le savons : pour changer, il faut avoir des raisons plus importantes que la crainte d'un rétrovirus.

Une nécessité se fait jour actuellement chez les jeunes générations : prendre son temps, se donner des délais et chercher à unifier sa sexualité dans son affectivité. En une formule : apprendre à aimer. C'est pourquoi certains, après une relative précocité de rapports sexuels, instaurent devant leur insatisfaction un moratoire pour se préparer à un autre type de relation. Chez de nombreux pubères de quatorze-seize ans, il y a des essais sexuels sous forme de jeux de curiosité, de défis ou parfois dans la violence acceptée ou subie des sous-sols des grandes cités, qui provoquent un rejet massif ou à l'inverse une recherche perverse du sexe. Toutes ces expériences, quand elles ne figent pas en l'état la sexualité, posent encore plus le problème de l'affectivité.

Le sexe de la prévention contre le sida

Il est assez étonnant de remarquer que les campagnes d'information font l'impasse sur la question essentielle de l'état des sexualités aujourd'hui. On adopte des attitudes intellectuelles défensives pour escamoter le problème. Une enquête massive sur les nouvelles pratiques sexuelles des individus ne changera rien : ces pratiques existent depuis que l'homme sait jouir sexuellement. L'iconographie mais aussi la littérature érotique des siècles passés, l'histoire des sexualités et l'observation clinique constituent déjà un capital de savoir à partir duquel on pourrait travailler sans se masquer les véritables problèmes de l'époque actuelle.

Dans les modèles dominants, comme dans les stratégies d'enquêtes ou de sondages, on continue d'exclure la sexualité de sa dimension affective, de sa dimension

sociale et de sa dimension éthique. Comment susciter la responsabilité personnelle sans inciter à la réflexion et en appeler à la conscience dans un tel système? Réduire la prévention du sida à un simple plaidoyer pour les préservatifs, même s'ils sont dans certains cas recommandables et indispensables (il est vital de protéger l'autre et de se protéger quand on fait le choix de vivre des relations avec des partenaires différents), dit le peu de cas qu'on fait du problème de l'état des affectivités contemporaines.

Le seul objectif publicitaire retenu dans le domaine de la sexualité contemporaine est en effet le préservatif alors que d'autres cibles auraient pu être choisies. Il y a, semble-t-il, un refus de prendre en compte les problèmes affectifs et les difficultés rencontrées par de nombreuses personnes auxquelles n'est proposé aucun traitement social. Quelle aide apporte-t-on pour multiplier les consultations conjugales ou psychologiques auprès des jeunes et des adultes? Ces carences sont d'un coût humain et financier parfois plus dramatique que le chômage.

Si l'on veut parler de la sexualité, on ne peut pas faire l'économie de sa dimension affective. Les publicitaires croient l'avoir compris et envoient, quand il s'agit de faire la promotion du préservatif, des messages surréalistes lors des campagnes d'information au sujet du sida. D'ailleurs, est-il sérieux de laisser les agences de communication décider du contenu des messages parce que les responsables ne savent pas quoi dire, ni à qui s'adresser? Le résultat en est que la plupart de ces messages sont destinés à ceux qui ne sont pas concernés par le sida dans leur mode de vie.

La technique du spot publicitaire qui coûte des fortunes n'est pas non plus adaptée à la prévention : le modèle de la publicité commerciale en vigueur à la télévision est inadéquat à un tel objet. Les échecs au sujet des campagnes contre l'alcool et le tabac sont là pour le confirmer. Une prévention de proximité dans les lieux de vie, à partir d'une relation, est sans doute plus efficace que des déploiements médiatiques qui renforcent les angoisses des inquiets et stimulent ceux qui ont besoin de prendre des risques.

On utilise actuellement deux « accroches » pour présenter les préservatifs : soit c'est l'artiste du moment qui en vante les vertus, soit c'est le sentiment amoureux lui-même qui, grâce aux préservatifs, se verrait magnifié. Le langage se veut tour à tour « câlin », « libéré », « romantique », « comique », « ironique » ou « festif » dans des spots qui ne sont souvent que bêtifiants.

Le chanteur dévoyé

Comment, par exemple, un chanteur – fort apprécié par ailleurs pour la qualité poétique de ses chansons sur la nostalgie de l'enfance – pourra-t-il être pris au sérieux en recommandant aux filles d'habiller d'un « petit capuchon » le membre viril des garçons, quand on sait que les enfants (car il s'agit bien là d'un langage enfantin) n'ont pas de relations sexuelles ? Son discours formulé en termes infantiles ne sera pas reçu dans le sens escompté mais à l'envers. La sexualité infantile ne connaît pas les risques de la relation sexuelle et n'a pas la même conscience du corps sexué qu'un adulte. Elle ne peut donc pas se sentir concernée par un tel message, sinon pour s'en amuser. Comment un chanteur peut-il recommander de prendre en compte son corps, sa santé, sa relation alors que par ailleurs il sera perçu inconsciemment comme quelqu'un qui nie le corps adulte et se vit dans le rêve d'une protection assurée par des plus grands et non par lui-même ? Dans le climat culturel de négation des corps, auquel il participe, il ne peut être entendu que de cette façon : que faut-il donc protéger puisque l'on vit avec un autre corps que le corps visible ? Les jeunes motards qui portent leur casque au bras et non pas sur la tête (exemple même dans ce cas de la négation du corps) ne craignent rien puisque l'engin remplace le corps. La machine corporelle peut prendre des risques sans danger, elle remplace le vrai corps : le motard puise sa force dans sa cylindrée, il est donc immortel.

Le chanteur, l'artiste ou le metteur en scène du moment ne sont pas les mieux placés pour servir de vecteur aux messages des campagnes de prévention, alors qu'ils pourraient très bien réussir dans la promotion des produits de consommation.

On oublie aussi que d'autres facteurs jouent sur l'efficacité des spots de prévention à la télévision, comme la capacité qu'a une personne douée d'intelligence de s'interroger sur elle-même et d'avoir, pour changer, des motivations bien plus fortes que celles qui animent sa conduite habituelle.

Le sentiment amoureux utilisé

La relation de passage est un autre modèle utilisé pour présenter les agréments du préservatif. Dans un spot télévisé, où l'on voit un couple engagé dans une étreinte au cours de laquelle on montre une main ouvrant un sachet contenant l'étui, une voix off conclut : « Le préservatif protège de tout... De tout, sauf de l'amour. » Ce slogan traduit une étrange ambivalence avec l'adverbe « sauf ». Ainsi le préservatif protège des maux de l'amour et simultanément le garantit. Bizarre!

Il faut aider chacun et la société à se protéger du sida, mais laisser entendre que la sexualité, voire le sentiment amoureux sont seulement dépendants de l'utilisation d'un préservatif, c'est déplacer le centre de gravité de la relation humaine de l'affectivité au sexe, et du sexe au capuchon protecteur. On prend l'emballage pour le contenu. Avec le préservatif, la relation est protégée! Pourtant, le préservatif ne saurait en rien garantir l'amour et encore moins devenir « le nouveau geste amoureux ». C'est vraiment ne pas avoir le sens des réalités. Le préservatif devrait-il entrer dans la définition du sentiment amoureux? Le préservatif n'a pas d'autre signification que d'être utile pour éviter une contamination virale et, à ce titre, il doit être recommandé. Vouloir en dire plus montre à l'évidence que l'on ne sait pas quel est le contenu de la sexualité, et qu'on en reste alors à l'apparence protectrice de la relation sexuelle.

Le préservatif dévalorise le sexe

Il est sans doute plus facile d'en appeler à un lien obsessionnel du sexe au préservatif que de prendre le risque d'y rechercher et d'y retrouver l'affectivité. Il ne faudra pas s'étonner du rejet que provoque cet objet vidé du contenu qu'inspire habituellement une relation amoureuse. Si la

réflexion « je l'aime, donc je n'ai pas besoin de préservatif » peut être naïve et certes peu opératoire, dans une relation nouvelle, pour se garantir d'un virus transmis par voie sexuelle, elle comporte également une part de vérité puisqu'il n'y a que la confiance qui fait vivre l'amour.

Le désir sexuel n'est pas systématiquement un désir amoureux : la satisfaction d'un désir sexuel peut dépendre de diverses motivations qui n'ont pas toujours grand-chose à voir avec une relation amoureuse. L'acte sexuel peut jouer un rôle compensateur et utiliser la pulsion, déconnectée de tout rapport affectif à l'autre. C'est vrai pour le voyeur qui dissimule une caméra vidéo dans un cabas pour filmer le dessous des jupes des dames dans une grande surface, de l'exhibitionniste qui raconte sur les ondes ses expériences sexuelles, de la femme de quarante ans qui séduit le copain de dix-huit ans de sa fille, de l'homme qui a recours à la prostituée, ou des hommes et des femmes qui, au gré des rencontres, profitent d'un bon moment sexuel sans s'attacher à l'autre. C'est pourquoi le langage est trompeur quand il utilise la même expression : « faire l'amour » pour désigner toute relation sexuelle. N'importe quel rapport sexuel ne mérite pas cette qualification. Il serait plus sain de le reconnaître car, sans être bégueule, il faut bien l'admettre : le climat ne respire pas la santé. On ne fait pas l'amour avec une prostituée, on ne fait pas l'amour dans la drague, on ne fait pas l'amour avec une relation transitoire sans passé ni avenir, on ne fait pas forcément l'amour dans certaines relations conjugales : on a tout simplement des rapports sexuels, ce qui est sans doute très agréable mais qui n'est pas la même chose que de faire l'amour, dans une relation engagée dans le sentiment amoureux. Le verbe « aimer » montre ici ses limites !

La plupart des gens savent bien que le préservatif est utilisé en dehors d'une relation amoureuse, sauf dans certains cas, et qu'il n'en est pas le signe. C'est pour cela d'ailleurs qu'on a recours à lui, car le partenaire d'un temps ne sera pas celui du lendemain. Ne plus mettre de préservatif indique que l'on est bien l'un à l'autre, les partenaires n'ont plus besoin de vivre d'autres relations. Le

préservatif est souvent le signe du contraire d'une relation amoureuse.

Le préservatif est seulement utile

Il faut laisser au préservatif son rôle strictement utilitaire d'une relative protection. Il serait faux de le détourner de son sens en croyant naïvement qu'il peut alimenter un imaginaire amoureux. L'économie des fantasmes sexuels ne dépend pas des scénarios publicitaires, et l'inconscient à partir duquel se développe la vie affective et sexuelle fonctionne avec d'autres réalités psychologiques.

Plus on voudra souligner que le préservatif fait partie de la relation amoureuse en le valorisant et en le banalisant, et plus on provoquera l'effet inverse. L'équation : « plus égal moins » est-elle possible sans nier ce qu'elle veut affirmer ? Par quelle logique peut-on entendre : « Il est important de mettre un préservatif *puisque* ce n'est rien » ? A la fois on prescrit et on annule. On présente le préservatif comme un élément important dans la relation sexuelle et en même temps on souligne son contraire en voulant en faire un étui banal. Un message qui transmet son contraire ne peut pas passer car, en outre, au bénéfice du sexe, on supprime l'affectivité que les tendances actuelles cherchent à restaurer dans la relation.

Le préservatif est présenté dans le conformisme sexuel des années soixante-dix

Le sexe, ce n'est pas banal. On ne donne pas son sexe à l'autre comme une poignée de main. La plupart des gens ne se sentent pas concernés par les spots télévisés sur les préservatifs, surtout ceux qui sont les plus sensibles à la dimension affective de la sexualité, et jugent que ces messages sont destinés aux dragueurs dont ils ne font évidemment pas partie ¹.

Ces spots mettent en scène le conformisme sexuel des années soixante-dix où les représentations de la relation à

1. La campagne de l'été 1990 dont le slogan : « Les préservatifs vous souhaitent de bonnes vacances », est l'exemple d'un stéréotype pervers où l'enveloppe est considérée à tort comme un sujet. Voilà une façon d'inciter au sexe sans être le sujet ni le responsable de son désir.

l'autre voulaient se réduire au sexe. On veut se raccrocher au sentiment amoureux mais c'est peine perdue puisque la valorisation du préservatif laisse supposer qu'il fait partie intégrante de la relation et qu'il légitime ainsi l'expression de la pulsion pour elle-même. Pourquoi ce parti pris? Pourquoi tenir tout acte sexuel comme prioritaire par rapport à la qualité de la relation, par rapport à l'amour? Pourquoi l'amour ne serait-il plus un idéal?

Si le préservatif était présenté comme un pis-aller dans certaines circonstances, il passerait mieux qu'à travers les saynètes récréatives, sautillantes et festives des spots vus à la télévision, dans lesquels on veut maintenant dissocier le préservatif de la prévention du sida et en faire un objet de plaisir. C'est le cru 1990. Un des slogans retenus et publiés dans la presse avec toute une série de dessins n'hésite pas à affirmer que, grâce aux préservatifs, on peut sortir d'une sexualité ennuyeuse : « Il est possible d'égayer une vie sexuelle jugée trop terne. » En examinant d'ailleurs l'ensemble des dessins et des légendes, on constate que les concepteurs de la campagne laissent entendre implicitement que la vie sexuelle est par principe embêtante. En voici quelques exemples significatifs :

– « Grâce au préservatif, il n'est plus nécessaire de faire beaucoup de bruit pour prouver à quelqu'un qu'on l'aime. »

– « Les hommes qui aiment les hommes doivent le montrer tout autant que ceux qui aiment les femmes. »

– « Amateurs de cuir, vous n' imaginez pas le grand plaisir que l'on peut obtenir d'un simple morceau de latex.

– « On perçoit une diminution sensible des migraines chez des femmes depuis l'arrivée du préservatif. »

– « Les femmes opposent moins de résistance à faire l'amour lorsque l'on choisit les bons arguments pour les convaincre. »

D'autres arguments plus vulgaires sont utilisés et laissent songeur sur la dimension puérole et immature d'une telle campagne destinée à des « branlotins ». On parle aux Français comme à des analphabètes sexuels, avec un besoin pervers de donner une sur-signification,

qu'ils n'ont pas, aux préservatifs. A moins qu'on veuille en faire des fétiches pour occuper l'imaginaire sexuel de chacun. Or, le préservatif – on l'a vu – ne peut pas faire rêver. L'objet qui se substitue au sexe est toujours l'expression pathologique d'une carence de l'imaginaire qui ne parvient pas à composer avec ses fantasmes. L'imaginaire s'appauvrit, se réduit et s'aliène à un objet stimulant. Le fétichiste est incapable de parvenir à l'orgasme sans tenir son objet consacré. Il s'agit d'un adjuvant masturbatoire que cette campagne voudrait inculquer à une population programmée pour devenir fétichiste.

« A force de vouloir informer sans dramatiser, déclarait J. Henocq, président de l'agence publicitaire *Bélier*, on en est venu en France à édulcorer et à banaliser les dangers d'un fléau comme le sida. Alors qu'en Grande-Bretagne, on n'hésite pas à mobiliser l'opinion publique en posant la question : « Comment s'arrêter de mourir par le sexe ? » C'est en effet la question essentielle pour la prévention, avant de vouloir légitimer benoîtement les relations à partenaires multiples ou de profiter du sida pour faire de l'homosexualité l'équivalent de l'hétérosexualité. Pourquoi adopter cette orientation dans la prévention alors que d'autres choix et d'autres thèmes seraient possibles ? Le plus sain serait de s'en tenir à l'interrogation : « Comment éviter la mort par le sexe ? » tout en sachant que certains n'ont que faire de cette question et préfèrent jouer avec la mort. »

La plupart des médias européens ont commencé leurs campagnes bien avant la France. Les Britanniques n'ont pas craint d'afficher :

- « Soyez fidèles, c'est le plus efficace. »
- « Pour ceux qui ne peuvent pas, alors le préservatif vaut peut-être mieux que rien. »

La qualité relationnelle est ici présentée comme étant d'abord la plus importante.

Les études qui ont été faites sur l'attitude de l'homme et ses automatismes en matière de sécurité montrent qu'il s'habitue peu à peu aux systèmes de protection et finit par perdre sa propre vigilance. Plus le sentiment de sécurité augmente et moins l'attention est tenue en éveil. Il n'est

jamais suffisant de proposer un moyen qui ne sera jamais efficace ¹ à 100 p. 100 sans en appeler à une information et à une réflexion permanente sur les comportements. Mais, pour favoriser ce travail d'intériorisation et de maturation relationnelle, encore faut-il savoir à partir de quel modèle on raisonne.

La plupart des campagnes de prévention du sida s'inspirent et valident l'idée d'un sexe indépendant et occasionnel. Ce sexe, conçu comme une île, une résidence secondaire, existe dans les représentations et les pratiques, mais la prévention doit-elle le prendre comme un fait acquis, un idéal ou un trait de mentalité à situer vis-à-vis de ce que l'on connaît de la psychologie sexuelle ?

Nous l'avons déjà dit : si le préservatif est présenté comme une enveloppe utilitaire, une protection, le message passe mieux que s'il est défini comme un geste intégré à la relation dite amoureuse. Dans ce dernier cas, il sera rejeté car il est justement le représentant de rencontres forfuites, occasionnelles, réactualisant l'impasse de ces relations sans investissement ni avenir affectif. Quoi qu'il en soit par ailleurs des expériences de chacun, les gens dans leur grande majorité ne veulent pas et ne vivent pas de ces relations qui ne signifient pas l'amour.

Enfin, le rapport psychologique du préservatif est souvent vécu comme un objet tiers, une troisième présence insupportable dans la relation à l'autre. Une réflexion sur la sexualité humaine ne peut s'arrêter à une gaine de latex, fut-elle de différentes couleurs, parfumée ou montée en porte-clefs... Il s'agit avant tout de problèmes de comportement.

Des émissions de télévision abordent souvent ce sujet, mais en montrant toujours des cas extrêmes et marginaux qui ne sont pas représentatifs de la population comme ce fut le cas avec la série intitulée : « L'Amour en France ». Les auteurs avaient en tête le modèle de relations sexuelles à partenaires multiples qui libèrent et épa nouissent, et c'est l'inverse qui est apparu à travers les

1. Le préservatif offre une garantie indéniable sans être pour autant une sécurité totalement fiable. Malheureusement, l'expérience des utilisateurs le confirme.

témoignages et les réactions massives des téléspectateurs. La manipulation était trop évidente pour faire de ces émissions le reflet réel du vécu amoureux actuellement.

Il y a chez beaucoup une résistance psychologique notable à voir le sexe ainsi galvaudé publiquement, et parallèlement, un réel désir d'association valorisante entre le sexe et l'affectivité. C'est pourquoi les spots publicitaires sur les préservatifs n'ont pas l'utilité qu'on leur accorde. Ils ne persuadent que ceux qui sont déjà convaincus.

Une prévention qui ne prend pas en compte la psychologie sexuelle, selon les âges, pour s'en tenir à une sexualité hygiénique où le préservatif est présenté comme un sexe supplétif, qui se met à la place du vrai sexe, ne peut que renforcer les angoisses. Une association a même été créée et se donne comme objectif de promouvoir uniquement le préservatif auprès des lycéens. Cette militance sanitaire contribue à jouer avec la castration imaginaire en faisant disparaître le sexe naissant des adolescents. Ce discours de la prévention sur le sexe l'annule en ne voulant voir que lui et un rapport sexuel restreint.

Parler de sexe et d'amour

Le besoin d'apprendre à aimer va conditionner une approche en matière d'éducation affective et de prévention au sujet du sida. Certaines campagnes s'inscrivent toujours dans le contexte d'une sexualité prégénitale qu'on valorise et qu'il faut maintenir socialement. Le sexe est purement instrumental et opératoire. Dans ces conditions, le préservatif sera présenté comme le sauveur d'un sexe sous-développé et non pas comme la protection contre un virus. On n'hésite pas à utiliser des contrevérités du genre : « Le préservatif, c'est le vaccin contre le sida. » La relation au préservatif va dépendre du système sexuel dans lequel se situe l'individu et une campagne, dans la mesure où elle dépasse la simple fonction de protection, risque de favoriser une fixation complaisante là où une évolution serait nécessaire.

La prévention du sida par une information exacte, précise et répétée auprès des jeunes en particulier est nécessaire puisque nous savons que nous devons maintenant

apprendre à vivre avec le virus. Cependant, ne risque-t-on pas de masquer avec des arguments virologiques, épidémiologiques et hygiénistes les questions affectives et sexuelles vécues pendant cette période de mutation psychique? La plupart des informations sont centrées sur les dangers, le virus, la maladie, les protections et il faut sans doute les évoquer. Mais rarement sont abordées et réfléchies les conditions de vie affective, la façon de vivre les risques de l'existence et celle de prendre soin de son capital santé. Autrement dit, il serait préférable d'engager aussi bien en famille, à l'école et dans la vie associative une réflexion davantage centrée sur la personne que sur les virus, les produits consommés avec excès ou les risques encourus tous les jours. Il ne sert à rien d'interdire la publicité sur le tabac et sur l'alcool si en même temps on feint d'ignorer pourquoi un sujet boit, fume ou se drogue. Nous n'avons pas une philosophie de la prévention en santé publique centrée sur le sujet, mais sur des produits fétiches. Ainsi les problèmes demeurent et s'amplifient.

Quelle image de la sexualité va-t-on développer chez les jeunes en parlant des relations sexuelles à propos du sida? Pourquoi la prévention devrait-elle se précipiter ainsi sur la sexualité des jeunes, comme si les jeunes étaient un groupe à risque? La notion de groupe à risques est de toute façon discutable, il peut y avoir des conduites et des pratiques à risque mais certainement pas des groupes. La grande majorité des adolescents n'a pas encore eu de relations sexuelles. La prévention, au nom de la libération sexuelle, peut en arriver à imposer une nouvelle norme en recommandant l'utilisation du préservatif et en incitant à avoir des relations sexuelles précoces.

Sous couvert de prévention, de mise en garde, de festivité du préservatif fétiche, ne va-t-on pas assister à un racket de la sexualité des jeunes?

Il est à espérer que les chercheurs trouveront la parade pour neutraliser le virus du sida, mais cela ne réglera en rien l'errance, les difficultés et les souffrances affectives. La pandémie du sida est extrêmement sérieuse mais l'inquiétude qu'elle inspire ne doit pas nous égarer quant au discours à tenir aux jeunes. Faut-il leur parler du sida

ou faut-il également et surtout parler des mutations affectives qu'ils vivent et de leur devenir amoureux ? La plupart d'entre eux affirment avec raison ou avec naïveté que le sida, ce n'est pas leur problème : « Ça n'arrive qu'aux autres. » Cette idée est liée à l'illusion que l'adolescent est immortel : rien ne peut lui arriver, il peut donc braver tous les dangers. Et plus on insistera sur le danger et plus il ira à sa rencontre. Mais si des adolescents ne se sentent pas non plus concernés par la contamination, c'est aussi parce que les moins de dix-neuf ans ne vivent pas majoritairement des relations sexuelles avec des partenaires multiples et ne sont pas toxicomanes. Les représentations que nous avons à leur sujet ne correspondent pas aux pratiques. Seule une minorité de quinze-vingt ans ont des relations sexuelles avec divers partenaires et sont toxicomanes : évidemment, à ceux-là, il faudra recommander l'utilisation des préservatifs.

De plus, les jeunes perçoivent vivement un certain échec des sexualités contemporaines, lié au désinvestissement de la simple relation génitale au profit du sentimental. Le romantisme en fait rêver plus d'un et plus d'une. Les jeunes pressentent donc que le problème est ailleurs mais les adultes hésitent à s'y confronter, à commencer par les pouvoirs publics. De nombreuses réunions d'information organisées à leur intention escamotent les problèmes affectifs actuels en maintenant le discours à l'extérieur des manifestations de la sexualité. Les adultes ont surtout le souci de donner une bonne image d'eux-mêmes aux jeunes à qui ils parlent de la sexualité. On se veut sympa, quand ce n'est pas démagogique.

Les titres donnés à ces réunions sont surtout significatifs d'une volonté de nier la culpabilité sexuelle là où elle a besoin d'être reconnue pour elle-même et résolue sur son terrain pour qu'on accède à la maturité. Comment vivre sa sexualité en toute liberté intérieure sans avoir affronté et donné une issue à la culpabilité oedipienne ? Il suffit d'énumérer quelques intitulés de journées d'information sur le sida en direction des jeunes pour mesurer dans quel sens on entretient le système d'une sexualité infantile :

- « Gare aux pépins »,
- « Les M.S.T. ne sont pas des maladies honteuses »,
- « Non au tabou de la sexualité »,
- « Les maladies de l'amour »,
- « Avant de croquer la pomme ».

Il est vrai, l'adolescence est le moment du défi sexuel et l'on peut penser que ces intitulés, sous forme de slogans, rejoignent l'une des préoccupations de l'adolescent qui n'a pas encore pleinement associé son affectivité à la sexualité. Cette dernière apparaît alors pour elle-même sans être contrôlée par l'appareil psychique. Avec ces titres, bien des jeunes ont le sentiment de ne pas être respectés ni pris au sérieux par des adultes qu'ils ne sentent pas très à l'aise sexuellement. Les adultes en font trop, et sur le mode de la séduction, pour être crédibles. Les jeunes, eux, n'ont pas l'impression d'être compris dans ce qu'ils vivent.

La question est donc renvoyée aux adultes. Quand des adultes parlent de sexualité avec des jeunes, de quelle sexualité parlent-ils ? De la leur qu'ils exhibent ou qu'ils cherchent à justifier ? De celle des jeunes à laquelle ils cherchent à s'identifier avec leurs conflits sexuels d'adolescents ? Il est à craindre que les adultes présentent un message trop court et trop superficiel sur la vie, quand ce n'est pas incapacité pure et simple à transmettre quoi que ce soit et à parler du sentiment amoureux. On informe les jeunes des techniques, on leur parle de déculpabilisation, de liberté, alors qu'ils attendent une explication claire des confusions sentimentales dans lesquelles ils sont. En réalité, l'enjeu serait surtout de rejoindre les attitudes affectives et profondes qui favorisent l'élaboration d'une réelle vie amoureuse et en préparent sa relation à venir. Le reste vient de surcroît et du sens que l'on a de la responsabilité de ses sentiments à l'égard d'autrui. Ainsi sera faite en chacun la preuve d'un sens moral, c'est-à-dire d'un sens de la vérité, de la justice et de l'estime de l'autre.

L'impasse d'un modèle sexuel

Sida ou pas, nos modèles sexuels nous auraient malgré tout posé problème devant l'impasse à laquelle ils aboutissent. Mais la progression rapide des M.S.T., et en particulier du sida, nous oblige d'autant plus à nous interroger sur notre façon de nous représenter et de vivre la sexualité.

Les maladies humaines sont souvent l'expression de nos conditions de vie, et les virus se modifient en même temps que nos modes d'existence. Nous ne sommes probablement qu'au début d'une expansion d'autres rétrovirus, dont le sida est le plus manifeste.

L'homme contemporain a vécu avec l'idée que rien ne pouvait lui arriver qui ne soit déjà connu, maîtrisé ou en voie de l'être grâce aux progrès de la médecine. Un sentiment de liberté sans limites s'est imposé dans les représentations collectives et l'on s'est de moins en moins protégé, jusqu'à apparaître dans une nudité quasi mythique, réconciliant idéalement l'homme primitif avec l'homme technologique. Plus rien à craindre. C'est alors qu'un rétrovirus est venu nous rappeler que nous restons dans la nature un organisme fragile et que nous vivons au milieu de dangers.

Le sida comme les M.S.T. surviennent au moment même d'une remise en question du modèle sexuel des années cinquante-cinq/soixante. Avant même l'apparition du sida, nous avons constaté une modification dans les comportements aussi bien aux États-Unis qu'en Europe. Le fléchissement de la représentation et de l'idéal des années soixante a commencé au début des années quatre-vingt, comme en témoigne, par exemple, ce sondage réalisé par « BVA Sexologie 88 » en novembre 1987 et qui indiquait que 63,3 p. 100 des hommes et 65,2 p. 100 des femmes croyaient au retour en force de l'affectivité dans la vie amoureuse, cependant que 65,9 p. 100 des hommes et 76,8 p. 100 des femmes considéraient l'infidélité comme un acte grave.

Cette modification s'est amorcée avant que les gens n'aient conscience du danger du sida. Le modèle d'une

relation à partenaires successifs s'est épuisé faute d'avoir apporté la preuve de son bien-fondé, et si la fidélité est redevenue une valeur, c'est grâce à la qualité relationnelle qu'elle permet de mettre en œuvre, et non pas à cause de la peur du sida. La peur du sida, répétons-le, serait un argument bien misérable pour aimer fidèlement. Ce que tous recherchent d'abord, surtout certains jeunes, sans avoir vraiment les mots pour le dire, c'est un besoin d'éveiller, de développer et de mettre en valeur leur affectivité dans une vie relationnelle avant même toute réalisation amoureuse. Dans leurs témoignages reviennent souvent les échecs et les expériences malheureuses de leurs aînés ou de leurs parents, qu'ils ne souhaitent pas vivre. Ils veulent davantage apprendre à vivre avec les autres, ce qui est, sans doute, l'une des conditions qui prépare l'élection amoureuse.

« Le sexe, c'est fini ? » se demandait un hebdomadaire français¹. La question se pose autrement.

Le sida ne fait donc que révéler l'hiatus de la sexualité contemporaine. Les modifications qui peuvent dès lors s'amorcer vont se jouer entre le passage d'une sexualité où le sexe est vécu comme une fin en soi à une sexualité dont le sexe est une des modalités de la relation humaine.

Les bébés couples

La mode aujourd'hui n'est plus à la cohabitation juvénile comme dans les années soixante-dix. Nous en sommes aux bébés couples : des garçons et des filles, très tôt, se mettent ensemble, parfois influencés par l'environnement, pour affirmer socialement qu'ils ne sont plus des enfants, quand ce n'est pas aussi le fait de parents ainsi rassurés sur la sexualité de leur enfant et sur la leur. Ce néo-conformisme se déroule dans un cadre relativement satisfaisant pour les adultes et les adolescents. Ce qui ne veut pas dire que les problèmes sont résolus. Ils sont surtout retardés dans leur échéance. Dans les années soixante/soixante-dix, on quittait les parents pour aller

1. *Le Nouvel Observateur*, 1-7 juin 1987.

habiter avec le copain ou la copine. Dans les années quatre-vingt, les parents achètent un grand lit que l'on installe dans la chambre de la fille ou du fils pour accueillir l'ami(e) quand il (elle) viendra en week-end à la maison. On passe de la relation à la peluche, puis à « papamaman », enfin à l'autre, sans que ces étapes soient suivies d'une réelle modification libidinale. On change d'objet, mais sans transformer, pour autant, la sexualité infantile en sexualité objectale.

La cohabitation juvénile a d'abord concerné les couches urbaines et intellectuelles de la société puis s'est développée dans l'idée du mariage à l'essai, ou dans le refus de l'institution matrimoniale. Ce comportement était d'abord celui de jeunes adultes qui, après s'être donné la preuve de leur stabilité, se mariaient avant la naissance des enfants. Ce phénomène n'a cessé de s'amplifier et fait maintenant partie des nombreuses stratégies prématrimoniales. Cependant, on observe une particularité nouvelle chez des adolescents qui adoptent maintenant ce comportement selon des modalités très différentes. Il s'agit d'adolescents jeunes, souvent de quatorze à seize ans pour la fille, de quinze à dix-huit ans pour le garçon, vivant une affectivité conflictuelle et généralement issus de familles perturbées ou d'un milieu social peu favorisé. « L'aspiration à une vie familiale réelle les amène à construire une union porteuse de l'espoir de créer des relations de couple qu'ils n'ont pas connues chez leurs parents. Cet espoir est constamment remis en cause par les difficultés de toutes sortes, ressources insuffisantes, logement précaire, mais surtout difficultés de communication à l'intérieur du couple, où la violence prend souvent la place de la parole. La mise en couple de deux jeunes adolescents est donc chargée de signification profonde. Dans le temps, elle intervient parfois en réponse à une rupture d'avec les parents, presque toujours pour tenter de créer une cellule familiale qui a souvent manqué. Elle correspond toujours à l'émergence d'un besoin d'amour et de tendresse à un moment déterminé; l'observation montre que cela ne résiste pas au temps.

« La rupture risque alors d'être vécue comme un échec. Dans la mesure où la formation de ces jeunes couples est un acte d'espérance, et est en particulier porteuse de l'espoir de ne pas reproduire l'exemple des parents, la rupture en est d'autant plus douloureuse. Les deux partenaires y " laissent des plumes " ; ils se vivent parfois trahis l'un par l'autre, dans les espérances mutuellement fondées, trahis aussi éventuellement par l'enfant né¹. »

Ces relations de couple adolescents – les bébés couples – reposent sur une structure affective infantile dont les termes évolutifs sont la plupart du temps absents. Une crise est pratiquement inévitable pour changer de régime affectif quand les partenaires sont dans une impasse relationnelle. Surtout lorsque des adolescents utilisent le corps contre les tensions de leur vie psychique. Cette conduite instrumentale laisse en friche une subjectivité pauvre et le recours à des superlatifs pour qualifier une relation, qui n'en est pas une, masque mal leur aphasie affective.

Ces passages à l'acte sont rendus possibles par l'environnement qui érotise les relations humaines sans les rendre plus heureuses pour autant. La banalisation du discours amoureux et sexuel voudrait inciter les jeunes à commencer une vie sexuelle précoce en décalage avec leur évolution affective, qui, elle, n'a pas toujours la capacité de qualifier et d'identifier le sens d'une relation. Au nom d'un pseudo-amour la sexualité ne risque-t-elle pas d'être engagée n'importe comment ? Le terme même d'amour, utilisé pour définir la plupart des relations qui se présentent, peut-il encore avoir un sens ? Des slogans à la mode rationalisent hâtivement des expériences particulières : « L'amour ne peut pas durer une vie entière » et affirment doctement : « Si un homme a une histoire d'amour qui dure vingt ans ou trente ans, c'est qu'il a choisi de s'amputer de tas d'autres histoires d'amour². » Mais s'agit-il vraiment d'histoires d'amour quand elles se succèdent au point d'être réduites à des séquences de

1. *Sexualité, maternité, adolescence*, rapport du Conseil supérieur de l'information sexuelle.

2. Interview de Tony Lainé et Daniel Karlin, *Le Point*, 8 janvier 1990.

feuilleton ? On présente ainsi la relation amoureuse à travers la mégalomanie de la passion qui rend aveugle. Car la question essentielle ici est celle du choix : quels sont les sentiments en jeu ? Les sentiments, quelque intenses qu'ils soient, ne sont pas automatiquement de l'amour. De même, une relation sexuelle peut être vécue sans amour et, à l'inverse, l'abstinence sexuelle peut être une preuve d'amour ainsi que le respect de l'autre dans son intimité comme l'exige, d'ailleurs, la valeur chrétienne de la chasteté. La chasteté (respect de l'autre) ne se confond pas avec l'abstinence sexuelle (renoncement aux relations sexuelles).

Les sentiments flottants sont trompeurs lorsqu'on veut d'emblée les interpréter dans un sens amoureux au lieu de les considérer comme des réalités qui composent d'abord l'intériorité d'une personnalité, et à partir desquelles se construit une sociabilité. La relation à l'autre, réduite à ne faire que de « l'élection amoureuse », ne fait plus de social ni de culturel. Or, à l'adolescence, la relation a sans doute intérêt à se socialiser avant de se restreindre dans une élection sentimentale : les amitiés d'une vie se développent habituellement lors de la période juvénile, tandis que les trophées de la déception amoureuse collectionnés dès cette époque donnent souvent un regard pessimiste sur la relation humaine. Avec le temps, l'expérience de la vie laisse entrevoir que la relation amoureuse peut se vivre, malgré tout, autrement qu'à travers les thèmes émotionnels de l'adolescence.

Les désenchantés de l'amour humain peuvent découvrir progressivement les chemins d'une nouvelle confiance à l'autre, parce que leur désir amoureux a pu se construire. Mais on rencontre trop souvent de nombreux jeunes adultes seuls qui ne parviennent pas à se stabiliser dans leur vie affective ou qui n'en manifestent même pas le vœu. Souvent, ils diffèrent leur engagement parce qu'ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, de leur désir. Une hésitation les conduit à se résoudre au provisoire dans ce domaine alors que par ailleurs leur vie professionnelle peut être remarquable de succès.

Des hommes et des femmes de trente à trente-cinq ans,

dans cette situation, se renferment, se bloquent. Ils ont souvent des vies très occupées avec un métier et des activités de loisirs très prenants. Ils ont le souci de leur liberté. Ils passent facilement d'une chose à une autre. Certains sans très bien savoir pourquoi s'effondrent, s'enferment dans des dépressions, d'autres s'épuisent de ne pas durer dans une relation plus de six mois ou d'un an. Ils sentent, quand ils se confient, que la relation n'« accroche » pas en eux. Ou, à l'inverse, si le retentissement émotionnel est trop fort, ils ne savent pas quoi en faire, ni comment orienter leur relation. Faute de ressources intérieures et de repères pour identifier ce qu'ils vivent, ils avouent : « Je ne sais pas où j'en suis. Je ne sais pas ce que je veux. »

Les rapports sexuels peuvent être techniquement satisfaisants sans avoir d'autres motifs ni de projets pour prolonger la relation. En ce cas, les partenaires admettent que le sexe, ce n'est pas l'amour. Mais aimer, ils ne savent pas ce que cela veut dire, leur désir affectif faisant défaut par manque d'élaboration. Ce n'est pas de la mauvaise volonté. Les délais de maturation sont plus longs au regard de l'importance de la subjectivité à mettre en œuvre dans sa relation à l'autre. De nombreux jeunes adultes ont pris l'habitude d'agir en fonction de ce qu'ils ressentaient, et ce qu'ils ont gagné en expérience ils l'ont perdu en intériorité.

Lorsqu'ils viennent consulter, ils savent décrire ce qu'ils ont vécu : mais ensuite, quand il s'agit d'analyser, ils sont dépourvus de mots pour s'engager dans une perception plus approfondie d'eux-mêmes. L'intérêt de ces consultations est de les aider à y parvenir. Ils adoptent un discours à deux niveaux, binaire comme celui de l'informatique alors que celui de la subjectivité humaine est trinitaire. L'intelligence de l'ordinateur est : question-réponse. L'intelligence humaine est constituée de trois réalités : le sujet, sa relation et l'objet. Ce jeu d'interactions est souvent mal vécu par des jeunes formés en fonction d'intelligences artificielles. Ils posent une question, ils veulent une réponse ou un résultat immédiat comme avec un ordinateur. Leur intelligence s'identifie à

celle de l'ordinateur, ce qui liquide la subjectivité. Ce réflexe ne favorise pas le discernement du sens de ce qui est vécu ni son réaménagement. On doit progressivement mobiliser les capacités réflexives du sujet sur lui-même pour commencer un véritable travail psychique.

Le plan sexe

Il faut bien reconnaître que l'ambiance n'est pas saine, qui consiste à banaliser le sexe et à rendre insignifiante la relation amoureuse. Comment peut-il y avoir un avenir amoureux dans ces conditions ?

Des étapes de vie sont trop vite franchies et des transgressions symboliques sont opérées, avec parfois une certaine arrogance, sous le prétexte de se libérer des tabous ou tout simplement d'obéir à ses envies. Un exemple de sollicitation sexuelle plus que de séduction affective provoquée par une jeune femme nous le fera encore mieux comprendre.

Bruno, étudiant en psychologie de vingt-deux ans, a vécu plusieurs expériences sentimentales sans lendemain. Lassé, il décide de faire une pause et de ne plus s'impliquer dans ce type de relation.

L'une de ses amies l'invite avec d'autres à assister à un concert rock avant de partir pour quelques mois en Grande-Bretagne afin de poursuivre des études. Il sent bien qu'elle cherche à l'attirer dans une relation qu'il ne souhaite pas. Pendant le concert, elle lui prend la main, tente quelques baisers auxquels il cède malgré lui sans être capable d'imposer les limites à cet envahissement. Il le regrette. Il veut se montrer poli et sympa. C'est elle qui lui a offert sa place, il ne veut pas lui faire de la peine et la décevoir. Il souhaiterait en rester à une relation amicale. Sur le retour, elle l'invite à passer la nuit chez elle. Il préfère que chacun rentre chez soi. Des amis les déposent devant le domicile du jeune homme. Finalement, il consent à ce qu'elle dorme chez lui mais seule dans une autre chambre. Le lendemain matin en allant la réveiller il la trouve nue, allongée sur le lit. La situation ne le laisse pas indifférent. Elle le tire pour le serrer contre elle.

Il se refuse : ils sont « copains » sans plus, et il lui fait entendre qu'il ne veut plus vivre comme il a vécu jusqu'à présent ses relations féminines. Si elle ne le comprend pas, tant pis, lui a désormais des intérêts autres.

Ce jeune homme sait simplement mettre à sa place une relation amicale par rapport à une relation amoureuse. Jusqu'à présent il ne savait pas le faire. Il restait dépendant du désir de l'autre et la relation devenait vite sexuelle. Il conserve de ces rapports un sentiment d'insignifiance, d'échec aboutissant à une détérioration de la relation. Il désire à présent inscrire sa vie sexuelle dans une relation amoureuse. Il se met en attente d'une élection amoureuse à venir et pendant ce temps il continue de vivre.

Il est à observer que ce comportement de séduction, très masculin il y a quelques années, est également devenu féminin. Adoptant des comportements qu'elles dénonçaient chez les hommes, certaines femmes montrent combien elles s'identifient plus à la masculinité qu'à leur féminité. Si, dans un premier temps, ce comportement de séduction est considéré comme flatteur, par la suite il peut être vécu comme une relation envahissante et comme le reflet d'une incapacité à discerner les enjeux et les limites d'une relation – ce qui est aussi valable pour un homme que pour une femme. Cette emprise sur le désir de l'autre, qui va jusqu'à imposer un type de relation, paralyse certains qui s'y soumettent dans la crainte d'être frustrants (je ne veux pas lui faire de la peine). Ceux qui refusent sont ceux qui savent qu'ils ne veulent plus du C.T.O. : le « couple transitoire oreiller ».

Le tout sexe, l'amour humain uniquement considéré comme un rapport sexuel, un « *plan cul* », est une impulsion qui manque en fait d'authenticité. C'est sans doute pour cela que l'un des maîtres mots à la mode est le prétendu « parler vrai ».

La plupart des thèmes sur la sexualité aujourd'hui sont de l'ordre de la prégénitalité. La littérature qui se présente comme érotique ne propose que du « touche-pipi » enfantin et ennuyeux.

*Autoportrait en érection*¹ est le récit type du genre actuel. Un homme de quarante-huit ans raconte les aventures de son pénis (mon pénis est une personne), par le biais duquel il ne cesse de cultiver les réflexes pubertaires de celui qui découvre une étrangeté corporelle. Ce pénis voyageur, s'il connaît des mises en train opérationnelles, des conquêtes et bien des sensations, reste d'une grande pauvreté dans son imaginaire affectif. Les fameuses enquêtes aux États-Unis de la journaliste Shere Hite sur le thème des femmes et l'amour sont également l'illustration de l'enfermement pubertaire dans lequel on maintient la sexualité de l'homme et de la femme. A l'issue de ses entretiens, Shere Hite en vient à conclure que la masturbation pour une femme est bien meilleure qu'une relation complète avec un homme. Ainsi chacun reste chez soi et l'on fait l'amour par téléphone.

Pour sortir de son économie en circuit fermé, la sexualité infantile doit pouvoir rencontrer une autre réalité qui dépasse son narcissisme originel. C'est pourquoi la découverte de l'amour de l'autre est déterminée par le degré de maturation de la vie psychique, tout autant que par l'histoire affectivo-sexuelle de chacun. Mais ce qui va faire loi, c'est bien cet amour de l'autre. Cette loi impliquera bien des renoncements et des frustrations. Une fois intégrée, elle sera source de civilisation, comme le relevait déjà Freud dans son article *Malaise dans la civilisation*.

Chaque personne a une histoire personnelle de son sentiment amoureux dont l'essentiel a été constitué pendant l'enfance et remanié pendant l'adolescence. Mais dans le domaine culturel, c'est bien le sens de l'amour judéo-chrétien qui a été à l'origine et qui a inspiré les idéaux fondateurs de nos sociétés, même si les hommes n'ont pas toujours su coïncider avec cet idéal, même s'ils ont éprouvé de la peur et de la haine à son égard – comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement au regard de ce que sont les hommes ? La loi de l'amour de l'autre n'en reste pas moins un idéal. Sans cet idéal, comment imaginer, comment écrire de la poésie, comment chanter, comment créer, comment chercher à faire la vérité, comment

1. G. Fabert, *Autoportrait en érection*, éd. Régine Desforges, Paris, 1989.

être en relation ? Aimer, ce n'est pas d'abord un sentiment ni une émotion, mais une manière d'être en relation où l'on veut aussi coopérer avec les intérêts de l'autre. D'ailleurs les plaintes que les psychanalystes entendent actuellement relèvent moins de problèmes sexuels que d'une difficulté à communiquer et à aimer.

La révolution sexuelle a laissé croire que tout allait changer dans la relation humaine, qu'il suffisait de s'exprimer sexuellement pour exister davantage. La déception est grande, après cette pseudo-révolution, de s'apercevoir que la plupart des gens ne savent pas mieux communiquer entre eux. L'autre serait-il devenu le grand absent de la sexualité contemporaine au bénéfice du cinéma intérieur qui renvoie à une sexualité narcissique infantile au détriment d'une sexualité relationnelle ?

Nous avons vu récemment nos murs se couvrir d'une publicité pour une marque de sous-vêtements masculins. Un jeune homme en slip se présente avec le slogan : « Mâle aimé, mâle culotté » avec, à ses côtés, un petit garçon tout nu représentant l'étalon de la sexualité contemporaine. Voilà qui indique combien la sexualité infantile sert de référence au moment où l'on se sent « mal » aimé ou « mal » identifié. Faute de pouvoir élaborer sa sexualité, on la maintient dans son économie originelle.

Du couple au conjugal

Un courant philosophique est venu offrir une superstructure à cette affectivité juvénile. Le modèle du couple Jean-Paul Sartre-Simone de Beauvoir a imprégné les esprits et a connu ses heures de gloire pendant les années cinquante-soixante-dix. Le mariage était honteux, la loyauté consistait surtout à tout se dire dans le détail.

Ce modèle aura servi à beaucoup pour exprimer la toute-puissance du sentiment sur la relation. Il aura été aussi le support des conflits psychiques mal identifiés d'une génération qui s'en prenait principalement à la famille comme cause de tous ses maux. Le conflit devait animer plus la relation que la coopération mais, projeté dans la réalité sociale, il a introduit une dissociation quasi

schizoïde entre affectivité, sexualité et durée. Les conséquences sont nombreuses : la relation à l'autre a été conçue comme une rencontre impossible, là où pourtant la liberté sexuelle et le refus de l'engagement étaient prometteurs d'épanouissement à défaut d'avenir.

Depuis trente ans, la plupart des représentations sociales du couple n'ont cessé de prôner l'idée d'une relation à partenaires multiples et de ridiculiser la relation à partenaire unique. Cette inversion de l'idéal est-elle encore viable ?

Le couple juvénile qui ne parvient pas à accéder à la vie conjugale et qui prolonge une demande d'affectivité maternante est un des modèles relationnels de cette fin de siècle. Il n'aboutit pas souvent aux résultats escomptés. Le coût humain de cette opération est moins visible qu'un coût financier mais le désenchantement entraîne une perte de confiance, une incertitude qui incite au repli sur soi et une désocialisation de la vie affective. Ainsi, au lieu de parler de la vie conjugale, on parlera du couple. Or les notions de « couple », de « conjugalité » et de « parenté » représentent des significations différentes.

La notion de « couple » évoque le lien individuel qui réunit deux personnes. Ce terme est utilisé exclusivement depuis quelques années pour désigner une relation privilégiée entre un homme et une femme. Les sentiments doivent se tenir à l'écart des influences extérieures et être entretenus dans leur pureté originelle. Ils ne sont pas soumis au temps ni aux normes sociales. Ils sont vécus comme un instant immédiat qui dure. Cette isolement du sentiment amoureux est une des conséquences de la valorisation de la subjectivité amoureuse qui ignore l'intrusion des autres et de la temporalité. L'engagement matrimonial comme reconnaissance sociale de la relation n'apparaît pas nécessaire puisque l'on s'aime et que seuls les amants sont maîtres, avec juste raison, de cette relation. Cependant, en rester à la magnificence absolue du sentiment amoureux renforce l'individualisme.

La notion de « conjugalité » implique que la relation amoureuse s'engage dans une double direction qui est individuelle et sociale et qui, pour durer, a besoin de

devenir une institution matrimoniale. Le mariage fait exister les conjoints devant les autres comme cellule de vie microsociale repérable. Vivre ensemble en couple ou construire une vie commune dans le mariage psychologiquement et socialement, ce n'est pas la même chose.

Enfin, la notion de « parenté » représente une situation qui va traverser la vie conjugale de façon prioritaire pendant quelques années : le temps de l'éducation et de l'autonomie des enfants. La parenté va ouvrir à la vie familiale. Les interactions familiales commencent au moins avec trois enfants : avant, on reste dans des relations duelles, que ce soit avec un ou deux enfants, car les interactions ne sont pas suffisantes pour former un groupe familial avec ses deux réseaux de communication, celui des parents et celui de la fratrie.

De nombreux postadolescents ont du mal à accéder au sens symbolique de la parenté qui signe l'achèvement de la maturité sexuelle avant même d'être père ou mère. Il est fréquent de recevoir en consultation de jeunes hommes paniqués à l'idée d'être pères et qui ne savent comment se situer ni vis-à-vis de l'enfant ni vis-à-vis de leur femme qui devient mère. Certains se vivent comme un fils aîné, comme une mère par délégation ou tout simplement s'exclut de la relation laissant seul à seul la mère et l'enfant. Les compensations ne manquent pas à travers le travail, le sport ou le sommeil. Le problème est le même chez des jeunes femmes qui retardent l'arrivée du premier enfant, non pas uniquement à cause de leurs activités professionnelles mais en fonction d'une incapacité à assumer la maternité dans leur vie psychique : il s'agit d'une maturation qui est plus longue et plus tardive dans le contexte actuel.

Ces trois aspects (couple, conjugal, parenté) de la vie affective adulte posent bien des problèmes. La représentation qui en a été donnée ces dernières années s'est davantage centrée autour d'une valorisation de la vie de couple et a laissé dans l'ombre les deux autres. Une fois de plus, c'est le modèle juvénile qui a servi de base, comme si les adultes admettaient en s'installant dans la première étape de leur affectivité qu'ils n'ont rien à transmettre.

Le retour du mariage ?

Le sentiment amoureux contre le mariage

La cohabitation juvénile, sorte de mariage à l'essai, a remis en question la nécessité de se marier au nom du sentiment amoureux. L'institution matrimoniale a été dévalorisée dans une société où dominaient des idéologies du refus.

L'idée de partir de zéro, comme si rien n'avait existé avant soi, déconsidérerait le passé familial et la famille. Le mariage, la famille apparaissent comme des contraintes difficiles à situer dans l'aventure de deux amants. Fallait-il encore se marier alors que le but social du mariage était aussi la maintenance et la transmission d'un patrimoine ? Les familles, n'ayant plus la possibilité d'entretenir un patrimoine ou ne le désirant plus à cause des charges fiscales très lourdes qui pèsent sur lui, ont pris l'habitude de réduire ce patrimoine ou de le consommer, supprimant du même coup les héritiers. Les familles n'ayant plus rien à transmettre et les héritiers n'ayant plus de raison d'être, quel rôle social nouveau le mariage pouvait-il avoir ? La suppression de l'héritage par des mesures fiscales dépossessives a, on s'en doute, des conséquences importantes dans la société qui perd ainsi progressivement le sens de l'histoire des générations, du lignage et des biens matériels à gérer solidairement. Quel propriétaire terrien acceptera de planter des arbres dont les bénéfices en tout genre ne profiteront peut-être pas aux membres de sa famille de la deuxième ou troisième génération ? Il usera de sa forêt en l'état, laissant aux autres le soin de se débrouiller avec ce qui reste...

L'urbanisation puis la socialisation de l'économie ont fait perdre à la famille son rôle central dans l'ordre de la transmission. Elle n'est plus un lieu où l'on transmet la vie, au sens large du terme, mais où l'on exprime un capital affectif dans l'espoir du bonheur de chacun. C'est pourquoi on comprend mieux aussi que la conception des enfants sera surtout souhaitée comme l'expression du bonheur et de l'amour du couple, comme son capital affectif et narcissique qui décidera de sa réussite, et non

d'abord comme la volonté d'assurer la pérennité d'un lignage ou d'un groupe humain.

Le sentiment amoureux donne l'illusion de l'immortalité. De plus, la diminution régulière de la mortalité depuis 1720 rend, en apparence, inutile la fécondité qui n'apparaît plus, dès lors, comme une lutte contre la mort. D'ailleurs, il est à remarquer que plus un groupe humain est en danger, plus il devient fécond s'il a des raisons de vivre pour se donner confiance en l'avenir. La fécondité devient alors une résistance contre la mort. Ces réalités irrationnelles sont rarement prises en compte dans l'examen du flux de la nuptialité et de la fécondité¹.

Dans cette transformation sociale, comment ne pas comprendre que le mariage ait perdu de son sens pour des générations influencées par l'arrivée massive du sentiment amoureux? Certes, la conception du mariage amoureux n'était pas nouvelle, même si, jusqu'au XVIII^e siècle, elle n'imprégnait pas complètement les pratiques. On connaît à ce sujet les pièces du théâtre de Molière mettant en scène le sentiment amoureux contre le mariage de convenance. En effet le discours du lien amoureux dans le mariage était celui défendu par l'Église, qui voyait dans cette relation une participation à l'amour de Dieu. Le concile de Trente (1545) qui généralisa la cérémonie en présence du prêtre donnait comme motif du mariage « l'amour, la passion, l'instinct ». Avant de recevoir le consentement des fiancés, le prêtre s'assurait (c'est toujours le cas) de leur liberté réciproque, de leur désir d'amour et, comme critère de l'authenticité de leur lien, la volonté de durer ensemble. A la différence des autres sacrements qui sont donnés par le prêtre, ce sont l'homme et la femme qui se donnent le sacrement de mariage car ils sont les artisans de la mise en œuvre de leur amour. Un amour conçu comme une relation qui se construit au jour le jour.

Au XIX^e siècle, l'alliance de l'Église avec le romantisme accentua la tendance à croire au « coup de foudre ». Le sentiment amoureux vécu parfois dans la fatalité de

1. A l'inverse, plus une société se développe et plus elle voit baisser son taux de natalité.

l'amour faisait de chacun un être d'exception et l'élevait au-dessus de toutes les lois. Il pouvait être consacré par la souffrance et la mort : dans le désir de l'impossible se soldait la séparation d'avec l'être aimé et non plus, comme dans les mythes, la mort des héros.

Que se passe-t-il chez ceux qui ont vécu un échec amoureux ? Les suicides des couples romantiques furent bien plus nombreux que la prêtrise d'un Franz Liszt transcendant sa passion amoureuse pour Marie d'Agoult. Le sentiment de ne servir à rien, de ne plus vouloir de relation amoureuse, c'est une autre façon de mourir, du moins pour un temps, celui du deuil d'une relation ou de ses illusions. On peut en effet mourir d'avoir aimé, mais il est nécessaire de mourir aux illusions de la passion pour renaître dans un amour plus authentique.

La mutation sociale de la famille a donc accéléré l'irruption du sentiment amoureux dans le mariage (la photographie démocratisa dès 1850 le portrait de l'être aimé), le mariage civil conservant, dans les mentalités, l'aspect contractuel de l'union tout en insistant sur les responsabilités des partenaires à veiller aux biens et à porter aide au conjoint, le mariage religieux célébrant et fêtant l'amour transcendant qui réunit les partenaires. Mais, si la foi en l'amour réciproque s'est imposée, la loi qui devait exprimer socialement cette relation a été perçue comme une contrainte. André Roussin dans ses mémoires, *La Boîte à couleurs*, cite vers 1920 un oncle, malheureux en mariage, lui disant : « Et surtout, petit, ne te marie pas ! » Au nom de la force ou de l'échec du sentiment amoureux on pouvait se passer de mariage.

Dans les années soixante, on tenait sur le mariage un autre discours (refus des enfants ou limitation de leur nombre ; relation intégrant l'idée de séparation en cas de conflits) que celui qui est pratiqué actuellement. Devant la progression des divorces, de l'hypocrisie des non-dits, face à des familles qui conservaient des us et coutumes sans intériorité, des rites vides de sens, s'est fait jour l'idée qu'il n'y avait pas de grands bénéfices à escompter d'une telle forme de relation. La littérature de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci est riche de ces descrip-

tions de familles étouffantes où, dans bien des cas, la seule forme de relation qui dominait était l'interdit : *Le Nœud de vipères*, de François Mauriac ou *Vipère au poing*, d'Hervé Bazin, dans lesquels un ordre moral des plus contraignants règne. Cette dénonciation annonçait en filigrane une demande et une exigence plus grandes au plan affectif, au moment où l'on dénonçait surtout le modèle de la famille bourgeoise.

Les contraintes et les échecs ont provoqué un doute sur l'utilité du mariage, de la reconnaissance sociale du sentiment amoureux. Les guerres – plus de six cent mille veuves en 1918 –, les équilibres incertains dans le monde, la pollution, le chômage servaient d'arguments pour remettre en question la nuptialité mais aussi la fécondité.

Forts d'une adhésion immédiate à l'idéologie dominante du bonheur, beaucoup refusaient d'appeler à la vie des enfants qui risqueraient d'être malheureux. D'ailleurs, ce discours : « La peur de faire des petits malheureux », datait de 1750 ! On tournait alors en dérision la baisse de la natalité en se refusant de prendre conscience des conséquences sociales et économiques qu'entraîne le non-renouvellement d'une population. Le refus du mariage et des enfants était donc sous-jacent dans le discours de plusieurs générations. La parole précédant souvent les actes, on peut comprendre que plusieurs générations aient été éduquées avec une idée de la sexualité comme source de créativité sociale niée au seul bénéfice de la relation individuelle. C'était sans doute une façon de se sauver face aux difficultés de l'époque. C'était également une autre façon d'être saisi par le sentiment amoureux qui voulait avoir sa propre fin en lui-même. Dans ce cas, on ne voyait pas très bien ce que venaient faire la société et l'enfant¹.

1. Actuellement les quinze-vingt-quatre ans représentent 8,5 millions de la population française, soit 15,8 p. 100 de la population totale. De 1851 à 1926, la population juvénile oscillait entre 16 et 18 p. 100. Selon un taux de fécondité positif ou négatif, elle sera de 13 p. 100 ou 10 p. 100 en 2025. Une jeunesse qui chutera à 10 p. 100 aura sans doute beaucoup de mal à être reconnue et à se faire entendre dans une société vieillissante.

Quand les enfants marient leurs parents

De nombreux enfants assistent aujourd'hui au mariage de leurs parents et, summum de la toute-puissance accordée à l'enfant, il leur revient souvent d'annoncer, sur le faire-part d'invitation, la célébration des époux.

Il est intéressant de noter (pour un certain nombre de personnes) le déplacement des raisons de se marier. En schématisant, on peut dire que dans un passé relativement récent on se mariait par amour et pour donner la vie à des enfants, actuellement on va se marier à cause des enfants. Dans bien des cas, les enfants précèdent et sont à l'origine du couple stabilisé. Il leur revient presque d'être l'élément fondateur de la relation amoureuse de leurs parents, comme si la présence de l'enfant se substituait au sentiment amoureux. Alors, il devient le « lien » à partir duquel des couples existent et trouvent leur justification, mais aussi l'instrument de mesure à partir duquel la relation de couple est évaluée, auquel cas on comprend qu'il représente l'enjeu de représailles de l'un des membres contre l'autre en cas de conflit. Après le « tout divorce » des années soixante-dix, une tendance revient chez des couples d'une trentaine d'années. Après dix ou quinze ans de vie commune, ils ne veulent pas se séparer à cause des enfants malgré leurs problèmes de communication : un ennui et une incompréhension se sont installés dans leur vie de couple sans qu'ils puissent en identifier les causes. Le témoignage d'un homme et d'une femme de trente-quatre ans en est un bon exemple : « Nous restons ensemble pour les enfants. On ne se dispute pas mais on n'accroche plus. Alors chacun fait, pour l'instant, un peu sa vie de son côté mais on se retrouve à la maison pour s'occuper des enfants. Les enfants (six et quatre ans) ne comprenaient pas pourquoi on faisait chambre à part, nous avons donc décidé de dormir ensemble pour ne pas les choquer. Nous ne voulons pas que nos difficultés présentes rejaillissent sur eux. »

Le mariage chez un certain nombre de couples n'est pas le préalable à la fécondité mais il le reste pour la majorité de la population. La naissance de l'enfant sera l'occasion de se marier pour la plupart des cohabitants à

quelques nuances près. Ainsi 53 p. 100 des femmes et 62 p. 100 des hommes qui désirent un enfant veulent se marier. A l'inverse, 20 p. 100 des femmes et 31 p. 100 des hommes qui n'en veulent pas pensent se marier un jour, et surtout 26 p. 100 et 12 p. 100 refusent le mariage¹, lors de la même enquête de l'I.N.E.D. auprès des cohabitants. « Le seul motif qui pourrait inciter plus de la moitié des couples à se marier est l'intérêt des enfants. Parmi ceux qui veulent un enfant, deux sur trois déclarent que cette raison est décisive. » Les cohabitants ne pensent pas à 15 p. 100 et 9 p. 100 qu'il soit nécessaire de se marier pour « prouver à l'autre qu'on l'aime vraiment » ou « protéger le lien affectif », pourtant ces raisons ont été déterminantes pour ceux qui se sont mariés après avoir cohabité (50 p. 100 et 37 p. 100). Les cohabitants reconnaissent vivre les mêmes exigences relationnelles que ceux qui sont mariés : l'engagement de fidélité semble important à 63 p. 100, et 53 p. 100 acceptent de prendre un engagement de longue durée.

De cette étude de l'I.N.E.D., il ressort deux conclusions : les cohabitants ne pensent pas d'abord au mariage mais très peu d'entre eux le rejettent. Le désir de faire un enfant est retenu comme un indice de bien-être du couple et comme une meilleure façon de vivre que viendra confirmer le mariage dans la plupart des cas. Cependant, 73 p. 100 des cohabitants pensent qu'il n'est pas nécessaire de se marier quand un couple ne veut pas d'enfants.

Ces résultats le confirment : la venue d'un enfant incite le couple à se légitimer socialement puisqu'il apparaît alors nécessaire de donner une existence sociale à un groupe humain, dès lors que celui-ci dépasse le stade du vis-à-vis affectif pour entrer dans la parenté.

L'individuel et le social viennent s'associer pour donner une existence également familiale et sociale à l'enfant. Tel est le rôle symbolique du mariage : donner une autre dimension à la relation affective du sentiment amoureux. Certes, il arrive que la conjugalité comme la parenté modifient la relation au point, dans certains cas,

1. H. Leridon et C. Villeneuve-Gokalp, « Les Nouveaux Couples », in revue *Population* 2/1988.

d'angoisser les partenaires. Ils craignent d'être privés des avantages du sentiment amoureux en devant composer avec d'autres réalités symboliques. Ils ne sont plus des copains ou des prénoms mais des époux, avec une identité sociale commune. Ce lien institutionnel les situe dans un choix. L'éducation des enfants les fait également entrer dans l'ordre de la génération comme pères et comme mères et les conduit à rejoindre dans le même statut leurs propres parents. Il faut donc trouver un équilibre entre le sentiment amoureux et l'affection parentale pour que le couple, traversé par la parenté et engagé dans le mariage, ne désavantage ni l'un ni l'autre des pôles affectifs.

La naissance de l'enfant provoque des réaménagements affectifs importants dans le couple. Le sentiment d'être délaissé au profit du bébé peut se développer chez certains pères qui, s'ils ont en outre assisté par devoir à la naissance de leur enfant, n'ont plus de désirs sexuels après avoir vu autrement le vagin de leur femme lors de l'accouchement. C'est aussi vrai chez certaines femmes qui pourront refuser des relations sexuelles pendant plusieurs semaines ou préférer la sodomie (ce déplacement est une régression) à la pénétration vaginale. De fait, la naissance de l'enfant peut désérotiser le sexe : un autre est passé par-là, et sa présence est vécue inconsciemment comme celui qui gêne ou comme celui qui comble.

Préparer son mariage

Des indices apparaissent et montrent un changement d'attitudes par rapport à la conception du couple et du mariage. L'avenir dira si ces attitudes se confirment ou si elles ne sont que l'effet d'une mode. En tout cas, les statistiques réalisées par l'I.N.E.D. et les discours tenus par les individus sur l'amour, le mariage, la famille et l'enfant confirment ces représentations nouvelles. Ce ne sont plus des images du refus qui apparaissent, comme dans les années soixante, mais le besoin de se sentir apte à prendre des responsabilités.

La valorisation du sentiment amoureux dans le mariage a provoqué une idéalisation très forte du couple.

Le nombre des mariages annuels a été en baisse constante de 1972 à 1985. A partir de 1986, les chiffres se

stabilisent pour augmenter en 1988. Depuis ils continuent leur ascension, sans avoir une réelle valeur prédictive sur les conduites à venir au regard des indices de calcul.

Nombre des mariages

Année de mariage	Ensemble des mariages
1980	334 377
1982	312 405
1984	281 402
1985	269 419
1986	265 678
1987	265 177
1988	271 000
1989	281 000 (P.)

Parallèlement les naissances hors mariage progressent constamment (de 6,8 p. 100 en 1970 à 25 p. 100 en 1988). La cohabitation sans mariage devient un substitut social au mariage avec des avantages sociaux supplémentaires, et le taux de fécondité, même s'il n'égale pas celui réalisé chez les personnes mariées, y est notable.

France. Taux de fécondité pour 1 000 en 1985

Âge	Taux de fécondité		Âge	Taux de fécondité	
	dans le mariage	hors mariage		dans le mariage	hors mariage
Moins de 20 ans	388	7	35-39 ans	29	26
20-24 ans	263	34	40-44 ans	6	7
25-29 ans	187	61	45-49 ans	0,4	0,4
30-34 ans	87	52			

Source : I.N.S.E.E.

La France semble poursuivre avec un certain décalage l'évolution d'autres pays européens : remontée des

mariages au Danemark depuis 1983, en Suède à partir de 1984, au Royaume-Uni en 1986. Depuis 1973, l'indicateur de primo-nuptialité déclinait d'année en année. 1988 marque une rupture : 271 000 unions ont été célébrées en 1988, 6 000 de plus que l'année précédente, soit une progression de 2,2 p. 100. Venant après une pause en 1984, cette légère augmentation tranche avec le net fléchissement observé de 1972 à 1986, comme le souligne l'I.N.S.E.E. (moins 3,2 p. 100 en moyenne par an). En 1989 les mariages sont évalués à 281 000 : 10 000 de plus qu'en 1988, soit une progression de 3,6 p. 100.

L'enquête de l'I.N.E.D. date du 1^{er} janvier 1986, 66 p. 100 des personnes interrogées (âgées de vingt et un à quarante-quatre ans) vivaient en couple marié, et 10 p. 100 en couple non marié. Il est intéressant de noter selon d'autres études antérieures que le taux de cohabitants diminue avec l'âge même s'il a augmenté de deux points en cinq ans.

Ce mouvement s'est développé de 1975 à 1983 pour marquer ensuite le pas et être actuellement en léger recul. En 1988, les vingt/vingt-quatre ans se marient et cohabitent beaucoup moins que lors de la décennie écoulée. Ils vivent davantage au sein du domicile familial. Les raisons économiques n'y sont pas étrangères. Cependant, ce seul argument n'est pas suffisant pour rendre compte de cette situation relativement nouvelle, du moins depuis 1970. Les jeunes ne quittent plus aussi tôt leur famille, comme c'était le cas dans les années soixante-dix, sans que cela ait cependant été un phénomène majoritaire. Depuis le début et surtout le milieu des années quatre-vingt, le fait s'est confirmé et semble se généraliser : les jeunes renouent avec des pratiques familiales où l'on conçoit de quitter ses parents une fois ses études achevées et une fois stabilisé dans une relation amoureuse. Certains quittent actuellement leurs parents au-delà de vingt-cinq/trente ans pour s'installer seuls en célibataires et sans être pour autant engagés dans une relation amoureuse : c'est un premier pas vers l'indépendance.

Taux de cohabitation hors mariage

	Taux de cohabitation hors mariage (%)			
	1982	1983	1984	1985
Hommes de moins de 35 ans	13,0	14,8	16,4	18,3
dont moins de 25 ans	32,6	37,1	40,9	43,3
25 à 29 ans	13,7	16,1	19,2	21,5
30 à 34 ans	7,3	8,0	8,3	9,5
Femmes de moins de 35 ans	11,6	13,1	14,6	16,0
dont moins de 25 ans	25,0	28,2	31,1	33,0
25 à 29 ans	9,5	11,1	13,0	15,2
30 à 34 ans	5,9	6,4	7,2	7,8

Source : I.N.S.E.E., recensement de la population 1975 et 1982. Enquête Emploi 1985.

Lorsque l'on interroge dans des enquêtes qualitatives et non plus quantitatives les moins de vingt-cinq ans, on observe qu'ils ne tiennent pas le même discours que les adolescents des années soixante sur le mariage et sur la fécondité. Ils sont dans une position d'attente : certains n'ont pas de projets et restent flous sans refuser ces éventualités. D'autres veulent se marier et avoir des enfants. Ils ne sont pas contre le mariage, et les plus âgés demandent des délais avant de s'engager. Si le discours précède les actes, est-ce à dire que les jeunes de douze à vingt-cinq ans se préparent une autre représentation de la nuptialité et de la fécondité plus valorisante ? L'avenir le dira. Dans l'ensemble, ils ne rejettent pas l'idée de se marier, ni d'appeler à la vie des enfants.

La maturation du désir est longue et complexe quand on sait l'importance du capital subjectif à mettre en œuvre dans une vie affective et sexuelle. Le besoin d'être sûr de soi et d'avoir rencontré le partenaire juste avec lequel s'associer demande du temps : chacun pressent la nécessité de ce temps psychologique pour se préparer à une rencontre féconde.

La génération précédente, forte d'être parmi les premiers bénéficiaires du développement du sentiment amoureux, se croyait arrivée au zénith de la relation de couple : il fallut déchanter. Les jeunes ont été les témoins des mésententes conjugales de leurs parents, de leur sépa-

ration, puis de leur installation avec d'autres partenaires. Au sein de conflits affectifs, ils devaient souvent jouer un rôle d'arbitre, protéger ou raisonner tel ou tel parent. D'autres nous racontaient dernièrement leurs souvenirs d'enfance au cours de laquelle ils avaient entendu leurs parents prôner la liberté sexuelle avec d'autres partenaires, au nom de l'épanouissement de chacun. Lorsque cette intention se réalisait, celui qui restait seul à la maison avec les enfants, pendant que son conjoint se réjouissait ailleurs, déprimait, devenait agressif et était objectivement malheureux. Ces enfants maintenant âgés d'une vingtaine d'années se refusent pour eux-mêmes et leurs propres enfants à vivre ainsi. « C'est dingue, s'exclama l'un d'entre eux dans le groupe d'enquête, de vivre avec une conception aussi contraire à l'amour. Moi, si j'aime pour de bon un jour et me marie, je ne supporterai pas que ma femme ait des relations sexuelles avec quelqu'un d'autre. Étant gosse, je n'ai jamais compris pourquoi les adultes se compliquaient ainsi la vie. Moi, je souhaite autre chose. »

En effet si la génération précédente s'occupait de libération sexuelle, une dominante semble traverser les générations actuelles : celle d'une plus grande exigence de qualité relationnelle et surtout celle de se sentir prêt pour s'impliquer dans une relation amoureuse.

Nous l'avons déjà dit, la question revient souvent chez les jeunes : « Comment peut-on savoir que l'on est amoureux ? » A ce facteur-temps de la maturation psychologique s'ajoute un double facteur : d'une part, celui de l'allongement de la vie qui provoque un réaménagement de tous les âges de la vie (la maturation et la préparation à la vie demandent davantage de temps qu'autrefois); d'autre part, l'espérance de la vie d'un couple s'est considérablement modifiée. Elle est passée de dix-sept ans au XVIII^e siècle, à trente-huit ans en 1940 et à cinquante ans en 1988. Au regard de ce constat, il est fort compréhensible que des jeunes, qui ont un rapport au temps lié plus à l'immédiat qu'à la durée, aient le vertige d'une existence conjugale aussi longue. Tant mieux si la relation amoureuse est solide et profonde mais quel drame si c'est

l'inverse. La génération précédente incluait la séparation éventuelle dans le mariage, au cas où la relation ne serait plus viable. Les seize/vingt-cinq ans que nous avons rencontrés dans de nombreux groupes ne l'incluent pas et ne veulent pas de cette représentation qui est un signe d'échec. Certains d'entre eux ont déjà vécu des séparations. Les déceptions, les souffrances et la dévalorisation de soi qu'elles occasionnent les incitent à vouloir trouver une relation solide et durable pour s'engager. Cette nouvelle attitude explique, pour une part, l'âge tardif des mariages actuels : en 1973 il était de vingt-quatre ans pour les hommes et de vingt-deux ans pour les femmes, en 1987 il était respectivement de vingt-sept ans et de vingt-cinq ans.

Age moyen au 1^{er} mariage

Année de mariage	Hommes	Femmes
1980	25,2	23,0
1982	25,5	23,4
1984	26,0	23,9
1985	26,4	24,3
1986	26,6	24,6
1987	27,0	24,9

Ni la nuptialité ni la fécondité ne sont remises en question, ce sont les délais de réalisation qui en sont reculés pour la grande majorité. Quant aux célébrations de mariage, elles se font plus festives et prennent parfois des allures princières. Dans la région parisienne, il faut retenir au moins un an à l'avance si l'on veut organiser une réception dans un château ou une résidence de style. Les clients de ces lieux recherchés sont des gens de toutes conditions, et certains n'hésitent pas à emprunter de l'argent auprès d'organismes spécialisés pour financer la fête de leurs noces. « On ne se marie qu'une fois », disent-ils à ceux qui se marient avec plus de discrétion. Les

mariages d'aujourd'hui se veulent significatifs pour les autres de ce qui est vécu. Ils sont conviviaux, alors qu'hier encore (et pour certains encore actuellement) ils étaient aussi peu voyants que possible, comme pour s'excuser face aux autres d'avoir l'audace de prendre un tel engagement. Au nom du sentiment amoureux, le mariage ne devait concerner que les partenaires et exclure l'entourage familial et social.

Si l'on s'en tient aux statistiques, il y a de fortes probabilités pour que la nuptialité, la fécondité et donc la famille restent encore soumises aux aléas du sentiment amoureux¹. Les chiffres sont éloquentes : ils rendent relativement « incertaine la famille ». Pas de certitude non plus au sujet du taux de fécondité, qui manifeste cependant de légers indices de représentations nouvelles.

C'est pourquoi avec une approche autre que celle de la méthode statistique nous avons voulu entendre ce que disent quelques membres des générations actuelles sur ces sujets. Ils ne manifestent ni refus ni rejet. Ils se donnent des délais et mettent en avant des valeurs de communication, de qualité relationnelle, de durée et de fécondité. Pour certains, le fait de se marier est une façon d'entrer socialement dans la vie adulte et de clore l'adolescence.

Une fois encore l'avenir nous dira si ces ingrédients seront favorables à la nuptialité et au baby-boum.

Des amours déprimantes à la reconquête amoureuse

Les auteurs de romans à succès sont à l'unisson des sentiments et des émotions dominants d'une époque. Les romans méritent le détour pour discerner les images guides de la vie amoureuse des années soixante à celles d'aujourd'hui. Ce choix est volontairement limité à deux auteurs de l'histoire immédiate. Il serait difficile d'être exhaustif sur un sujet aussi essentiel en littérature que le sentiment amoureux. Mais nous avons retenu surtout deux romans représentatifs d'un changement.

1. L. Roussel, *La Famille incertaine*, éd. Odile Jacob, Paris, 1989.

Bonjour tristesse

Un roman important a marqué l'itinéraire affectif de la génération des yé-yé et a sans doute révélé l'orientation des représentations ultérieures. Le roman de François Sagan, *Bonjour tristesse*, obtint dès sa parution un succès exceptionnel : la qualité de l'écriture fit à ce jeune auteur de dix-huit ans une réputation de romancière de talent, ce que son histoire littéraire ne démentit point. Elle avait le génie de décrire les multiples facettes des gens de sa génération.

Cécile, dix-sept ans, est l'héroïne du roman. Placée en pension à la mort de sa mère, elle partage depuis deux ans la vie de son père Raymond. Homme de quarante ans, il est « léger, habile en affaires... et plaît aux femmes ». Cécile accepte la vie amoureuse pour le moins tumultueuse de son père puisque au gré de ses changements de maîtresses, c'est elle qui en fait semble être la seule personne qui compte à ses yeux.

Ce roman rassemble, parmi d'autres, l'un des thèmes majeurs de l'époque : celui de l'amour impossible, malgré une relative volonté d'y parvenir. Au fur et à mesure de la progression de la relation amoureuse, des situations sont provoquées comme pour la mettre dans une impasse : la relation à l'autre est engagée pour mieux la défaire par la suite. Ce jeu pervers de l'amour et de la mort, du besoin relationnel et de son refus, se déroule comme si à travers lui une autre personne était recherchée. Le drame, c'est qu'elle est introuvable. La succession de partenaires n'y change rien. Ces amours dépressifs sont devenus des modèles dans les représentations, valorisant surtout l'affectivité juvénile qui ne parvient pas à se libérer de ses attachements premiers.

La reconquête du Zèbre

La fin des années quatre-vingt, en particulier chez les jeunes générations, manifeste une volonté de sortir de ces amours morbides et sans avenir.

Le Zèbre, roman impertinent d'Alexandre Jardin, riche de finesse d'esprit et d'humour, ponctue un changement notoire dans les représentations. Son succès auprès des jeunes indique combien il sait à son tour mettre en scène

des personnages qui sont les catalyseurs des attentes actuelles.

Le personnage principal est un homme de quarante ans, notaire de province, qui au bout de quinze ans de mariage s'interroge sur sa relation conjugale. Il veut faire une pause afin de repartir à nouveau dans l'aventure amoureuse. Doit-il se séparer de sa femme, refaire sa vie ailleurs avec quelqu'un d'autre ou va-t-il, déjà fort de son acquis, essayer d'aller encore plus loin? Il adopte cette seconde solution : il va de nouveau entreprendre de séduire sa femme, la surprendre, l'étonner et lui donner les preuves de son amour. Des scènes drôles se déroulent en alternance avec des épisodes dramatiques, d'autant plus que la mort finira par rôder mais pas pour le malheur des protagonistes : elle fait partie de la vie et vient à la fin du roman éclater dans un sens inattendu. Après sa mort, l'homme invite sa femme à se rendre dans une clairière pour avoir « la preuve de son amour ». Arrivant sur place, elle trouve ses enfants réunis.

La reconquête amoureuse est le thème principal et apparemment inconoclaste du *Zèbre* : il s'inscrit à la fois à l'opposé des modèles dominants et rejoint un profond mouvement affectif actuel, qui met en valeur le fait de vivre dans la relation amoureuse autrement que sur le mode de la rivalité, dans une relation sexuelle privée d'affection ou centrée sur son propre narcissisme.

Le *Zèbre* n'hésite pas à déclarer son embarras :

« T'es-tu demandée pourquoi, à quarante ans, tous les couples sont ratatinés. Regarde autour de nous. Seuls des procédés exceptionnels peuvent nous permettre de réussir là où tout le monde échoue... J'ai fait ce que j'ai pu pour que notre vie soit aussi intense que celles des personnages de théâtre, de roman ou de cinéma. Je ne sais pas t'aimer autrement. Pardonne mes tâtonnements. Je n'ai aucun modèle à imiter. Est-ce ma faute si notre culture n'offre pas d'exemple de mari reconquérant sa femme? »

Ce personnage introduit un ton nouveau. Au lieu de se défaire de sa relation amoureuse à l'occasion d'une difficulté ou d'accepter de changer selon le temps qui avance, il ne s'avoue pas vaincu, il part à la reconquête de sa

femme en réveillant son désir de séduction. Cependant, derrière sa volonté de reconquête amoureuse, il se comporte surtout comme celui qui a la hantise de vieillir. Bien entendu, il veut renouveler son amour pour Camille mais en le maintenant dans ses commencements. Il veut trop retrouver les premiers jours de son désir plutôt que de le faire évoluer. Le Zèbre en reste encore à un amour juvénile, à la mode des amours adolescents de la fin de ce siècle. C'est sans doute ce qui arrive à un certain nombre de couples qui, n'acceptant pas de passer à une autre étape de leur histoire, se séparent pensant, plus ou moins à tort, qu'ils n'ont plus rien à faire ensemble. Il est vrai qu'il peut y avoir des erreurs de choix ou des relations qui ne sont pas faites pour durer, c'est un autre problème. Celui qui nous retient ici est inhérent aux mutations des affections selon les âges de la vie et l'histoire d'un couple qui grandit en résolvant ses crises. Si la reconquête amoureuse consiste à entretenir la relation comme « au premier jour », elle se maintiendra dans les anxiétés affectives de la tendresse. Or la tendresse a besoin de se transformer dans l'amour pour que le sentiment amoureux devienne relationnel et modifie au fil du temps la relation à l'autre.

L'homme et la femme de quarante ans sont dans l'angoisse de quitter leurs émois juvéniles. Ils sont engagés dans un processus de deuil. Perdant un type de vie affective, ils peuvent tout perdre ou progresser en qualité et dans une autre intensité relationnelle. La répétition des mouvements affectifs adolescents à l'âge adulte est mortelle. C'est se condamner à ne pas laisser se développer ses nouvelles capacités. Tels sont les états de conscience amoureux de l'époque où les adultes jouent à être de vieux jeunes dont la vie affective ne devrait pas changer ¹.

Ce roman a connu un grand succès car il exprime également un besoin de ne pas vivre n'importe quoi et n'importe comment au nom de pseudo-relations amoureuses, mais il est parfaitement symptomatique d'une

1. Le mariage d'un homme de cinquante ans avec une adolescente de dix-neuf ans apparaîtra à cet égard quelque peu incestueux.

transition, manifestant à la fois des intérêts anciens et des aspirations nouvelles.

On note donc aujourd'hui une exigence de qualité relationnelle en réaction aux relations faciles, superficielles et simplistes de la libération sexuelle. La volonté d'approfondir, de renouveler, de développer, de réussir sa relation amoureuse au fil du temps sont autant d'attitudes qui prirent désormais chez de nombreuses personnes. On les retrouve chez des adultes mais c'est encore plus flagrant chez les jeunes générations. Une fois que la relation est reconnue comme une association viable, les partenaires ne veulent pas s'avouer vaincus à la moindre difficulté ou à la moindre émotion que l'on ne sait pas interpréter. Une jeune femme de vingt-cinq ans se demandait récemment si, lorsqu'elle n'avait pas envie d'avoir des relations sexuelles avec son ami, elle l'aimait encore. La remise en question de cette relation lui déplaisait fortement d'autant qu'ils devaient se marier quelques mois plus tard. Elle était prête à s'y résigner mais elle fut rassurée en parlant avec sa mère qui lui confia qu'il lui arrivait à elle ou à son père de ne pas avoir de désir en même temps, sans que ce décalage soit significatif d'un détachement ou d'un manque d'amour. Parfois elle acceptait une relation par amour pour son mari, sans vraiment la vouloir de son côté, mais sans se sentir brimée de s'être ainsi donnée à lui.

La mise en œuvre d'une relation amoureuse comme sa reconquête sont des approches qui intéressent de plus en plus de gens. Les amours déprimés des personnages de Sagan ont exprimé (et expriment encore pour certains) la trop grande dépendance des sentiments amoureux à l'égard d'une préhistoire affective. Le fantasme affectif est plus fort que l'amour présent. Dans ces conditions, comment rencontrer quelqu'un d'autre que le représentant de ses attentes impossibles? L'amour de reconquête de Jardin se veut plus créatif, tout en mettant l'accent sur les mouvements affectifs passés ou primaires. Cependant, ses personnages sont très dépendants de l'affectivité juvénile mais aussi, dans l'espoir de rencontrer l'autre, de tout faire pour vivre une histoire d'amour. Cet amour veut

devenir réalité, comme le sexe devient réel avec ses possibilités tout en reconnaissant ses limites. Il n'est pas question de se restreindre à un réalisme morne pour tirer les leçons des amours mortifères et se contenter du minimum vital. L'amour devient une aventure. La fidélité est son exigence pour se construire.

La sexualité amoureuse

La sexualité infantile n'est pas en mesure d'inscrire une relation dans le temps et surtout dans la durée. Dans ce processus, pour la pulsion, seul compte l'instant. Un long apprentissage sera nécessaire pour apprendre à l'enfant puis à l'adolescent à différer la réalisation de son désir. Le « Tout, tout de suite » ou le « Je veux tout » sont les meilleurs moyens pour un jeune de devenir un frustré qui ne saura pas, par la suite, obtenir à travers ses activités et ses relations le plaisir qui lui revient.

L'ancien but de la pulsion sexuelle était la recherche du plaisir immédiat et sans médiations. Le nouveau but lui ressemble et s'en distingue en ce que le plaisir sera obtenu comme une conséquence de la rencontre réelle avec l'autre. Dès lors, l'autre trouve une place en soi-même et n'implique pas un agir, et la relation à l'autre acquiert plus de valeur qu'une satisfaction sexuelle immédiate.

Autrement dit, parvenue à maturité, la sexualité du jeune adulte cherchera à s'unifier dans sa personnalité en se fidélisant par rapport à un partenaire. Et c'est pourquoi, bien souvent, l'échec d'une relation amoureuse est non seulement vécu comme une faillite personnelle accompagnée de souffrances morales, mais prend également l'allure d'un danger d'éclatement en soi-même, où affectivité et sexualité sont renvoyées dos à dos après une vaine unification dans le Moi. Certains jeunes adultes après plusieurs échecs ne parviennent pas toujours à refaire leur unité et vont projeter leur division interne de partenaire sexuel en partenaire sexuel, dans l'incapacité de vivre une relation altruiste. La sexualité est à nouveau dissociée de l'affectivité.

Il faut dire et redire que la précocité sexuelle n'est pas le signe d'une maturation affective et qu'elle ne la favorise pas. Les jeunes risquent de rater une étape de leur adolescence : celle de la socialisation de leur affectivité. Ils passent trop vite de l'affectivité parentale à l'élection pseudo-amoureuse. Ces expériences de relations transitoires qui débouchent rarement dans l'avenir rendent leurs auteurs incertains et leur laissent supposer qu'une relation durable n'est pas possible. Ces expériences précoces risquent donc de ralentir, voire de bloquer la croissance affective : dans bien des cas, le développement affectif et sexuel s'arrêtera là où fut trouvé le premier plaisir. Il y a de ce point de vue une grande différence entre la psychologie affective des jeunes âgés de seize à dix-neuf ans et celles des postadolescents de vingt-cinq/trente ans.

« S'habituer à vivre la sexualité uniquement comme un plaisir génital rend incapable de la vivre comme l'expression d'un engagement. La sexualité infantile n'est pas finalisée dans la recherche de l'autre mais dans celle du plaisir égocentrique. A vivre ainsi on devient également incapable d'accepter l'autre. Enfin en s'habituant précocement à vivre des activités sexuelles impulsives, on se rend incapable d'intégrer sa sexualité et son affectivité dans un projet amoureux et dans un projet de fidélité. On accuse à tort le mariage d'être la cause des difficultés relationnelles des conjoints alors que c'est la façon d'investir et de vivre le couple qui pose problème ¹. »

L'adolescence est une période difficile car une double maturation y a lieu : celle de l'affectivité et celle de la sexualité, maturation plus longue actuellement que par le passé, car les psychologies sont devenues plus complexes. Le couple n'est pas la solution des problèmes affectifs des adolescents. D'autant que, dans bien des cas, ces couples d'adolescents, ces bébés couples, ont une conduite additive, où l'autre est introduit en soi pour compenser ses propres défauts, et mettent par ailleurs en œuvre une relation de couvade où l'autre joue le rôle de Moi auxiliaire afin de parer à l'angoisse de solitude.

1. Tony Anatrella, *op. cit.*

Pour une grande majorité de jeunes la précocité sexuelle qui fut un fait minoritaire transformé en mythe est d'ailleurs loin d'être une évidence. La question est ailleurs. Pour beaucoup d'entre eux, qui ne sont pas des inhibés, la sexualité, ce n'est pas leur problème; ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se posent pas de questions mais ils ne se les posent pas en termes d'agir, alors que l'environnement les y incite. Or de nos jours la situation est différente, il ne s'agit plus de libérer la pulsion sexuelle, ce qui est fait, mais de la hiérarchiser dans le champ de la conscience.

La position d'attente dans laquelle se placent un certain nombre de jeunes adultes n'est pas systématiquement synonyme de refus de l'engagement, mais surtout le signe qu'ils se donnent des délais pour y parvenir. Deux exigences sont souvent formulées :

1. – Prendre son temps : « Je suis trop jeune », « J'ai besoin de grandir. » D'où la décision de différer.

2. – Trouver l'élue de son amour et lui être fidèle.

Dans ce cas la qualité globale de la relation est mise au premier plan, le sexe, lui, est second. Il y a néanmoins des ambivalences entre cette attitude et les normes de la société que l'on retrouve dans plusieurs enquêtes journalistiques ou télévisuelles sur la sexualité des Français.

A l'angoisse du péché, on a substitué l'obligation du plaisir, ce qui crée à nouveau des sentiments d'angoisse et d'inadaptation pour celui qui n'est pas assez puissant sexuellement, pour celui ou celle qui n'éprouve pas l'orgasme, pour tous ceux qui ne s'identifient pas aux nouveaux canons de la normalité. Tout cela a une incidence chez les adultes et surtout chez les adolescents, qui sont soumis à des pressions contradictoires : dans beaucoup de familles, la sexualité continue à être réprimée alors que la publicité sollicite fréquemment une surconsommation sexuelle ¹.

1. G. Lutte, *Libérer l'adolescence*, Mardaga, Liège, 1988.

Le trop-dit de l'éducation sexuelle

Les jeunes sont souvent mal à l'aise face aux discours que leur tiennent les adultes sur leur sexualité. Ils ont le sentiment d'être réduits à ce qu'ils ne sont pas alors qu'ils attendent plus. On leur parle sexe (ce qui ne leur est pas indifférent) là où ils souhaiteraient entendre parler d'affectivité et d'amour. On les enferme dans une sexualité infantile, opératoire, préoccupée de technique, au moment où leur économie libidinale se modifie en relation objectale avec la nécessité d'apprendre globalement à être en relation à autrui. L'écart est énorme et correspond à une différence de nature. La technique du rapport sexuel et de ses adjuvants protecteurs (contraception et mesure contre les M.S.T.) leur sera généreusement exposée alors qu'ils n'ont qu'une vague idée de ce que représentent la communication avec autrui et la nature de la relation amoureuse. Là encore, on en reste à un sexe opératoire sans s'interroger sur l'affectivité sexuelle.

Les adultes parlent souvent de sexualité avec des jeunes mais ils le font au stade où ils en sont de leur propre maturation. Il ne suffit pas d'être médecin, enseignant, psychologue, assistante sociale et encore moins un bénévole membre d'une association d'éducation sexuelle ou de prévention du sida pour être assuré de tenir un discours affectivement et sexuellement pertinent.

Il n'est pas juste de dire qu'il y a une carence de l'éducation sexuelle. Depuis vingt ans, on n'a jamais autant publié à ce sujet, organisé des réunions et des cours avec des jeunes et des adultes. Il n'y a pas carence mais une méconnaissance, plus ou moins volontaire, du fonctionnement psychologique de l'information sexuelle. L'éducation sexuelle commence dans la façon de vivre la relation affective avec l'enfant au sein de la famille, de l'environnement et non pas dans les livres d'anatomie. Si on ne réfléchit pas sur cet enjeu essentiel, il ne servira à rien de multiplier des cours animés, la plupart du temps, par des gens qui manquent de formation.

C'est la façon dont l'adulte vit sa sexualité qui est éducative

Nous sommes dans une confusion entre éducation sexuelle et éducation affective. En expliquant comment se présente la sexualité humaine, on ne réalise pas pour autant une éducation affective. Le passage de l'un à l'autre ne va pas de soi. Sans aucun doute, il est important de dire aux enfants la vérité sexuelle en réponse aux questions qu'ils posent, mais sans devancer leur demande. Il est en effet plus souhaitable de leur parler à partir de leurs propres interrogations que de chercher à exhiber sa sexualité d'adulte. A vouloir tout dire à un enfant, on entretient son voyeurisme, et ce qu'il va retenir, c'est surtout la valorisation dont il bénéficiera en exhibant aux yeux des adultes sa pulsion partielle.

Un patient de vingt-cinq ans nous rapportait les propos de sa mère lorsqu'il était enfant. Elle insistait pour qu'il comprenne que « la sexualité, c'est bon, ça fait plaisir ». Elle voulait l'aider à découvrir son corps et l'habituer au corps de la femme en prenant des bains avec lui. A l'époque, il ne comprenait pas très bien et, en observant ses parents se disputer souvent, il en concluait que le plaisir n'était sans doute pas la chose la mieux partagée par eux. Ils ont divorcé alors qu'il avait quinze ans. Il a surtout gardé comme souvenir (ou comme souvenir-écran) l'idée que sa mère cherchait à compenser avec lui ce qu'elle ne vivait pas avec son mari. Il a surtout mémorisé la relation et les demandes problématiques de sa mère, plus que ses informations sexuelles.

Vouloir tout dire à un enfant est un leurre et lui parler de sa sexualité à partir de celle de l'adulte est inutile. La plupart des informations données sont oubliées par la suite, ou déformées par les théories infantiles construites en fonction des découvertes corporelles et du développement des fantasmes. La qualité relationnelle et la cohérence affective des éducateurs comptent davantage que des démonstrations savantes. Cela ne veut pas dire qu'il faut s'abstenir de toute information en la matière. Certes non, mais l'éducation sexuelle n'est pas aussi efficace que l'on croit, et n'importe quelle bonne volonté n'est pas à même d'y travailler : tout dépend, répétons-le, de la matu-

rité sexuelle et affective de l'adulte, en effet on éduque plus avec ce que l'on est qu'avec ce que l'on dit.

D'ailleurs on aura d'autant plus recours à des techniques et à des scénarios stimulants que l'on a des difficultés à vivre une relation réelle et riche avec l'autre. Initier des jeunes à des aspects strictement techniques revient à limiter leur croissance affective.

L'enfant s'interroge sur son origine

Il est important que soit exposée la reproduction humaine dans le cadre des programmes scolaires. Mais il n'est pas évident de laisser croire qu'en décrivant la biologie et la physique sexuelle on favorisera par la suite l'exercice d'une sexualité épanouissante.

La pulsion sexuelle entraîne un certain nombre de questions au sujet du corps sexué, de la reproduction, de l'identité et de la relation à l'autre. On accentue une inquiétude en présentant, par exemple, la fécondité comme un risque à modérer par la contraception ou à éliminer par l'avortement. Nous ne pouvons que trouver étonnante cette façon dont on présente la procréation (c'est-à-dire ce qui est à l'origine de leur existence) à des jeunes. Passé le temps des « descriptions mécaniques », dont la plupart se font quand même déjà une certaine idée, c'est l'information contraceptive qui prend le dessus. Ainsi, il semble que la seule chose à retenir, puisque venant à la fin des livres et à la fin de tous les cours, est surtout de savoir bien se garder de l'accident, de la naissance d'un enfant. Et on se demande d'où vient leur angoisse!

Ne pourrait-on imaginer, par exemple, la possibilité de parler aux jeunes de ce que peut être la merveilleuse aventure de l'appel à la vie : ses joies mais aussi ses exigences faites de responsabilités? Pourquoi ne pas les affermir dans l'idée qu'ils sont issus de la relation d'un homme et d'une femme qui, devenus père et mère, ont pris l'engagement d'accompagner un enfant à grandir? Ce serait leur donner une image positive de leurs propres parents et peut-être, par-dessus tout, commencer à ancrer en eux l'idée digne et heureuse qu'un jour, à leur tour, ils pourront assumer cette responsabilité.

Tant que les écoles ou autres lieux d'éducation n'auront pas délivré une information sur la dignité de la conception, l'information qui finalement demeure uniquement anticonceptionnelle ne pourra être que douteuse. Au lieu de reconnaître et de valoriser la sexualité de l'adolescent, on introduit un doute, une négation dans sa possibilité de devenir fécond et de donner la vie. Une des angoisses de l'adolescent est de savoir si un jour il pourra « faire des enfants ». Or les modèles sociaux ont déplacé les dangers qui portent maintenant, en matière sexuelle, sur la naissance des enfants dont il faudrait se prémunir « avec un vaccin » comme pour les maladies sexuellement transmissibles. On peut, esthétiquement, apprécier l'humour noir qui fait de « la vie une maladie sexuellement transmissible », on peut douter que ce soit un message euphorique pour des adolescents.

Il est plus juste de donner une information sexuelle proportionnée à l'âge de l'enfant sans devancer ses questions. Cependant, le discours ne sera pas toujours immédiatement intégré par l'enfant et ne l'empêchera pas de se faire ses propres idées, alimentées par ses constructions imaginaires. L'enfant ne peut en effet entendre un discours sur la sexualité qu'à partir de ce qu'il connaît de son corps et de ses propres sensations.

Une mère de famille, psychologue de profession, a décrit à son fils de cinq ans, à l'aide d'un ouvrage, le développement du bébé qu'elle portait en elle. Il conclut ainsi la leçon au grand désarroi de sa mère : « Oui, mais ce sont les cigognes qui apportent les bébés... » L'information donnée par sa mère n'était pas complètement inutile. Cependant, trop extérieure à l'enfant, l'information était trop compliquée pour qu'il l'assimile. A cet âge, il n'est pas d'un grand intérêt d'apporter des réponses biologisantes. L'enfant a surtout besoin de savoir qu'il a été conçu par son père et par sa mère parce qu'ils s'aiment. Il trouve sa sécurité dans cette relation. Il attend avant tout une réponse relationnelle et non pas un cours de gynécologie.

Au contraire du silence pudique et refoulant d'autrefois, certains croient bien faire en voulant initier sexuelle-

ment leurs enfants de façon précoce. Le fait de ne pas parler de l'origine des enfants comme de leur expliquer la fertilité dans le détail sont deux attitudes anti-éducatives. Devancer la curiosité de l'enfant, c'est la plupart du temps une tentative de séduction et d'incitations sexuelles dans lesquelles les parents ou les adultes sont trop impliqués.

La sexualité de l'enfant inquiète les adultes

L'intérêt grandissant des adultes pour la sexualité infantine n'est pas neutre. Elle fascine les adultes dont la sexualité infantile, marquée par le refoulement, se réveille au contact des enfants en même temps que les tendances immatures. Les adultes refont le parcours inverse, avec les émotions, les sentiments et les angoisses de leur enfance.

C'est pourquoi, dans bien des cas, l'utilisation précoce d'ouvrages dits d'information sexuelle sert surtout aux adultes à se défendre des peurs qu'inspirent les questions et la sexualité infantile. *La Vie, l'amour racontés aux enfants*¹ est un bon exemple de travail d'un adulte qui croit qu'en décrivant la biologie de la reproduction et des relations sexuelles on favorise un bon développement de la sexualité. Cette inflation de biologie et de physiologie finit par réduire l'amour au coït et surtout à normaliser les psychologies au stade phallique.

Les questions que se posent les enfants à travers la découverte du « comment se font les enfants ? » s'articulent autour de deux thèmes : « Pourquoi êtes-vous ensemble ? » et « Pourquoi m'avez-vous fait ! » Ces questions lancinantes reviennent de bien des façons : c'est le cas lorsqu'ils se demandent si leurs parents les ont vraiment désirés ou s'ils sont le résultat d'un accident. Ils doivent entendre une réponse authentique et se sentir vraiment acceptés, adoptés, quelles que soient les conditions de leur naissance. Les questions qu'ils posent sont relatives à la curiosité sexuelle mais aussi, à travers elles, au besoin de se situer dans la filiation et dans un lignage. Nous l'avons évoqué, ils entendent parler de la contracep-

1. D. Elia, *La Vie, l'amour racontés aux enfants*, éd. I-Parents, Paris, 1988.

tion et de l'avortement comme un danger de mort sur la naissance. Nous retrouvons cette inquiétude dans leurs interrogations au sujet du désir de leurs parents à leur égard : « Tu prenais la pilule ou tu as arrêté pour me faire naître ? » Et d'autres d'ajouter : « Quand j'étais dans ton ventre, tu as voulu avorter ? » Ces questions indiquent l'importance de ce qui se joue affectivement à travers le sexe.

Les adultes exposent leur sexualité aux enfants

Souvent on passe à côté de ces questions. Le modèle qui se dégage de la plupart des ouvrages d'information sexuelle est l'enfermement de l'éveil sexuel des enfants dans une psychologie exhibitionniste. En voulant tout leur dire et tout leur montrer, on les rend participants à la sexualité de leurs parents, quand ils ne sont pas en plus érotisés précocement. Les enfants n'en demandent pas tant et les réponses techniques sont vite oubliées : plus de vingt ans d'expérience auprès des lycéens dans des établissements scolaires ont largement confirmé cette observation.

La maturation affective et sexuelle demande un autre travail psychologique, lié à l'image que l'on se fait de son corps, travail qui ne dépend pas uniquement d'une accumulation de connaissances. Il est bien que les parents puissent parler avec leurs enfants. Mais il ne faut pas culpabiliser ceux qui ne se sentent pas à l'aise pour aborder ce sujet au nom d'une idéologie du dialogue qui a également ses limites. Chacun a besoin de protéger son intimité et son intériorité : on ne peut donc pas tout se dire, et il n'est pas souhaitable de tout se dire, dans une relation amoureuse ou une relation familiale. Les parents ne sont pas les mieux placés pour engager un dialogue aussi intime. L'enfant grandissant le fera sentir en mettant ses parents à distance d'un définitif « Lâche-moi les baskets ! »

La non-information, aussi bien qu'un surcroît d'informations sexuelles, peut être traumatisantes. La psychologie de la communication a bien montré que trop d'informations désinforment et nuisent à la connaissance.

Le professeur Serge Lebovici écrit avec raison : « La pudeur des enfants doit être respectée. L'éducation

sexuelle doit être informative, déculpabilisante, ce qui ne veut pas dire qu'elle doit conduire à une proximité anxio-gène [...]. L'éducation sexuelle ne doit pas conduire à la pudibonderie, bien et heureusement périmée, ce qui ne veut pas dire qu'elle doive encourager à l'acte, mais à la possibilité de mise en mots. »

Françoise Dolto dans son livre *La Cause des enfants* complète ces propos : « C'est par l'exemple, par le langage que les parents assument l'éducation des enfants et leur accès à l'autonomie comportementale, au respect de la liberté d'autrui, à la maîtrise et au renoncement de l'instinct agressif et grégaire sans jugement critique, et à la responsabilité de leurs actes [...]. C'est par la maîtrise de leur sensualité vis-à-vis de la séduction à laquelle le désir de l'enfant vise à faire de son père et de sa mère ses objets de plaisir, que les adultes manifestent leur capacité éducatrice, et non par leur faiblesse permissive ou leur violence répressive de la liberté d'expression au désir de leur enfant. »

Le vrai problème de l'éducation sexuelle de l'enfant œdipien de trois à sept-huit ans est de lui apprendre le langage de la parenté. On n'aidera pas des enfants à se situer dans la filiation et la parenté en les enfermant dans une simple description génitale.

L'attitude responsable de l'adulte consiste à être capable d'entendre honnêtement les questions de l'enfant et de donner une réponse verbale claire et décente qui le respecte.

Changer l'orientation de l'information sexuelle

Au cours de ces quarante dernières années, nous avons connu plusieurs périodes en matière d'éducation sexuelle. La première a été marquée par le planning familial, avec la recherche de méthodes de contrôle des naissances. Puis vint le temps de l'information sur les méthodes contraceptives accompagnées de l'idée de la libération sexuelle, le plaisir sexuel se distinguant très nettement du plaisir de la procréation. L'éducation sexuelle se développa alors avec la volonté d'éviter des difficultés aux jeunes en insistant sur la description des anatomies et sur le comment des relations sexuelles.

A présent, nous sommes dans une autre période, celle de l'éducation à la relation affective. De plus en plus de jeunes se demandent en effet ce que veut dire aimer, être aimé – durablement. La plupart des sondages montrent leur besoin de se situer dans cette perspective. Une tâche importante pour les adolescents consiste à apprendre à identifier leurs sentiments, leurs émotions, à distinguer les relations déssexualisées de la relation sexuelle : soumis au développement de la pulsion sexuelle, ils ne savent pas toujours opérer cette nuance de nature car ils ont le sentiment que toute relation peut devenir sexuelle. C'est pourquoi ils se perdent avec jubilation dans des discussions au sujet de la différence entre camaraderie, amitié et amour.

Il devient nécessaire de rappeler que la sexualité s'inscrit dans une relation affective. Bien plus, qu'elle n'est épanouissante et féconde que dans l'amour.

CONCLUSION

Nous sommes dans l'impasse d'un modèle qui a consisté à séparer la sexualité de l'affectivité. Si, dans une période récente, l'interdit prenait la place de la pulsion sexuelle, aujourd'hui c'est la pulsion qui est retenue pour elle-même. Or, comme toutes les pulsions, la pulsion sexuelle ne peut pas être son propre objet, et seule la sexualité infantile est vécue de façon narcissique. Lorsque le travail psychique a achevé son œuvre, à la fin de l'adolescence, la sexualité sort des constructions de l'imaginaire et du plaisir voulu pour lui-même ; elle devient altruiste et va se trouver finalisée dans l'amour de l'autre. Tout le problème contemporain est que le milieu socio-culturel dans lequel nous sommes ne favorise pas cette croissance. Pire : il ne communique pas toujours les éléments susceptibles de nourrir la structure psychique qui se met en place.

Une prise de conscience, déjà amorcée avant l'apparition du sida, se confirme. L'évolution du sentiment amoureux franchit une nouvelle étape. La nouveauté de ces trente dernières années avait été de vouloir substituer à l'idéal de l'amour et de l'amour fidèle celui du primat du partenaire occasionnel ou du sexe pour lui-même, du moins dans les représentations collectives. Le pervers et le sadique paraissait alors plus attirant que le vrai et le beau, le hors-la-loi plus sympathique que l'homme bon et juste, tenu pour mièvre. Ce changement d'idéal était grave. Était-ce à dire que les mentalités contemporaines étaient

davantage portées à se valoriser dans la transgression que dans la recherche du respect de la loi des réalités humaines qui fondent leur existence ?

La conséquence en fut pour beaucoup une vie amoureuse en panne car ce sont surtout des conduites impulsives qui ont été valorisées, conduites au demeurant narcissiques et archaïques à la recherche de l'objet perdu incestueux. Alors la transgression et le fantasme, laissés psychiquement en friche, sont devenus premiers au détriment de la résolution œdipienne qui, à elle seule, ouvre à l'élaboration amoureuse objectale, cependant que le passage de la sexualité infantile à la sexualité objectale restait encore handicapé par l'attitude démagogique de certains adultes.

Ce sont alors des adolescents qui doivent rappeler à leurs aînés, s'impliquant trop dans les relations avec leurs enfants, la loi qui fonde l'amour humain. Loi qui invite à reconnaître et à accepter l'autre dans sa différence et à renoncer progressivement à l'aborder dans l'immaturité de sa préhistoire affective.

L'éducation au sens de l'autre, au sens de l'amour est nécessaire et doit devenir la priorité d'un idéal collectif, même si nous savons que l'écart est immense entre l'idéal et sa mise en œuvre. Mais est-ce une raison pour dénier un idéal et vivre au plus près de pulsions non élaborées au nom d'une néo-morale de règles sans règles ? A vivre ainsi l'homme s'abîme et la société y perd son avenir.

Rainer Maria Rilke l'a dit : « L'amour d'un être humain pour un autre, c'est peut-être l'épreuve la plus difficile pour chacun de nous, c'est le plus haut témoignage de nous-même ; l'œuvre suprême dont toutes les autres ne sont que préparations.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : Du sexe révolté au sexe oublié...	9
Chapitre 1 : LE CORPS ÉLIMINÉ.....	19
Le mépris du corps.....	23
Les mots et les choses.....	30
Les émotions limitent le sexe.....	37
Vivre avec un corps en morceaux.....	49
Le sport contre le corps.....	56
La musique oublie le corps.....	65
La nudité du bon sauvage.....	76
L'érotisme envahit le couple.....	81
Chapitre 2 : LE SEXE CONFISQUÉ.....	93
La magie des sondages.....	94
Les limites des enquêtes sur la sexualité...	106
Le sexe exclu de la sexualité.....	115
Le sexe « contracepté ».....	133
Chapitre 3 : LE DÉVELOPPEMENT DU LIEN SEXUEL ET LES PROBLÈMES ACTUELS.....	149
La sexualité comme faim de l'autre.....	152
La sexualité comme pouvoir sur soi et sur l'autre.....	155
Le sexe accepté comme confiance en soi..	163
<i>L'organe pour l'organe et le plaisir pour le plaisir.....</i>	164
	337

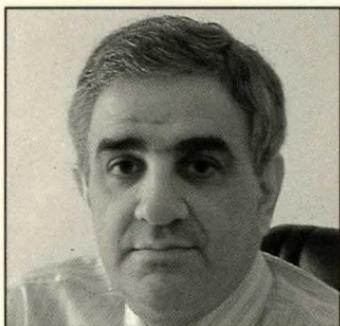
<i>La curiosité sexuelle.....</i>	167
<i>Les deux sexes existent.....</i>	170
<i>Se montrer et voir.....</i>	172
<i>La nécessaire sublimation.....</i>	174
<i>L'acceptation des limites corporelles.....</i>	175
<i>Les deuils du sexe de l'enfant ou le risque d'être asexué.....</i>	179
Pour être un, il faut être trois.....	182
<i>La loi qui nomme l'autre est libérante..</i>	184
<i>L'autre est gênant.....</i>	187
<i>La bisexualité, ce n'est pas avoir les deux sexes.....</i>	188
<i>Renoncer à l'inceste.....</i>	190
Quand la sexualité devient relationnelle....	192
<i>Un corps nouveau.....</i>	193
<i>Identité sexuelle et relation à l'autre....</i>	198
<i>Les conditions psychologiques de l'amour humain.....</i>	203
<i>L'hésitation homosexuelle.....</i>	209
<i>L'acceptation de la différence des sexes..</i>	214
Chapitre 4: DE SEXE ET D'AMOUR.....	221
La loi et le désir.....	223
La méfiance de l'autre.....	227
Le vide subjectif.....	230
Le retour de l'amour?.....	235
Le sexe incertain.....	238
La pulsion est liée au sujet.....	245
Le développement du sentiment amoureux.	249
<i>Le sentiment amoureux se recentre sur le couple.....</i>	249
<i>Le sentiment amoureux envahit la relation aux enfants.....</i>	255
Chapitre 5: L'AMOUR AU TEMPS DU SIDA.....	269
Le sexe isolé.....	269

La peur de l'impuissance.....	274
Les maladies de la proximité sexuelle.....	276
Les exigences subjectives de la sexualité..	279
Le sida, révélateur des sexualités contemporaines.....	281
Le sexe de la prévention contre le sida....	282
<i>Le chanteur dévoyé.....</i>	284
<i>Le sentiment amoureux utilisé.....</i>	285
<i>Le préservatif dévalorise le sexe.....</i>	285
<i>Le préservatif est seulement utile.....</i>	287
<i>Le préservatif est présenté dans le conformisme sexuel des années soixante-dix....</i>	287
<i>Parler de sexe et d'amour.....</i>	291
L'impasse d'un modèle sexuel.....	295
Les bébés couples.....	296
Le plan sexe.....	301
Du couple au conjugal.....	304
Le retour du mariage?.....	307
<i>Le sentiment amoureux contre le mariage</i>	307
<i>Quand les enfants marient leurs parents.</i>	311
<i>Préparer son mariage.....</i>	313
Des amours déprimantes à la reconquête amoureuse.....	319
<i>Bonjour tristesse.....</i>	320
<i>La reconquête du Zèbre.....</i>	320
La sexualité amoureuse.....	324
Le trop-dit de l'éducation sexuelle.....	327
<i>C'est la façon dont l'adulte vit sa sexualité qui est éducative.....</i>	328
<i>L'enfant s'interroge sur son origine.....</i>	329
<i>La sexualité de l'enfant inquiète les adultes</i>	331
<i>Les adultes exposent leur sexualité aux enfants.....</i>	332
<i>Changer l'orientation de l'information sexuelle.....</i>	333
Conclusion.....	335

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en mai 1992

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 1990
N° d'édition : 13802 – N° d'impression : 21009

Tony Anatrella



Tony Anatrella est psychanalyste et professeur de psychologie clinique, il est également chroniqueur à La Croix et conférencier.

LE SEXE OUBLIÉ

De l'écoute quotidienne de ses patients mais aussi de l'observation affinée de nos comportements, Tony Anatrella dégage une thèse originale mais magistralement argumentée : notre société dite « libérée » est en fait celle du « sexe oublié », nié, celle du refus du corps, de la dilution de la sexualité dans une sensualité vague où le sensoriel prévaut sur le rationnel.

Les exemples sont ici légion, analysés comme on n'y avait jamais songé – du port du jean qui moule et contraint les formes en passant par le rock qui exhibe un corps solitaire et clos jusqu'au *Grand Bleu*, justement décrit comme le film culte d'une adolescence qui se perd dans un univers matriciel diffus et asexué.

Un regard neuf et un savoir renouvelé mettant à mal les stéréotypes, où la rigueur informée du psychanalyste se joint au sens des valeurs.

Photo : D.R.
Couverture : photo Jérôme Da Cunha.



9 782080 663733 FF 6373

120,00 FF